

Prophétie d'un bipolaire

- Fabian Daurat

*Je voudrais tant prier mais l'écho de ma plainte
Noyée dans le sillon où ruissellent mes larmes
En gagnant l'aube azur, élégie déchirée
Que vils et humbles signent au sceau de leur empreinte,
Rejoindrait l'océan bouillonnant de vacarme.*

*C'est que Dieu, son oreille absolument fermée,
Cent fois indifférente à nos tristes affaires,
Attribue au néant tant de vaines suppliques
Dépourvues tout à fait de l'éclat d'une alarme.*

*Il en est ainsi car, Ouvrier de l'enfer,
Comme de toute chose au monde qui s'applique,
Adonai, Allah, le tout Puissant Seigneur,
Connaît parfaitement la musique du coeur.
N'en doutez surtout pas, jusqu'au chant de misère,
A telle enseigne que c'est sa composition
Dont l'harmonie obscure enrichit la passion.*

*Ne croyez pas l'écrit qui dit Dieu protecteur !
La vérité, plus sombre, est que le Créateur
Caresse le tourment comme le grand auteur
Ouvrant aux Misérables en louant la douleur
Qui saigne de sa plume, et la dramaturgie,
Ainsi exacerbée est une liturgie
Dont le récit entier est l'unique raison.*

*Le cruel Souverain armé de droit canon,
En crachant de la poudre et scellant le destin
Que rencontre ici-bas la somme des humains,
Exerce haut sa science en funèbre oraison,
Pour le dessein suprême alignant son Roman,
Aux versets révélés à l'encre de mon sang.*

Prologue

Si tu n'as pas respiré l'odeur d'un asile psychiatrique dans lequel tu étais enfermé pour une durée indéterminée, tu ne sais rien de la vie, rien de la mort.

Je n'appartiens pas au commun des mortels, je suis exceptionnel au sens le plus étymologique et aussi tragique.

Je suis une exception pour mon plus grand malheur, parce que toute cette grandeur fut fauchée par un camion de pompiers.

Celui qui m'emmenait vers un hôpital psychiatrique où je me laissais conduire sans résistance, persuadé que j'en sortirais au bout d'une demi-heure, le temps qu'ils constatent que je ne répondais pas aux critères admissibles de la folie.

J'étais prophète, pas dément, bien que me sachant fou je croyais tout contrôler.

Je fus piqué comme un chien, contorsionné, enfermé, mes filles pleuraient que leur père ne soit plus là. Et moi j'ai mariné un mois et demi là-dedans, j'en suis sorti, chose rare, grâce au recours juridique auquel j'avais eu recours sans quoi j'y croupirais peut-être encore à l'heure où j'écris ces lignes.

Mon identité de prophète n'a pas disparu avec ma crise maniaque, c'est ainsi que s'appellent les accès de folie dans le cadre du cycle bipolaire.

Elle est devenue aussi intégrée à mon corps que le sont mes souvenirs d'enfance. Je vous en livre ici quelques uns, ainsi que le récit de ma maladie comme on offre son corps à la science.

Je veux offrir aux explorateurs de la condition humaine une matière riche, l'exploration de la dramaturgie qui soumet ma vie à son architecture.

Je veux ainsi comprendre et donner à voir comment un être humain peut se montrer à la fois aussi fou et aussi lucide. Car, oui, malgré ma plus grande folie, je prétends à la plus grande lucidité.

Je suis indécrottablement mégalomane et c'est sans doute la première de mes maladies, avant même les troubles bipolaires d'intensité maximale.

Ce texte ne comporte pas le moindre atome de fiction. Toute trace d'imagination serait une insulte à l'impérieuse réalité qui seule m'intéresse.

Le roman, fût-il inspiré de la réalité ou tout entier fictif, est à la dramaturgie, à la pensée, à l'exploration de l'âme et de la condition humaine, ce que le rapport sexuel tarifé est au grand amour.

Il est des prestataires qui s'acquittent excessivement bien de leur mission, et même avec génie, parfois immense, mais cela reste une prestation.

L'ensemble de ce que j'énonce est scrupuleusement expurgé de tout fantasme.

Or je ne prie pas chaque jour pour en finir avec la vie,
pas chaque heure,
c'est chaque seconde que je supplie l'Architecte de me rayer de son édifice.

Il suffirait d'un rien.

D'une rupture d'anévrisme.
D'un chauffard quand je traverse la rue.
D'une balle perdue au cours d'un règlement de compte sauvage en plein Paris.

Tant de gens meurent prématurément chaque jour dans le monde qui tiennent
pourtant tellement à la vie.

Je suis coincé ici-bas par mes deux filles, dix et douze ans, à qui je ne puis me
résoudre à infliger une telle blessure.
Car je n'ai pas seulement eu le malheur de naître, mais aussi la folie de procréer.

Il fallait que ma damnation soit ainsi achevée par l'interdiction de me donner la mort.

En attendant ce que j'appelle ma Terre Promise, le repos éternel, j'écris.
Je vais de tentatives infructueuses en vaines entreprises.

Cette prophétie, c'est la dernière en date que vous avez sous les yeux.

Ce que je cherche, ce n'est pas l'amour, je m'en contrefous.

Je ne cherche pas non plus l'estime, elle m'indiffère absolument.

Pas davantage que la gloire, je la tiens pour un redoutable poison.

Ni aucune forme de respect, aussi superflu que le serait du sucre dans le miel.

Non plus que la compassion, je m'en lave les mains.

Je ne cherche pas le réconfort, il ne serait qu'inconfort.

L'admiration, elle me gênerait.

La compagnie m'indisposerait, rien de moins.

Je cherche la notoriété.

Oui, je cherche à fuir par tous les moyens l'anonymat qui m'opresse et m'asphyxie,
m'enferme, me tue.

La notoriété, oui, parce que la parole, quand elle n'est ni reçue, ni entendue, ni
connue, est immensément vaine.

Elle est certes rarement productive, même en trouvant le plus large écho.

Mais silencieuse, elle est un poids mort.

La mienne encombre ma gorge, entrave ma trachée artère et j'en crève, la bave aux lèvres, comme un chien.

J'ai trop de choses à dire, trop importantes pour les garder en moi seul.

Si j'étais utérin je serais encombré d'un baobab qui déchire ma chair en se déployant.

Je cherche la polémique, la controverse, je veux débattre, me battre, combattre.

Je veux faire irruption dans l'agora, dans l'arène, je veux que nul ne puisse ignorer ce que j'ai à dire.

C'est mon unique raison d'être.

Pour me bercer de l'illusion nécessaire à l'écriture, toujours suivie par la cruelle réalité qui me rejette dans le néant anonyme, je songe au mot de Philippe Sollers qui a récemment édité le magnifique premier opus, rempli de thèmes qui m'obsèdent, d'un de mes anciens élèves de guitare, car je suis musicien de formation.

"Il faut se voir soi-même comme un personnage" estime le grand auteur et éditeur.

Je ne pense pas que l'on puisse mieux répondre à cet impératif que je ne le fais. Aussi trouverai-je peut-être quelque cerveau disponible à investir.

J'en rêve à mon corps défendant.

Comme un enfant qui plonge le doigt fébrilement dans le pot de confiture malgré la ceinture qui s'apprête, il le sait bien, à lui cingler la chair en punition de sa gourmandise.

Je n'ai pas le droit de rêver, cela m'est formellement interdit.

Parce que mes rêves sont fous.

Délirants.

Mais je ne peux pas les arrêter. Je ne peux pas.

Je ne *peux* pas.

Je me sers ici de mes "troubles bipolaires", sur un conseil que l'on m'a donné, parce que c'est un thème porteur, j'espère ainsi attirer l'attention, contrairement à mes nombreuses tentatives passées.

Mais je ne suis pas représentatif du tout des bipolaires, j'en suis une dernière extrémité.

Ma prophétie est née de ce carnage.

Aujourd'hui, bien que stabilisé, épargné par le délire mais impossible à prémunir, jusqu'à preuve du contraire, contre la dépression profonde et violente, car les antidépresseurs m'en sortent effectivement, mais me condamnent à la chute abyssale qui suit et ce systématiquement, le prophète et sa prophétie restent inscrits dans chaque cellule de mon corps.

Toute tentative de m'en extraire serait illusoire, ce pour quoi j'en assume le personnage.

La première partie de ce texte, ma vie, devrait se lire comme un roman noir, bien que tragi-comique. En tant que lecteur, plus c'est sombre, plus je suis content. En tant que conteur, je ne sais rien faire d'autre.

Il y a tout de même un peu de légèreté, d'ironie et d'autodérision, notamment à travers ce qui me rapproche du complexe de Portnoy que j'aurais pu inspirer.

Puis viendra la prophétie, né de la folie, dont rien n'en vient à bout, ni le temps et ses outrages, ni ma dépression, ni mes efforts pour entrer dans le rang.

Je tâche de la rendre la plus hospitalière possible, c'est le cas de le dire, dont certains pans concernent d'abord les savants certes, mais l'ensemble, je l'espère, tout esprit curieux et quelque peu instruit.

Cela parle notamment de la nature de Dieu, en profonde rupture avec la littérature monothéiste quelle qu'elle soit, de la liberté, du hasard et de la nécessité, de la mort, de l'amour, du sexe et son genre, le tout sous le signe de la singularité et de la rationalité.

Voici mon histoire.

Demandez le programme !

I : Vie et mort d'un prophète

De ma terre à la lune
Adolescence et adulation
Afrique mon amour
Foi, espérance et ferveur
Les deux pôles de la souffrance

II : Dieu et les Hommes

Croire et voir
Dieu, sa littérature et moi

III : Libre arbitre : la plus grande et vieille illusion du monde

Qu'est-ce que la conscience ?
Ce que dit la science
Choix de la conscience ou conscience du choix
Cas de figure arbitral
Libre vertu
Je pense donc j'arbitre
Free wheel

IV : Dieu, une affaire de science

Cosmos versus Univers
Tout commence par une naissance
Le système
Un vide débordant
La matière noire
La particule de Dieu
Des atomes aux Cosmos
La cinquième dimension
Chat mort-vivant : intimité de l'énergie
Intrication intrigante

V : Le Hasard

Jacques Monod et la mythologie du hasard
Nécessaire ADN de l'énergie
Définition du hasard, le vrai
Téléphone Maison

VI : Les Signes

VII : L'Homme et son monde

Perception, réalité et vérité
Homo Ex Machina
Substance noologique
La Responsabilité
VIII : La Mort

Le Néant
Peine de mort
Euthanasie
Avortement

IX : La Race

Spécisme

X : Pédagogie, demain Homo Sapiens

Singer le singe
Éducation aristocratique

XI : Le Bonheur, idéal des idéaux

Grammaire de la condition humaine
De l'altruisme égoïste, de l'égoïsme altruiste
Tripalium tremens

XII : Le Genre humain

Le féminisme
Parents mode d'emploi
Vie de pute
L'amour
Le Christ
La pédophilie

XIII : Socialisme et Libéralisme

XIV : Conversation avec mes filles

Epilogue

I : Vie et mort d'un prophète

*Ha ! voici maintenant paraître en ce miroir
Les contours attristants de mon propre visage.
Ô cette eau claire et pure, je ne saurais la boire,
Faisant à mon reflet un singulier passage,
Je voudrais m'y noyer pour ne plus jamais voir
Les contours de mon âme au sinistre message.*

*Mais je dois endurer, cruelle vérité,
Du destin la nature dont relève ma vie
Pour l'offrir au lecteur, ce passager captif,
De mes cruels cieux dépourvus de merci
N'ayant rien à envier au célèbre Sisyphe.*

*Ce n'est pas la pitié, loin s'en faut, que je cherche
Ni même l'empathie qui guide ainsi mon prêche
Ce n'est qu'un pieux désir d'entière vérité
Qui me conduit à toi, témoin de mon péché.*

De ma terre à la lune

Je suis né en 1977, dans une petite ville de province discrète, que l'on connaissait très peu alors, que l'on connaît mieux à présent.

Le Belfort de mon enfance, malgré son majestueux Lion sorti de pierre par Bartholdi (l'auteur de la Statue de la Liberté n'est-ce pas !) pour récompenser sa résistance héroïque pendant la guerre de 1870, était inconnu au bataillon national malgré son emblématique monument.

Ma mégalomanie a pu se nourrir de ce fauve justicier et puissant auquel j'ai toujours aimé m'identifier, représentant ma ville natale.

Quelle fière allure il a, il faut le voir ! Allez à Denfert Rochereau vous aurez sa réplique.

Depuis, Chevènement a popularisé la ville en y régnant en maître comme maire tout au long de sa carrière gouvernementale et médiatique.

Elle accueille par ailleurs des manifestations culturelles célèbres, telles le Fimu (festival de musique universitaire) et surtout les Eurockéennes de Belfort, l'un des principaux festivals de rock nationaux.

Mais à l'époque rien ne la sortait de son paisible demi-sommeil quasi perpétuellement hivernal. Une hibernation en fait. Elle dormait comme ma future maladie en moi.

Seule Sochaux, commune voisine, avec son usine Peugeot et son équipe de foot en première division à l'époque, se faisait connaître au plan national.

Mon quartier, c'était un dortoir pour ouvriers de cette usine.

Arsot mon amour

Le quartier où j'ai grandi est de ceux que l'on n'appelait pas encore "cités" et que j'appelle ghettos.

L'Arsot.

J'étais le fils d'une institutrice de l'école, la seule à y habiter.

J'étais aussi le petit fils du sénateur, juif, de Belfort et son Territoire.

Nous étions bien-sûr en terres éminemment musulmanes.

Tout cela, loin de me valoir inimitié et moquerie de la part de ces enfants de parents algériens, marocains ou turcs, ouvriers à l'usine, m'a offert le prestige, d'être apprécié et respecté comme l'était ma mère et comme l'était son père, auprès de qui tous les habitants du quartier et des autres quartiers de la ville trouvaient un soutien

appuyé et personnel lorsqu'ils rencontraient des difficultés particulières liées à leur statut social.

J'étais chez les miens parmi eux, conscient de la différence de sort qui nous était fait, à eux et à moi, mais dont la fraternité inaltérée dominait les cours de récréation, les rues, les aires de jeu.

Il y avait aussi les gitans, qui ne travaillaient pas à l'usine, nous étions tous de l'Arsot, c'était notre quartier, notre vie, notre bonheur d'enfant, notre identité.

Notre Eden avait la réputation d'un coupe-gorge, d'un cloaque périlleux, infréquentable parmi la population belfortaine de la ville même prolétaire, or c'est une ville prolétaire.

Nous étions la fange du prolétariat belfortain.

Et quand je rencontrais d'autres enfants, ou leurs parents, dans un cadre étranger à l'Arsot, quand je disais d'où je venais, où j'habitais, on me regardait avec des yeux mêlant désolation et consternation.

Quand vint le collège, il fallait prendre le bus. Ce fut l'occasion de créer un souvenir marquant, incarnation mémorielle de ce décalage que je vivais dans mes veines, entre ma naissance et mon adoption.

Alors en 6e, je crois, de retour du collège vers la maison, mes camarades se mettent en tête de vanter mon statut social auprès de la conductrice :

- Madame, lui c'est le petit-fils du sénateur

La brave femme en est très amusée :

- Oui et ma grand-mère c'est les Beatles », répond-elle spirituellement, toute contente de sa réplique.

- Dis-lui, dis-lui !

- Oui je suis bien le petit fils de Michel Dreyfus-Schmidt.

C'en est trop pour elle, son expression s'assombrit :

- Arrêtez de dire n'importe quoi, c'est impossible que le petit-fils du sénateur habite à l'Arsot !

Je rentre chez moi avec une étrange impression de révolte et d'abattement, dominée toutefois par la perplexité.

Avec ma mère et mon grand-père nous étions invités aux méchouis et couscous célébrant les événements de la vie du quartier, dont chaque année l'Aïd.

Ce sont de merveilleux souvenirs, pourtant alors je ne mesurais absolument pas ce que représentait une telle amitié judéo-musulmane.

Mon grand-père et les gens qui l'invitaient se vouaient un grand respect, dont je n'ai compris les racines que vingt ans plus tard, devenu, en ce XXIe siècle tourmenté, presque subversif.

Nous n'entendions pas parler de juifs alors, à peine de musulmans, ni dans mon quartier ni ailleurs. Longtemps avant Zemmour et ses semblables tels Dieudonné ou Soral.

Errer dans son hérédité

Mon hérédité est lourde, en complexité est en poids, elle joue à plein de mon complexe.

J'ai été éduqué par des parents séparés dès après ma naissance, survenue dans une euphorie qu'on pourrait qualifier de post-beatnik.

La vie se réduisait à un espace-temps dont il fallait débarrasser toute contrariété, toute entrave à la jouissance, toute contrainte.

Mon père et ma mère, après leur bac, ont immédiatement rejoint l'éducation nationale, ma mère y a fait toute sa carrière, mon père l'a quittée aussi vite qu'il l'avait rejointe, ainsi que ma mère.

Mon hérédité, mêlée au milieu où j'ai grandi, m'a imposé une longue recherche d'identité, déterminante dans la nature de mon errance, du doute dont j'ai toujours été pétri.

Ma mégalomanie, notamment, trouve une nourriture adéquate dans ma généalogie.

Ma mère est fille d'un jeune notable du quartier, fils d'une vraie gloire locale, Michel Dreyfus-Schmidt fils de Pierre Dreyfus-Schmidt, le second maire de Belfort avant et après la seconde guerre dont il est un héros, militaire de carrière, sans rapport avec Dreyfus le capitaine bien qu'il en porte le nom. Une longue lignée de juifs alsaciens, les plus anciens de France, traditionnellement paysans.

Captif et évadé deux fois pendant le conflit, jamais traité en juif, toujours en militaire, Pierre délivre lui-même sa ville. Il a raconté son histoire dans un livre.

Les photos de ses funérailles ressemblent à celles du général de Gaulle. Bien avant ma naissance.

Mon grand-père Michel fut avocat et sénateur, vice-président du Sénat pendant des décennies, aimé et admiré de toute la ville qui je connaissais.

Il séduit dès le lycée une jeune roturière, belle comme une fleur, Rose-Marie, fille d'instituteurs de lignée protestante mais sans la moindre religiosité.

Elle deviendra femme au foyer malheureuse comme une pierre. Ils divorcent quelques années avant ma naissance.

Il y a beaucoup de gens malheureux parmi mes aïeux.

Mon père est fils d'un saltimbanque provenant d'une lignée d'artisans et autres artistes, aussi athée que l'on puisse l'être, et d'une mère juive mais totalement laïque, fille de deux intellectuels de lettres et de langues, lui hongrois, traducteur de référence entre le français et sa langue natale, elle polonaise, tous deux installés en

France dès avant la guerre, car il avait senti la nécessité de se mettre à l'abri, en zone libre de notre pays.

C'est là qu'est née ma grand-mère Claire.
Ils ont écrit un livre sur leur séjour en Ardèche, cachés pendant la guerre.
Comme l'était mon grand-père, de son côté.

Le père de ma grand-mère juive, le hongrois traducteur, s'est suicidé un beau jour, sa fille unique devait avoir vingt ans.

Son épouse n'avait qu'à prendre acte. Il ne supportait ni la vie, ni la vieillesse.
Rien ne me dit que je ne l'imiterai pas quand mes filles auront grandi, ce n'est pas faute d'y songer sans arrêt.

Je suis d'une judaïcité inversée :
Ma mère n'est techniquement pas juive puisque c'est son père qui l'est.
Mon père est techniquement juif parce que sa mère l'est.

Sauf qu'il se passe exactement l'inverse :
C'est ma mère qui est judaïsante, et mon père pas le moins du monde, le degré zéro absolu de religion.

Il n'est pas circoncis, il a refusé que je le sois.

J'ai un frère même mère Théo, Un frère et une soeur même père Antoine et Suzanne, leurs parents séparés depuis longtemps.

Dans ma famille, les couples ne tiennent pas, sur trois générations, signe d'instabilité dont j'ai hérité même si j'élève, jusqu'à nouvel ordre, mes filles avec ma femme.

Je suis le plus juif de la fratrie.
Je ne suis pas juif pour autant, pas du tout, pas davantage qu'autre chose, moins encore athée que tout le reste.
Nous le verrons, je porte ma propre religion. "Religare", relier à Dieu nous dit Antioche.
Pas relié aux autres.
Je ne suis relié à personne, mais je le suis à Dieu, loin, très loin de ses autres ouailles.

Mon père a pris le large quand j'avais un an et demi. J'ai grandi chez (non avec) ma mère. Je le voyais le week-end.

J'ai épousé il y a treize ans une jeune femme issue de l'immigration algérienne, moitié kabyle moitié "arabe" (je mets les guillemets parce que les maghrébins ne sont pas vraiment des arabes), musulmane naturellement, d'une mère pieuse surtout.
Elle a cinq frères et soeurs de religiosité diverse, mon épouse en étant dépourvue, tous sans exception mariés à des "gaulois" ou judaïsants.

Tous de double nationalité, comme nos filles à ma femme et moi. Elles ont tous les sangs de la Terre ou presque.

Tout cela étant dit, la France est ma patrie.

Ce n'est pas parce que certains de ses organes sont putréfiés que je lui retire mon amour, il est inconditionnel.

Je veux embrasser mon pays par tous les moyens qui m'en seront offerts.

Je veux périr en son sein, fût-ce pour en épouser le salut ou la perte.

Mon grand-père était d'une judaïcité toute relative, beaucoup plus laïque que juif, mangeant du porc par exemple, il nous emmenait néanmoins à la synagogue une fois par an, nous l'y accompagnions, ma mère mon frère et moi, ainsi que sa belle-famille, goy toujours, pour Kippour (pour qui? telle était la question).

J'aimais ces cérémonies. Oui, c'était assez extraordinaire en vérité.

Une solennité, un recueillement sans emphase, l'atmosphère était chargée mais on y respirait très confortablement. Je faisais des aller-retours, comme les autres enfants, entre le balcon, où était ma mère, et le sol, où était mon grand-père.

Une hérédité placée sous le signe du déchirement d'abord, mes grand-parents déchirés de chaque côté, mes parents déchirés, de la douleur ensuite, du métissage enfin.

La souffrance, je l'ai apprise tout petit.

Celle de ma mère, terrible, hystériquement dépressive qui hurlait qu'elle voulait mourir en se roulant par terre pour tambouriner le sol de ses poings, et je me carapatais, sûr de la solidité de mon enceinte.

Elle était en fait infiniment poreuse.

Mon père était un havre de paix, mais beaucoup trop rare.

J'avais confiance en l'avenir, je voulais vite devenir adulte pour échapper à ma vulnérabilité, mais j'ai sombré beaucoup plus profond encore que ce à quoi mon hérédité m'exposait.

La souffrance des juifs dont j'étais issu, persécutés pendant des siècles en Europe avant de rencontrer la Shoah.

J'ai lu Primo Levi à treize ans, bouleversé.

Cette souffrance je la porte dans mes gènes.

Mais aujourd'hui je n'ai qu'une préoccupation en matière de martyr, que l'on reconnaisse ceux qui restent largement tus.

Celui des juifs est ultra documenté et exposé, même s'il échappe effectivement à certaines strates, auxquelles on refuse le leur propre souffrance.

Mon grand-père ne m'a jamais rien appris au sens où il m'aurait pris sur ses genoux pour me parler de la vie.
Mais il m'a silencieusement transmis énormément de choses.

A la synagogue, il m'enveloppait d'une invisible étreinte pour me prendre à témoin de cette indéfinissable présence sans véritable nom, sans visage et sans dessein pénétrable, dont il fallait cependant reconnaître le souffle léger et frais caressant la peau de celles de ses ouailles venues lui soumettre leur humilité en ce jour du pardon.

Et puis, on chantait de jolies chansons dans une langue à la fois parfaitement obscure et étrangère, familière pourtant, et intime.
Une mélodie en particulier s'est même imprimée dans ma mémoire reptilienne.

Quant à ma grand-mère juive, elle vit encore à quatre-vingt dix ans.

Avec elle, tout avait très mal commencé.
Lorsque mon père est parti avec ma mère, au lieu de faire des études de médecine comme elle y comptait bien, elle en fut indignée au dernier degré.
Lorsque je parus en ce monde, son fils avait vingt et un an comme ma mère, elle refusa, et de me voir, et d'entendre parler de moi.

Ce n'est qu'à l'âge de quatre ans qu'elle changea d'avis. Elle m'invita avec mon père au Maroc où elle vivait alors, ce qui fut l'occasion d'une terrible dispute entre mes parents.
Une bagarre en fait.
Ma mère martelant mon père de ses poings et de toutes ses forces en hurlant que jamais elle ne me confierait à l'atrocité, l'odieuse, l'immonde, sa mère.
C'est la scène la plus douloureuse à laquelle il me fut donné d'assister de toute mon existence.

Je suis quand-même parti au Maroc la voir avec mon père, et à partir de là elle m'a adopté tout à fait. Nous verrons plus loin comment, de retour à Paris, elle a contribué grandement à m'élever.

L'enfance de Dieu

Aujourd'hui, Dieu joue un rôle cardinal dans la vie, mais Dieu tel que je l'ai érigé, loin de celui que l'on ne m'a, du reste, jamais appris.

La véritable religion dans laquelle j'ai grandi, c'est la laïcité.

Cela ne m'empêchait pas de croire de manière diffuse, avant tout invisible, imprévisible, insaisissable et impénétrable était Dieu, qui existait ou n'existait pas, personne n'était en mesure de le savoir vraiment.

Ma mère pensait que oui, il y avait quelque chose, quelque présence, quelque force, quelque puissance qui était peut-être Dieu. Je crois que c'était l'avis assez général dans la famille. Pas celui de mon père qui, à ma connaissance a toujours été hermétique complètement à ce type de concept.

Et moi je m'interrogeais profondément, je cherchais à percer le mystère.
Ma voix, ma prière était-elle entendue ?
Serait-elle exaucée ?

Un jour, alors qu'une sortie à la fête foraine était prévue, le temps se fit menaçant et vint planer une ombre sur ce rendez-vous tellement important à mes yeux.
Nous n'irions que si la météo le permettait.

Je me mis alors à prier, avec circonspection certes mais avec suffisamment d'ardeur, pensai-je, pour attirer l'attention de Dieu dans l'hypothèse de son existence.

Il se trouve que la pluie recula et que je pus jouir de ces manèges enchantés.

Mais si mon vœu avait été exaucé, pourquoi l'avait-il été ?

Je ne le savais pas, ce que je savais, c'est que tous les vœux ne l'étaient pas, loin de là, et je savais déjà dans ma plus tendre enfance, pour avoir appris l'histoire des juifs de France et d'Europe dont je découlais pour moitié de ma généalogie, que même les prières les plus désespérées du monde se voyaient volontiers violées par une atroce réalité.

Un soir, avec ma mère nous regardions la télévision.

Nous ne l'avions pas depuis longtemps parce que nous sommes restés pendant une bonne partie de mon enfance parmi les très rares foyers de France à ne pas être équipés du petit écran.

J'avais onze ou douze ans.

Nous regardions les informations, le fameux vingt heures, à l'époque une grande institution, dont ma mère faisait cérémonie.

Il s'agissait du conflit israélo-palestinien.

J'en connaissais déjà l'existence, mais personne ne m'en avait jamais parlé dans ma famille, ni mes grands-parents ni mes parents.

On n'en parlait pas non plus dans mon quartier.

On n'en parlait d'ailleurs, de manière générale, beaucoup moins qu'à présent.

Je fus interpellé pour la première fois par le sujet, qui opposait des juifs, dont j'étais plus ou moins, plus que moins à cette époque où je m'identifiais notamment

beaucoup à mon grand-père, à des arabes, musulmans comme mes copains à qui je m'identifiais aussi.

Je posai la question à ma mère : Qui, dans cette affaire, avait tort, qui raison ?

Elle n'avait en aucun cas étudié le dossier, me répondit que sa raison était pour les israéliens, mais son coeur avec les palestiniens.

Je n'étais pas très avancé.

J'ai mis longtemps à méditer le sujet, très longtemps à m'instruire sur le dossier, et aujourd'hui je sais exactement où se situe la justice et où se trouve l'injustice, malgré la complexité qui caractérise toute guerre.

Un camp m'a choisi, résolument, coeur et raison du même côté.

Coeur sec et dur comme un caillou à force d'avoir enduré la souffrance, par procuration ou la mienne propre, raison souveraine, impérieuse, même et surtout quand elle est impuissante.

Parmi les miens

Avant d'emménager dans un HLM de l'Arsot, quand j'avais cinq ans, nous occupions un appartement du centre ville mais ma mère avait eu envie de s'installer dans le quartier de l'école où elle avait été affectée, à la fois parce que nous nous y rendions à pied en cinq minutes et aussi parce qu'elle voulait se mêler à la population dont elle recevrait en classe les enfants.

Elle avait bien raison parce qu'il se trouve qu'elle fut vite adoptée et aimée de tous.

Évidemment, du coup, nous fréquentions le même établissement et je ne manquai pas de me retrouver dans sa classe, en maternelle où elle officiait.

J'en garde un mauvais souvenir et elle aussi. Je faisais beaucoup de caprices et notamment je détestais perdre.

J'ai toujours détesté perdre, mais avec ma mère en guise d'institutrice, ça se passait mal.

Par dessus le marché elle a toujours adoré former ses enfants en classe avec des jeux éducatifs, avec des parties que l'on remporte, ou que l'on perd.

Nous en fûmes quittes, l'un et l'autre, pour une année mouvementée.

Mon souvenir d'école le plus marquant, c'est le théâtre, alors que j'étais en classe de CP.

Il fait partie de ces balises primordiales qui fondent ma mégalomanie, terrible, invincible.

Il s'agit d'un projet de notre enseignant, que l'on appelait encore instituteur à l'époque, devenu professeur des écoles depuis, dans le même temps paradoxalement que l'on faisait de l'enseignant un animateur, un garde d'enfant pendant les heures de bureau.

Notre maître, par ailleurs très cadrant et rigoureux à l'ancienne, avait dû succomber à quelque folie new age puisqu'il entreprit de nous faire créer une pièce de théâtre tout au long de l'année ou presque, pour la représenter nous-mêmes à la fin.

Quelle idée géniale il a eu ! Quel bonheur avons-nous tous eu à inventer et jouer cette pièce.

Le plus extraordinaire c'est que l'instituteur en question n'a à ma connaissance pas renouvelé l'expérience, qui était une première.

Je ne me souviens pas de l'histoire que nous avons imaginée mais je me souviens que c'est vraiment nous, les enfants, qui l'avons créée, encadrés par le maître.

Je me souviens que j'apportais de nombreuses idées qui enthousiasmaient mes copains mais pas une seule d'entre elles n'a trouvé le chemin de ma mémoire indélébile.

Ce que je sais, c'est qu'il y avait un roi autour de qui l'architecture de la pièce avait été construite et je fus désigné pour l'incarner.

Je me souviens de l'honneur immense que j'avais ressenti de jouer ce rôle, honneur qui s'ajoutait à la jubilation pure.

Cette expérience m'a rendu heureux et fier et a concouru grandement à installer l'idée dans mon esprit qu'il fallait que je fasse de grandes choses dans ma vie. Si j'avais su alors ce qui m'attendait...

Le théâtre n'a rien laissé en tant que tel. Je n'ai pas perçu l'art dramatique comme la moindre promesse, j'ai vécu l'allégorie en tant que telle. Si bien que ma carrière de comédien s'est, à peu de choses près, arrêtée là.

Nous en verrons cependant une réminiscence saugrenue.

Ma vie de gamin à l'école primaire consistait essentiellement à traîner dans le quartier.

Dès que j'avais cinq minutes je sortais pour aller voir quel copain je trouverais dehors.

Bien entendu, il y en avait toujours.

J'en avais deux trois qui étaient mes préférés. Je me souviens des prénoms de Khaled qui était mon rival en tout, qui était un dur à cuire et un dur tout court, je me souviens d'Attelah, qui était doux comme un agneau et qui me suivait partout où je lui proposais d'aller, de Manuel, réunionnais, la seule famille chrétienne du quartier je crois.

Il y en avait d'autres dont j'ai oublié le nom mais pas la présence, les images entrecoupées et mélangées de cinq années à fréquenter la même petite école et le même quartier, onze années à y vivre. Au collège, l'Arsot fut dilué dans la masse assez bourgeoise.

L'Arsot était notre royaume.

Il y avait deux aires de jeu avec ces structures en tubes métalliques qui n'existent plus nulle part sur lesquelles on grimpait haut et dont on tombait parfois.

Il y a eu des blessés.

Je me suis cassé les deux incisives centrales du haut en les cognant contre ce métal. Soignée par l'épouse dentiste de mon grand-père.

Nous préférons investir les espaces en friche.

Notre quartier, quoique petit et isolé, offrait nombre de choix, près de l'école et son ruisseau, dans les buissons, en suivant le chemin des jardins ouvriers que cultivaient les parents de mes copains, nous avions accès à tout un monde à explorer.

De l'autre côté, il y avait deux zones boisées propices à toutes les élucubrations d'une bande de gamins dans la rue, une invitation permanente à l'aventure.

Nous y faisons notamment péter des pétards, l'excitation de la poudre, sa déflagration figure parmi les choses les plus extraordinaires que j'ai retenues de nos explorations alors, plus forte que les scénarios que nous inventions, qui ont existé mais n'ont pas imprimé ma mémoire.

Je me souviens d'une anecdote révélatrice.

Nous avons imaginé un pique-nique entre copains, on voulait être entre nous pour faire comme les adultes.

Ma mère m'avait mis des trucs à manger, à partager dans un sac.

Nous partîmes à l'aventure et quand nous vint l'envie de manger, on découvrit le contenu du repas.

Il comportait du saucisson.

L'un de mes amis me demande alors si c'est du saucisson d'âne.

Je lui réponds qu'évidemment c'est du saucisson d'âne mais je n'avais pas la moindre idée de ce qu'était le saucisson d'âne.

Cela ne m'empêchait pas d'être persuadé en toute bonne foi que c'en était puisqu'il me le demandait comme une confirmation.

Parce qu'il n'a pas le droit de manger du porc précise-t-il, or il lui semble que le saucisson est plus souvent au porc qu'à l'âne, il est donc très circonspect.

Et moi, je ne vois absolument pas pourquoi ce saucisson serait fait de porc, il me semble que tous les saucissons du monde sont faits d'âne.

Je suis tellement persuadé que c'est, en toute logique, le cas de celui-là, il me tient tellement à coeur de partager mon repas, que je finis par le persuader d'en manger.

Et nous mangeons tous ce saucisson.

Le soir venu, je n'avais pas oublié l'affaire et je demande à ma mère ce qu'il en est de son saucisson.

Elle porte alors la main devant la bouche, embarrassée.

Elle n'a pas pensé que mes copains étaient musulmans et qu'ils ne mangeaient pas de porc, elle réalise à cet instant seulement que je leur en ai servi.

Aussi extraordinaire que cela puisse paraître aujourd'hui, ça l'était moins dans ce contexte où les problématiques religieuses n'existaient pas encore ou à peine dans les quartiers.

D'ailleurs ma mère, presque juive, qui en mangeait à l'époque, n'en mange plus depuis longtemps à présent, depuis une espèce de crise de judaïsme dans sa trentaine.

Elle m'assure que ce n'est pas grave, que l'important c'est qu'ils ne le sachent pas et que ce n'est rien de mal.

Certes un musulman est pardonné de son péché s'il vient à ingérer du porc à son insu, certes mon intention était louable parce que je voulais partager mais ce qui me frappa le plus, dans cette histoire, c'est que le mensonge pouvait avoir force de vérité dans ma propre bouche.

Avec mes copains nous ne jouions pas que dehors, nous nous retrouvions aussi chez moi.

Pas chez eux parce que tous habitaient de plus petits appartements que le mien avec leurs huit frères et soeurs.

Je dis huit parce que l'Arsot se trouvait peuplé de fratries de neuf.

Ni un de plus, ni un de moins et mes copains étaient tous dans ce cas-là.

Chez moi, il y avait de la place et, évidemment, il y avait plus de jouets.

Dieu sait pourtant que je n'ai pas eu tous les jouets que je voulais étant enfant, ceux que je connaissais en dehors du quartier en avaient plus que moi et je jalousais leur collection.

Mais à l'Arsot, ma chambre faisait figure de Caverne d'Ali-baba et j'adorais inviter des copains pour en profiter.

Un jour, l'un d'eux m'a volé un jouet.

Je ne me souviens pas quel copain, encore moins quel jouet, je me souviens que je savais très bien que ce geste était motivé par une convoitise issue de la pauvreté dont je ne souffrais pas moi-même, je ne me souviens pas si j'ai récupéré ce jouet ou non, ni dans quelles circonstances, je ne me souviens pas si le chapardeur est resté mon copain, ce dont je me souviens c'est d'un sentiment de trahison et de tristesse, dépourvu de colère, je comprenais trop bien qui j'étais et où je vivais pour en tirer rancune.

Une autre fois, à peu de choses près au même âge, je pris un violent coup de boule de la part de Khaled, le petit caïd.

Il était installé sur la petite pelouse juste devant chez moi, celle qui séparait mon immeuble de la rue qui nous séparait elle-même du terrain de foot, avec l'un de ses grands frères et des copains à eux.

Alors que je passais devant, rentrant chez moi, il m'invita à les rejoindre.

Je sentais quelque chose de louche mais je ne voulais pas me soustraire, me dérober, être un lâche.

Parvenu face à lui, debout tous les deux, il me regarda droit dans les yeux et je le regardai droit dans les siens. Il semblait hésiter mais n'avoir pas le choix, son frère et ses potes l'encourageaient à faire ce que je n'eus pas le temps de voir arriver : sa tête venait de heurter la mienne de plein fouet, son front écrasant mon nez qui se mit à saigner.

Je n'eus aucune réaction, je ne bougeai même pas, sidéré. Puis quelques secondes plus tard, je tournai les talons et rentrai chez moi.

La suite, je ne m'en souviens pas.

Je sais ne pas avoir caché que mon copain venait de m'envoyer un coup de boule magistral, raison pour laquelle je saignais du nez.

Mais je ne me souviens pas quelles furent les conséquences pour lui.

Peut-être dix coups de ceinture, c'est ainsi que les pères de familles traitaient les problèmes avec leur progéniture mâle.

Ce que j'en ai retiré en tout cas, c'est l'immense frustration de ne pas avoir eu l'idée de riposter. Me battre, à l'époque, cela ne me faisait pas peur pourtant, et contre quiconque. J'étais costaud, sportif, vif, tonique.

Vers les premières classes de primaires, j'avais un certain Edmond sur le dos, l'un des très rares (avec nos voisins du dessous lepenistes) à n'être ni algérien, ni marocain, ni turc, ni gitan mais français de souche, comme ils disent à présent. Alsacien en fait. L'Alsace est-elle française de souche ?

Il faisait deux fois mon poids, il était massif pour son âge et avait déjà bien un ou deux ans de retard en classe. Il a, pendant quelques mois au moins, entrepris de me pourrir la vie.

Quand c'en fut trop, un jour dont je me souviens parfaitement, je décidai de prendre le taureau par les cornes. Je lui rentrai dans le lard et lui infligeai la plus grosse raclée qu'il avait probablement subie jusque-là, en tout cas de la part d'un autre enfant.

Il ne m'approcha plus jamais.

Mais là, le coup de boule de Khaled avait été si gratuit, soudain et inattendu, que je n'avais pas eu la ressource de réagir conformément à ce que j'exigeais de moi-même et telle fut ma blessure.

Je ne me souviens pas avoir nourri le projet de me venger. Était-ce parce que je craignais ses grands frères ou parce que la colère n'a jamais émergé qui m'y aurait conduit ?

Est-ce parce que son père s'était chargé d'une correction qui suffisait à mon sens ? Je ne le sais pas.

Je sais juste que cet épisode, loin de m'avoir vacciné contre la bagarre, nourrit probablement encore aujourd'hui mon goût immodéré du combat.

Le mien et celui auquel j'assiste, tant que chaque partie est en mesure de se défendre et de frapper conformément à des règles du jeu équitables, à un code d'honneur.

Le quartier de l'Arsot n'existe plus.

Il a été rasé depuis et le souvenir enivrant de mon enfance est orphelin.

Trop près des étoiles

Je fus un enfant brillant, fort, triomphant.

Je croyais que ce n'était qu'un prélude, l'avenir m'apparaissait radieux. C'était un feu de paille.

En sport d'abord, j'étais le meilleur.

C'est la natation qui fut mon premier amour en la matière.

Ma mère avait été une gloire de la discipline dans la jeunesse, elle me mit à l'eau à quatre ans.

Je me révélai immédiatement un nageur prometteur et remportai de très nombreuses médailles dès six ans, la plupart du temps de métal jaune, jusqu'à l'âge de dix ans, où je m'orientai vers le judo.

Je ne supportais plus alors de traverser Belfort en hiver, il n'était pas au monde de plus triste spectacle, pour passer de la froideur atmosphérique à la tiédeur du bassin.

Depuis, je ne suis plus jamais allé à la piscine de ma vie.

A l'adolescence, je me passionnais pour l'apnée en mer, avant de devenir l'adulte le plus sec de cette Terre.

En judo, je rencontrai le même succès fulgurant, j'étais plus puissant et agile que les autres, jusqu'à la ceinture marron et l'âge de remplacer l'entraînement par la fête et ses toxiques.

Je pratiquais le sport assidûment et avec bonheur, mais j'étais davantage porté sur la réflexion, l'introspection et le challenge mental.

J'adorais réfléchir à tout, tout le temps, même quand le sujet de réflexion concernait quelque chose de douloureux et d'angoissant.

Je voulais percer les mystères de la vie, les comprendre et les maîtriser, j'ai été très tôt intensément porté sur ce que je n'appelais évidemment pas encore philosophie et métaphysique.

Qui étions-nous ? D'où venions-nous ? Pourquoi étions-nous sur Terre ? Pourquoi la souffrance existait-elle, et l'injustice ?

Ces questions m'ont absorbé aussi loin que je me souviens, aussi loin que j'ai été en mesure de formuler une pensée.

Un jour de mes six ans, me semble-t-il, assis sur la banquette arrière de la voiture que conduisait ma mère, au cours d'une scène dont ma mémoire a photographié chaque détail - je sais précisément où nous étions dans Belfort à cet instant lorsque c'est sorti de ma bouche après avoir trop longtemps habité mon esprit silencieusement,

Je dis à ma mère que la vie me semblait dépouillée de sens puisqu'elle consistait à naître pour grandir, que grandir consistait à apprendre pour avoir un métier plus tard et qu'un métier servait à gagner sa vie, que gagner sa vie servait à payer son loyer, que payer son loyer servait à vivre, que vivre n'aboutissait qu'à la mort.

Elle fut embarrassée et n'eut rien à répondre de tangible.

Il fallait que j'accepte le sort qui est fait à l'Homme, voilà en tout cas ce que je retirai de cette tentative de communication.

Elle souffrait elle-même terriblement de la vie. Elle va beaucoup mieux à présent.

Je comprends, à présent, le sens, ô combien tragique, de l'existence.

J'ai été un enfant surdoué, je n'en ai aucune preuve mais j'en suis convaincu.

Je serais devenu un génie d'à peu près n'importe quoi auquel on m'aurait formé rigoureusement, avec l'ambition et l'exigence de toute éducation de qualité, de toute pédagogie digne de ce nom.

Des maths, de la musique, des sciences, des lettres, des arts et métiers.

Mais mes parents n'avaient absolument que faire d'un fils prodige, l'excellence, la performance étaient le cadet de leurs soucis pour moi.

Ils me souhaitaient d'être heureux, bien sûr, mais ils ne pensaient pas que cela puisse passer par l'encouragement à briller le moins du monde.

Ils avaient tort.

Brillant, aujourd'hui, je ne serais peut-être pas heureux, mais infiniment moins malheureux.

Mes résultats scolaires leur importaient peu.

J'ai toujours fait mes devoirs seul, aussi loin que j'aie eu des devoirs à faire, avec pourtant une mère enseignante.
Ils voyaient que je n'avais pas de problème et cela leur suffisait amplement.

A l'école, il en fut de même, bien évidemment, puisque l'école de la République du XXI^e siècle post trente glorieuses a abandonné toute excellence, a exclu l'exigence de son cahier des charges.

Personne ne détecta mon profil particulier et il ne me reste aujourd'hui que les yeux pour pleurer un sort que j'aurais connu si... Mais il s'agit là peut-être d'une histoire que j'invente pour me consoler d'avoir à ce point échoué à me construire une vie, une mission, une oeuvre.

Toujours est-il que vers l'âge de quatre ans, je m'intéressais passionnément aux mathématiques.

J'avais été exposé à l'addition qui n'avait pas de mystère pour moi mais la multiplication résistait à ma compréhension.

Jusqu'au jour où m'apparut la solution, produisant dans mon tout petit esprit innocent une émotion à hauteur de tout « Eurêka », à la différence près, avec les grands esprits qui furent ainsi frappés de connaissance, que cette révélation de petit enfant ne pouvait à mes yeux receler de valeur absolue, elle ne pouvait valoir que pour moi-même, elle était dépourvue de toute charge narcissique, elle n'était qu'émerveillement pur.

Mon père habitait encore Belfort à ce moment-là et me prenait avec lui tous les week-ends.

C'est à lui que je m'adressai pour faire part au monde extérieur de ma découverte, au cours d'une scène que là encore ma mémoire a fixée dans le marbre de mes neurones.

Je vois encore cette cage d'escalier, mon père est en train d'ouvrir la porte qui mène à son appartement et moi, je suis en train d'achever l'ascension des escaliers qui mènent à lui.

Il habitait un autre quartier populaire de Belfort à la réputation sulfureuse, avait déjà quitté l'éducation nationale et s'apprêtait à retourner à Paris, faire des travaux "au black", se marier et procréer deux nouvelles fois.

Il s'agissait du lien entre addition et multiplication.

Ainsi, le multiplicateur indique le nombre d'additions à effectuer, lui expliquai-je.

Et je lui fais la démonstration avec les doigts, 6 fois 5, ça veut dire que tu prends 5 une fois, puis deux, puis trois etc jusqu'à arriver à 6, tel est le sens de la multiplication, une addition déguisée.

Mon père fut frappé de ma démonstration et me félicita de l'avoir produite.

J'en retirai la satisfaction d'obtenir confirmation que je ne me trompais guère mais je ne me souviens pas en avoir retiré le moindre orgueil, la moindre fierté.

Ce que je sais c'est que ce fut, à peu de choses près, la fin de mon idylle avec les mathématiques.

Bien que je fusse parmi les meilleurs si ce n'est le meilleur jusqu'en 6e, j'avais déjà décroché en 4e et je terminai mon parcours dans les bas-fonds des maths, avec un bac littéraire arraché de justesse.

Ai-je un sentiment de gâchis? Oui. Terrible.

Parce que si je méprisais les mathématiques à l'âge adolescent, je les admire infiniment aujourd'hui mais ne suis pas en mesure de les appréhender le moins du monde.

Ce sont des hiéroglyphes dont je ne connaîtrai jamais le sens.

Vers le même âge ma mère se mit en tête, quelle excellente idée elle avait, que je pourrais faire du piano.

Elle poussa son projet jusqu'à trouver un professeur qui puisse me prendre avec lui en cours particulier.

Je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvait être la pratique de cet instrument, ni d'un autre, cette perspective ne présentait ni la moindre réticence, ni la moindre convoitise.

Je me laissai donc conduire chez cet homme qui m'assit devant le clavier.

La suite est un souvenir certes confus mais plein de joie, de satisfaction, de bonheur.

C'est un univers fascinant qui s'ouvre à moi et je me réjouis d'y avoir été introduit, tout ce que je veux c'est que ça continue.

Je comprends parfaitement ce que l'on me demande de faire, je suis capable de répondre aux questions que l'on me pose et cela me comble d'aise.

A la fin de la séance, le prof est enthousiaste, impressionné, il dit à ma mère que j'ai des dispositions exceptionnelles.

Ma mère « ha bon ha bon ? » s'en réjouit mais je décèle en elle de la circonspection. Je sens qu'elle ne prend pas toute la mesure de ce qui vient de se produire.

Une chose est certaine, ce fut la première mais aussi la dernière fois de ma vie que je pris un cours de piano.

Ce prof providentiel repartit aussi vite qu'il vint.

Il déménagea en l'occurrence, dans une autre ville, immédiatement après notre cours.

Était-ce déjà prévu de longue date, où est-ce la conséquence d'un événement soudain ? Je ne le sais pas.

Ce que je sais c'est que ma mère n'a pas abandonné pour autant à ce stade. Elle a trouvé un autre prof, qui était cette fois une prof.

Ma rencontre avec cette femme constitue l'un des événements les plus tragiques de mon existence largement pathétique.

C'est mon père cette fois qui m'y a emmené.

A peine entrés dans l'appartement que je vois encore comme si c'était hier, délivrant une sentence dont ma vie s'avérera profondément marquée tout du long, je m'exclamai « Ah, c'est le bordel chez toi ! ».

Et c'était une vérité pure, dure et infiniment innocente.

C'est sorti de ma bouche comme l'on dirait à un ami « dis-donc tu as pris du bide » alors que l'on arbore soi-même bedaine.

Car j'ai toujours été un bordélique de premier ordre, j'en foutais partout et ma mère elle-même était bordélique, je vivais dans le bordel et cela n'avait rien de dégradant à mes yeux.

Mais la prof de piano en fut extrêmement vexée. Mon père, au bord de l'apoplexie, ne sachant comment réagir, il me tança.

Me rendant compte de ce qui venait de se passer, je fus totalement incapable d'expliquer mon dérapage, que cela n'avait rien de malveillant dans mon esprit, c'était trop tard, j'étais piégé, je restai muet et affligé.

La suite est un calvaire.

Cette femme pris un soin extrême à me punir de mon insupportable affront et m'infligea un véritable supplice, poussant la perversion jusqu'à cultiver l'ambiguïté de ses requêtes pour mieux me frapper de mépris en recevant la réponse, jouissant de me voir tomber dans son piège.

Chienne.

Pute.

Déchet.

Saloperie.

Ce fut ma première expérience de la haine.

Non pas de la mienne, si j'avais été en mesure de la haïr je me serais défendu, mais la sienne, à mon égard.

Rescapé de cet enfer je décidai résolument de ne plus approcher un piano de ma vie et personne n'essaya le moins du monde de me raisonner.

Ce spectacle de l'innocence violée par la perversité figure au premier plan parmi les tragédies qui jalonnent mon existence.

Celle-là me prive du destin de grand pianiste que j'aurais embrassé et qui m'aurait rendu heureux, moi qui, bientôt quarante ans plus tard, suis pour mon plus grand chagrin toujours et encore orphelin de vocation, en errance et déshérence cruelle et tragique.

Car après avoir pratiqué la guitare jazz pendant plus de vingt ans comme activité première, contrarié par de sérieuses limites cognitives que je n'aurais pas souffert si j'avais été formé à la musique à ce moment-là, j'ai abandonné tout destin de musicien, ne le remplaçant que par le délire prophétique.

La tragédie, que je chéris dans l'art (dont le sport) pour sa dramaturgie, mais exècre dans ma vie, laisse aussi parfois place sur mon chemin à des événements heureux.

Quelques deux années plus tard, un concours de poésie eut lieu à l'école.

Les participants devaient apprendre un texte par coeur et le réciter devant les camarades, pour se voir décerner par le jury d'éventuelles récompenses.

Ma mère intervint dans cet épisode, au premier plan, pour me faire apprendre « Chasse à l'enfant » de Prévert. « Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan ! » la substance de ces vers reste gravée dans mon cerveau reptilien, elle résonne encore aujourd'hui de toute sa puissance bien que je les ai depuis oubliés, je les avais pourtant mémorisés comme on apprend quelque chose que l'on connaît déjà.

Je m'identifiai profondément à ce personnage de misère sur lequel on frappe.

Je délivrai une prestation plus qu'impeccable, sans la moindre imperfection de diction, sans la moindre hésitation et chargée d'une vibrante émotion.

Je fis un triomphe.

Je vis tournés vers moi des regards interloqués et admiratifs, venus de mes copains, même de mes rivaux et de leurs parents, qui tous voulurent me témoigner leur admiration.

Je n'étais pas fier pourtant, je jure ne pas avoir éprouvé d'orgueil à ce moment-là. J'étais avant tout surpris et reconnaissant envers la vie qui avait placé ce bonheur sur ma route, à partager avec les miens.

Ce fut le premier d'un épisode en deux actes avec Prévert pour auteur.

L'été suivant, je me retrouvai en colonie de vacances.

C'était la première fois que j'y allais et me partageais entre un grand enthousiasme et une petite appréhension.

Il se trouve que ce séjour fut merveilleux, avec des copains extraordinaires et que je ne laissai après cela plus passer un été sans colonie de vacances, toujours avec autant de bonheur.

A la fin de ce séjour providentiel, il y avait un spectacle prévu.

On pouvait participer à la distribution si l'on avait quoi que ce soit à proposer.

Pour ma part, je fis deux apparitions.

La première au sein d'un sketch que nous avons mis au point, les enfants et les animateurs, la seconde pour réciter « Chasse à l'Enfant » dont je me souvenais encore fraîchement.

Ce fut un double triomphe extraordinaire.

En ce qui concerne le sketch, mon personnage déclencha une hilarité hystérique. La salle était comble d'un public nombreux et surchauffé, toutes les classes d'âge de la colonie étaient rassemblées et ça faisait beaucoup de monde. L'audience fut

traversée d'un spasme violent, tous ou presque se roulaient par terre, foudroyés de rire par ce qu'ils venaient de voir.

Ce fut une jouissance inouïe pour moi, même si je savais pertinemment que mon humour me dépassait complètement et que mon air, ma dégaine étaient davantage responsables de cette réaction que mon sens de l'imagination. Mais cela n'en demeurait pas moins un triomphe.

Je ne me souviens que d'un seul élément de notre sketch ; il y avait une cabine téléphonique que je devais rejoindre et n'atteignais jamais.

C'était, je ne le savais pas, la ligne téléphonique vers Dieu, qui ferme la sienne de toute éternité.

Le deuxième chapitre de mon carton ce soir-là, demeuré inégalé dans ma carrière, c'est le poème que j'ai récité de Prévert.

Je gagne la scène, seul, je sens que ma présence impose l'attention générale.

J'ouvre la bouche puis le poème coule dans un silence d'une épaisseur que je ne connaîtrai certainement plus jamais de ma vie.

J'étais calme, serein mais habité d'une électricité qui investissait l'intégralité du théâtre, une salle en préfabriqué, qui se percevait dans l'air comme une vapeur compacte.

Lorsque j'arrivai au bout de ma partition, il se fit un tonnerre d'applaudissements aussi puissant que le tonnerre tout court.

Les foudres de la gloire frappèrent alors mon coeur et peut-être, sans doute, l'ont-elles désintégré, car cette apothéose précoce est mon dernier triomphe en date.

Oui, à présent que je rassemble ces souvenirs, il m'apparaît plus clairement que j'ai brillé trop tôt, trop fort et que telle est l'origine du désastre qui suit.

Pourtant je n'ai pas cultivé l'orgueil pendant ces jeunes années, c'est venu plus tard pour le pire, je ne me voyais pas le moins du monde comme un génie ou un gagnant, je ne faisais que prendre ce que je recevais.

Ces triomphes restaient confinés dans un coin de ma pensée, de ma mémoire et ne se présentaient à ma conscience qu'à tour de rôle quand en venait l'heure, sans que je perçoive d'unité dans ces épisodes, qui aurait annoncé un grand destin.

S'il m'arrivait d'imaginer que je puisse réaliser quelque chose de grand dans la vie, c'était rempli d'espoir peut-être mais de certitude sûrement pas. Et la plupart du temps, imaginant mon avenir, je concevais quelque chose d'humble et paisible.

La peau aime

J'écrivis mes premiers poèmes en même temps que mes premiers mots et l'essentiel de ma production en tant que poète se situe entre le CP et le CE2.

J'en ai bien composé quelques autres à l'âge adulte mais rien de ce que je ne pourrai plus jamais écrire ne sera aussi chargé et innocent, c'est à dire génial, que ma production infantile.

Je suis l'auteur d'un chef-d'oeuvre précoce disparu.

Il n'en reste plus aucune trace si ce n'est une seule phrase parmi mon catalogue d'une bonne vingtaine de textes et c'était celle-ci : « je suis là pour vous en parler ».

De la guerre, de la haine, de l'horreur, de la souffrance. Je réclamaï justice.

Je mettais en chaque mot toute mon âme, toutes mes tripes.

Je me souviens comment ils venaient à moi, fracassants, creusant dans mon esprit un puissant sillon.

Quand j'écrivais, j'étais le roi, le maître du monde, de mon monde, c'est moi qui en dictait les lois, c'est dans ma chair qu'il résidait.

Je me sentais puissant, je faisais mouche à chaque trait de plume, il me semblait alors qu'il n'y avait pas de limite à mon pouvoir de capturer la pensée dans l'écrin merveilleux du verbe.

Mais je n'attendais rien de mes poèmes.

Une fois que je les avais écrits, je n'y pensais plus. Et jamais il ne me serait venu à l'idée de me contraindre à quelque production. Pour chaque poème que j'écrivais, qu'il fut le premier ou le dernier n'avait pas la moindre importance.

Savoir quand j'écrirais le prochain, s'il y en avait un ou pas à venir m'indifférait au plus haut point. J'écrivais ces poèmes pour une unique raison : ils se déversaïent dans ma tête.

Ma mère les adorait.

Mais elle était comme moi, elle les prenait comme ils venaient.

Jamais elle ne m'aurait dit « tu seras poète mon fils » et jamais je ne l'ai pensé. C'était juste un peu de bonheur gratuit pour elle et moi.

Mon père était retourné vivre à Paris, il s'était marié et vivait dans la capitale avec son épouse, j'y allais régulièrement (mais pas assez souvent à mon goût du tout) pour le voir, comme lors de ce dîner chez sa femme et lui, qui avaient invité une amie.

Je fus sollicité pour réciter un ou deux de mes poèmes.

A la fin, ma belle-mère était enthousiaste, mon père les connaissais déjà mais lui qui est tout sauf expansif, je voyais bien qu'il était impressionné par ce qui me sortait du crâne.

Quant à l'amie, elle demeurait muette.

« Ne trouves-tu pas, Laurette (je me souviens de son prénom et de son personnage), que ses poèmes sont extraordinaires ? » lui demanda la femme de mon père, Pierrette.

Je voyais son hôte gênée, je trouvai maladroit de demander son avis si elle ne souhaitait pas le donner et je me dis qu'elle devait trouver pathétique un tel engouement pour ce qu'elle venait d'entendre, l'oeuvre d'un simple marmot.

Mais elle finit par lâcher, la voix étouffée, comme énonçant un lourd secret : « Il ne faut pas lui dire ! ».

Cette remarque est instantanément venue se loger dans mon cerveau profond, comme si j'en avais porté la mémoire depuis des millénaires.

Il planait au-dessus de moi une menace, portée par mon propre génie qui risquait de me tuer.

Il m'a tué.

Elle avait raison et tort à la fois.

Raison de penser que trop, trop tôt, c'était trop, elle avait tort parce que quand bien-même personne n'avait loué ma plume, je serais devenu ce que je suis devenu.

Dans la même période, il m'arrivait de taper sur un tam-tam.

Mon expérience du piano s'était soldée par une catastrophe mais quelques années plus tard, ma mère s'était fait des amis dans le quartier dont Rabah, qui jouait de la derbouka et du djembé et animait des ateliers avec des enfants.

C'est ainsi que je fus initié à la percussion.

Je m'avérai très doué pour le rythme. Ce que l'on me montrait et demandait de faire m'était facile et agréable, fluide, évident, j'appris vite à prendre plaisir au contact de la peau de l'instrument, au mouvement des bras et des mains qui frappent pour exprimer une pulsation que je ressentais dans tout le corps, là où les autres enfants peinaient à exécuter et tenir laborieusement leur partie.

Je me trouvais avec un don de plus mais sans passion particulière, sans vocation.

Je jouais quand en venait l'occasion, je n'y pensais pas quand je ne jouais pas.

Je n'imaginai pas une seconde faire de la percussion mon métier, pas plus que la musique en général.

Cependant un soir de fête de la musique à Belfort, alors que cette institution en était à ses prémices et que je devais avoir huit ans, Rabah installa en pleine rue piétonne et principale de Belfort, un orchestre de fûts et peaux.

J'étais le seul enfant à en faire partie.

Nous avons joué toute la soirée et obtenu un succès fou, surtout pour la curiosité que je représentais, ce même possédé, habité par le rythme, menant l'orchestre finalement.

J'étais effectivement en transe.

Jamais je n'oublierai la jouissance qui fut la mienne, en lévitation au-dessus du sol, je faisais corps avec la pulsation qui me traversait et traversait le public dans une même vibration.

Et je frappais sans exercer le moindre contrôle sur rien, il fallait juste que je laisse faire mon corps, les paumes faisaient mal mais je ne sentais plus mes mains.

Le lendemain le journal local titrait sur moi, avec photo à l'appui gros plan sur ma personne, vantant la performance d'un "musicien en herbe".

Là, je fus fier. Très fier. Et ce fut sans doute le début de mes très grands emmerdements. Coupable orgueil. Dévastateur.

Eros précoce

La chose me passionna dès le plus jeune âge.

Aussi loin que je me souvienne en fait, le sexe féminin exerça sur moi une fascination absolue, la zézette une sorte de graal, inaccessible, inconnaissable, impénétrable.

J'avais été fils unique jusqu'à l'âge de six ans où vint un petit frère, je n'étais finalement jamais en contact avec les filles dont aucune ne m'intéressait à l'école et qui ne s'intéressaient pas à moi.

La gente féminine habitait une autre planète et cela ne faisait qu'augmenter l'attrait de son mystère.

J'ai cependant vécu une grande histoire d'amour à l'âge de six ans, elle en avait quatre.

C'était en vacances en Corse, où je m'étais rendu avec ma mère et son compagnon.

Cette île est le seul endroit où je voudrais vivre, si je devais quitter mon trente et unième étage du treizième arrondissement de Paris.

Ces amis avaient des amis qui avaient une petite fille qui s'appelait Sevane, mais je ne suis plus certain de son prénom.

Cela me chagrine car je l'ai portée toute ma vie et c'est au moment de l'écrire qu'il m'échappe.

C'est peut-être tout de même Sevane.

Elle était ma cadette mais présentait à mes yeux la même maturité que moi, nous nous entendîmes à merveille et tombâmes follement amoureux l'un de l'autre.

Nous nous embrassions goulûment sur la bouche sans répit, accrochés l'un à l'autre comme à un mât de Cocagne, offrant le spectacle visiblement touchant pour les adultes qui assistaient assez médusés au spectacle.

Personne ne nous demanda de mieux nous tenir.

Est-ce l'époque qui était permissive, dans la foulée des hippies, était-ce le contexte, était-ce spécifique à ses parents ou aux miens ?

Toujours est-il qu'il me semble aujourd'hui que l'on ne laisserait pas des enfants s'exhiber ainsi, tout innocent que cela puisse être et paraître.

Nous nous aimions d'un amour tendre, profond, sincère, intense, nous vivions un rêve éveillé, nous ne pouvions pas nous quitter.

Nous pressentions sûrement que notre idylle serait très éphémère, nous qui nous serions mariés pour la vie si nous l'avions pu.

A l'approche de notre départ je devais la quitter et ne plus jamais la revoir, nous nous trouvâmes tous deux isolés dans sa chambre, dans son lit, sous ses draps, en maillot de bain.

Commença alors une timide exploration mutuelle du corps, faite de baisers et de caresses.

J'entrepris un chemin qui me mènerait, espérai-je, à son sexe. Mais quand je m'en approchai trop, elle stoppa net et avec autorité mon offensive.

Le verdict était sans appel, elle garderait tout son mystère et avec lui sa vertu, dont elle avait déjà à son âge une conscience manifestement aiguë.

Cette défaite fut douloureuse, non pour ne pas être parvenu à mes fins mais parce que cela témoignait d'une limite à l'amour qu'elle me portait, moi qui l'aimais de toute ma petite âme.

Jamais je n'oubliai le transport extraordinaire que fut mon aventure aux côtés de cet ange à jamais disparu.

Encore plus tôt, vers quatre ou cinq ans, j'avais été éveillé à une sexualité qui, du reste n'attendait que cela, par une bande-dessinée.

L'ouvrage traînait dans l'appartement de mon grand-père à Tignes où il se rendait pour skier et que j'occupais alors en famille pendant des vacances d'hiver. Le patriarche n'était pas des nôtres.

J'étais le seul enfant et ma présence dans cet appartement n'embarrassait visiblement pas les grands, qui laissaient traîner cette bande-dessinée représentant une satire de Félix le chat en pleine pérégrinations érotiques.

Elles m'absorbaient au plus haut point, chaque trait me fascinait, ouvrant dans mon esprit un monde de fantaisie torride.

Cela dura jusqu'à ce que quelqu'un remarque enfin que mes lectures n'étaient pas exactement de mon âge.

Je n'ai pas l'impression d'avoir été traumatisé par cette expérience le moins du monde mais simplement d'en avoir retiré l'idée que les adultes semblaient avoir accès à une stupéfiante volupté, ainsi qu'une plus grande impatience encore de grandir.

C'est peut-être là le drame, avoir voulu grandir si vite et l'avoir fait.

Enfant, la terre promise que je n'en pouvais plus d'attendre était l'âge adulte et la liberté que cela signifiait.

C'est la mort que je suis impatient d'embrasser à présent, faute de pouvoir retourner en enfance voir si j'y suis, si je ne peux pas tout recommencer à zéro.

A part sous forme de souvenirs et de pensées, de vœux, de fantasmes et de souhaits, aucune fille ne figurait dans mon monde, hermétique à la gente féminine que j'étais, avec laquelle je ne partageais rien.

À ma connaissance, mon propre capital séduction était de zéro. Ce qui changea par la suite.

Si je ne m'intéressais pas aux filles autrement que pour leurs charmes, elles ne s'intéressaient clairement pas à moi non plus, à aucun moment.

Une fois seulement, une fille m'avait dragué au judo. Elle était plus grande que moi en plus, je devais avoir douze ans et elle quatorze.

Elle me fit un jour soudainement comprendre, à mon immense surprise et dans le vestiaire mixte, ostensiblement et devant tout le monde, que je lui faisais beaucoup d'effet et que si nous nous trouvions seuls un jour, elle me dévorait.

J'en fus infiniment intimidé et impressionné, en même temps que frustré parce que la promesse ne semblait raisonnablement pas pouvoir aboutir.

Et j'avais raison, il n'y eut aucune suite et je la perdus bientôt de vue au dojo.

J'ai eu une autre petite amie en Corse, quelques années après la première, vers l'âge de dix ans.

Cette fois c'est avec mon père que je m'y étais rendu, avec son épouse d'alors, c'était avant qu'ils ne fassent deux enfants.

Le couple vivait à Paris mais nous avions pris l'habitude de nous rendre chaque été sur l'île de Beauté, où habitait la mère de ma belle-mère, à Calvi, dans une maison paradisiaque, de son ancienne lignée, au milieu d'un vignoble familial digne du jardin d'Eden.

Cette dernière était professeur de mathématique à l'université d'Ajaccio, elle m'initia aux échecs dont elle était passionnée et se mit en tête pendant une période de m'enseigner des mathématiques poussées pour mon âge.

Je lui semblais manifestement très prometteur mais un jour je ne compris pas du tout ce qu'elle me tentait d'expliquer.

Elle en fut très déçue, frustrée et contrariée à mon grand désarroi et plus jamais elle ne me parla, après cela, de mathématiques.

Un de ces étés, donc, vers dix ans, séjournait dans la même maison que nous, à Calvi, deux filles de mon âge, l'une fille de la famille de ma belle-mère, l'autre sa copine venue avec elle passer ses vacances.

Je tombai amoureux de cette dernière et elle de moi.

Elle était issue de la bourgeoisie parisienne du XVI^e et moi, sorti de mon Arsoit belfortain, j'étais fort éloigné de son univers.

Pourtant, à Calvi nous nous sommes trouvés un espace commun où nous aimer.

Notre relation était infiniment plus retenue que lors de mon expérience amoureuse précédente mais elle n'en demeurait pas moins intense.

Au début, alors que nous ne nous étions pas encore déclarés de flamme mais que nous nous tournions beaucoup autour l'un de l'autre, survint un événement particulièrement marquant.

Pour une raison que j'ai oubliée, j'étais fort contrarié et je boudais beaucoup.

Loin de dissuader le couple de copines de s'intéresser à moi, cela les piqua et elles se mirent en tête de me remonter le moral.

Alors que nous étions seuls tous les trois dans une pièce, elles me proposèrent d'exposer à ma vue leur charme tout entier, me demandant si cela dissiperait mon humeur chagrine.

Je fus infiniment touché par tant de sollicitude mais ne croyais pas un instant qu'elles mettraient en oeuvre leur proposition, je n'y voyais que bluff.

J'avais tort.

Dans l'instant qui suivit, elles se dévêtirent de concert en un éclair et apparurent toutes deux dans leur plus simple appareil devant mes yeux ébahis.

Elles étaient d'un naturel profond, dépourvues de la moindre gêne, comme si la situation avait été la plus commune du monde.

Je les regardai à peine, désireux de donner le change, voulant apparaître indifférent en cet instant où l'on me faisait pourtant l'un des plus beaux cadeaux de mon existence, dont je profitai à peine.

Quelque minutes plus tard, tout fut comme si rien n'avait jamais été.

Par la suite se bâtit une relation pleine de douceur et de bienveillance mais assez dépourvue d'étreintes avec Anne-Sophie, tel est son prénom.

Je gardai contact avec elle cette fois et la revit même à Paris où je passai chez elle dans le XVII^e, une nuit décevante qui mis un terme à notre idylle. J'étais loin de chez moi.

Je suis arrivé amoureux transi, la trouvai froide et distante et reparti désabusé.

Je la revis encore pourtant, en colonie où l'on faisait du cheval, où j'étais allé pour la retrouver, où nous nous perdîmes tout à fait, épisode qui constitue l'unique mauvais souvenir de colonies de vacances que je garde de mon exceptionnelle carrière en la matière.

Mes colonies de vacances méritent à elles seules un mémoire mais puisque je parle de mon expérience avec les filles, je dois en mentionner deux, exceptionnellement porteuses de transport érotique.

A huit ans, je participai à un séjour d'été à la montagne au cours duquel fut organisée une excursion comportant une nuit sous la tente, à la belle étoile.

Dans des circonstances qui me semblent extrêmement floues, pour une raison inconnue, je me retrouvai avec une fille de chaque côté de moi, que je ne connaissais pas, ne les ayant qu'à peine fréquentées jusque-là, sous la tente, allongés, seuls.

Aussi extraordinaire que cela m'ait paru sur le coup et me paraît toujours autant, elles se mirent de concert à me couvrir de baisers, aussi soudainement et sûrement qu'elles auraient mis un plan à exécution.

Était-ce le cas ? Je ne le saurai jamais.

Ce que j'en ai retenu c'est un bonheur sans borne, un orgueil sans limite.

Elles exprimaient quelque chose de l'ordre de « petit veinard, laquelle de nous deux préfères-tu ? » et je ne savais pas comment gérer.

J'en préférais une, cela oui. Celle de gauche !
Je me souviens aussi qu'il était hors de question de froisser l'autre.

Quoi que j'aie fait alors j'ai dû le faire mal parce que cette scène furtive pris bientôt fin et plus jamais au cours du séjour elles ne m'approchèrent, ni l'une ni l'autre.

Peu après, à treize ans me semble-t-il, je participai à une colo de ski.

Il y régnait une autre ambiance qu'au cours de mes expériences passées d'enfant, nous étions entre grands, dont j'étais le plus petit mais à la cour desquels j'appartenais, heureux d'éprouver mon frais statut d'adolescent.

Nous formions un groupe solidaire et chaque instant de notre vie commune était marqué par l'intensité, que l'on retrouve peut-être, toutes proportions gardées, dans un bataillon à la guerre.

La guerre que nous menions, c'était de la vie, il nous fallait la conquérir, en rangs serrés nous étions disciplinés mais rebelles, responsables mais insouciants et nous dominions le monde, invulnérables et fiers.

Il y avait une fille plus âgée que moi, elle avait au moins quatorze ans, peut-être même quinze.

En tout cas elle était parfaitement inaccessible et je l'observais, l'admirais, la chérissais à distance, recueilli dans la douleur de l'impossible étreinte mêlée à l'irrépressible joie de l'innocent amour.

Elle était belle, sa grâce martelait mon coeur, chacun de ses gestes et le son de sa voix éveillaient la passion tendre et clandestine que je m'attachais à enfouir pour ne pas être découvert, pour ne pas souffrir de son indifférence.

Un jour, le groupe entier se trouva au bas d'une même piste, avec pour projet l'usage d'un télésiège qui devait nous remonter vers les cimes.

Nous étions assez nombreux, mêlés à la foule des profanes et quand, dans une file désordonnée et disparate, nous approchions de l'accès à l'installation mécanique, je me rendis compte qu'elle était susceptible de partager mon siège, prévu pour deux personnes.

Je réprimais cette pensée naïve et m'attachais à me concentrer sur la manoeuvre en cours, regardant droit devant moi.

Quand vint mon tour de me positionner à l'endroit où le siège rejoint les partants, c'est elle qui me rejoignit pour former le binôme !

Et comble de la surprise, il me semblait percevoir dans son langage corporel, l'activité ressentie derrière mon dos dans la file, la façon qu'elle avait eu de faire irruption, le résultat d'une entreprise délibérée.

Elle avait voulu me rejoindre, j'en étais presque sûr, pour cette ascension, qui fut la plus extraordinaire de toute mon existence.

Lorsque nous nous retrouvâmes propulsés dans les airs, seuls, je n'osai la regarder, tétanisé.

Lorsque je tournai enfin la tête dans sa direction elle me regardait droit, souriante et décontractée, impériale, magnifique.

« Alors, qui es-tu Fabian ? » m'interrogea-t-elle en substance.

Elle avait visiblement parfaitement compris mes sentiments pour elle qui, loin de lui inspirer le mépris, suscitait sa sympathie.

Je ne me souviens pas de la teneur de la conversation, je me souviens seulement qu'elle n'était pas insensible à mon égard et qu'elle semblait fort avoir voulu me le signifier.

Suis-je en train de superposer mon fantasme à la réalité ? Peut-être. Si je le signale, cela n'est pas compté à mon débit.

Elle ne m'a peut-être rien signifié du tout.

Si elle fit comprendre son attrait, cela suffit à mon bonheur, à la douce caresse de mon orgueil même si je comprenais que nous ne deviendrions pas petits amis pour autant.

Effectivement lorsque nous rejoignîmes le sommet, chacun repris le cours normal de son existence sur les pistes et au logis.

Je n'osai jamais l'approcher, elle ne me sollicita pas.

Je n'avais pas encore, loin s'en faut, les arguments nécessaires à la conquête d'une fille, l'assurance et la détermination requises pour un siège réussi de la vertu, de la pudeur et de l'intimité.

Cela viendra beaucoup plus tard.

Cette fille qui s'appelait Anne est l'un de mes plus grands rendez-vous manqués avec l'amour, marqué d'une expédition vers les étoiles sans lendemain, semblable en ce sens à tout transport que j'avais connu et connaîtrais dans ma vie, il demeure douloureusement inscrit dans ma chair, en même temps qu'une intarissable source de joie.

En matière de sexualité il y a de quoi faire chez moi, de quoi ravir sans doute n'importe quel psychanalyste en particulier. Ils adorent ça, les psychanalistes. Je n'en ai jamais sollicité. Quelle perte pour eux !

Je n'ai eu affaire qu'à des psychothérapeutes, jeune, et plus vieux à des psychiatres.

Je n'en ai pas encore fini avec ma sexualité précoce mais je vous rassure, je vous déçois j'espère, je serai moins prolix sur ma sexualité d'adulte, confidentialité oblige, mais vous aurez droit au clou du spectacle bientôt.

J'ai été dénié au CP. Par une mère du quartier.

Je croyais encore au père Noël alors.

Non seulement j'y croyais mais dur comme fer et avec une ferveur, une passion que je plaçais au dessus de tout.

Ce personnage était matérialisé par l'industrie économique et financière, ainsi que le vent libertaire beatnik, ces deux phénomènes ayant en commun de glorifier la jouissance.

Il était pour l'enfant que j'étais alors, ce qu'est le Christ pour quiconque embrasse la cette icône.

Il exauçait mes vœux.

Dieu n'exauçait pas tous les vœux mais le père Noël, oui.

Merveilleux dans le ciel.

Et c'est ainsi qu'un beau jour, en rentrant de l'école, je fis chemin avec cette dame, que je connaissais bien parce que ces enfants étaient mes amis et que nos parents se fréquentaient.

C'était la femme du patron du club de foot de l'Arsot d'ailleurs. C'est dire sa respectabilité !

Nous marchions, tout allait bien.

Nous discutons aussi.

Dieu seul sait comment, car nous n'étions pas à Noël du tout, nous en vînmes à évoquer le fameux bonhomme rouge.

Quand la brave femme découvrit que je croyais encore à ce récit, elle n'eut pas la moindre pitié, ne pouvant soupçonner, j'en suis certain, un seul instant, ce qu'elle était en train de faire, me révéla le pot aux roses.

Bouleversé, indigné que l'on puisse mépriser à ce point le saint des saints, je résistai énergiquement.

Mais je vis bien dans son regard que plus rien, plus jamais, ne serait comme avant, c'était perdu, c'était foutu.

Mes protestations étaient vaines.

Voyant ma détresse, mon bourreau, en guise de consolation, fit appel au courage, j'étais un grand garçon à présent et je devais admettre la réalité.

Je la quittai désemparé, désespéré et bientôt fou de rage.
On avait trahi ma confiance, on m'avait donné un mythe pour toute vérité. Il est vrai que les miens avaient mis un soin méticuleux à me berner.

Les noëls se passaient chez la mère de ma mère, tout y était magique et quand venait l'heure fatidique, on me menait dans une autre pièce, m'invitant à observer les étoiles et parmi elles, le prodige du père Noël.

On sonnait à la porte et le miracle était accompli, tous ces machins en plastique, je les avais tant désirés, tant convoités, tant espérés et ils étaient toujours au rendez-vous. Foutaise à présent.

Et l'on me disait qu'il y avait les faux, ceux du centre commercial mais que celui qui venait nous rendre visite à l'école (maternelle), magnifique, impérial, majestueux, inondant nos coeurs de chaleur, de promesses enivrantes, celui-là était vrai.

Ignoble mensonge, pervers, immonde.
Révolte. Chagrin, sanglots.
Comment allais-je pouvoir vivre à présent ?

Voilà comment je fus déniaisé.

Rentré à la maison je retrouvai ma mère, à moins que j'aie dû l'attendre, je ne me souviens pas.

Ce dont je me souviens c'est du savon que je lui ai passé.

Je lui ai fait part de mes profonds griefs sans colère, qui ne pouvait s'exprimer, envahi que j'étais par le sentiment de ma propre misère d'avoir été berné par cette supercherie, je ne trouvais l'énergie de chercher un coupable autre que moi-même.

J'ai encore mal trente cinq ans après mais si je devais aujourd'hui adresser un seul message à cette dame, je lui dirais ceci :

Merci.

Merci madame, continuez votre oeuvre salutaire jusqu'à votre dernier souffle.

Il y a une autre femme à qui je dis merci pendant que j'y suis et puisque j'y pense.

Cette femme là est d'un autre genre. Notre expérience aussi.

J'avais quelques années de plus. J'avais oublié cette histoire de père Noël depuis longtemps mais je reçus un cadeau insolite de la providence dont on a le droit de penser qu'il fut hautement toxique, que j'ai adoré déballer, qui alimente encore parfois mes rêveries aujourd'hui et qui détermina peut-être l'homme sexuel que je suis devenu.

Il m'est impossible de situer exactement cet événement dans ma chronologie, je manque de repère pour le raccrocher, ce souvenir a toujours flotté en apesanteur dans mon esprit.

J'avais autour de dix ans peut-être onze, peut-être neuf. Je découvrais alors l'érection dans son intimité.

Elle n'avait jusque-là pas particulièrement attiré mon attention mais à présent que le lien avec le plaisir était fait, je me livrais aux expériences requises en pareille situation.

Notamment, je m'intéressais beaucoup à la taille, que je mesurai le plus scrupuleusement possible avec la main.

Il ne m'était pas encore venu à l'idée d'utiliser une règle cependant ce qui fait que je n'ai pas de mesure fiable à afficher aujourd'hui, désolé.

Ce sujet me passionnait-il à ce point ou ai-je été ciblé ?
Les deux probablement mon capitaine. Toujours est-il que Fernanda et moi étions très bons amis.

Fernanda est la femme de ménage, au sens large, elle s'occupe de tout chez mon grand-père, le sénateur et son épouse en leur foyer.

Chez cet homme admirable je me rendais avec ma mère et mon petit frère pour un déjeuner familial chaque samedi.

Ces repas, je les passais de la première minute à la dernière avec Fernanda, en tête à tête dans la cuisine, pendant que les convives occupaient le salon.

Je l'aimais tant.

Une sainte femme à mon avis.

En tout cas elle faisait couler plus de joie et de chaleur dans mon cœur d'enfant que quiconque.

Et nous riions, nous riions, qu'est-ce qu'on pouvait rire !

Un jour comme les autres jours avec Fernanda, Dieu sait comment, pourquoi, nous nous mîmes à parler de la taille de mon sexe en érection.

Aussi extraordinaire que cela puisse peut-être paraître je n'ai pas songé un seul instant à l'aspect sexuel que sa curiosité revêtait.

Il lui semblait, me faisait-elle croire, que les indications que je lui donnais étaient abusives, je devais tricher ou faire erreur quelque part.

Entièrement voué à la cause de la vérité, j'insistai avec véhémence sur la taille que j'annonçais en brandissant ma main comme étalon.

Elle me dit que puisqu'il en était ainsi, je devais vérifier mes mesures et lui faire part de mes conclusions samedi prochain.

Je ne me défilai certainement pas, je sais quand même ce que je dis !

Je vérifiai et validai.

Vint le rendez-vous suivant.

Fernanda demeurait incrédule. Elle doutait même que je sois capable de prouver mes dires, ce à quoi elle m'enjoignait, ni plus ni moins.

Elle devait avoir entre vingt et vingt cinq ans je crois.

Pour moi, elle n'était pas une jeune femme elle était une femme tout court, il me semble d'ailleurs qu'elle avait déjà eu des enfants, oui, ça me revient, elle a même eu un nourrisson frappé de mort subite mais je ne me souviens pas si c'était avant ou après notre aventure.

Elle était une adulte, elle ne pouvait donc pas éprouver de désir sexuel à mon égard estimai-je, en revanche elle remettait en cause ma toute nouvelle virilité et je devais faire valoir mon autorité de tendre mâle.

Il n'était pas bien difficile de trancher une bonne fois pour toutes ce débat, à son invitation, cette conversation produisait l'effet requis pour une exhibition, il n'y avait qu'à défaire mon pantalon et baisser mon slip, permettant à l'objet de mon orgueil de parader à l'air libre.

Fernanda obtint l'information qui lui manquait et me gratifia en guise de récompense d'un sourire béat et admiratif.

Oui, elle avait l'air heureuse, n'ai-je pas vu dans ses yeux jusqu'à l'émerveillement? Ou est-ce ma mémoire qui enjolive la scène?

Je voyais bien en tout cas que je tenais toutes mes promesses.

Je fus vite rhabillé et la minute d'après, il ne paraissait rien.

Et rien non plus ne parut les fois suivantes.

Bientôt Fernanda quitta son poste et je ne la revis plus jamais, dans les premières années suivant cet épisode il s'était même évincé de ma mémoire.

J'ai eu beaucoup plus tard de mauvaises nouvelles à son sujet, qui avaient suivies longtemps après la perte qu'elle avait déjà subie. D'autres décès.

J'appris aussi que Fernanda avait été une coquine, volage, il paraîtrait même, ne le dites à personne, que des membres de ma familles aient connu son étreinte.

Moi, je ne l'ai pas connue.

Pas celle de sa chair. J'ai connu celle de son coeur cependant, logé au fond de sa lourde poitrine, elle a enchanté ma vie par intermittence.

Je n'ai qu'un seul regret, ne pas avoir sollicité son corps qui ne commença à me fasciner que longtemps après l'avoir perdue.

Elle était si belle.

Je n'étais pas prêt tout simplement. Si je l'avais été, m'aurait-elle arrêté?

Fernanda est morte à son tour. Très prématurément.

Mon vrai dépucelage se produisit en deux temps.

Thierry, mon grand ami du collège, eut un rôle déterminant dans la première affaire. A quatorze ans, les filles et le sexe constituaient notre quasi unique sujet de conversation, qui l'intéressait autant que moi mais lui voulait attendre pour se dépuceler et moi, fou d'impatience, je voulais foncer.

C'est ainsi qu'il entreprit de me rapprocher de sa copine Adeline que je ne connaissais que d'assez loin, bien qu'elle fut élève parmi nous, dans une autre classe de 4e.

Thierry estimait que j'avais toutes les chances de l'attraper dans mes filets, elle serait réceptive pensait-il, à un tel projet.

Je répondis que je ne voyais pas pourquoi elle voudrait de moi, ne me connaissant pas mais il était persuadé de son coup et il s'avéra assez vite qu'il avait parfaitement raison.

Une stratégie d'approche fut élaborée, prévoyant une ballade en deux roues. Notre fierté commune, à Thierry et à moi, ces machines.

Nous lui proposâmes et elle l'accepta sans exprimer la moindre pudique réticence.

Nous nous retrouvâmes à parcourir Belfort, elle installée derrière moi sur ma selle deux places jusque là restée en jachère, ses bras autour de ma taille, collée à moi, lui seul sur son engin.

Le résultat était fort prometteur et nous pouvions passer à la phase B du plan que Thierry avait imaginé.

Il s'agissait de l'attirer chez moi, dans ma chambre.

Nous l'invitâmes donc, ensemble, à venir dans mon antre, employant quelque prétexte totalement bidon dont elle ne fut pas dupe un instant mais qu'elle feignit de prendre pour argent comptant, acceptant cette proposition aussi délibérément et tranquillement que la précédente.

Le plan consistait à lui faire lire des choses obscènes une fois arrivés à destination et c'est exactement ce qui se produisit.

J'avais consciencieusement préparé l'assaut, en écrivant moi-même le texte le plus salace dont j'étais capable, réjouis à l'idée qu'elle puisse prononcer à voix haute de telles insanités mais doutant en même temps qu'elle accepte de se prêter au jeu.

Elle s'y prêta à merveille, lisant le texte jusqu'au bout mais avec une distance, une indifférence qui me frappèrent beaucoup.

Elle le faisait puisqu'on le lui demandait, ça avait l'air de nous faire tant plaisir, de nous exciter, de nous amuser à ce point. Mais elle, cela ne lui faisait ni chaud ni froid. Elle n'était pas le moins du monde ni intimidée, ni choquée, ni stimulée par ce qu'elle lisait.

Néanmoins, de notre point de vue à Thierry et moi, sur le coup, cela sembla indiquer que nous touchions au but, que nous avions gagné la partie, que j'étais à quelques minutes de perdre mon pucelage. C'était le cas.

La scène suivante, nous l'occupons Adeline et moi, nus, dissimulés sous ma couette, avec Thierry à côté dans la même pièce, ma chambre donc, qui tient scrupuleusement la chandelle, nous demandant où nous en sommes.

Où nous en étions, c'était à la maladresse extrême, à la méconnaissance totale de la tâche à accomplir qui était la mienne, malgré et sans doute même plutôt à cause de ma connaissance approfondie de la production pornographique.

Rien n'était semblable à ce que je pouvais imaginer de cet instant, elle était offerte mais absolument passive et il n'y eut pas de pénétration mais de pathétiques tentatives vouées à l'échec, elle qui n'était pas prête, sèche et fermée comme une bouche sur la cendre et moi ignare et brutal comme un bûcheron atteint de débilité.

Ce qui devait être mon triomphe le plus grand s'acheva sur un fiasco total, des plus marquants.

Il me faudra attendre un an de plus pour me dépuceler réellement, à quinze ans, par terre dans le garage d'un pavillon, défoncé à la bière, au gin, à la vodka et au shit, au cours d'une des premières fêtes d'une très longue série à suivre qui viendrait alors baliser mon existence d'ado, de jeune adulte.

Je venais d'être percuté par les démons de l'orgie, de l'alcool, du shit, de toutes les drogues possibles.

Je ne me suis jamais rien injecté de ma vie au demeurant, n'ai jamais goûté ni à l'héro, ni au crack, ni à l'opium. Tout le reste, je l'ai scrupuleusement exploré.

Adolescence et adulation

Ma vie d'adolescent est épanouie.

Je suis juste à l'instant où ma force d'adulte me préserve de la souffrance que je devais endurer enfant, m'offre la liberté à laquelle j'ai eu tant le temps d'aspirer, je suis beau, intelligent, les filles m'aiment, les garçons aussi, et où je n'ai pas encore été frappé de l'âge adulte, le vrai, le temps des désillusions, de la maladie et de la souffrance.

Ma vie de jeune adulte est encore pleine d'enthousiasme.

Puis c'est le perpétuel tunnel.

La Kromuchonté

A l'âge de 15 ans, j'épousai une communauté.

Il faut parler un peu belfortain pour comprendre l'étymologie de ce nom, la kromuchonté.

Il s'agit d'une communauté où l'on boit de la kro et où l'on fume du shit.

Ce que notre nom ne disait pas, c'est le troisième pilier de notre religion : le sexe. Vingt huit ans plus tard, la pudeur m'interdit encore de raconter tout ce qui s'y est passé.

Une fille du groupe est tombée amoureuse de moi. C'était la meilleure amie de celle qui m'avait dépuclé par terre dans le garage et dans les flaques de bière.

Aucun lien d'amitié n'a été brisé, loin s'en faut, puisque ces deux-là sont toujours meilleures amies du monde. Loin de moi, dans une autre ville.

Avec Christelle, puisque c'est son prénom, je découvre réellement la sexualité. Et à travers elle, mon identité en cours de forge.

Ils étaient tous de familles pavillonnaires, loin de mon quartier.

Nous étions joie de vivre incarnée.

Dans le même temps, je découvrais la guitare et rencontrai ma première idole : Jim Morrison.

J'en lisais fiévreusement les poèmes.

J'entrais en transe avec les Doors et lui.

Il était un Christ beatnik.

Je voulais mourir à 27 ans comme lui et les autres gloires du rock avant nous, après avoir conquis la planète avec mon propre instrument, pour déclencher la Révolution Beatnik.

Bien que la guitare et Jim soient arrivés à peu près en même temps dans ma vie, je n'ai jamais appris une seule chanson des Doors.

Ni d'aucun de mes autres groupes adorés, Pink Floyd, Led Zeppelin, Velvet Underground...

Non, je jouais une gamme, la première que l'on apprend dans le rock, le jazz ou le blues : la pentatonique, facile parce que, comme son nom l'indique, elle ne comporte que cinq notes, au lieu de sept, comme dans la gamme majeure, de base.

Aussi elle est plus facile à manipuler or je ne faisais que ça.

Je ne savais pas encore que je venais de découvrir que $1+1=2$, qu'un immense pan entier de ma vie allait consister à apprendre les équations les plus complexes possibles, pour les maîtriser comme Coltrane.

Et voilà comment John chassa Jim.

Un train nommé Coltrane

Au bout d'un an de pratique je songeai qu'il me fallait m'intéresser au jazz, car je savais que c'est là que se trouve l'improvisation la plus complexe, qui n'éveille pas mon appétit en tant que tel alors, j'y vois seulement la nécessité de progresser, quoi que je veuille en faire.

La première étape consistait à acheter des CD. Car évidemment, nous sommes loin avant le mp3, ainsi que la transformation des rayons de la FNAC en pompes à essence.

Je vais à celle de la rue de Rennes.

Car j'avais déménagé de Belfort à Paris, de chez ma mère à chez mon père et ma belle-mère, ainsi que leurs deux enfants, de ma bourse à la capitale rutilante.

J'étais en milieu de première et j'étais en rupture scolaire. Je haïssais mon lycée. Mon père réussit à me convaincre de le rejoindre au grand dam de ma mère.

Arrivé sur place, le lycée de quartier, Rodin, dans le XIIIe, ne voulut pas de moi. Je crus triompher car j'avais prévenu mon père que je n'avais d'autre choix que d'arrêter le lycée.

C'est l'unique fois de ma vie où mon père a exigé quelque chose. Il *voulait* que je passe le bac comme jadis sa mère avait voulu qu'il fasse médecine, sans succès.

C'est alors que mon grand-père, ami du recteur de l'académie de Paris, me trouva une place dans les minutes qui suivirent son coup de fil, au sein d'un des plus prestigieux lycées de Paris, Buffon.

Là, je me fis une nouvelle bande.

J'ai eu mon bac sans redoubler, malgré l'invitation en ce sens soulignée trois fois sur mon bulletin, car une loi providentielle venait d'être promulguée qui donnait la responsabilité au lycéen de passer ou redoubler vers le terminale, sans quoi je serais sorti du cadre scolaire bredouille.

Jamais je n'aurais refait une année.

Je l'ai eu sans rattrapage.

Avec dix virgule un.

Et deux semaines de travail en tout et pour tout.

Je viens de m'installer à Paris donc, le rayon jazz de la FNAC de la rue de Rennes est fort convenablement achalandé, ce pour quoi j'avais d'ailleurs choisi l'endroit, réputé en ce sens.

En traversant les allées, extrayant deci delà un disque pour l'ajouter à mon panier ou le remettre à sa place, je fus saisi par une pochette d'album qui attira fortement mon regard.

On y voyait celui de John Coltrane, doté d'une extrême intensité, droit sur l'objectif, saxophone ténor attaché par une sangle autour du cou, le tout sur fond rouge, dans une esthétique infiniment sobre qui suintait le sang.

Il n'y a rien de plus puissant au monde qu'un hurlement silencieux.

Il n'y a rien de plus noble que l'économie d'essence pour livrer le transport, que la dignité humble, l'érudition en lieu et place d'emphase pour dire l'indicible qui arrache les tripes, la détermination d'acier, inviolable sans même le moindre défi nécessaire à son entière expression.

Cette pochette de disque disait tout cela, c'est en tout cas ce qu'elle murmura très fort à mes oreilles.

Je ne savais absolument pas qui était Coltrane.

Je le saurais bientôt.

Cet opus, c'était Giant Steps, le plus emblématique du chef-d'oeuvre coltranien, lui même majeur au sein de la musique du XXe siècle, héritage dont j'aspirerais bientôt à porter l'étendard, comme bon nombre de musiciens de jazz le font au XXIe siècle, qui se réclament de lui.

Mais cela ne s'est pas très bien passé.

Je m'attaquais à un sacré morceau. C'est le cas de le dire.

Rentré à la maison, j'introduisis le CD dans mon lecteur portatif, casque vissé sur la tête, fébrile, anxieux presque, qu'allais-je prendre dans la gueule ?

Je pris. Un ouragan, un cyclone.

Je pris un souffle qui arrachait tout, me soulevant et me fracassant sur les débris qui volaient de toutes parts, non seulement en la demeure de mon âme où je logeais la musique jusqu'à présent mais en toute chose, qui fût en lien avec le sens de l'existence.

Je ne comprenais rien à ce qu'il se passait entre les musiciens, je ne comprenais rien à ce que j'entendais, comment diable ces êtres humains fonctionnaient-ils pour produire cette transe magnifique, individuelle et collective, aussi juste, aussi vraie pure et limpide qu'un bison à la charge dans une grotte pariétale, aussi obscure que les psalmodies d'un chaman ayant percé les secrets de la matrice, possédé.

Cette musique est impérialement révolutionnaire.

Elle est un hymne à la dignité de ceux à qui on a cru l'arracher mais qui, dans l'ombre, fourbissait leur génie pour réclamer justice, revenants triomphants d'entre les morts pour dicter, à présent, leur loi.

Coltrane, c'est tout cela.

C'est un discours mystique, politique, esthétique bouleversant, pour qui jouit de la chance de recevoir son langage.

Pour quiconque sait, avec ses oreilles, distinguer quelque chose.

Coltrane est un alcool fort il est vrai.

Une dope coupée à une dope plus puissante encore. Mais ses premières années avec Miles sont plus accessibles même si on entend déjà dans ses solos toute la charge qui fera son mythe.

Miles Davis s'est rarement trompé en choisissant ses copains. C'est pour bonne part la raison de sa légende.

Coltrane est le Rimbaud du jazz, le Picasso du bebop, le Martin Luther King de la musique. Il fut mon alpha et mon oméga.

Il fallait, il le fallait oui, es muss sein comme l'enseigne Kundera, je devais impérativement, sous peine de mort subite mais éternelle, apprendre ce langage.

Dieu que l'Everest imposait son statut à mon âme misérable, je venais d'avoir dix-sept ans, je jouais à peine de la guitare. On pouvait faire du Coltrane à la guitare, cela ne fut jamais un problème.

Mais pour faire du Coltrane, je devais devenir virtuose. Je devais travailler mon instrument comme un forcené.

Or ce foutu lycée, ce foutu bac se mettaient en travers de mon chemin.

Je devais être patient. Mais je n'avais pas le temps. J'étais déjà formidablement en retard.

Qui a vu un virtuose commencer la pratique de la musique à quinze ans ? Cela n'existe pas.

Le challenge est insurmontable. Qu'advient-il de moi ?

Voilà comment j'entame mon ascension.

Tout le long, je souffre.

Et je n'arrive nulle part, jamais, je ne fais étape que dans le mirage.

Humiliant triomphe

Pour illustrer ma douleur de musicien, j'ai choisi (nous verrons ce que je pense du choix) une anecdote. Elle incarne paroxystiquement mon mal-être parce qu'on le voit s'immiscer jusque dans le prestige, fortuit.

Il y avait une bande réunie, je connaissais tout le monde, une assemblée incluant des étrangers à la Kromuchonté.

Le thème était résolument punk et ça me saoulait.

Le punk était très puissant alors. Les Berruriers Noirs, les Sex Pistols, Gogol premier, Ludwig Von 88.

Marrant mais tellement primaire.

Ma guitare était branchée à un ampli allumé, parce que j'avais joué quelques notes avant leur arrivée.

Je m'étais arrêté à ce moment-là, sachant très bien le programme qui attendait la mini-chaîne de mon pote Iko, chez qui nous nous trouvions.

J'étais d'une humeur assez morose. La "musique" crachait son vacarme.

A un moment, vint un morceau qui comportait quatre notes différentes, sous forme de « power chord ».

Le power chord est une structure guitaristique de base dans le rock. C'est extrêmement simple à produire sur le manche d'une guitare, ce pour quoi on s'en sert tant, en plus de sa sonorité brute.

Il y avait deux de ces power chords dans ce morceau. Je les trouvai sans peine et me mis à jouer avec la musique.

Le rythme était d'une vulgarité habituelle.

Je l'avais fait machinalement, tête baissée, sans me préoccuper du tout des copains autour, pour passer le temps, faire semblant de m'intéresser un peu.

Je jouai ainsi quelques minutes, le temps de la bande puis quand ce fut fini, je levai la tête.

Tous, dans la pièce, me regardaient presque médusés et applaudirent chaleureusement.

Je ressens à ce moment-là de la pitié, pour moi-même d'abord mais en fait pour tout le monde.

De la honte surtout.

Ce que je venais de faire, n'importe quel crétin l'aurait exécuté aussi bien que moi et voilà que cela me valait considération mais quand je jouais mes notes à moi, infiniment plus sophistiquées, tout le monde s'en foutait.

C'est l'histoire de ma vie de musicien, peut-être de ma vie tout court.

Passer à côté de tout, n'être dedans que par inadvertance.

Cherchant la complexité, ne trouvant pas la musique, celle dont les gens ont besoin pour leurs oreilles.

Méprisant l'essentiel, privilégiant le superflu.

A contre-courant de mon propre orgueil.

Ce fut, de toute ma vie, l'instant musical qui intéressa le plus mon audience, jamais il ne se produisit une autre fois que quiconque m'écoute avec une telle attention, en nulle occasion, nul concert, nulle répétition en vingt ans de carrière manquée, ratée.

Si j'avais su, alors, qu'il en serait ainsi, je me serais pendu dans la seconde.

Le champ d'honneur

Ma première prise de conscience sociale, une problématique au coeur nucléaire de mes préoccupations, est issue d'une expérience chez les flics.

Quinze ans tout juste, je reviens un peu en arrière, avec la Kromuchonté, à Belfort, nous nous efforçons d'élaborer une stratégie qui puisse nous conduire à nos fins, ce soir même : faire la fête. Notre obsession commune.

Nous n'avons nul lieu où aller.

Cela ne devait pas nous décourager, décidions-nous, il suffisait de faire ça dehors.

Le problème, c'est que dehors, on ne peut entreposer les bouteilles et les packs nécessaires.

On ne peut pas, non plus, les entreposer à la maison cela n'aurait pas été du meilleur genre.

Or il fallait bien l'entreposer quelque part, cet alcool, parce qu'entre l'heure de fermeture du magasin et l'heure d'ouverture des festivités, il allait se passer un bon moment.

Quelqu'un eut une fulgurance : « on les planque dans les buissons » et nous mîmes notre plan à exécution.

Ce que nous ne savions pas c'est que le buisson que nous avons choisi n'était pas le plus approprié. Pas assez isolé.

Nous fûmes épiés alors que nous procédions à notre machination.

“Ils ont volé cet alcool!”

“Sinon pourquoi cacheraient-ils ce butin dans la végétation?”

La police, bientôt, était sur le coup, courageusement sollicitée par le témoin du crime.

On mobilisa une patrouille pour surveiller ce manège hautement suspect et les forces de l'ordre eurent le magnifique réflexe professionnel d'attendre sagement, planqués, que nous revenions récupérer l'objet du délit.

Alors que nous mettions la main sur le flacon, quelle ne fut pas notre stupeur, dans notre douce et légère euphorie, dans notre enthousiasme décomplexé, de constater que nous faisions l'objet d'une descente de flic ?

Ils s'abattirent sur nous toutes voiles dehors.

- Alors, on vole de l'alcool !
- Non monsieur, on ne l'a pas volé, on l'a acheté là dans ce magasin !
- Mais oui bien sûr, où est le ticket de caisse ?

Mais où ce ticket de merde pouvait-il bien être bordel, il est forcément dans l'une de nos poches, non putain, rien à faire, on n'a pas cette saloperie de ticket.

Menottes.

C'était important. Il fallait mettre les menottes.

Nous étions médusés.

La fête était finie.

Mais le meilleur restait pour moi à venir.

Une fois transférés au poste, les flics avaient l'air plus décontractés, on savait bien qu'on n'était pas des voyous mais il y avait une procédure à respecter, “vous comprenez votre attitude n'est pas responsable”.

On verrait cette affaire de vol demain, les parents viendraient nous chercher bientôt.

Sauf que moi, j'ai un problème. J'ai du shit dans ma poche.

Comment diable est-il possible que l'on n'ait pas encore été fouillés jusque là ?

Cela va forcément se produire à un moment.

On se regarde avec les copains, tout le monde sait que je suis le porteur.

Ils me remplissent de regards implorant la clémence du sort qui me menaçait.

Je suis le porteur parce que j'ai volé le shit à ma mère.

Cela fait un moment qu'elle alimente nos vapeurs à ses dépens mais elle ne le sait pas parce que j'ai l'intelligence de ne gratter qu'un peu à la fois.

D'ailleurs, la rareté du produit nous pèse, le shit est un or noir dont nous nous régalaons que par miettes à ce moment là où les transactions n'étaient pas encore entrées dans nos habitudes.

J'exerçais une surveillance permanente, discrète mais étroite de sa « boîte à shit » pour en gratter un peu à chaque occasion.

La fouille est inéluctable, me semble-t-il.

Je prétexte un besoin d'aller aux toilettes pour tenter de me débarrasser de l'objet du délit.

Ce que je craignais se produisit, on m'escorta sous bonne garde jusqu'aux chiottes avant de se planter en sentinelle derrière mon dos pour surveiller le bon déroulement des opérations.

Puisque je n'ai pas d'autre choix, puisque je suis acculé, je tente l'impossible, introduire subrepticement ma main dans la poche pour me saisir de la chose et m'en débarrasser dans les égouts.

Mais les flics de Belfort, décidément, connaissent trop bien leur métier.

Je fus pris la main dans le sac.

- Qu'est-ce que tu as dans la poche ?

C'était la fin de la partie. Las, consterné par mon sort pathétique, je remis à l'agent ce que j'avais essayé de dissimuler.

Cela lui resta sans doute comme l'un des plus beaux souvenirs de son existence de flic.

Il fut aux anges, comme un gosse qui tombe sur la fève en mordant quelque insipide part de galette.

A cette époque, on ne trouvait pas tous les jours des ados de « bonne famille » avec du shit.

A cette époque on fumait, au collège et au lycée, au moins moitié moins, peut-être trois ou quatre fois moins qu'à présent.

Le shit jouissait encore d'un certain prestige dans nos provinces policières. C'était la fête au commissariat de Belfort, la bonne humeur se répandit vite parmi les forces de l'ordre qui nous auraient presque embrassés de bonheur.

Les parents venus chercher leur progéniture formaient un défilé de pères à l'expression indescriptible.

En ce qui concerne le père d'Iko, qui est avec son épouse un très proche de ma mère, ce fut un comique de composition car il fumait tout autant que nous, davantage encore, alors qu'il était professeur à l'université.

Par dessus le marché, l'un de ses plus proches amis était officier (lieutenant ? capitaine ?) de police dans ce même commissariat, le Brichou. Je le connaissais un peu.

Ce fut le père de Riton le plus outré par sa descendance, le plus contrit.

Les agents étaient magnanimes, il ne fallait pas être trop sévère, ce n'était que des erreurs de jeunesse.

Mais cet homme avait un certain sens du code d'honneur et ne semblait pas disposé à pardonner à son fils quoi que ce soit.

C'était un entrepreneur local qui avait bâti sa réussite sur les valeurs paysannes d'humble labeur et de sobriété, forgée avant les pesticides, les OGM et Monsanto, devenu bon bourgeois il conservait tout son héritage moral, auquel son fils devait, lui aussi, se conformer.

Ce dernier, seize ou dix-sept ans à ce moment là devait mesurer 1m90, il n'avait plus tout à fait l'âge de se faire corriger.

Ma mère arriva, qui avait l'air carrément amusée sous ses airs faussement graves dont je décelais sans peine la réelle teneur. En ce qui me concerne je n'avais aucune envie de rigoler.

La prise de conscience sociale est à venir.

Le lendemain nous étions convoqués au poste pour faire ma déposition.

Qui me reçut ? Le Brichou lui-même et en personne, le meilleur ami du père de mon pote, que connaissait ma mère aussi.

Nous ne savions pas le moins du monde que ce serait notre hôte, il ne vint à l'idée de personne de faire en sorte que ce soit le cas.

En ce qui me concerne je n'en avais absolument rien à foutre et je feignis de ne pas le connaître ni le reconnaître.

Ma mère eut un sourire crispé mais bienveillant pour lui dire bonjour, puis resta effacée.

Il eut, pour tenter de détendre l'atmosphère, quelques mots de type « alors mon bonhomme, on s'illustre favorablement ?! »

La dernière chose dont j'avais envie c'était d'être copain avec lui.

Je fis le nécessaire avec mon regard incendiaire pour lui signifier le mépris que m'inspirait sa mission.

Il reçut cinq sur cinq le message, et nous passions au menu sans plus tarder.

Car il fallait élucider le dossier.

Où avais-je trouvé cette marchandise ?

Mon discours était prêt, je n'eus qu'à le servir.

Je l'avais acheté à un individu de type maghrébin, parce que la crédibilité l'imposait, une ficelle énorme mais une thèse des plus crédibles, un type que je ne connaissais pas, à un endroit où je m'étais rendu en quête d'une transaction.

Je ne me souviens plus du lieu que je désignai, seulement qu'il était plausible, et qu'il n'était pas mon quartier.

C'est alors que le représentant de l'ordre ouvrit devant moi un trombinoscope.

Il fit défiler consciencieusement les pages, dont chacune contenait mes frères de l'Arsot, alignés les uns derrière les autres dans un cahier auquel je ne m'étais même pas imaginé qu'ils puissent appartenir.

J'avais perdu contact avec les copains du quartier depuis de longues années déjà et si je savais le trafic que l'Arsot avait toujours hébergé, je ne me figurais pas que mes propres références, ayant usé leurs pantalons sur les mêmes bancs que moi, puissent avoir à ce point toutes basculé dans l'activité du deal, devenus parias, tombés au champ du déshonneur, couchés sur papier glacé de la morgue sociale.

Il n'en manquait pas un.

Mes amis passés y étaient tous, mais aussi leurs frères, aînés ou cadets.

Sur chacun de leurs visages que l'on me présentait, je m'attardais.

Je récitais en silence une prière, je sonnais le cor pour dire la détresse de voir emporté mon monde d'enfant, arraché à l'innocence, à la paix, la quiétude et la tranquillité par les courants trop puissants du sort et de la destinée.

Je faisais silence de mort.

Il me semblait que la pièce était autour de nous une chape de plomb.

Sans surprise, mon dealer imaginaire n'était pas dans ce livre.

Mais il contenait une bonne partie de ma poitrine, arrachée pour toujours à la légèreté.

Viendrait plus tard, beaucoup plus tard, l'heure de revenir sur le cimetière qui me servait d'enfance.

L'Espace du possible

Voici un épisode emblématique de mon transport érotique d'une part, glorieux ensuite.

Ma mère eût l'idée géniale de nous emmener en vacances, plusieurs fois, au bien nommé « Espace du Possible », où, je ne pouvais pas encore le savoir, Michel Houellebecq découvrit matière à son premier roman, un immense carton resté très célèbre : « les Particules élémentaires », dans l'exacte même période.

Peut-être l'y ai-je même croisé. Et si je l'ai loupé, ce ne put être que de peu.

On y trouvait toutes sortes d'expériences plus ou moins débiles ou fascinantes mais surtout, on y trouvait du sexe.

Or dans ces jeunes années où je découvrais enfin mais tout juste, le périmètre de sa pratique, le sexe était une rareté.

J'ai trouvé un certain nombre de partenaires providentielles, mais celle qui m'a marqué n'est pas une fille que j'ai eue.

Dieu m'est témoin de sa beauté.

Comment vous dire, elle sortait tout droit d'un conte, naïade en apesanteur dans les limbes où je me noyais en la regardant.

Elle prit une douche un jour, dans un petit coin jouxtant le QG de notre bande, à laquelle elle n'appartenait pas, le bâtiment réservé aux ados.

Cette douche était certes accessible aux regards mais à peu d'entre eux, qui pouvaient passer par hasard.

Elle était nue.

Dieu sait qu'elle ne l'était pas pour la raison que sa beauté lui fut agréable à exhiber.

Elle se douchait nue, sans utiliser de savon, offrant seulement sa peau à l'eau perlée pour en recueillir la fraîcheur en cet été du sud de la France, elle se douchait nue parce qu'elle était une sirène et qu'une sirène n'a nulle pudeur à dissimuler, juste des écailles à caresser.

Elle était seule, nue sous sa douche ne se préoccupant pas un instant de qui pouvait ou ne pouvait pas la regarder.

Jamais depuis je n'assistais à pareil spectacle, à pareil prodige, à pareille merveille de la féminité.

Mon coeur frappait fort, j'étais pétrifié. Je ne sais pas, ou ne me souviens plus si elle perçut ma présence.

Je ne me dissimulais ni ne m'exposais à son regard.

Ce que je sais, c'est que si elle la détecta, elle l'ignora tout à fait, sans à aucun moment tourner la tête vers moi.

Je vivais ce que Pagnol avait imaginé de plus fort dans sa garrigue, sans nul doute à la suite d'une réalité vécue puis dissimulée sous la fiction, quand Manon des sources est épiée par Ugolin.

J'avais remarqué cette fille peu avant, repérée d'abord pour sa beauté, je me retrouvai peu de temps avant et fortuitement en sa compagnie, avec quelques autres copains.

Nous occupions la salle qui nous servait de foyer, le fameux QG, dans le bâtiment dont l'un des murs hébergeait en extérieur cette fameuse douche.

Nous en vînmes à nous faire des massages les uns aux autres.

Par un miracle inexplicable cette créature de rêve se trouva à s'occuper de mon propre dos.

Elle était enjouée, souriante, bienveillante, gentille, douce, tellement naturelle.

Son sourire et son rire étaient merveilleux, c'en était trop pour moi j'étais saturé d'émotion incapable de dire un mot.

Elle me massait certes mais cela ne pouvait signifier quoi que ce soit et surtout j'étais parfaitement incapable de lui faire la conversation, de croiser son regard même, tétanisé par son charme hors du commun.

Si bien que son nom, pour ne l'avoir jamais prononcé, est sorti de ma mémoire.

Quand vint la douche bénie, elle acheva, évidemment, de m'apparaître comme totalement exclue de l'Espace de mon petit possible, même pas en rêve malgré l'étendue de cet Espace là.

Je connus, fort peu de temps après, la violence suprême de la voir conquise par un plus grand que moi, un plus mûr.

Je ne me lasse pas, vingt cinq ans après, de songer que, si j'avais eu le cran de lui décrire ma flamme, elle m'aurait étreint, nous nous serions embrassés, nous aurions fait l'amour et nous nous serions peut-être mariés, aurions même procréé.

Au lieu de cela je me rabattis sur une conquête facile, que je consumai sur la plage, à l'occasion d'une fête que l'on y avait organisée.

L'histoire suivante, toujours à l'Espace du Possible, est une histoire de gloire, la plus folle de toutes, ce pour quoi je ne peux la tenir sous silence, alors que je tâche de sélectionner mes souvenirs les plus déterminants pour définir le personnage.

Avec ma bande de potes, on décide de faire une virée nocturne à Arcachon, voisine de notre base, pour y rejoindre les bords de mer où étaient installées diverses attractions estivales.

L'ambiance était euphorique, nous ne faisons que rire aux éclats, chacun inventait des trucs drôles, spirituels à faire ou à dire.

A partir de là, ma mémoire se brouille.

Comment est-ce arrivé ?
Etions-nous en train de jouer à un jeu ?
Si oui, lequel ?

Et si nous ne jouions pas, alors que diable étions-nous en train de faire ?

Je ne me souviens que de la déferlante.

Mes amis, autour de moi, tous, garçons et filles, se mirent soudainement et comme un seul homme à se saisir de moi pour m'expulser dans les airs au son des hourras, me propulsant encore quand je retombai, assez de fois pour que le message ne puisse souffrir d'aucune ambiguïté.

Pourquoi ?

Je donnerais cher pour en retrouver la mémoire.
Ce que je sais, c'est qu'à l'instant où cela se produisit, je fus sidéré.

Comprenais-je tout de même l'origine de ce transport collectif, soudain bref et brusque ?

Cela, je ne parviens pas à le déterminer non plus.

En fouillant, il me semble que j'en avais une petite idée sur le coup mais que les proportions de la célébration étaient démesurées.
Il me semble raisonnable, avec le très long recul, à l'heure où j'écris ces lignes, de considérer qu'il s'agit d'un témoignage d'amour débordant.

Et si je creuse cette piste, je trouve que je débordais moi-même d'un amour comblant jusqu'au plus profond de mes gouffres et que ce phénomène de météorologie psychologique collective fut dû à la singularité de mes abîmes et leurs stratosphères, car quand un appel d'air se produit, en amour, l'amour l'investit.

Il y eut en moi, en nous, quelque tornade fulgurante, quelque déplacement de masses d'air chargées et denses, entrées en contact.

Ce diagnostic vous convient-il ?

Une chose est sûre, je ne pris pas durablement l'habitude, malheureusement, de répandre l'amour autour de moi.

J'ai semé, au contraire, plus tardivement, sur mon passage, beaucoup de haine, que je charriais moi-même, ou que je provoquais par dégoût de ce que je suis.

Et je suis devenu presque étranger à la notion d'amour.

Immédiatement après cette saillie terminée, il n'en parut plus rien, plus jamais, comme si cela n'avait précisément jamais existé.

Et pourtant...

Afrique mon amour

J'ai découvert l'Afrique comme on découvre un continent, toutes voiles dehors vers l'inconnu.

J'ai découvert un monde. Je n'en connaissais l'existence que de très loin, il n'était fait que de fantasmes et d'illusions, la réalité fut bien supérieure à ce que je pouvais imaginer.

Tout a commencé avec ma mère. Emportée dans l'air du temps, elle s'enticha de l'Afrique sur papier glacé. Elle fut gagnée progressivement par le besoin impérieux de partir à la découverte du Continent Noir, attirée par les vertus qu'elle croyait y déceler, à raison, d'humilité, d'ouverture, de partage et d'amour.

Son idée n'était pas d'envoyer du riz mais de rencontrer les gens. Elle chercha tout de même une ONG éventuelle à rejoindre mais il n'en était pas question, son profil n'intéressait personne

Elle était alors institutrice, disposait d'une licence de psychologie obtenue par correspondance après de nombreuses années en service avec un simple bac. Elle n'avait aucune expérience d'aucune sorte en aucune matière humanitaire, on ne l'aurait acceptée nulle part, avec ou sans salaire.

C'est ce dont elle dut faire le constat, avant de se résoudre après moult tergiversations à prendre un billet d'avion pour se rendre seule à Cotonou, Bénin.

Elle avait réservé quelques nuits d'hôtel, son projet était de trouver sur place où loger chez l'habitant.

Ce fut un immense coup de foudre pour sa nouvelle patrie.

Le premier jour elle tomba dans la rue sur Gervais qui devint son ami, chirurgien, devenu d'ailleurs un grand ponte, il vivait en famille avec son épouse et leurs enfants.

La sympathie réciproque fut immédiate et Gervais invita ma mère à loger chez eux. De là naquit une grande histoire d'amour avec Cotonou et plus généralement le Bénin.

Elle rencontra Loïc, célibataire, coureur, patron du seul club de jazz de la capitale béninoise, lui-même musicien et de son état, informaticien.

Elle rencontra le collègue de ce dernier, Athanase, autodidacte et expert du numérique.

Elle rencontra Jean, son gardien, dont un seul œil fonctionnait mais dont le cœur était chargé.

Elle rencontra leurs familles et leurs amis, visita des villages, s'éprit corps et âmes du pays.

Ce qui la frappait, notamment, c'était la générosité des gens, inversement proportionnelle au montant de leurs revenus. Mêmes les plus riches de ses amis étaient des pauvres. Gervais aurait eu un Smic en France, il vivait très chichement bien que chirurgien en poste à l'hôpital.

Pas de belle villa mais une maison à moitié achevée, comme tout le monde, pas de piscine, pas de grosse voiture, un tacot dégingué comme tout le monde, pas de folie aucune.

Loïc vivait seul chez lui, travaillait pas mal en collaboration avec le centre de coopération français, il s'en sortait mieux. Ce qui lui permettait, au demeurant, de financer le « So What » puisque c'était le nom de son club, repaire de tous les musiciens du pays et au-delà, pas rentable pour un sou.

Quant aux autres, ils étaient tous carrément pauvres. Très pauvres.

N'était-il pas extraordinaire que ce soit ces gens-là qui tendent le cœur sur la main ? Non pour y recevoir la moindre obole ! On peut dire de ma mère ce qu'on veut sauf qu'elle est naïve et qu'on peut la manipuler les doigts dans le nez. C'est même d'elle que je tiens ma hargne, ma rage contre la prédation, davantage encore quand elle est dissimulée.

Elle avait juste trouvé un puits d'amour.

Ce puits elle tint beaucoup à nous en faire partager les eaux fraîches, mon frère et moi.

Je me laissai conquérir sans peine. L'année d'après, nous avons tous les trois un billet d'avion.

Vint s'ajouter Gaël, mon ami, ravi d'explorer du pays avec moi, moi avec lui. Nous étions si excités et impatients. Nous ne fûmes pas déçus.

Nous sommes pendant l'été qui sépare ma vie de lycéen de ma vie d'étudiant musicien. L'avenir s'ouvre à moi comme une faille dans les entrailles de la Terre attire dans ses profondeurs, les eaux.

J'étais aspiré par le futur, dans un flux hyper puissant, un canal à la fois infiniment large et soumis à une immense pression.

J'étais propulsé vers un horizon vantant autant de promesses que le son du vent, battant, faisait à mes oreilles. Cela ne m'empêchait pas d'abriter en moi le plus profond des doutes.

Jusqu'à preuve du contraire, je n'avais rien fait de ma vie, tout restait à construire. J'avais confiance en moi mais le palpitant qui pompait mon sang avait pris l'habitude de s'emballer la nuit, quand j'étais seul, pour me rappeler à sa cavalerie, à sa charge de détresse.

Car j'ai commencé à souffrir de terribles crises d'angoisses nocturnes à dix-huit ans. La première fois que cela s'est produit, je croyais mourir de tachycardie. Le médecin appelé en urgence me révéla que non, pas du tout, c'était juste de l'angoisse. Mais quelle angoisse ! Même la belle cuillerée de valium qu'il me fit absorber n'en vint pas à bout. Cela s'est reproduit régulièrement pendant des années.

Aujourd'hui l'angoisse continue de me saisir quand vient son heure, mais j'ai appris à l'appivoiser.

L'aventure en Afrique que je m'apprêtais à vivre, je n'en attendais rien. J'étais enthousiaste mais me préparais tout autant à la déception qu'à une confirmation du témoignage de ma mère.

Il régnait un climat léger et gai cependant, quand tous les quatre, ma mère, Gaël, Théo et moi embarquâmes dans l'avion. Théo avait alors douze ans. Il avait commencé à jouer de la batterie et des percussions et se débrouillait déjà très bien.

À Cotonou, tout le monde disait qu'il était très beau et j'étais un peu jaloux, d'autant plus que Gaël est lui-même beau garçon et faisait très loin de passer inaperçu.

Au cours de ce séjour je me retrouvai une nuit, légèrement ivre dans les toilettes d'une boîte de nuit du quartier Jonquet où loge Cotonou by night, face au miroir, alors que je me lavais les mains. Je fus saisi d'une horreur glaciale constatant à quel point j'étais laid. Objectivement je n'étais certes pas au top avec mes cheveux trop longs, gonflés au dessus de mon visage, mais probablement pas non plus d'une laideur atroce. Pourtant je dus rassembler toutes mes forces pour encaisser le coup au foie que me fis mon reflet, et rejoindre les copines qu'on s'était faites avec Gaël.

La première image que j'ai de l'Afrique, c'est son obscurité. Celle que l'on constate à travers les hublots en phase d'atterrissage. Il y a très peu d'émission de lumière en provenance du sol. De légers foyers disparates, en lieu et place de mégalopole détectable.

La seconde chose qui m'a frappée, c'est l'air. En rentrant dans mes poumons pour la première fois, sortant de l'avion, celui de Cotonou me fit ce que la première bouffée fait au nourrisson. Je fus saisi. Sur le plan technique, il était chaud et humide. Sur le plan psychologique, il était bouleversant.

Nous fûmes accueillis par Loïc, qui nous hébergerait tous les quatre chez lui. Il arborait le grand sourire enjoué, avec je ne sais quoi de pudeur et de mélancolique, qu'il arbore toujours.

Nous fûmes instantanément amis. Son âge était situé entre le nôtre et celui de ma mère. Je sais qu'il l'a draguée mais je ne sais pas si ça a abouti. Si tel ne fut pas le cas, le bonhomme n'en gardait manifestement aucune rancune, il nous reçut comme des princes. On pourrait objecter que c'était peut-être là sa stratégie. Si tel fut le cas, elle n'aboutit pas non plus, car ma mère tomba amoureuse d'un autre, mon futur beau-père.

Sur le chemin de sa maison, je fus frappé de nouveau par l'obscurité mais cette fois, c'était les rues qui étaient noires. Je ne voyais pratiquement rien. C'était frustrant. Dehors, de toutes façons, nous n'irions pas pour une première nuit sur place.

Le lendemain matin j'eus au réveil l'envie urgente de voir enfin, à la lumière, à quoi ressemblait Cotonou.

Je sortis de la propriété, située en plein centre ville, pieds nus ! Oui, c'est une inspiration qui me vint soudainement, cela me semblait plus africain. Je fis quelques pas sur un sol qui était du sable mélangé à quelque terre rouge, sèche et dure, rien en tout cas qui fut semblable à du bitume.

De l'autre côté de la rue se trouvait une échoppe, de ces stands typiques en tout pays pauvre, qu'un marchand ou une marchande tient, proposant des bricoles disparates plus ou moins improbables. Je regardais autour de moi, médusé par tout ce que je voyais. Des gens passaient, ne faisaient pas attention à moi, pas davantage qu'ils ne l'auraient fait à Paris.

Quelqu'un finit par me remarquer : « Il ne faut pas marcher pieds nus ! » me dit-il. C'était dangereux.

Je me sentis un peu idiot, répondis par une expression de gratitude et rentrai me chausser. L'Afrique nus pieds, non, pas tellement. Avec des chaussures, c'est mieux.

Nous apprîmes vite à manger l'aloko, bananes plantain frites, merveilleuses, ainsi que l'atchéké, semoule exquise, l'igname pilé, le manioc, le poulet bicyclette, ainsi nommé car il court libre dans les rues de Cotonou parsemées de bicyclettes à moins que ce soit parce qu'il est accroché au guidon, nous apprîmes à manger dans les boui-boui les plats en sauce toujours délicieux, qui ne coûtaient évidemment rien. Pour nous. Pas pour les gens bien entendu.

Nous apprîmes vite à aller en zem, abréviation de zemidjian, phonème correspondant à « emmène-moi » en fon, langue majoritaire au Bénin, presque exclusive à Cotonou.

Il s'agit de motocyclistes vêtus d'une chasuble jaune pour indiquer leur fonction, que l'on hèle dans la rue avant de s'asseoir derrière eux, sans casque cela va de soi, pour parcourir la ville à sa guise et pour une bouchée de pain. Pour nous encore une fois. Pas pour ceux qui vivent ici. Pour eux, c'est aussi cher que le taxi. Ce n'est rien de moins, en fait, que le taxi cotoinois.

Nous fîmes bientôt la connaissance du réseau de musiciens, j'avais apporté mon instrument.

Au So What, je rencontrai Michel, qui jouait de la guitare aussi et qui connaissait le jazz bien qu'il fût dans une autre veine que Coltrane, plus porté sur le blues, le funk. Il épousera ma mère quelques années plus tard. Avant de divorcer. Pour qu'ils se remettent finalement ensemble. Ils le sont toujours à cette heure.

Théo, mon petit frère, du haut de ses douze ans nous accompagnait au club bien sûr, il était de la fête. Il impressionnait son monde à la batterie, mais il ne crânait absolument pas, en rien, jamais Théo de sa vie n'a crâné. Je ne peux pas en dire autant de moi.

Gaël, apprenti musicien comme moi, batteur comme Théo, n'osait pas trop prendre le crachoir, il se contentait de regarder l'instrument de loin, ne se sentant pas prêt à jouer, pas en confiance. Il s'estimait encore débutant ce qu'il était au demeurant.

Je l'étais aussi mais je jouais à chaque fois que je le pouvais. Il n'en sortit jamais la moindre note qui fit trembler la moindre moustache, surtout pas la mienne, même si j'étais encore totalement imberbe. A présent je le suis toujours, presque. Cinq siècles ne suffiraient pas à faire pousser la moindre barbe. Je suis à peine duveté, il ne peut en sortir qu'un léger bouc, que je n'aurais besoin de raccourcir qu'une ou deux fois par mois, fréquence à laquelle j'utilise un rasoir. Une tondeuse électrique, plus pratique pour garder du poil ras.

Mon manque radical et manifeste de charisme musical, je pouvais l'endurer parce que je n'étais qu'au tout début de l'histoire, je ne rejoindrais l'American School of Modern Music qu'à la rentrée à venir. J'avais encore espoir qu'en apprenant, cela change. Je ne savais pas encore que ma carrière de guitariste de jazz serait ad vitam aeternam à l'image de mes prestations au So What.

Si on me l'avait révélé alors, j'en serais mort sur le coup.

Ça, c'était avant.

Avant que je cesse de nourrir le rêve de devenir musicien, vaincu, la bouche encombrée de poussière.

Au cours de ce séjour, Gaël et moi explorâmes Cotonou, le Bénin, l'Afrique dont nous voulions découvrir le jour et la nuit sous toutes les coutures, autant que faire se pouvait.

Cela incluait bien évidemment ses filles.

Je dois m'appliquer ici à chasser tout malentendu éventuel : nous ne venions absolument pas en petits blancs lever de jolies noires, pour une raison au moins, une seule, qui suffit à le justifier, nous n'avions aucune idée du pouvoir de « séduction » que notre statut nous conférerait là-bas.

Et quand nous le découvrîmes, nous n'en tîmes aucun compte, car cela ne rentrait purement et simplement pas dans notre logiciel. Nous n'avions toujours connu des filles que leur égalité parfaite en séduction et en désir avec nos propres aspirations. Nous ne pouvions concevoir de jouir de leurs faveurs sous l'influence d'un pouvoir dont nous méprisions la nature. Nous ne voulions pas ramasser, nous voulions charmer, être charmés.

En quête de conquête, c'est tout naturellement que nous dirigeâmes nos zemidjians jusqu'au quartier cotonnois où se concentraient toutes les boîtes de nuit de la ville, dans une seule artère aux dimensions réduites mais abritant une très forte densité d'établissements divers et variés, dédiés à la nuit.

On y croisait, cela va de soi, quantité de prostituées qui alpaguaient le chaland blanc outrageusement. Nous répondions par des sourires, il est vrai que leur face à toutes étaient fort enjouées, elles donnaient l'impression de faire la fête elles-mêmes. Je ne suis pas tout à fait sûr que ce fut le cas.

Une chose qui est certaine : le statut de prostituée au Bénin, je crois dans toute l'Afrique et dans tous les pays pauvres du monde, n'est pas le même que chez nous. Ce que nous connaissions de la prostitution, à laquelle nous n'avions d'ailleurs eu recours ni l'un ni l'autre, cela viendrait pour moi, c'était un professionnalisme sans partage ni retour. On était pute ou on ne l'était pas.

Ici à Cotonou, nous ne le savions pas encore, on trouve beaucoup de filles ordinaires qui, de temps en temps, de ci de là, plus ou moins fréquemment, se livrent à quelque blanc ou riche autochtone contre récompense sonnante et trébuchante, dont le tarif est aussi négociable qu'au marché. En fait, on fait un « cadeau » en témoignage de gratitude.

C'est peut-être devant cette perspective que nous fûmes abordés, Gaël et moi, peu de temps après avoir pris place à notre table, au bord de la piste de danse de la boîte sur laquelle nous avons jeté notre dévolu, conseillés par des copains d'ici. Il est vrai que l'on n'y trouvait aucune fille agressive. En principe au moins ; ce pour quoi on nous avait dirigé vers cet endroit.

Nous disposions d'une bouteille de whisky que nous avons eu du mal à financer malgré nos moyens colossaux comparés à la jeunesse béninoise moyenne. A Cotonou, l'usage est de garder la bouteille entamée sur un nombre de visites illimité, comme on gardait leurs serviettes de table enroulée aux habitués, à la table parisienne que fréquenta Balzac, dont il s'inspira pour mettre en scène le poète dans « les Illusions Perdues ». L'analogie ne pouvait pas être encore venue à mon esprit, ce roman choc viendra beaucoup plus tard.

Nous nous réjouissions simplement d'avoir investi dans cette bouteille de sorte que nous pourrions passer un certain nombre de soirées sur place, nous n'étions pas d'immenses buveurs malgré nos immenses bitures passées.

Nous devions en être à notre deuxième ou troisième visite sur ce flacon, dont nous mélangions l'essence avec du coca pour la siroter tranquillement en regardant les filles et éventuellement même, danser un peu, très mal en ce qui me concerne, beaucoup mieux en ce qui concerne Gaël qui a toujours su quoi faire de son corps sur de la musique.

Enfant, je dansais fiévreusement, ado, je dansais aussi quand j'étais ivre, à Cotonou, je tâchais de m'en abstenir pour le bien de tous.

Nous étions vêtus de « boubous », ce vêtement traditionnel béninois que nous avons adopté, constitué de tissus colorés aux motifs de type patchwork, consistant

en un pantalon et une sorte de djellaba descendant jusqu'au genou, avec une ouverture de chaque côté remontant jusqu'à la ceinture. Tout le monde était ainsi vêtu dans la rue.

Nous n'avions pas idée qu'en boîte de nuit un style plus urbain nous aurait mieux servi. Nous n'étions pas les seuls à porter la tunique traditionnelle au Jonquet, mais les seuls blancs. Cela nous donnait l'impression d'être un peu béninois mais cela nous donnait surtout l'air con à mon avis.

Notre air avait l'air ne de pas déplaire à ces deux demoiselles qui vinrent ensemble nous demander si nous voulions danser. Elles étaient jolies. Nous n'y avons pas vu de malice. Il n'y en avait pas tellement. Un fois terminé le tour de piste, nous bûmes ensemble et engageâmes la conversation.

Les choses étaient très claires, l'une des deux, la plus belle, était branchée tout droit sur Gaël, l'autre me réservait ses faveurs. Elle s'appelait Corinne. En tout cas c'est ainsi qu'elle se présenta.

Assez rapidement, je fis observer à ma nouvelle compagne qu'elles avaient visiblement distribué les rôles avant de nous aborder. Corinne fut d'une sincérité confondante, sans l'atome d'une gêne, me répondant que son amie avait eu un gros flash sur mon pote et qu'elle, indifférente, ne voyait pas d'inconvénient à s'occuper de moi.

KO debout mais non moins reconnaissant d'une telle franchise, je demandai ce qu'elle voulait en échange de sa sollicitude. Elle me répondit qu'elle ne voulait rien, rien d'autre que s'amuser.

Peu de temps après avoir constaté ma disgrâce dans le cruel miroir des chiottes, j'amenai Corinne avec moi sur le chemin du retour vers chez Loïc pour passer la nuit avec elle.

Gaël, lui, pour une raison dont je ne parviens pas à reconstituer la substance, prit congé de sa soupirante, qu'il revit par la suite mais qu'à aucun moment, je crois, il conduisit dans son lit.

Il est vrai qu'il jugeait finalement la beauté africaine moins à son goût que les filles de chez nous. D'ailleurs un petit groupe de jeunes expatriés français croisa notre chemin, il s'éprit de la fille qui en faisait partie. Sans aboutir à rien.

Pour ma part, la beauté africaine était merveilleuse et j'en voulais la plus grosse dose possible.

Avec Corinne, nous partageâmes ma couche chez Loïc. La présence de ma famille et de mes amis en la demeure m'était complètement égale. Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi je me serais gêné. La nuit n'eut vraiment rien d'enthousiasmant, c'était même plutôt assez triste.

Le lendemain matin, Loïc entra dans ma chambre pour me dire quelque chose et découvrant cette présence féminine à mes côtés referma aussitôt la porte avec des excuses amusées et complices. Il fut aussi gentil avec elle qu'il l'était avec nous, lui offrit le petit déjeuner, lui proposa l'usage de la salle de bain.

Nous prîmes une douche ensemble. Il n'y avait pas d'eau chaude chez notre hôte malgré le standing hyper élevé des lieux et il fallait s'accrocher pas mal pour s'asperger tout le corps, elle paraissait très froide.

Corinne était gelée, elle qui, habituellement, devait faire sa toilette avec une bassine, comme presque tout le monde au Bénin, ou alors à l'hôtel qu'occupait sa conquête, avec de l'eau chaude. Sa réaction grelottante me fit rire. Elle ne tint que quelques secondes sous le jet.

Ce fut l'heure pour elle de partir. Je l'accompagnai quelque part, je ne sais plus où, pas chez elle autant que je sache, à moins que je ne l'accompagnai pas, je ne me souviens plus comment se passa son départ.

Ce dont je me rappelle très bien c'est qu'une fois seul, Loïc me demanda si je lui avais donné quelque chose, voulant s'assurer par là de ma politesse à son égard. Je ne lui avait rien donné, rien d'autre que quelques misérables coups de reins.

Elle ne m'a rien demandé, à aucun moment. A aucun moment elle ne parut attendre quoi que ce soit. Mais je me sentis idiot tout de même. J'aurais dû lui glisser un billet, c'était le minimum que j'étais censé faire. J'ai manqué à mes devoirs. Et à mon amour propre. Je ne la revis plus jamais. Elle fut la première femme noire que je connus.

Peu de temps après cette première aventure dans le quartier chaud, je fis une seconde conquête.

Cette fois, la créature était isolée, pas de copine, personne en vue autour d'elle. Elle était, je crois bien, camerounaise, tout comme, au demeurant, la fille précédente. Je me souviens de son chien. Non pas en laisse mais dans la peau. Il émanait d'elle un charisme fort, c'était une baroudeuse, une aventurière, une amazone. Et une fêtarde. J'avoue ne pas me souvenir si je gratifiai sa complicité de quelque traitement mais je me souviens que c'était un sujet permanent dans mon esprit, que le rapport, dans sa tête, entre l'intérêt et l'envie de festoyer avec ce petit blanc. De ce dernier point je suis certain. Du premier presque autant. Tout était question de proportion.

En creusant, il me semble qu'au minimum, je lui offris quelque bijou qu'elle avait aimé et désigné sur l'étal d'un marchand ambulancier.

Nous avons passé une nuit ensemble, une seule, qui devait succéder à quelques jours de cour, d'autant plus enthousiasmants que je savais avec certitude la récompense au bout. La mienne.

La sienne, j'imagine qu'elle la trouva, car elle ne retint, à ma connaissance, aucun grief contre moi, même si je ne la revis jamais après consommation de notre amour de circonstance, sans que je ne me souviens pourquoi.

La nuit que je passai avec elle fut tout à fait surréaliste.

D'abord, le lieu.

Pour une raison qui, encore une fois, échappe totalement à ma mémoire, ce n'est pas chez Loïc que nous partageâmes de couche, ce n'est pas non plus chez elle, encore moins.

C'était un endroit densément habité. Nous étions, en quelque sorte, chez l'habitant et ce qui était complètement dingue c'est qu'il y avait des gens allongés en train de dormir absolument partout. Le logement était constitué d'une pièce et d'une cour, l'une et l'autre étaient impraticables tant les dormeurs s'y entassaient sur le sol, essentiellement de jeunes gens, des enfants jusqu'à notre âge, d'autres d'un âge plus mûr.

Dieu sait pourquoi, j'aimerais tant en retrouver le souvenir, nous devions passer la nuit ici. Tout ce que je sais, c'est que tel était notre asile de fortune, pour notre lune de miel de fortune.

Le premier problème qui se posa à nous fut de trouver un coin resté vacant pour l'occuper, sans réveiller tout le monde. Presque tout le monde fut réveillé et personne ne s'émut, ni ne s'étonna même, de notre présence à elle et moi, que personne ne connaissait, ni l'un ni l'autre et nous ne connaissions personne et personne ne manifesta rien, ni hostilité, ni surprise.

On nous invita à prendre place quelque part, où Dieu sait que nous n'étions pas isolés. Cela ne nous empêcha pas de faire notre affaire, dissimulés sous un drap que l'on nous avait remis, tâchant de ne pas nous faire remarquer mais sachant pertinemment que nous étions tout ce qu'il y a de plus remarquables et que pour une raison qui, à moi en tout cas, était d'un insondable mystère, on nous laissait une paix royale, de celle que l'on réserve au grand frère quoi qu'il fasse, dont on connaît parfaitement la nature fallacieuse dont on accepte la légitimité, devant les lois supérieures, souveraines, de la condition humaine.

Elle voulut que je m'occupe d'elle avec la bouche, elle adorait ça, on ne peut pas dire que j'étais contre. Mais j'avais peur du sida. Aussi, je lui fis part de mes réticences, dont elle comprit la nature sans que j'aie eu à la décrire, ce qui affecta son sourire, le remplaçant par une mine boudeuse et une mauvaise humeur. Parce que je ne voulais pas gâcher l'instant, je me résolus à envoyer au diable le virus et me mis à l'ouvrage, remontant fortement son moral.

Le lendemain matin, nous étions les derniers réveillés, il fallait quitter les lieux, on nous offrit même une collation, de celles que prenait tout le monde au matin, dont j'ai oublié la nature. Pas du tapioca, car cela, c'est du luxe. Quelque chose de plus simple.

Un breuvage immensément humble sans doute et chargé de l'amour le plus pur, le plus inconditionnel de la Terre. Telle est l'Afrique.

Ce ne fut pas la fin de mes aventures en Terres Noires, que je qualifiai de Continent des Choses Premières. Il me semblait, bien avant de m'intéresser à la moindre paléontologie, que l'Afrique abritait toute l'essence du monde qui avait été corrompue pendant le trajet vers la civilisation occidentale.

Sur ce point, j'avoue ne pas avoir beaucoup varié d'opinion. Il était notamment passionnant d'étudier les rapports sociaux dans l'espace public, en tant qu'observateur ou participant.

La première chose que je constatai, est que l'on m'interpellait ou me répondait avec l'exact même respect et familiarité qu'un badaud lambda dans les rues de Cotonou. Je constatai que les gens se parlaient tous entre eux comme s'ils avaient été de la

même famille, alors qu'ils ne faisaient que se croiser dans la rue. Zéro cérémonial. Parfaitement inutile.
Personne sur Terre ne fait de cérémonie pour dire à son frère son respect de frère.

La suite de l'expédition fut entre autre marquée par une visite guidée du nord du Bénin.

La capitale se trouve sur la côte, au sud du pays. Les terres intérieures vont donc vers l'Europe. On s'enfonce alors dans un Bénin profond, appartenant au royaume de Dahomey, jadis puissant avant que la colonisation française ne découpe les territoires conquis à la serpette des frontières.

On y trouve des villages et des villages encore, dans une campagne rase et sauvage.

Gervais nous emmena dans celui qui l'avait vu naître, pour y passer la nuit. Il n'y avait ni eau courante, ni électricité, ni sanitaires. Il va sans dire que l'on vit, dans ces abris, au moins aussi heureux que dans de somptueuses villas.

Le prochain épisode de notre excursion africaine se passe à Ouagadougou, au Burkina Faso.

C'est dans cette capitale que vivait Michel, le tout nouvel ami de ma mère, guitariste de son état professionnel, seulement de passage à Cotonou quand il la rencontra.

Michel est né au Congo Brazzaville. Il était le fils aîné d'une fratrie conçue et élevée par un monsieur important dans l'administration. Il demeura sous l'emprise de ce père autoritaire jusqu'à rompre les liens à peine sorti de l'adolescence pour parcourir l'Afrique, guitare à la main.

Pour son père, un métier pareil était une activité de vaurien, de bandit, de vermine.

Michel rencontra tout au long de son parcours africain le succès avec son instrument, contrairement à moi, qui vivait encore chez papa maman et qui ne jouais pas super bien. Il s'était établi à Ouaga donc, où il était en contrat permanent dans un club.

Il nous invita, Gaël et moi, à le rejoindre là-bas pour visiter du pays. Nous partîmes tous deux à l'aventure, en taxi brousse.

Il faut imaginer ces véhicules improbables arborant des slogans à la gloire de Dieu, chargés jusqu'à dépasser cinq fois, en marchandises et en passagers, le poids et le volume de l'engin, voiture, bus, camion, tout est permis.

Nous partageâmes notre trajet avec des commerçants, pour la plupart, qui faisaient leur business. Le paysage est à couper le souffle. Nous gagnâmes le Burkina par le Togo anglophone, ou nous avons d'ailleurs fait une halte.

Nous visitâmes sa capitale, Lomé, pendant quelques heures, guidés par un ami togolais vivant à Cotonou, que nous retrouvâmes là-bas.

Lomé n'étant pas pourvu, comme à Cotonou toute voisine, de moto taxis, nous louâmes donc des bécanes et entreprîmes de parcourir la ville.

Nous fûmes arrêtés par un flic. Il nous signala qu'il était interdit de rouler sans casque. Il fallait vraiment le savoir parce que personne ne portait de casque et il n'y

avait que des deux roues dans les rues. Nous étions cependant blancs, il faut avouer que cela ne passait pas inaperçu.

L'agent n'était pas agressif du tout, il avait un large sourire, tout content de sa trouvaille. Notre ami togolais entreprit de plaider notre cause, nous arrivions de Cotonou, souhaitions juste visiter la capitale. Le flic était réceptif. Mais cela ne l'empêchait pas d'espérer une récompense pour services rendus à la nation qu'il n'obtint même pas, nous laissant repartir sans rancune, alors que nous enfreignions effectivement la loi. Il aurait pu nous emmerder à sa guise.

Que ce soit au Togo ou au Bénin, si les flics décident de t'emmerder, ils peuvent le faire extrêmement bien. C'est pourquoi ils n'ont presque jamais à le faire moyennant une obole. Nous avons échappé, pour cette fois, aux affres de la corruption.

Plus tard dans notre périple, alors que nous avons repris la route vers le nord pour traverser la montagne qui nous séparait du Burkina Faso, nous arrivâmes en pleine nuit à un poste frontière.

Je ne me souviens plus si les douaniers étaient togolais ou burkinabés, je me souviens qu'ils ont minutieusement inspecté les papiers de tout le monde et quand ce fut notre tour, l'inspection durait beaucoup. On nous rendit nos passeports, dont le visa autorisait notre présence dans toute l'Afrique de l'Ouest. Quelque chose n'allait pas cependant, nous fut-il signifié. Le chauffeur eut un signe discret en notre direction pour nous indiquer qu'il fallait débloquer la situation. Nous étions préparés à cette éventualité. Nous glissâmes chacun un billet entre les pages du passeport et cette fois, tout était en règle, on pouvait y aller.

Plus loin, une fois le jour levé, car le trajet de Lomé à Ouagadougou dura vingt quatre heures qui n'en auraient pris que quelques unes sur les routes européennes, le convoi fit une pause rafraîchissement.

Il y avait foule car les voyageurs s'arrêtaient tous là pour acheter à manger, à boire, ou n'importe quoi d'autre.

Une femme qui voyageait dans notre bus assise à côté de moi sortit précipitamment et rejoignit les buissons voisins, seul endroit des environs offrant quelque dissimulation, pour uriner accroupie au vu et au su de tous, de nombreuses dizaines de personnes autour.

Elle regagna sa place parmi nous avec l'expression de quelqu'un qui vient de se gratter le nez. Personne n'avait prêté attention à elle le moins du monde. Moi, j'en ai été stupéfait. La pudeur, qu'est-ce ? C'est ce que l'on ne veut pas montrer. Mais ce dont on se fout, on s'en fout. Pisser et alors ? Cela n'intéressait personne.

Une fois arrivés à Ouaga, nous devions encore rejoindre l'hôtel où Michel nous avait réservé une chambre chacun. Si je ne m'abuse, l'établissement s'appelait Hôtel de la Liberté. Cela nous plaisait bien.

Nous prîmes le taxi et demandâmes à rejoindre cette adresse. Le type acquiesça. Nous ne nous méfiions de rien car à Cotonou, les zem ne font aucune embrouille. Zero détour. Aucun d'eux, jamais. Mais à Ouaga, les taxis sont de fieffés coquins, comme en Europe, ce dont Michel avait omis de nous avertir.

C'est Gaël, à qui je décerne une palme pour sa vigilance, qui remarqua que notre parcours était incohérent, alors que tout à mon observation des rues et leur contenu, je ne m'étais aperçu de rien.

Il engueula le chauffeur, qui dû répondre quelque chose comme « d'accord excusez-moi, on y va maintenant ». En effet, il y alla.

Arrivés à destination, le montant de l'addition posait problème parce que le type n'avait pratiqué aucune remise sur le tarif gonflé. Michel s'en mêla et nous lui donnâmes ce que ce dernier nous suggéra de lui donner. Il partit sans demander son reste.

Bientôt nous étions tous les trois, Michel, Gaël et moi, attablés à une terrasse, dégustant quelque bière fraîche, mangeant des spaghettis à la ouagalaise, avec des œufs au plat et de la sauce tomate.

Je détectai une jeune et jolie fille. Elle me regardait, je la regardais, nous nous regardions, elle s'appelait Awa.

Quelques verres, quelques heures plus tard, Awa devait m'accompagner dans ma chambre.

La communication était très compliquée parce qu'elle ne parlait ni français ni anglais et que je ne parlais pas sa langue, je ne sais même pas laquelle c'était.

Elle était fofolle, un peu bizarre, je ne comprenais pas bien ce qu'elle voulait ou ne voulait pas, ce dont j'étais certain c'est qu'elle me faisait craquer énormément.

Je tombai amoureux. Je la ramènerais en France, je l'épouserai, lui ferai des enfants. Quand je fis part de mes plans à mes compagnons, Michel eut un rire consterné et Gaël tempéra mes ardeurs. Nous verrions bien, je savais ce que je disais. Mais les choses ne se passèrent pas tout à fait comme ça.

En plein milieu de la nuit, dans ma chambre d'hôtel, alors que nous avons fait l'amour mais que nous ne trouvions le sommeil ni l'un ni l'autre, elle s'agita soudainement. Comme je ne comprenais rien à ce qu'elle voulait ou ne voulait pas, je ne compris pas qu'elle voulait rentrer chez elle.

Puis je le compris enfin. Cela me contrariait beaucoup. Mais je n'allais tout de même pas séquestrer l'amour de ma vie. Je me résolus à l'accompagner. Nous étions à pied, elle connaissait le chemin, moi, je tâchais de le mémoriser pour rentrer à l'hôtel après la ballade.

Les rues étaient totalement obscures et désertes. Nous marchions depuis peu de temps, peut-être dix minutes, jusque-là c'était tout droit, facile à retrouver.

C'est alors que je vis au loin deux hommes marcher dans notre direction au milieu de la même rue que nous occupions, au milieu aussi. La vigilance est la première nature de mon cerveau et malgré l'obscurité profonde, tous mes sens se mirent en alerte devant cette double silhouette.

Quelques secondes plus tard, ils arrivaient à notre hauteur et soudainement, l'un des deux sortit une arme tranchante de sous ses vêtements, entre le couteau et la

fauche et dans le même mouvement visa mes flancs du bas vers le haut et vers l'avant, avec le tranchant.

J'eus le réflexe lumière de déplacer mon corps pour qu'il sorte de la trajectoire de la lame, Awa poussa un cri strident.

J'avais fait un bond en arrière, le temps que je comprenne ce qui venait de se passer, elle s'était enfuie en trombe dans la même direction que nous suivions, vers chez elle, je ne la revis plus.

L'agresseur, lui, demeura immobile, ainsi que son binôme. Je ne pus distinguer de visage, il faisait trop noir. Je fis demi-tour et détalai, ils ne me suivirent pas.

Je rentrai à l'hôtel, le cœur au bord de l'explosion. Le lendemain matin, seulement je crois, j'informai Gaël de ce qui s'était passé. Il minimisa. Bof tout allait bien. Je minimisai aussi, n'en parlai même pas à Michel me semble-t-il et mis cette histoire au placard. Aujourd'hui elle me hante toujours.

Non parce que j'ai eu peur de mourir, il est vrai que j'ai eu peur de mourir. Mais parce que je ne comprends pas ce qui s'est passé. Aurais-je pris la lame dans mes chairs si je n'avais pas eu le réflexe d'éviter l'assaut ? Il me semble bien que oui. Alors pourquoi cet homme ne m'a-t-il pas frappé une seconde fois, se contenant d'une unique tentative ?

Je pense que tout cela est vrai, j'aurais pu y laisser ma peau mais cet homme ne faisait que jouer avec un petit blanc qui n'avait rien à foutre dans les rues de sa ville à cette heure, avec une des leurs en plus. C'est clairement moi qui étais visé.

Je la revis en effet le lendemain, saine et sauve, elle était avec une bande de gosses dont quelques uns de son âge.

Elle feignit presque de ne pas me reconnaître. Mais pas tout à fait. Je compris plus tard, avec l'aide en décryptage de Michel, que si j'avais voulu poursuivre l'idylle, j'aurais dû, alors, lui faire une alléchante proposition. Comme il n'en fut rien, nous ne nous mariâmes pas et n'eûmes pas d'enfants. Mais bon j'étais toujours vivant, c'était déjà ça.

Je retournai au Bénin l'été d'après, Gaël cette fois ne fut pas du voyage.

L'événement marquant de ce second séjour fut la rencontre d'Aminata, dite Ami. Elle devait avoir une trentaine d'années. Elle était devenue la grande amie de ma mère. D'une beauté irradiante, c'était une écorchée vive, une artiste de talent, elle présentait un profil comparable à ce que furent des grandes divas, anonymes ou célèbres, dont la plus connue est Billie Holiday. Un destin maudit. Fait de toxicomanie, de concerts, de déceptions amoureuses, d'alcool et d'amours déçus.

Elle avait quelque chose de maternel et en même temps d'un sexe appeal sauvage, d'un érotisme forcené auquel elle ne pouvait rien, pas davantage que la panthère n'a façonné sa propre grâce.

Elle fit l'objet de mes fantasmes mais je ne songeai pas un seul instant à les mettre à exécution. D'abord, elle n'en voudrait certainement pas, ensuite, elle était une amie de ma mère. Je rêvais en silence et clandestinement.

Un soir nous allâmes tous en boîte, pas dans le quartier Jonquet, excentrée celle-là, je ne la connaissais pas.

Je pus y voir un homme blanc en costard traîner derrière lui un cortège de femmes habillées comme pour un gala. Toutes étaient sous son autorité et sa protection, c'est à dire bénéficiaient de son compte en banque. Je fus sidéré et vins à méditer toute ma vie sur l'effet que me faisait ce spectacle, entre perplexité et admiration. Aujourd'hui, je suis marié, à une seule femme. Et j'ai pas mal tendance à penser qu'une, c'est déjà énorme.

Ami eut un message pour moi un jour.
Elle me le transmet alors que nous étions en voiture, elle, ma mère, Michel et moi.

Je chantais.

Il m'arrive de chanter encore aujourd'hui, à l'époque cette légère habitude m'était venue à l'étude des feuilles de solfège que j'avais commencé à fréquenter en ma nouvelle école de musique. Je découvrais que ma voix était susceptible de receler quelque musique que ma guitare ne produirait jamais. Ma vocation de guitariste, il faut le savoir, est une erreur. J'aurais dû être chanteur ou trompettiste ou saxophoniste, ou pianiste, ou batteur mais guitariste jamais.
La voix me permettait de compenser, en mimant mieux le timbre épais des instruments à vent, que le son fin et aigret, dépourvu d'expressions de ma guitare, qui me fit tant souffrir toute ma vie presque de musicien.

Nous étions en voiture donc et je chantais. Je chantais n'importe quoi, j'improvisais. Je le faisais comme ça, ça me semblait dans le ton, en tout cas ça me sortait de la bouche gentiment.

Ami, qui était assise à l'avant et moi à l'arrière, se retourna et plongea son regard brûlant dans le mien. « Il faut absolument que tu persévères » me dit-elle « il y a vraiment quelque chose à faire avec ta voix, est pleine de qualité ». Elle était visiblement la seule à le penser dans l'assemblée, les autres eurent l'air un peu gênés. Mais sa conviction n'était que plus forte.

Elle mourut peu de temps plus tard. Comme moururent nombre de ceux que je connus à Cotonou et au Bénin. En Afrique mourir à trente ans est un non événement. Tout le monde meurt tout le temps. Je ne devins jamais chanteur. Mais je chantai pendant une période de ma vie, qui en rien ne fut plus heureuse que les autres.

Miserere nobis

En Afrique noire, j'ai aussi découvert la misère noire.

Il est intéressant de noter que l'étymologie de "misère", latine, est la pitié. Jadis le mot pitié avait beaucoup de sens. Aujourd'hui, l'empathie la remplace très bien.

A Cotonou il y a beaucoup de misère, elle y est criante, bien plus brutale que la misère occidentale encore, bien que cette dernière soit déjà insupportable.

Sont légion les estropiés, accidentés, handicapés, démolis, hagards ou résignés, fous, drogués tendant la main sans y penser, tels des zombies.

Prise dans le tumulte de la ville, je fermais les yeux sur cette misère.

Mais au cours de cet épisode en particulier, je ne l'ai pas pu.

Nous étions en quelque no man's land aux abords de Cotonou, sortis de la voiture pour faire quelques pas, quand survint un bataillon entier de gosses littéralement faits de poussière, nus pieds évidemment (malgré le grand danger que cela fait courir), en haillons, des fragments de vêtements plutôt que des habits.

Certains se battaient pour un stylo bille sans bille que l'un d'eux avait ramassé.

Dans le même mouvement, ils venaient à notre rencontre et se mirent à solliciter notre aumône, se ruant pour être aux premières loges, se bousculant, les mains tendues, implorant.

Je ne pus supporter la scène, je dus tourner les talons et m'éloigner.

Je ne le savais pas encore mais je venais de me voir inoculer la haine sociale, celle de la la misère.

Plus tard dans la vie, ce venin me servira de nectar dans ma quête de justice.

Pour l'instant, je ne pouvais en tolérer la présence dans mes veines et j'évacuai la mémoire de ce tableau, qu'en fait, je n'oublierai jamais, pas un instant de ma vie après l'avoir contemplé ce jour là.

C'est idiot. Je savais très bien la misère. Mais je ne l'avais encore jamais vue.

Cette misère s'accompagnait du plus grand mépris, celui de l'administration française envers les béninois.

Pour une raison totalement oubliée, je n'avais pourtant rien perdu sans quoi je m'en serais souvenu, je me suis retrouvé plus tard au consulat de France.

Je n'ai aucune idée de ce que je venais y faire mais je ne suis pas prêt d'oublier ce que j'y ai trouvé.

Les gens y étaient entassés et traités comme des animaux, comme les indigènes qu'ils étaient aux yeux des expatriés français, petits marquis coloniaux.

D'abord ils tutoyaient tout le monde se faisant évidemment vouvoyer, ensuite ils s'adressaient à eux avec toutes les marques de l'avanie, rendant aussi ostentatoire que possible leur pensée, ils n'étaient que des nègres mendiant la France et ils méritaient plutôt de crever comme des chiens que de rejoindre notre sol béni.

Tous essayaient d'obtenir un visa, courbés sous le poids de leurs faibles espoirs comparés à leur grande détresse.

Je ressentis de la haine encore une fois.

L'envie de fuir une fois de plus.

Aujourd'hui, je suis obsédé par le combat, je veux terrasser l'héritage colonial de notre pays et du monde en général.

Je n'ai rien d'autre à faire de ma vie c'est pourquoi je le ferai.

Foi, espérance et ferveur

Jeune adulte, j'ai abandonné le goût de la fête. Je suis plutôt piqué d'ascèse.

Car, embrasser Coltrane pour en perpétuer l'héritage, mon unique raison de vivre alors, m'impose la plus stricte discipline.

Je fournis un travail considérable sur l'instrument, je consacre tout mon temps aux études que j'ai entreprises à l'American School of Modern Music, à Paris, censée m'aider à une telle élévation.

Je suis en mesure de payer cette école grâce à l'héritage que m'a laissé une grand-mère d'adoption, la marraine de mon père, sans descendance, morte quelques années plus tôt non sans m'avoir versé un pactole accessible à ma majorité.

J'en fis le meilleur usage possible.

Le Bac en poche, je me dirige vers cette école donc, mais aussi vers l'indépendance, car je quitte le foyer de mon père qui venait de quitter le sien, laissant épouse et enfants pour s'installer dans le même arrondissement, avec moi.

Ce nouvel appartement, situé au trente et unième étage d'une tour en bas du "quartier chinois", mon père l'a quitté depuis longtemps.

Mais à présent, c'est moi qui y vit, avec femme et enfants.

A l'époque, je m'en vais pour habiter en colocation avec mon grand ami Gaël qui s'inscrit à la même école, dans un trois pièces kitchenette à Barbès, très accessible en ce temps-là.

Il joue de la batterie. Il n'est pas aussi assidu que moi et bientôt il abandonnera cette vocation.

De mon côté, je la poursuivrai jusqu'aux dernières extrémités, m'entêtant dans la damnation, jusqu'au bout.

Pour payer mon loyer, ce qui ne serait plus possible aujourd'hui dans la même situation, je faisais livreur de pizza.

Gaël était resté grand fêtard et autour de moi, l'agitation était perpétuelle. J'étais toujours tenté de m'y joindre mais m'y refusais héroïquement, pour travailler la guitare en lieu et place, pensant que Dieu me le rendrait un jour.

Dieu ne faisait que se foutre de ma gueule.
Pendant que mes copains festoyaient, je construisais mon tombeau en solitaire.

Cette attitude me valut vite le sobriquet de "grand-père". J'en avais, à leurs yeux, tous les atours, eux sans cesse fourrés dans toutes les bringues de la capitale, moi avec mes pantoufles, enfermé dans ma chambre.

Toutefois je célébrai mes vingts ans comme il se devait.

L'occasion d'ajouter une scène à ce récit.

Eros, encore et toujours

Pour la bringue, il y avait ceux de l'American School, école que nous avons donc en partage Gaël et moi, aussi ceux de Buffon, dont Sophie.

Cette dernière était venue avec une copine, pas n'importe laquelle. J'ai oublié son prénom.

C'était une rousse d'une beauté plastique parfaite, grande, cheveux longs bouclés si je ne dis pas de bêtise, des yeux verts à couper le souffle.

Elle faisait d'ailleurs commerce de ses charmes, non pas dévêtue mais habillée, lors d'occasions diverses et variées s'offrant à elle, dont des petits rôles à la télé qui commençaient à se présenter.

La rousse demoiselle était des nôtres dont je faisais la connaissance pour l'occasion.

Sophie, loin d'être jalouse de la lumière que prenait la nouvelle copine, se réjouissait de sa trouvaille.

Elle était ravie de nous la présenter, à Gaël et à moi.
Je ne fus pas moins ravi qu'elle.

Dans la nuit, alors que la fête battait son plein, que nous étions tous ivres, j'entrepris de les draguer toutes les deux, Sophie et sa copine, qui étaient collées l'une à l'autre.

Chose extraordinaire, elles se montrèrent réceptives à mon jeu, après tout on a vingt ans qu'une seule fois dans la vie, elles avaient l'air disposées à les célébrer avec moi.

Jusqu'à un certain point seulement, je devais bientôt en prendre acte, me contentant de la scène joyeusement burlesque qui suivit.

La discussion vint sur le sujet de la pudeur et je déclarai être en mesure de leur offrir un strip tease, à sa copine et elle. Il était en effet judicieux de s'offrir soi-même, plutôt que quémander, quand on donne, n'est-il pas, il est vrai que l'on reçoit.

Je parvins à les attirer dans la chambre de Gaël, qui était vide, la mienne était trop occupée par les fêtards.

Nous nous enfermâmes avec le loquet dont disposait la porte.

Nous nous trouvâmes debout, elles deux toujours collées l'une à l'autre, face à moi, légèrement à distance.

Il se passe un certain temps de palabre alors, assez long pour que l'assemblée commence à frapper à la porte, nous demandant ce que nous faisons enfermés là dedans.

C'est dans ce contexte de pression que je décidai d'aller directement à l'essentiel.

Souhaitaient-elles contempler mon pénis en action ? Elles furent très amusées de la proposition, ne croyant pas que je le mettrais à exécution.

Pourtant, c'est ce que je fis. Elles ne savaient pas que dix ans plus tôt, j'avais acquis l'expérience nécessaire en la matière.

C'est ainsi que fut libéré le loup, d'un coup, provoquant chez les deux filles une première réaction de sidération, suivie de près par une jouissance ostentatoire.

Elles échangèrent un regard intense, qui leur permit sans doute de se concerter pour louer la qualité de la bête. Les mains sur les hanches, elles durent le reconnaître, ce n'était pas mal du tout, elles en convenaient.

J'espérais que ce ne fût que le prélude mais ce fut le climax.
Il fallait retourner parmi les nôtres.

Je me rhabillai, me consolant de ne pas avoir vu aboutir mes plans en songeant au triomphe que j'avais remporté.

Ce ne fut pas l'apogée du stade phallique mais ce fut certainement les prémices d'aventures à venir dans ce récit.

Sophie pris l'habitude de venir nous voir à la maison, car un soir, Gaël lui fit part de son envie de l'embrasser. Elle lui répondit qu'il fallait alors le faire, ils s'embrassèrent et devinrent amants.

Je fus un petit peu jaloux car moi, Sophie m'avait toujours échappé. De plus, elle était bien plus disponible pour lui que Nadia ne l'était pour moi, qui venait assez rarement me voir, ne pouvait me recevoir nulle part.

Un matin, elles se croisèrent Sophie et elle, ce fut un léger choc.

Sophie était en petite culotte avec un petit tshirt sans soutien gorge qui laissait apparent son nombril et pointer ses tétons. Elle était en tenue de nuit en fait, ainsi sortie de la chambre de Gaël qui s'était absenté, nous trouvant Nadia et moi dans la pièce commune.

Les deux filles tâchèrent de se faire un peu de conversation mais cela ne fonctionna pas.

Nadia fille issue de l'immigration algérienne prolétaire, Sophie d'une famille bourgeoise du XVe, c'est Buffon qui nous avait réuni. Nadia et moi, c'est Pizza Hut qui nous a liés.

Plus tard elle me fit part de son étonnement que l'on puisse être si peu pudique.

Cela en disait long sur ma dichotomie, entre une petite amie qui voulait me marier, qui était vierge, oui vierge avant moi ! Qui restait dans les clous en tout jusqu'à l'ennui mortel et ma vie héritée de la fête, transgressive.

Je devais pourtant aller beaucoup plus loin sur la voie du rangement, tout en ayant exploré plus profond encore celle de l'hybris.

Nadia

Je dois raconter Nadia plus avant. Quelle singulière relation ce fut !

Peu de temps avant que nous rompions, elle déchirée, moi soulagé, elle tomba enceinte. Elle dû avorter.

Ce fut une expérience horrible, surtout pour elle qui était contre le principe, mais elle n'avait pas le choix, ses parents, surtout, n'auraient jamais accepté une naissance dans ces conditions, sans mariage, en pleines études de comptabilité.

Inutile de dire que de mon côté il était hors de question absolument de devenir père. Pas un seul instant.

Elle aurait tant voulu le garder. Parce que c'était moi, elle m'aimait tellement, mais surtout parce que c'était elle, son bébé.

Elle mit trop longtemps à s'en rendre compte pour avoir le droit d'avorter en France, depuis le délai a été prolongé ce qui est vraiment la moindre des choses.

Il fallait aller à La Haye, en Hollande. Je l'accompagnai évidemment.

Là, on lui fit entendre le battement du coeur du fœtus à supprimer, une idée qui me paraît complètement folle, surtout quand on a affaire à une femme déjà en souffrance. Elle en fut dévastée.

Quelques petites années après notre rupture, nous remîmes le couvert. C'était sexuellement beaucoup plus épanouissant qu'avant.

Elle forma le dessein de me reconquérir.
En vain.

Elle acta mon refus, visage fermé, puis ce fut la fin, elle ne réapparut plus.

En revanche, apparurent de nombreux coups de fils anonymes sur mon portable, à toute heure du jour et de la nuit, parfois toute la journée et toute la nuit. Je me doutais un peu d'où ils provenaient mais je ne me doutais pas du coup de fil que j'allais recevoir bientôt.

En pleine nuit je suis réveillé par un appel anonyme, c'est dire s'il est tard pour que je me sois déjà endormi, ou alors très tôt.

Je décroche, il se fait silence.

Puis d'une voix monocorde, comme vidée, Nadia m'annonce qu'elle sait qui je suis.

Un mufti avait consulté les astres et lui avait indiqué, ainsi qu'à sa mère, que je traversais le ciel et que personne ne pouvait dévier ma trajectoire mais elle me suppliait de la délivrer du sort que je lui avais jeté, puis elle raccrocha sans me laisser le temps d'en placer une.

Ce furent ses tous derniers mots avant un silence que rien n'a brisé depuis.
J'étais flatté d'être un djinn, fût-il maléfique.

Je ne sais pas très bien si cela relevait de la psychiatrie ou du soufisme, l'un n'étant pas incompatible avec l'autre.

Nadia ne m'avait jamais parlé de consulter les astres mais rétrospectivement, je comprends que sa mère devait être une grande adepte de quelque marabout islamisé. Elle mourut peu de temps après.

J'en fus informé par ma propre grand-mère, que Nadia avait rencontrée du temps où nous étions ensemble. Elle avait gardé son numéro et l'appelait de temps en temps, toujours très bien reçue, alors qu'elle avait rompu tout contact avec moi.

Je gardai de cet épisode l'idée que mon destin était peut-être exceptionnel au point d'être détecté par quelque médium.

Un jour, longtemps, bien longtemps plus tard, je la vis dans la rue par hasard. Je me trouvais dans ce quartier où elle vivait, cela, je le savais.

Mais de là à tomber sur elle juste au moment où je sortais fumer une cigarette...

Je la vis avant qu'elle ne me voie, comme toujours, je vois tout en premier.

Je me disposai sur sa trajectoire sans non plus la bloquer. Je n'avais pas l'intention de lui parler car je ne savais pas quoi lui dire, sinon lui demander de me rendre la clarinette qu'elle m'avait empruntée sans retour juste avant notre seconde rupture.

L'instrument m'a énormément manqué. J'étais doué. Il me manque encore aujourd'hui.

Le pécule

A l'issue de ma colocation, dont je me lassai au bout de deux ans, je pris mon envol afin de demeurer seul, pour mieux me concentrer sur ma mission coltranienne, estimai-je.

Ce n'est pas exactement ce qui se produisit.

Je me mis surtout à cumuler les petits boulots pour réunir une somme d'argent largement supérieure à ce dont j'avais besoin pour payer ma piaule de neuf mètres carré avec sanitaires sur le palier, à Jaurès dans le XIXe arrondissement.

Gagner de l'argent. Ce fut une nécessité toute nouvelle qui ne dura, précisément, que pendant cette période de ma vie, longue de quelques années.

Pendant cette période, j'étais de droite. Comme je développais beaucoup d'énergie pour gagner ma vie, terminant souvent tard le soir et commençant ailleurs très tôt le matin, j'estimais que les autres, au lieu de se plaindre, n'avaient qu'à faire comme moi.

J'ai compris bien plus tard que le libéralisme moderne qui consiste en la philosophie du "fais comme moi et de perdant tu seras gagnant", "on choisit d'être perdant on choisit d'être gagnant" correspond à cette illusion si communément répandue que moi est représentatif de l'espèce humaine, un modèle immaculé dont l'exemple doit servir de loi.

Je n'ai plus qu'un mépris abyssal pour le bourgeois qui se tue à la tâche à laquelle rien ne l'oblige sauf sa soif d'or ou de pouvoir, tout en vociférant contre le prolo qui fait grève au lieu de conduire son moyen de transport, de ramasser ses ordures ou nettoyer ses chiottes.

Contre les "assistés".

Car entre temps j'ai été cabossé au dernier degré. J'ai eu tout le loisir de comprendre que l'on ne choisit rien du tout.

"Assisté" je suis moi-même, titulaire d'une Allocation Adulte Handicapé conquise de haute lutte, enfermé à l'HP.

Durant cette période, j'ai voulu échapper à la pression de Coltrane en me faisant plus léger que je n'avais jamais été.
Je voulais par exemple pouvoir m'offrir des vêtements à la mode pour séduire les filles, les inviter à dîner, en vacances à la plage.
Autant de perspectives budgétairement exclues jusque-là.
Autant de paris gagnés.

Car un événement change ma vie ; je réunis notamment la somme nécessaire à l'achat d'un ordinateur dernier cri, équipé d'un bon matériel de studio pour faire de la musique, mais surtout d'internet.
Le réseau était tout neuf.
Je souscris à la connexion câblée, de quoi draguer les filles jour et nuit, ce à quoi j'occupais le plus clair de mon temps, délaissant largement mon instrument.

Je fus couronné de succès.
D'autant plus que je m'inscrivis à la salle de sport du quartier et obtins bientôt une plastique d'éphèbe inédite, car malgré ma pratique du sport ancienne, abandonnée depuis de nombreuses années, je n'avais encore jamais poussé si loin le vice.
Je faisais énormément de sport.

Cette morphologie, je l'ai conquise de haute lutte, elle venait pallier ma douleur de présenter une petite taille où je culminai à quatorze ans, un mètre soixante sept.
Adolescent, alors, je consultai pour comprendre pourquoi je ne grandissais plus, le verdict me plongea dans une grande détresse : j'avais atteint ma taille adulte.

Cette blessure ne s'est jamais vraiment refermée et je crois qu'elle concourt à ma mégalomanie malade, je cherche à compenser ce deuil impossible, ce traumatisme, cette morsure d'amour propre.
Les filles que je séduis, à cette époque, y pourvoient fort efficacement.

Dans cette salle de sport, je fus approché par un autre membre, photographe, qui faisait commerce, sur la toile, de modèles mâles à destination d'un public homosexuel.
Je ne fus pas difficile à convaincre d'exhiber cette plastique qui faisait mon orgueil.
Je n'avais pas à pratiquer l'homosexualité moi-même, juste à poser de façon très explicite.

Cela me donna l'idée de chercher à pénétrer le circuit du porno hétéro.
Ce que je fis.

Hybride Hybris

Alors que je croyais encore atteindre Coltrane un jour en haut de l'Olympe où, pour l'instant, il me narguait, alors que je multipliais les projets musicaux plutôt orientés vers la variété, en attendant d'avoir le niveau que le jazz exige, j'embrassai un début de carrière dans le X que je me dois de narrer à présent.

Je me persuadai que ce qui m'avait été proposé dans le monde gay, il n'y avait pas de raison pour que ce me soit refusé dans le monde hétéro, quelle magnifique moyen ce serait de joindre l'utile à l'agréable !

C'est ainsi qu'un beau jour, j'envoyai un email à John B. Root.

Biroute était l'un des deux réalisateurs X principaux en France, avec Marc Dorcel. Ce dernier abattait des productions à la chaîne, quand B. Root produisait quelques films à peine par an, en esthète.

Il avait un contrat avec Canal + pour leur livrer un opus annuel. C'était avant l'invasion du webporn gratuit qui a tout bouleversé dans cette industrie, pour le pire.

J'avais vu une interview de Jean, son vrai prénom, et j'avais trouvé le personnage fort sympathique, ne se prenant pas au sérieux, avec de la bienveillance pour ses acteurs.

Il avait d'ailleurs réalisé de belles pages très sensuelles, loin du porno bête et bourrin. C'était un intello hédoniste et ça me plaisait beaucoup.

Je pris soin de rédiger mon message de sorte d'y incorporer tout ce qui pourrait, pensais-je, séduire ce personnage. Il était bien sûr accompagné de photos choisies pour incarner la grâce érotique que j'aspirais à exprimer.

Je cliquais sur « envoyer » comme on jette une bouteille à la mer. L'instant d'après, on pense déjà à autre chose parce que l'on estime qu'il serait miraculeux de recevoir une réponse.

Elle vint dès le lendemain.

John me précisait dans son message qu'il ne castait jamais les hommes, uniquement les femmes, parce que le travail de hardeur (acteur mâle X) est inaccessible au commun des mortels mais les candidats très nombreux.

Inaccessible parce que que la bandaison ne se commande pas.

Or il faut bander impérativement, très peu d'hommes surmontent cette pression, ajoutée aux caméras.

Les filles, c'est l'inverse. N'importe laquelle peut faire ce métier, si elle est un peu jolie mais les candidates sont très rares.

Il acceptait de me rencontrer pour l'unique raison qu'il avait aimé ma plume, que mon personnage l'avait intéressé.

Je me présentai très rapidement à son bureau, rue du Chemin Vert, qu'il a quitté depuis faute de budget pour le conserver.

Je fus reçu avec beaucoup de cordialité, John me présenta les installations, dont une belle salle de montage qui était en plein usage sur des plans fort intéressants.

Il me prévint que je n'avais statistiquement quasiment aucune chance de bander sur commande, capacité rarissime, mais qu'il voulait bien m'essayer exceptionnellement.

J'étais persuadé de triompher, la femme, son sexe et le mien étaient toute ma vie, en dehors d'un jazz inaccessible.

Il n'avait pas de tournage dans l'immédiat mais il me promit de m'appeler au début de l'été arrivant pour me proposer quelque chose à ce moment-là.

Début juillet il tint parole.

Il s'agissait d'une double scène.

Je devais dans la première subir une fellation dans les toilettes et dans la seconde, passer un vrai faux casting en galante compagnie.

Le programme m'allait à ravir.

Il y avait deux éléments de procédure à respecter. Je devais d'abord faire un test HIV et leur remettre le résultat négatif. Toutes les pénétrations dans ses films sont couvertes mais demeurent, n'est-ce pas, les rapports bucco-génitaux.

L'équipe faisait en sorte d'éliminer tout risque autant que possible et exigeait de chacun le test avant chaque tournage.

Il fallait également que je m'abstienne pendant une semaine afin de réserver à la caméra, si tout allait bien, l'irruption cruciale la plus abondante possible.

Au cours de la première scène, aucun orgasme n'était prévu, sollicitée de la part d'un hardeur une fois par jour, maximum, pour des raisons physiologiques évidentes. Cette première séquence était scénarisée.

Je devais faire un petit blanc-bec en boîte de nuit qui se fait attraper par une fille turbulente, qui l'emmène dans les chiottes pour le sucer, jusqu'à ce que son petit ami, un caïd avec sa bande, ne vienne lui casser la gueule.

Ce fut très, très amusant.

Ma partenaire était Mathilda, mais je croisai sur le plateau la célèbre Ally Mac Tyana devenue Dany Verissimo, plus tard recrutée par Luc Besson pour des apparitions dans ses films.

Elle et moi sommes devenus potes alors.

Ma partenaire était très bien aussi. Elle était adorable, pétillante.

Dans la belle maison qui avait été louée pour l'occasion, se tenaient plusieurs tournages en même temps et l'on voyait déambuler des filles nues partout, qui ne prenaient aucunement la peine de se couvrir entre deux scènes, ou sur le chemin de la douche.

Je vis qu'elles ne souffraient d'aucune forme d'exploitation, que toutes étaient, au contraire, visiblement dans leur élément.

Pour moi le meilleur reste à venir.

Quelques heures après la première séquence, se profilait la deuxième, s'annonçant merveilleuse, qui devait appartenir à un « gonzo » c'est à dire un film non scénarisé, sur un modèle de télé réalité, on s'incarnait soi-même en baisant.

Le gonzo en question était produit par B. Root mais tourné par Loulou, une hongroise ex actrice pour le boss, devenue sa petite amie. Elle se trimbalait partout avec sa caméra à l'épaule et semblait beaucoup aimer ce qu'elle filmait.

Dans la séquence qu'elle shoota avec moi, j'étais accompagné de trois hongroises. Nous devons figurer un casting mais c'en était un vrai, car si je me montrais à la hauteur, c'est le cas de le dire, je pourrais entrer dans le business.

Un autre jeune dans mon genre avait participé à un tournage de ce type quelques jours avant et avait lamentablement échoué à mobiliser sa virilité.

Pour ma part, je venais déjà de prouver, dans la bouche de Mathilda, que je ne souffrais d'aucun handicap devant les caméras. Mais il fallait confirmer à grande échelle.

Il fallait que je produise le coût attendu et son bouquet final. On me mettait la pression.

C'était une très belle journée d'été, en plein après-midi le soleil brillait au zénith et nos ébats étaient programmés dans le grand jardin de la propriété, sur une bâche disposée dans l'herbe.

Lorsque j'arrivai sur les lieux que l'on m'avait indiqués, se trouvait déjà l'une des trois actrices avec lesquelles je devais tourner ma scène.

Elle était très belle, à peine vêtue, elle m'accueillit avec un grand sourire. Je m'assis à côté d'elle et le sang afflua immédiatement dans le glaive de mon orgueil.

Elle prononçait de gentilles paroles (en anglais) pour s'enquérir de ma forme, elle qui avait assisté au naufrage de mon prédécesseur évoqué à l'instant.

Pour la rassurer je baissai sans plus attendre mon boxer, lui signifiant toute mon impatience en image.

Elle s'exclama avec enthousiasme et se montra gentille comme tout, alors qu'aucune caméra ne tournait encore.

C'est ainsi que nous trouvèrent les trois nouvelles arrivantes, toutes hongroises également, deux actrices et la réalisatrice, cette dernière étant la seule à parler français.

Elles manifestèrent leur joie de voir les hostilités démarrer sous de tels hospices prometteurs.

Tout se déroula comme dans un rêve. Je n'eus qu'à me laisser faire, elles étaient trois à s'occuper de moi au mieux, Loulou à la caméra m'empêchait de la tripoter mais ne se gênait pas pour me toucher, pour participer tout en filmant, sa spécialité stylistique.

La bonne humeur régnait, j'étais au paradis.

Au milieu de la séquence, les hardeurs professionnels présents sur place firent irruption pour « casser la scène » du petit nouveau.

Ils s'emparèrent des filles en clamant leur exigence de me voir viré sur le champ. Ils étaient trois ou quatre, dont Titof, le plus connu à l'époque, une star. Ce n'était absolument pas prévu dans le scénario inexistant mais cela plut beaucoup à Loulou qui se réjouissait, caméra vissée à l'oeil.

C'était une démonstration d'amitié née de la rumeur instantanée de mon triomphe avec les hongroises, ils venaient ainsi m'adouber et me tester un peu aussi.

Je ne fus pas perturbé pour un sou.

Je me contentai, très décontracté, à l'aise, d'attendre allongé sur le dos, toute virilité exposée, que ces demoiselles reviennent à leur bons soins.

Ce qu'elle firent, jusqu'à obtenir le feu d'artifice qu'elles avaient savamment préparé et qui leur arracha à toutes une clameur admirative.

J'étais le roi du monde, le seigneur de la galaxie.

Je n'avais plus qu'à régner, pour le restant de mes jours, sur le royaume des femmes et de la volupté.

On salua mes exploits dans toute la production, je devins le champion du jour comme dirait Salvini, le fait marquant de l'été.

Le soir, il y eut un pot rue du Chemin Vert.

On continuait à célébrer mon entrée fracassante parmi les hardeurs. Les gars étaient très sympas, sans la moindre jalousie, ils s'étaient juste fait un nouveau copain.

Les hongroises ne me lâchaient pas, l'une d'elles s'était assise sur mes genoux, les filles me tournaient toutes autour.

C'était même trop, je ne pus le supporter en vérité, j'avais peur d'exploser tellement j'étais heureux.

Alors qu'un dîner était prévu en ville, plein de promesses merveilleuses, je préférai rentrer chez moi, ou m'attendait, il est vrai, Caroline.

Cette dernière, ma petite amie du moment, m'avait encouragé et assisté pendant toute la préparation du tournage, enfin assisté dans la mesure de ses moyens car il s'agissait justement d'abstinence.

Son soutien fut psychologique, elle me l'offrit jusqu'au bout.

Telle était Caroline, ce pourquoi j'ai tant aimé la fréquenter.

Je la soutenais dans ses rêves impossibles de scénario pour le cinéma, elle était à mes côtés pour conquérir le monde du porno.

A ce stade, j'étais parfaitement résolu à faire carrière dans le X.

La première scène que j'avais tournée avec Mathilda allait passer sur canal +, dans un film intitulé « French Beauty » en hommage à « American Beauty ».

John et son associés m'avaient bien demandé de leur confirmer que j'avais conscience de mes actes avant tournage. J'étais tout à fait résolu et l'assume autant vingt ans plus tard.

L'autre film ne serait distribué qu'en VHS et DVD sous le titre « Orgasmus ».

J'allais mener la belle vie, être payé pour baiser de belles filles, je deviendrais une star, je m'achèterai une belle maison en Corse où j'organiserais des partouzes géantes.

Rien ne pouvait faire obstacle à mon ambition, j'avais prouvé ma valeur, je n'avais plus qu'à cheminer sur le tapis rouge que l'on venait de dérouler sous mes pas.

J'entrepris donc de poursuivre ma carrière.

Cela passait par d'autres tests.

John B. Root lui-même tournait peu je l'ai dit, il fallait donc, fort de ces premières lignes dans mon CV, aller à la rencontre d'autres réalisateurs.

B.Root m'envoya chez un copain à lui, HPG, qui fut hardeur avant de passer de l'autre côté de la caméra.

Rendez-vous fut rapidement pris pour un premier tournage.

Mais là, ce fut la catastrophe, la fameuse panne tant redoutée des réalisateurs autant que des acteurs se produisit.

J'en étais dévasté.

C'était rien moins que la première fois de ma vie que cela m'arrivait.

Le réalisateur passa de la caméra à l'action pour finir sa scène et ne m'en tint pas excessive rigueur.

Il me donna une seconde chance.

Mais ce fut pire encore.

Il n'y avait plus du tout cette ambiance chaleureuse que j'avais trouvée sur le plateau de B.Root, je n'étais plus ni désiré ni chouchouté, je fus obligé d'abandonner ma toute nouvelle vocation.

Malgré une entrée en matière si prometteuse, je n'avais manifestement pas les qualités requises.

Je compris alors que le sexe, si important qu'il fût, ne l'était pas assez pour que je puisse le pratiquer en toutes circonstances comme ces hardeurs qui se mettent en ordre de bataille invariablement, avec la fiabilité d'une horloge suisse, pour peu qu'une femme soit nue.

Je croyais que c'était mon cas, ça ne l'était pas.

Si j'avais renoncé à ma carrière dans le X, je ne perdais pas espoir tout à fait de cumuler des cachets et d'apparaître sur petit écran, car il me restait la perspective d'explorer le business de l'érotisme et l'activité de modèle, qui ne dura que peu.

Quand l'érection n'était pas requise, je pouvais encore faire le boulot.

Je fis quelques shooting commerciaux pour des sous-vêtements, ce genre de choses, et puis je m'étais fait deux trois contacts dans l'entourage de B. Root en participant à quelque sauterie du milieu.

C'est ainsi que je me retrouvai, par exemple, à faire un shooting avec une charmante demoiselle pour un magazine masculin du nom de « Max ».

Il y avait bien trois pages de très belles photos de nous deux, en sous-vêtements et nus. Cette publication me remplit de bonheur.

Il y eut mieux encore, je me retrouvai dans le carnet d'un certain Louis de Mérobert qui était en train de préparer ses débuts dans l'industrie du film télévisé érotique. Je ne sais pas comment il s'était retrouvé là, ce que je sais c'est qu'il venait de débarquer et m'embaucha au moins à deux reprises dont j'ai souvenir.

Là, j'étais à l'abri de toute possibilité de défaillance, aucun pénis de devait apparaître à l'écran. Je retrouvai ma chère Ally, celle qui se dirigeait vers Luc Besson, qui faisait du soft comme du hard et d'autres copines toutes plus charmantes les unes que les autres.

J'aurais voulu qu'Ally devienne ma petite amie mais je n'osais pas la draguer et elle se casa peu de temps après avec un autre, qui était musicien d'ailleurs.

Il y eu aussi une journée de tournage dans une fiction érotique destinée à M6 « Manuela ou l'impossible désir » où je retrouvais, décidément, une fois de plus Ally mais ma scène était prévue avec une autre.

Je fus engagé dans la même période pour jouer un mendiant dans le court métrage d'Olivier Ciappa, qui devint par la suite célèbre à l'occasion du mariage pour tous et de ses contre manifestations.

Devenu photographe, il a shooté des célébrités hétérosexuelles en situation de couple homosexuel, posant les unes avec les autres. Il a remporté un franc succès, fut exposé et vandalisé des dizaines de fois.

A l'époque où je l'ai connu, c'était un copain de B.Root et il préparait son premier opus, se destinant à une carrière de réalisateur qu'il n'embrassa pas.

Ce court-métrage fut tourné cependant dans des conditions professionnelles. Il eut le génie visionnaire de me confier ce rôle, le tout premier et dernier de ma vie, que j'assumai, me semble-t-il, à la perfection.

Le scénario était une parodie hommage au « Fabuleux Destin d'Amélie Poulain » , intitulée « le Fabuleux Destin de Perrine Martin » qui faisaient tout à l'envers de son inspiratrice, c'était drôle.

L'actrice principale me donne l'aumône, passant devant moi au pied de Montmartre, toute contente de sa BA mais je vocifère en guise de remerciement devant la somme ridicule qu'elle m'a remise. « C'est tout c'que t'as ? » était ma réplique unique.

Tout était dans le regard, dans l'attitude et quand je me revois je me trouve au poil, surtout pour un débutant total.

Le film est visible sur youtube.

On y voit Titof le prince du porno jouer le rôle d'un bel inconnu, tout habillé.

Et puis ce fut tout de ma carrière d'acteur et de modèle.

Je retournai plus assidûment à la musique.

La Voix des médias

L'un de des petits boulots que je cumulais à alors, est à mentionner.

Laurent, un copain batteur, me faisait miroiter un excellent emploi de week-end fort lucratif : La Voix des Médias, devenue Secodip Sofres.

Il s'agissait de l'argus de la presse version audiovisuelle, pendant l'intégralité des jours non ouvrés de l'année mais seulement ceux-là, pour un salaire équivalent à un temps plein.

Cette activité consiste à composer une synthèse du contenu des médias audiovisuels, en direct ou presque, pour l'adresser aux clients qui se surveillent dans le PAF.

Cela s'appelle de la veille de l'info.

Encore fallait-il que je sois engagé. Cela n'allait pas du tout de soi.

Car pour passer les tests d'embauche, il fallait se rendre à Chambourcy, or ce ne fut pas de la crème.

Je validai la partie destinée à tester mes capacités de compréhension et de synthèse, de vitesse d'exécution sur le clavier à laquelle je m'étais consciencieusement entraîné sur mon rutilant ordinateur, mais j'avais un défaut majeur, en principe totalement rédhibitoire, l'orthographe.

Cela constitue toujours chez moi rien de moins qu'un handicap.

Je n'ai pas de problème pour l'orthographe contextuelle, mais suis archi nul pour la mémorisation des mots.

Je peux en écrire un cent fois, il faudra cent fois que j'en vérifie la graphie.

J'écris sous "respirateur artificiel" orthographique : un ordinateur connecté.

Ce problème fut évidemment détecté et conduisit la RH qui m'avait auditionné à rejeter catégoriquement ma candidature.

Mais c'était sans compter sur Pierre.

Pierre était en dessous de la RH. Mais il était manager du groupe d'auditeurs que je voulais rejoindre et sa place était archi stratégique.

Très bien considéré par sa hiérarchie, on ne voulait pas le contrarier. Or Pierre avait jeté son dévolu sur moi.

Pierre était l'ami de Laurent, celui qui me mit sur le coup, il l'avait embauché. Laurent m'avait présenté à Pierre lorsque je vins visiter les installations, avant l'entretien d'embauche, et Pierre avait eu un coup de foudre pour moi. Il était, il est toujours, si Dieu lui prête vie, homosexuel.

Je compris instantanément que Pierre en pinçait pour moi, nous comprenions tous deux qu'il n'était pas question de quoi que ce soit, tout cela sans la moindre parole prononcée.

Il n'avait aucune intention de me draguer, il me voulait seulement dans son équipe parce que ma présence lui serait agréable. Jamais il ne me dragua en effet.

J'avais bien noté qu'il approuvait ma venue mais je ne savais pas qu'il irait jusqu'à exiger de ses chefs qu'ils m'octroient la place malgré mon échec en orthographe.

Il insista très lourdement, il fit des pieds et des mains pour obtenir mon embauche providentielle.

Je ne crois pas avoir jamais eu l'occasion de l'en remercier. Que ce soit fait aujourd'hui.

Car cette mission m'apprit énormément.

Elle m'apprit rien de moins que le fonctionnement exact, méticuleusement examiné, du réacteur nucléaire de la République et de la démocratie du XXI^e siècle: la scène médiatique.

J'ai vu comment, ici, tout se jouait.

Le pouvoir, l'influence, le triomphe, la défaite, comment se nouaient les enjeux politiques, sociaux, économiques, psychologiques.

J'eus tout le loisir rébarbatif d'ingurgiter une connaissance intime phénoménale de ce cirque.

Par cette fenêtre privilégiée, donnant jusque sur les arrières cours, j'observai mon époque avec attention, pour, plus tard, nourrir abondamment ma pensée.

C'est là que j'assistai aux drames et tragédies de l'ère chiraquienne, de 2001 à 2005, aux paradis et enfers médiatiques, c'est à dire ceux de notre société.

J'étais, dans mon époque, prolongée intacte aujourd'hui, aux premières loges de la Grande Scène, de l'Agora.

Alors que je faisais ma pige, il me venait l'idée confuse et discrète que j'aurais adoré prendre moi-même part à cette représentation.

Je songeais que dans l'arène, j'aurais été invincible.

Ou plus exactement, j'aimais me bercer de la pensée que si mon destin l'avait voulu, si j'avais été appelé à la fonction publique, j'aurais maîtrisé mieux que quiconque les

codes, je n'aurais connu que le triomphe là où tous se prennent les pieds dans le tapis par excès de confiance ou manque de caractère, deux écueils fatals à toute entreprise médiatiques.

Je ne connaissais pas encore le personnage de Bel Ami, par Maupassant, mais j'imaginai que dans une autre vie, j'eus pu connaître une telle ascension par l'exploitation seule du pouvoir des médias, dont la logique était à mes yeux limpides.

Il faut attirer l'attention, la capter, la retenir et alors tout est possible, y compris la Révolution.

Je n'étais pas encore prêt à rêver d'un tel destin, j'étais encore beaucoup trop occupé à me façonner un sort de musicien de jazz, une carrière absente tout à fait du petit écran.

Aujourd'hui, embrasser une telle destinée est l'unique perspective que je nourris.

Mes états d'Amérique

En 2005 se produit l'inespéré.

Je rejoins les rangs de la prestigieuse, mythique école de musique de Boston, Berklee College of Music.

Ô ce n'est pas grâce à mon talent !
Loin s'en faut.

Mais grâce à mes grand-parents juifs qui, je n'y suis pour rien, sont ceux de ma famille qui ont de l'argent. Ils étaient encore en vie les deux.

Cette école, j'en connaissais l'existence depuis longtemps mais n'avais jamais imaginé avant que je puisse y étudier.

Des bourses étaient décernées par eux-mêmes, mais très partielles, sauf cas particulier de virtuose précoce qui pouvait se voir offrir le séjour tous frais compris.

Pour le commun des mortels auquel j'appartenais il fallait allonger une somme considérable, inaccessible.

En fait, ces bourses étaient très généreusement distribuées car ils avaient très bien compris leur pouvoir d'attraction, avec, restant à charge des familles, de quoi alimenter leur pactole, perspective dont il faut bien dire qu'elle était, qu'elle est toujours au sommet des préoccupations de leur gouvernance.

Les élèves sont avant tout des clients.

En leur offrant une promotion, on les attire très efficacement outre-atlantique.

Cela ne change rien à la qualité de nombreux excellents professeurs, de grands pontes mondiaux dont j'ai reçu de si précieux enseignements.

C'est ainsi que je me vis boursier mais sans le sou, très, très loin s'en fallait, nécessaire au budget.

Cependant Frank, pianiste que nous venions de recruter au sein de Buveurs de Lune, l'une de mes grandes tentatives de pop music, de la chanson française en l'occurrence, avait étudié là-bas grâce à une bourse dont il pensait, à tort, que je pourrais bénéficier aussi, la « Fulbright ».

On présentait un projet d'étude aux USA et passait devant une commission qui sélectionnait de rares heureux élus.

Lui-même avait été retenu et pourvu, pourquoi pas moi?

Gonflé par cette perspective, je constituai mon dossier et me préparai à mon corps défendant à vivre cette merveilleuse expérience, alors que rien ne m'indiquait que ce serait le cas.

Il se trouve que la commission rejeta ma candidature, ils ne m'ont pas attribué un traître dollar.

Devant l'échec Fulbright je ne pus renoncer à une perspective à laquelle j'avais eu le temps de m'attacher fortement.

Je la voyais comme le salut car, là-bas, dans la patrie de Coltrane et tous les autres dieux de l'Olympe Jazz, je pourrais recueillir ce qu'ici, je ne parviens pas à apprendre.

Là-bas ils sauraient me faire progresser.

Et j'avais raison. J'ai beaucoup progressé en passant par là.

En ravalant ma fierté il y avait peut-être une solution.

Il fallait que j'aie sonner à leur porte, l'une à Belfort, l'autre à Paris. Celle de mon grand-père et celle de ma grand-mère, pour répartir l'effort.

Je n'en eus pas beaucoup à produire, de l'effort, pour vendre mon dessein, ils pouvaient envoyer leur petit-fils bien-aimé étudier à Boston, ils n'avaient pas de raison de ne pas le faire, ils le firent.

Ma reconnaissance éternelle à Michel et Claire.

Voilà que les portes de Berklee s'ouvrent pour de bon.

Sonia, ma future épouse, encaisse le coup avec difficulté mais ne tente pas de me dissuader d'y aller, malgré son immense réticence, ayant parfaitement compris que ce serait vain.

Je devais y rester neuf mois avec un retour à Noël, un autre au printemps, et puis il y avait déjà skype, la distance ne serait pas si grande.

J'y suis resté dix-huit mois finalement, la longueur minimum obligatoire pour décrocher un diplôme.

Quand je décidai, durant la première année, de rester un an de plus, ce fut un nouveau coup dur pour Sonia mais elle parvint à donner le change en nous calant une date de mariage l'été précédent ma seconde année.

Léa naîtra quelques semaines avant la fin des mes études de l'autre côté de l'Atlantique.

A Berklee, je suis allé pour apprendre à devenir un meilleur jazzman, je l'ai appris. On trouve dans cet établissement parmi les meilleurs pédagogues du jazz au monde.

Les américains sont de manière générale, sans surprise, en pointe de tout en matière de jazz, et de loin.

On examine rationnellement tous les aspects de la musique que l'on souhaite obtenir et l'on établit un plan de travail pour veiller à chacun de ces aspects.

Je rencontrais de nombreux musiciens, mais alors que Berklee est censé conférer l'un des réseaux les plus puissants qui soient, c'est d'ailleurs souvent effectivement le cas, je ne garde plus aucun contact ou presque, de ceux que j'avais faits là-bas.

Je suis rigoureusement le contraire d'un homme de réseau, je suis fondamentalement un marginal en tout lieu du monde, l'une des raisons pour lesquelles je ne ferai jamais carrière dans le jazz.

Car le réseau est le premier des talents à avoir dans un métier comme celui-là.

Si tu es un virtuose exceptionnel, le réseau vient à toi.

Dans tous les autres cas, il faut minutieusement le bâtir.

Or je n'ai bâti que ma sépulture, pour mieux m'y vautrer, en déclarant à la Terre entière que j'étais prophète, en ensevelissant sous les insultes un nombre incalculable de musiciens, il est vrai demeurés, au cours de plusieurs épisodes délirants successifs.

En revanche j'ai vécu une vie entière là-bas, d'événements majoritairement tragiques, mais pas que.

En fait, Berklee est la pierre angulaire de ma vie.

Je suis encore dans la foi et l'espérance de ma jeunesse, mais se dessinent les contours de l'enfer que je m'appête à gagner, bientôt.

Cela vient...

Cela vient.

Voici les événements les plus marquants de mes états d'Amérique.

Pour ouvrir le bal, je commence fort, avec une séance sous champignons hallucinogènes, le psilocybe, c'est à dire la version naturelle du LSD.

Nous sommes tous dans une pièce.

Il faut savoir que ce type de drogue a une importante tendance à générer de l'angoisse.

Le "bad trip" est très courant.

Sur moi, à chaque fois que j'en ai pris, psilo ou LSD, cinq ou six fois au total, cela a toujours eu un effet, bien au contraire, hyper euphorisant.

Des crises d'angoisse, j'en ai eues de nombreuses à partir de dix-huit ans, et de terribles, nocturnes essentiellement, mais à jeun.

Nous étions donc tous réunis et j'étais comme à chaque fois sous l'effet de cette drogue, sur le toit du monde, invincible, puissant comme un démon sorti des entrailles de la terre.

Je riais très fort, je chantais aussi.

Une camarade d'école et de champignons se moqua de moi, je devais chanter extrêmement mal.

Or c'est très dangereux de se moquer de quelqu'un qui est sous psilo parce que ça peut lui faire embrasser le pire des trips.

Mais cela me fit rire, d'un rire qui résonnait dans ma gorge comme dans celles qui surplombent l'océan, les murs tremblaient de mon rire et je l'accusai de ne rien comprendre à rien.

C'est elle qui en fut terriblement affectée et qui termina son voyage dans l'affliction la plus totale.

C'est à moi cependant que sont arrivées de terribles mésaventures, pas à elle. Emma.

Au cours de mes phases maniaques successives, dans le cadre de mes troubles bipolaires, j'étais dans un état proche de celui dans lequel m'emmène LSD ou psilo. Cela explique que j'ai fait tant de dégât.

Un sentiment de toute puissance égale à la puissance autodestructrice qui s'était emparée de moi.

A Berklee, les jazzmen ne sont qu'une petite communauté dans la communauté, quelques dizaines sur un effectif qui se compte en milliers.

Felician, j'étais bien tombé sur lui comme colocataire, était un cador appartenant à la caste privilégiée des jazzmen demandés et plébiscités par leurs pairs, parmi des étudiants et leurs réseaux.

Felician qui aurait presque pu être mon fils, j'avais trente ans et lui dix-sept, me prit sous son aile et me présenta au gratin.

Là, je commis mes premières erreurs et elles furent déjà fatales. Cette société, les princes du jazz, est très particulière.

Hautement élitiste, c'est une combinaison savante et complexe de style voyou et rebelle, d'érudition et de panache qui doit s'exprimer en tout, et chez les plus jeunes, beaucoup de puérité.

A l'âge qu'avaient ceux-là, entre dix-huit et vingt ans, la moindre entorse au bon goût, à une certaine attitude cool et hype t'envoie tout droit aux enfers, comme jadis chez les aristocrates quand un intrus se ridiculisait.

C'est à peu près ce qui se produisit, sans que je m'en rende compte sur le coup mais de façon évidente avec le recul, je disais ce qu'il ne fallait pas dire, je faisais ce qu'il ne fallait pas faire, j'étais totalement à côté de la plaque.

Ils jouèrent beaucoup avec moi, au chat et à la souris, quand le chat caresse la souris, la libère pour mieux l'attraper de nouveau. Ils ne disaient jamais non à une proposition mais ne venaient jamais, me faisaient parfois des sourires, des compliments sur ma musique, pour mieux rire sous cape, d'autres fois exprimaient un mépris ouvert.

Lors d'un concert de prestige que nous avons fait dans une boutique du quartier sur l'invitation de Felician, la petite bande me fit une double humiliation.

Felician, lui, m'aimait vraiment bien, rien n'était feint.

Ces gars avaient beaucoup d'estime pour mon petit autrichien qu'ils considéraient comme un des leurs et durent lui dire mille fois qu'il fallait se débarrasser de moi sans que jamais il n'obtempère.

Il avait beaucoup de caractère lui aussi, tellement plus humain, ouvert et mûr que ses petits copains américains.

Ainsi, dans ce groupe formé pour l'occasion par Felician, je tenais la guitare, trois jeunes cadors de la bande étaient au piano, à la batterie et à la contrebasse. Hamir on drums and Julian on bass.

Dans la soirée qui suivit le concert, la fête battait son plein. Il faut savoir que ces messieurs fument des quantités d'herbe astronomiques et aux USA, on fume au tuyau, à savoir un « bang » qui multiplie l'effet de la substance. Ils boivent aussi énormément dans des gobelets à alcool identiques sur toute la surface des Etats-Unis, largement représentés dans les séries.

Au cours de la soirée, Julian et Hamir me félicitèrent « Hey Fabian you were great tonight ! » cela avait été lancé avec beaucoup de conviction.

Une expression de joie dû gagner mon visage car soudainement, les deux compères, comme s'ils en avaient convenu à l'avance, figèrent leur expression sur quelque chose qui ressemblait à de la haine, avant de devenir totalement mutiques.

Il me fallut quelques minutes pour déterminer s'il ne s'agissait pas du résultat de quelque psychotrope et le message m'apparut clairement enfin, il fallait que je me barre. Ce que je fis.

Croyez-le ou non, cela ne m'empêcha pas de solliciter Julian par la suite qui me posa au moins de vingt lapins en quelques mois de tentatives.
C'était le meilleur, je le voulais.
Ce concert, que j'avais fait avec eux ce soir-là, j'en fus éjecté à posteriori.

Car c'est le deuxième temps de mon humiliation, après cette flatterie prononcée pour mieux exprimer le mépris, sur les réseaux sociaux.

Julian et Hamir publièrent l'événement sur quelque plateforme, facebook en était à ses balbutiements, myspace servait aux musiciens, en m'effaçant résolument des photos et mon image, mon nom, comme si je n'avais jamais été là.

Ambiance.

A Berklee je ne connus pas que le déshonneur.

On me disait souvent que je jouais bien, les américains disent toujours que c'est "amazing", on ne me l'avait jamais autant dit et j'ai malheureusement eu la faiblesse de le croire.

Je dis malheureusement parce que quand on se croit plus beau que l'on est, on s'expose à de terribles déceptions.

C'est ce qui m'est arrivé.

Je ne prenais pas au sérieux mes mésaventures avec les freaks qui voulaient ma peau, certes ils étaient une bande d'élite mais Berklee était beaucoup plus vaste qu'eux seuls.

Je travaillais surtout très dur, j'étais sur ma guitare six à huit heures par jour en plus de mes cours.

Je travaillais beaucoup mais toujours aussi mal.

Il me fallut attendre les années qui suivirent pour apprendre à bien travailler, grâce à la connaissance acquise ici.

Je rencontrai une bande d'argentins avec lesquels je devins très copain.

On forma un groupe pour jouer mes compositions que je baptisai « Los Gatos Locos », les chats fous.

Les chats, c'est les jazzmen, ils s'appellent "cats" tout le temps.

On jouait un latin jazz sympa. Nacho à la basse, Sebastian au piano, Thomas à la batterie, Marcello aux percussions. Ils connaissaient leur affaire, biberonnés aux nombreux rythmes argentins traditionnels.

Nous fûmes sélectionnés pour participer à la « Guitar Night », beau concert dans la grande salle de Berklee qui est une salle nationale de standing.

Cet événement servait à mettre en valeur des guitaristes méritants, ce fut donc un honneur que je reçus, nous jouâmes deux morceaux et c'était déjà fini.

Frustrant.

Avec ce même groupe, nous participâmes à un concert underground dans les sous-sols aménagés d'une maison que se partageaient des musiciens dont un certain nombre appartenaient à d'autres écoles de la ville, moins connues mais plus prestigieuses.

Le réseau de Felician faisait partie de la distribution, Julian et Hamir, c'est dire si le niveau était élevé, c'était un rendez-vous au sommet, tous les caïds de Berklee étaient là. Il fallait y être. Nous jouâmes devant cette foule à côté de qui nous étions ringards.

Eux jouaient des choses beaucoup plus avant-gardistes, déconstruites, improvisées, complexes, techniques, virtuoses.

On nous applaudit poliment mais je fus dévasté par ma prestation, j'avais l'impression d'avoir très mal joué, que mes copains avaient assuré mais que j'avais perdu mes moyens, que je n'avais fait que de la merde. En réalité, j'avais joué comme d'habitude. C'est juste que là cela me parut mauvais en raison de l'ambiance extrêmement froide, de ces oreilles hostiles à tant de vulgarité, de leur virtuosité.

À l'issue de ma première année je reçus un prix que mon prof de guitare avait proposé et que le comité avait validé, le "Max Roach Award", du nom d'un... batteur !

L'essentiel c'était que je voyais la facture pour l'année d'après allégée de quelques milliers de dollars.

Pas de quoi changer la donne, il fallait toujours taper papy mamy. Ils étaient d'accord pour remettre un jeton dans la machine. Ouf.

J'occuperai désormais un "student position" un emploi étudiant à l'accueil du département guitare, qui allégeait aussi la facture.

La première année fut ponctuée par un événement tragique que j'ai tenu secret jusque là, ne le racontant qu'en de très rares circonstances, bien qu'il me hante depuis.

Il y a prescription désormais, je peux m'offrir d'alléger ce fardeau en le déposant à travers ces lignes.

C'est le premier Signe que j'ai reçu, le plus funeste de tous, avant une avalanche qui demeure en cours.

Je consacre un chapitre à suivre au sujet des Signes qui me tient à coeur, nous verrons que ces "coïncidences" troublante glanée dans bien des vies, n'ont rien de "coïncidences".

Nous verrons pourquoi et comment, en passant par la science.

Alors que je suivais mes études à Berklee, sur le point de me marier, ma fibre coureuse, libertine, libidinale était loin d'avoir disparu.

Ma femme eut à découvrir bien des aventures adultères que je lui infligeai à mon corps défendant, prenant grand soin, en vain à de nombreuses reprises, de les lui cacher.

Cette histoire, elle n'en a jamais rien su.

Si elle lit ce texte, elle le découvrira.

Mais elle n'a jamais rien lu de moi, depuis dix ans que j'écris, sauf, dans mon dos, quelques emails.

Privé de partenaire à Berklee, mes pensées ne tardèrent pas à fuir vers leur objet familier, j'en vins à chercher des "plans cul".

J'en trouvai un notamment qui aboutit à cette terrible histoire.

Il s'agissait d'une jeune femme de l'entourage d'un copain, la demoiselle aimait s'envoyer en l'air avec des inconnus.

Je fus à son goût et ma foi elle au mien, charmante bien que pas très jolie.

C'était une vraie américaine, du cru, une grande première pour moi, une bénédiction de la trouver si hospitalière.

Nous fîmes l'amour fort bien.

Puis je rentrai à la maison.

Je n'eus pas de nouvelles.

Curieux de savoir si elle avait apprécié mon étreinte, je sollicitais mon pote pour avoir des nouvelles de sa copine.

Je n'obtins pas de réponse.

Je songeai qu'elle souhaitait passer à autre chose, au suivant.

Il s'écoula ainsi entre une et deux semaines, puis un jour je reçus un coup de fil. C'était lui.

Sa voix indiqua immédiatement que quelque chose n'allait pas. Il avait une terrible nouvelle à m'annoncer.

Elle était morte.

Il était d'autant plus ému de me l'annoncer qu'elle a précisément quitté ce monde la nuit où je l'ai connue.

Ce soir là, quand elle s'est endormie, c'était pour la dernière fois.

Elle fut foudroyée par une rupture d'anévrisme pendant son sommeil, à vingt ans à peine, le truc le plus improbable soudain et cruel qui pouvait se produire.

Nous convînmes de nous retrouver dans mon quartier. Il me raconta tout.

Le choc pour lui-même, car c'est lui qui l'avait découverte sans vie au matin, venu la chercher, et pour sa famille.

C'était en plus une fille très "populaire" comme disent les américains, étudiante d'une grande école de Boston. J'eus accès à sa page Facebook qui était littéralement inondée de larmes, pleurée par des centaines de personnes.

Elle avait rejoint le néant d'où nous venons et où nous allons tous.

Suis-je la mort ?

Pourquoi ce terrible Signe, déchirant, en violation de toutes les justices ?

La mort est omniprésente dans ma vie, se signale sur ma route à chaque virage et ligne droite.

Cet épisode ne fait que cristalliser son poids sur moi.

La mort, j'ai appris à l'aimer.

Je l'aime à présent, j'attends qu'elle vienne m'embrasser je lui suis tout offert, elle est reine, impératrice, nos pouvoirs d'humains sont des pouvoirs de chiens dans la cour de la mort, qui aboient et qui mordent, font régner leur loi dans leur chenil et la mort les regarde satisfaite de toute cette chair en ébullition qui lui appartient, qui lui reviendra quand elle en aura décidé.

J'aime et respecte la mort infiniment.

Ce que je rejette avec violence, c'est sa confusion avec la vie. Chaque chose à sa place.

Faire l'amour, c'est la vie.

La mort frappe exactement quand bon lui semble, voilà tout.

Qui ne le savait pas, le sache.

Nous, chiens, l'évitons comme nous pouvons.

Et quand on ne peut pas, quand on ne peut rien, alors on ne peut rien, cela s'appelle l'impuissance, l'humilité, bienvenu parmi les chiens, parmi les humains.

La deuxième année j'emménageai avec Alex, mon nouveau pote, encore un saxophoniste comme Felician et Coltrane, alto ou ténor selon l'humeur si ce n'est soprano, Alexandre Terrier.

Je donne exceptionnellement son nom pour le récompenser et le sanctionner à la fois.

Pour le récompenser de son succès mérité, et le sanctionner pour sa présomption.

Il aimait me dire « tu verras Fabian, souviens-toi bien de ce que je te dis là, je deviendrai une star, on sollicitera ton témoignage parce que tu auras vécu avec moi à Berklee ».

Moi je pensais "oui on verra, tu seras surpris de découvrir mon destin" mais je me taisais bien.

L'idée de mon destin, alors, n'est en rien épanouie, je ne l'aurais jamais revendiquée.

Elle sera exacerbée au dernier degré par la maladie, les crises maniaques, qui ont levé en moi tant de mégalomanie.

Je ne sais pas si Alex est devenu la star qu'il était certain de devenir.

Le moins que l'on puisse dire est qu'il fait un joli parcours, il s'est fait un nom, a conquis une place au soleil sur la scène internationale.

Il a du talent, il avait déjà tout quand je l'ai rencontré, une excellente technique, un très beau son, de la musicalité, de la modernité.

Il écrit également, écrivait déjà très bien ce qui franchement ne gâte rien, de très belles compositions.

J'en suis sincèrement heureux pour lui, même si pour ma part je suis enfermé dans des enfers dont je passe la moitié du temps à penser que je sortirai triomphalement un jour et l'autre moitié du temps que j'y mourrai, le plus tôt possible.

En dehors de cela, j'ai quelques histoires désespérantes à raconter.

J'avais postulé pour intégrer un atelier de Hal Crook, le cadreur des cadours, le mentor ultime des génies et talents de Berklee, le prof numéro un.

S'il te prenait dans un de ses deux ou trois ateliers, tu entrais d'office dans la catégorie des top players, on devient ainsi presque bankable d'un coup.

Au mois d'août, pendant la pause, j'étais dans la mailing list des admis, il fallait se préparer à le rejoindre à la rentrée, j'étais fou de joie.

Quand vint la rentrée, j'en avais disparu, j'étais profondément abattu.

Je ne sus jamais pourquoi.

Il avait plus intéressant sous la main voilà tout.

J'assistai à un de ses cours ouverts sans audition, consacré à la modulation rythmique, un concept absolument diabolique qu'il maîtrise de façon surnaturelle avec son trombone, sur lequel je me suis arraché les cheveux longtemps avant de comprendre que ce n'était pas accessible à mon cerveau.

Il s'agit d'une triple couche rythmique.

On prend une pulsation, on prend la pulsation ternaire équivalente, on découpe le ternaire en séquences correspondant au binaire original, tout ça à l'intérieur d'une pulsation unique et d'une métrique claire.

Il le joue de façon limpide et le plus extraordinaire c'est qu'il n'a même pas besoin d'être accompagné, de pulsation référence, elle est inscrite dans son crâne et sa chair avec clarté surnaturelle.

Il improvise dans la première couche, dans la seconde, puis la troisième, saute de l'une à l'autre avec une précision étourdissante.

Le résultat est un be-bop du troisième millénaire.

C'est tout juste si j'ai droit au be-bop tout court, du bon vieux vingtième siècle. On joue des croches, on se débrouille pour les faire vivre, sur le temps, en l'air, les appuis sur des temps variés, on insère des triolets, quelques doubles, on est la plupart du temps en quatre temps, trois ou six parfois mais c'est presque rare, et hop le tour est joué.

Le jazz moderne explore beaucoup les « odd meters » comme disent les américains, les métriques alternatives et complexes. C'est un autre boulot qui m'est inaccessible aussi.

En sept temps par exemple, je peux évidemment tenir un rythme mais l'improviser, le varier en choisissant des notes en plus, je ne le peux pas.

A la fin du semestre avec Hal, je lui jouai sa modulation rythmique lors de l'examen, il me regardait la tête penchée, une expression neutre sur le visage. A la fin il me dit « I tried hard, I really tried to dig into what you were playing but there is just no way, you're playing random man, nothing like I requested ».

Il me donna quand-même une bonne note parce qu'à Berklee il n'y a que des bonnes notes.

Nous sommes des clients avant tout.

Au début de la deuxième année il y eut aussi une audition pour la place de guitariste dans le Big Band de l'école, très prestigieux.

Non seulement intégrer cette institution garantissait, comme un atelier d'Hal Crook, le statut de top player mais encore, ils faisaient une dizaine de concerts par an, cachets à la clé.

Nous étions trois guitaristes dans le paddock, l'un était américain, Jake, qui fit carrière peu après, dont la concurrence ne me faisait pas peur du tout, l'autre était israélien, qui fait certainement carrière parce que la diaspora est soudée mais parmi les jazzmen encore plus, or c'est le réseau qui fait la carrière, Nadav, un type très sociable qui avait l'air d'un sacré petit malin, avec du talent sans plus et moi, face à mes concurrents plus faibles que jamais, j'estimais avoir toutes mes chances.

Le jour de l'audition, Greg Hopkins, le patron, un trompettiste dont je suivais par ailleurs les cours de bebop, ressemblant fortement à Astérix le Gaulois, me fit boire une potion bien amère.

Alors que l'audition prenait fin, il vint me taper dans le dos avec un air admiratif et enthousiaste, qui ne pouvait que signifier, je n'en ai pas douté un seul instant, qu'il m'engageait.

Pas du tout !

Le chef d'orchestre avait dû flairer quelque chose chez moi, j'appris avec stupeur quelques heures après que nous étions convoqués une nouvelle fois !
Tout restait à faire.

Lors de la seconde audition, j'ai totalement sombré.

Exactement comme dans un cauchemar, quand ce qui arrive est le pire de ce qui peut arriver.

Je suivais un morceau sur une partition interminable et complexe, exercice que j'ai toujours cordialement détesté auquel je n'ai jamais été bon.
Je me perdis tout à fait.

Je n'avais plus la moindre idée d'où nous étions et je dû m'arrêter en plein milieu car les harmonies étaient hyper complexes, je n'avais plus la moindre idée des notes que je devais jouer.

Ce fut mon erreur, je n'avais qu'à donner le change, en jouer tout un tas qui, de toutes façons, étant données les tensions harmoniques, sonnaient faux ou juste selon l'oreille mais pas selon la grille (trame harmonique), obscure en soit.

Au lieu d'assumer de jouer « out » ce que j'aurais pu réussir parce que cela, je sais le faire pas mal, je m'arrêtai carrément pour déclarer forfait.

Les autres musiciens, nombreux, assistaient impuissants au naufrage. Ils ne m'ont pas achevé, leur message était sans mépris.
L'un d'eux me dit que j'aurais dû continuer à jouer coûte que coûte, ne jamais abdiquer, rendre les armes.

Je n'avais malheureusement jamais reçu cette philosophie en héritage jusque-là.

Je n'eus pas de troisième chance, mon attitude avait été rédhitoire.
Jake remporta le gros lot.

Je voulus mourir, et puis je m'en suis remis. Mais je n'avais pas encore bu le calice jusqu'à la lie.

En deuxième année, j'ai aussi rencontré Julian Lage.

Il n'avait pas vingt ans, il était invité par Berklee à suivre ses cours gratuitement pour le prestige de l'établissement car c'était déjà une star à l'époque.

Aujourd'hui c'est devenu une grande star. Un guitariste il est vrai prodigieux, il l'était déjà.

Il est au top de la crème sur la scène mondiale.

Très gentil, réservé, timide, je parvins à lui proposer une session en duo qu'il accepta.

Le duo est un exercice classique des guitaristes de jazz, qui peuvent tour à tour s'accompagner, créer ensemble des rythmes, des harmonies intéressantes.

Il aima jouer avec moi, me complimenta beaucoup.

Je n'en pris pas grosse tête parce que j'étais trop suspicieux, cette façon qu'ils ont de passer de l'huile partout tout le temps mais rétrospectivement je suis persuadé qu'il était sincère.

Il accepta d'ailleurs, pour preuve, de me retrouver pour une seconde session. Là, il tenta de me faire jouer des choses à lui, pour voir si on pouvait aborder ses compositions, cela aurait été plus intéressant à ses yeux que les standards, dont il soupait assez.

Ce fut une catastrophe.

Je me révélai incapable de jouer les parties qu'il me montrait, je ne comprenais plus rien, j'étais perdu une fois de plus.

Il en fut profondément agacé et ne m'adressa plus jamais la parole, me snobant ostensiblement bientôt.

Décidément ce serait pas mal que je me trouve un autre métier qu'en dis-tu cher lecteur ?

C'est fait, j'ai abandonné toute vocation de musicien.

Mesure-t-on cette violence? Etre sanctionné pour sa médiocrité aussi brutalement, est-ce commun ?

Pour me consoler j'eus droit à deux petits quart d'heure de gloire, de ceux qui vinrent, avec perversité, me dissuader de renoncer, pour un résultat final raté encore plus tragique.

Le premier de ces petits bonheurs d'orgueil vint de Joe Lovano, une très grosse sommité du saxophone qui enseigne à Berklee.

J'étais dans son atelier.

On livrait chacun, élèves, une petite prestation avec des copains qu'on invitait, il proposait une critique.

Je jouai en duo avec un contrebassiste japonais un standard de bebop "Milestones", sur lequel je travaillais à l'époque, il se joint à nous au milieu du morceau pour faire un solo, c'était un événement.

Il déclara qu'il avait été attiré par mon son qui lui avait donné envie de jouer.

Mes chevilles accusèrent le coup et comme d'habitude, il n'y eu jamais la moindre suite.

Le second petit bonheur narcissique de musicien que je récoltai fut semé par Mick Goodrick, reconnu comme le plus grand pédagogue de la guitare jazz, je suivais l'un de ses ateliers.

Un jour, alors que chacun notre tour nous faisons un solo en classe, à la fin, il regarda l'un de nous, puis lui demanda « What are you thinking about ? ».

L'élève en question fut surpris de la question.

Avant qu'il n'ait le temps de répondre, Mick enchaîna « I know you'd like to sound like that guy, me too, I'd like to ! ».

Il parlait de moi.

Je fus tellement sidéré qu'il puisse se produire une telle chose que je ne laissai pas l'orgueil en profiter.

En fait je ne comprends toujours pas ce qui s'est passé dix ans plus tard.

Je sais que j'ai abandonné tout espoir de devenir autre chose que ce que je suis et que ce que je suis ne fut pas assez pour faire de moi un guitariste de jazz professionnel.

L'anecdote qui suit est tellement folle que mon orgueil n'en a pas vraiment profité non plus.

Je participais comme souvent à une jam session réunissant les meilleurs musiciens de Boston, incluant ceux, nombreux, du prestigieux New England Conservatory, mieux côté que Berklee sur la scène jazz.

Je n'avais pas le niveau pour être là mais je m'accrochais, j'avais droit à des petits sourires condescendants ou moqueurs pour seule exclusion.

Un soir je gagnai la scène guitare en bandoulière, me préparant au "down beat" quand un type me sembla dans la salle fixer son attention sur moi.

Le morceau commença et quand vint mon solo, il se leva de sa chaise lançant ses bras et son regard en l'air, comme s'il remerciait le Seigneur de ce prodige dont j'étais visiblement l'incarnation.

Pendant tout mon numéro il s'agita, inclinant la tête en fonction des notes que je jouais, comme possédé par ma musique.

Cela m'a énormément motivé pendant ma prestation, je n'ai pas retenu, sur le coup, le caractère psychiatrique de la chose, il était pourtant manifeste.

En regagnant ma place à côté d'Eitan qui était venu avec moi, il me fit remarquer le fou qui s'était distingué, ne réalisant même pas que c'était mon solo qui avait déclenché son transport.

Moi, je m'en souviendrai toute ma vie.

Quand la folie me gagne moi-même, je songe que c'est un Signe venu m'annoncer que je suis un prophète, deux ans avant la maladie.

Eitan mériterait un volume entier. D'ailleurs, il me mentionne longuement dans un des siens.

C'était un thésard en résidence, pour un second doctorat je crois déjà, bien qu'il fût jeune, pas beaucoup plus vieux que moi, dont le sujet portait sur la pédagogie du jazz, raison pour laquelle il avait été admis à assister à un certain nombre de cours dont l'un de ceux que je suivais, où je l'ai rencontré.

Il était, il est toujours d'ailleurs même s'il ne souhaite plus être en contact avec moi, israélien.

Nous devînmes amis, très amis, nous passâmes des heures entières, nombreuses, fréquentes, à refaire le monde.

Il était aussi trompettiste honnête, je fus amené à l'inclure dans un des mes projets.

Nous parlions vraiment de tout, politique, métaphysique, philosophique, art, musique.

Nous avons beaucoup évoqué Israël dont je connaissais vraiment peu de choses. Il était très à gauche, je ne sais pas s'il l'est resté autant aujourd'hui.

Il est retourné vivre en sa terre natale après m'avoir confié qu'il la fuyait par tous les moyens, véritable raison de ses thèses successives aux USA.

Il eut un discours extrêmement critique envers son pays. Il m'en voudra s'il apprend que je retranscris les propos qu'il a tenus parce qu'ils étaient confidentiels et je les utilise en quelque sorte contre Israël aujourd'hui.

Il estimait que les israéliens étaient tous fous. Que le pays était gagné par une hystérie collective probablement irréversible, mûrie pendant les années où furent perpétrées de nombreuses séries d'attentats notamment sur les marchés.

Comme le territoire est minuscule, c'est une fournaise paranoïaque dans un monde ultra hostile, m'expliquait-il.

Il estimait que les gens n'étaient pas en mesure de réfléchir un seul instant étant donné leur état mental collectif et il proposait une solution radicale.

Il prit bien soin de préciser qu'il n'aurait pas accepté de tels propos de la part d'un étranger mais s'il en avait eu le pouvoir, si on le lui en avait confié la responsabilité, il aurait fermé Israël.

Il aurait dit « Ecoutez les gars, vous aviez un rêve, ça a très mal tourné, il faut repartir à zéro, on se barre de là et on va voir ailleurs si l'herbe est plus verte ».

Voilà ce que pensait Eitan, soit dit en passant l'homme le plus intelligent auquel j'ai jamais eu à faire.

Notre amitié survécut à Berklee mais pas longtemps, j'ai dû dire ou faire quelque chose qui l'a énervé au cours d'une de mes crises, il n'a plus voulu communiquer avec moi.

J'espère que ce n'est pas à cause de propos sur Israël mais je me dis que c'est sûrement ça.

Si ça se trouve, pas du tout, je ne sais pas. J'aimerais résoudre l'énigme un jour. Je voudrais tant le retrouver.

La corde au cou

Mes noces avec Sonia surviennent donc l'été séparant mes deux années à Berklee, noces qui avaient été disposées ici pour garantir mon retour à ses côtés après Berklee, en échange de la deuxième année ajoutée au planning en cours de route.

Sonia avait décidé, en me rencontrant, alors que son horloge biologique sonnait la charge à tue-tête, que je deviendrais, après l'avoir épousé, le père de ses deux enfants car elle en voulait deux. Pas un ni trois, deux. Des filles de préférence. Malgré mon immense réticence, ma terreur devant la perspective, et de devenir époux, et de devenir père, elle obtint magistralement gain de cause sur toute la ligne.

La cérémonie fut une satire implacable.

Quelques jours avant la date fatidique, son grand frère lui passe un coup de fil. Il a quelque chose de très important et urgent à lui dire. Il veut lui parler face à face, lui donne rendez-vous dans un bar.

Là, il lui dévoile le pot-aux-roses ; en déplacement professionnel, sur la télé de l'hôtel, il m'avait vu apparaître dans mon plus simple appareil.

Il n'était pas le seul dans ce cas-là, après mes expériences "d'acteur" j'ai reçu nombreux témoignages de ce type. "Je t'ai vu à la télé !" Dans des films porno ou érotique.

L'histoire ne dit pas si mon beau-frère m'a découvert dans un contexte "hard" ou "soft".

Ce dont il se devait, c'est d'en avertir sa soeur.

Elle était au courant, je lui avais tout raconté de ce passé, ce qu'elle lui répondit. "Alors si tu sais, c'est ton choix, c'est votre affaire" en a conclu son frère.

Il prit toujours soin de ne rien laisser paraître de cet épisode, mais je sais pertinemment qu'il me juge un très mauvais parti et, très franchement, il a parfaitement raison.

Le jour J, je me rendis à la mairie comme on va à l'échafaud, me disant à chaque instant que cela ne se produirait pas mais cela se produisait inexorablement.

De mon côté, je venais avec une généalogie totalement éclatée.

Les parents de mes parents s'étaient déjà séparés les uns des autres juste après procréation, mes parents ne s'étaient jamais mariés et avaient pris congé l'un de l'autre juste après m'avoir conçu, fils unique pendant six ans.

Je ne connaissais du couple pérenne que de rares exemples étrangers à ma famille, étrangers à ma conception.

Mon grand-oncle, le frère de mon grand-père sénateur, avait déserté son foyer la nuit de noce même, n'avait jamais cessé, sans se dissimuler, de courir frénétiquement au long de son mariage qui devait durer jusqu'au trépas.

Il fut d'ailleurs invité au mien, il apportait une tonalité déjantée, accentuée par un début de sénilité propre à la désinhibition.

Il me souhaita beaucoup de maîtresses, paradait chez moi à moitié nu allongé sur le sofa pendant que tout le monde s'affairait autour de lui, imperturbable. J'étais si heureux qu'il soit là, il allégeait considérablement mon atmosphère.

Sonia, elle, vient d'une souche dépourvue du moindre divorce, de la moindre séparation, jamais personne dans sa généalogie entière.

Sonia est la troisième d'une fratrie de six. Elle a une grande soeur, l'aînée, un grand-frère, une petite soeur, un petit frère et pour finir une petite dernière qui était encore ado quand je fis leur connaissance.

Ils sont de parents algériens, la mère kabyle, le père algérois mais d'ascendance en partie kabyle aussi. Ils sont venus s'établir en France alors qu'elle portait la première si je ne m'abuse.

C'est ici qu'ils élevèrent leurs enfants français, dans le double respect de l'identité algérienne et française, malgré les conflits que cet alliage représente avec son lourd passé.

Depuis, la mère a pris la nationalité française mais pas le père. Pourtant c'est elle qui retourne sans cesse dans sa ville natale et chérie, lui qui reste planté sur le plancher des vaches gauloises.

Mais ceci explique sans doute cela, il est plus confortable de rentrer en France avec un passeport français.

C'est elle la patronne chez elle, un caractère beaucoup plus trempé que celui du père qui jeune déjà, était doux, ne s'emportait presque jamais, encore moins en vieillissant.

C'est un homme d'une gentillesse rare.

J'ai dit que c'est elle qui portait la culotte mais cela ne l'empêche pas d'avoir à l'égard de son mari les gestes de soumission impliqués dans la tradition, quand elle est à Paris avec lui elle le sert toujours, lui, jamais.

Sonia n'a pas hérité le moins du monde de ce type de schéma, elle est totalement occidentalisée, d'autant plus qu'elle a, en quelque sorte, une seconde famille en Hollande, où ses parents ont envoyé toute la fratrie auprès de foyers d'accueil pendant les vacances, pour leur ouvrir l'horizon et leur permettre un voyage qu'ils ne pouvaient leur offrir par leurs propres moyens.

Grâce à cette association caritative, Sonia acquit une triple culture, algérienne lointaine, française et hollandaise. Elle parle néerlandais couramment et sans une pointe d'accent étranger depuis l'âge de quatre ans.

Elle fut la plus assidue de la fratrie à retrouver les siens là-bas, avec qui elle conserve des liens étroits.

La mère a veillé à transmettre le Coran à ses enfants comme elle a veillé à leur éducation en général mais cela n'a pas vraiment pris, la plupart des membres de la fratrie sont peu concernés à ma connaissance, Sonia moins encore que les autres.

Elle a bien tenté de les marier tous à des ressortissants algériens, au moins des musulmans mais il n'en fut rien, pour aucun d'eux.

Un autre beau-fils est même aussi juif que moi, à moitié.
Les autres sont de purs représentants de l'Europe laïque d'ascendance chrétienne.

Dans un premier temps elle fut contrariée par la tournure des choses voyant qu'aucun de ses enfants ne prenait le chemin désiré mais elle n'en garda aucune amertume ni frustration, faisant contre mauvaise fortune bon cœur.

Ni les gaulois ni les juifs n'ont jamais été ses ennemis, y mêler son sang n'avait rien de dégradant.

Elle se contente, pour exprimer sa solidarité avec les combattants qui ont glorieusement libéré l'Algérie, de boudier l'équipe de France dont elle souhaite systématiquement la déroute quel que soit le sport, car sa victoire est celle de l'empire sur son pays meurtri.

L'un de ses fils est aussi fervent supporter des bleus que moi et nous aimons la narguer quand nous gagnons, comme elle aime pérorer en cas de défaite.

Elle est très politisée, dans le bon camp. Elle est une militante qui s'ignore bien qu'elle soigne ses sujets en les étudiant délibérément, c'est une femme intelligente.

Pieuse, elle a accompli il y a peu son pèlerinage à la Mecque. Depuis elle se voile discrètement, ce qui n'était jamais le cas avant et elle passe encore plus de temps en Algérie. Je ne la vois presque plus.

·
Tout le monde m'accueillit à bras ouverts dans la famille de Sonia.
Cela ne faisait qu'accentuer la pression, c'était sans retour, sans échappatoire, j'entrais dans un processus qui m'échappait complètement.

Sonia et sa mère ont entièrement pris en charge les préparatifs devant l'absence de concurrence dans ma famille, en y prenant plaisir car la mère aimait marier chacun de ses enfants et Sonia s'éclatait comme une folle malgré mon absence totale d'investissement et mon absence tout court à Berklee.

Le jour fatidique arriva, la cérémonie à la mairie, dont je me souviens bien, fut un pur calvaire. Sonia d'ailleurs me sentant défaillir dut me secouer un peu pour me ramener à mon devoir, il fallait endurer dignement l'énumération des charges que l'on plaçait sur mon malheureux dos voué et fatigué.

J'aurais voulu arracher sa feuille à l'adjointe du XIIIe et la déchirer avant de la piétiner en hurlant qu'ils aillent tous au diable, le déluge, la mort plutôt que cette exécution perverse.

Je restai stoïque jusqu'à la fin, prononçant le « oui » sans trembler. Il venait pourtant d'outre-tombe.

Sonia ne le savait pas encore mais elle était enceinte depuis deux semaines.

Léa naquit dans la douleur le 30 mars 2007, quelques semaines avant la fin de mon cursus à Berklee, pendant Spring Break ce qui était une immense bénédiction. Je l'aimais déjà pour ne presque pas m'avoir fait rater de cours.

La voyant sortir du ventre de sa mère, je pleurai toutes les larmes de mon corps, des larmes d'amour. Je m'étais demandé si cela se produirait, car je savais que mon propre père en avait fait autant pour moi. Je songeais que je l'imiterais peut-être, mais sans doute pas puisque que je m'y attendais. Ce fut bien le cas.

Elle fut bientôt diagnostiquée hypotonique, et à peine plus tard TDAH, présentant d'importants troubles de l'attention.

Ces difficultés cognitives sont à l'origine d'un calvaire, celui que je lui ai infligé et que j'ai moi-même enduré, fortement favorisé par ma maladie bipolaire mais le dépassant.

J'y reviendrai.

L'événement le plus marquant qui sépare la naissance de mes deux filles, la seconde étant le déclencheur de mes troubles bipolaires, est l'épisode que je vais à présent narrer.

La Croisade

Rentré à Paris, je me mets à tisser un réseau comme je ne l'avais jamais fait auparavant.

Est-ce le fruit d'une assurance nouvelle, de retour de Berklee où j'avais fréquenté la crème mondiale ? En tout cas ce n'était pas le prestige de ce CV en soi, car cela ne suffisait certainement pas. Les musiciens savent que cette école est d'abord du business.

Notamment, je me rapprochai de la scène manouche, y compris de son élite.

Le "jazz manouche" est le jazz à la française, à la parisienne, héritée d'une idole absolue, Django Reinhardt.

Là où il n'y a pas de meilleur jazz américain qu'à New York et dans une moindre mesure Boston, il n'y a pas meilleurs virtuoses du style français, ni même d'aussi bons qu'à Paris.

Le guitariste qui a fait une entrée fracassante dans ma vie est l'un d'eux. Un grand de sa discipline, admis et respecté comme tel.

Je l'appellerai Stéphane. Exceptionnellement je dissimule son prénom.

Un soir je me trouvais chez lui en compagnie de deux de ses copains, son accompagnateur attitré et un guitariste manouche argentin légèrement célèbre.

Nous prenons les guitares, je joue « What is this thing called love » avec l'argentin en duo, je fais un super solo et les deux auditeurs, Stéphane et son sbire,

manifestent leur enthousiasme devant ce que je venais de jouer, visiblement très séduits.

La soirée commençait sous les meilleurs auspices. Cela ne dura pas, décidément.

Je songeai que je devais être sur une bonne voie, que j'avais peut-être une place à prendre dans ce circuit, qui était hospitalier, il est vrai que j'étais unanimement apprécié.

Mais non, toujours pas le moins du monde.

Bientôt, mon réseau naissant serait atomisé, portant les conséquences du désastre jusqu'à aujourd'hui, alors que j'écris ces lignes, plus de dix ans plus tard.

Je ne veux plus être musicien, mais si je le voulais, ce serait impossible en grande partie à cause de ce qu'il s'est passé à ce moment-là.

Ce même soir, plus tard dans la discussion j'en vins à mentionner mon ascendance juive.

Je constatai avec surprise qu'il y avait là matière à toute une discussion.

Je ne relevai pas l'anecdote, loin d'imaginer qu'une terrible déflagration se préparait.

Je pris congé de ces messieurs sans creuser la question car j'avais à faire.

Tout se produisit ensuite sur Facebook.

J'ai oublié le motif initial de l'altercation.

Nous étions dans un contexte d'agression par Israël du Liban, les esprits étaient hautement échauffés.

Une bagarre numérique éclata comme un orage qui devait durer des semaines, des mois, des années.

Cette rixe originelle m'opposa à Stéphane, X son larbin (son accompagnateur) et Massoud l'Ataraxique, son vrai pseudo, ainsi baptisé sur Facebook, ataraxique comme je suis bonze.

Je ne me rappelle plus de son vrai nom, c'était un ami proche de Stéphane dont j'ai ignoré l'existence jusqu'à ce qu'il me vole dans les plumes comme un chien enragé, ce qu'il était littéralement.

Ces trois âmes égarées avaient sombré dans un trouble dont je ne connaissais encore ni la nature ni le caractère massif, embrassant et embrasant une génération entière : le dieudonnisme.

Massoud était noir comme aucune photo sur son compte ne l'indiquait, il me le fit savoir comme il m'aurait annoncé qu'il était séropositif et que par conséquent la médecine c'était de la merde, il était noir et par conséquent, blanc et surtout blanc juif, j'étais sur Terre pour essayer de l'asservir, de le priver de dignité.

Il était un résistant, insoumis, par conséquent il me traquerait jusqu'en enfer.

J'étais, par nature, dans mon ADN et celui de mes enfants bâtards, de mèche avec toutes les puissances obscures de cette planète, membre du Grand Complot qui visait à instaurer le Nouvel Ordre Mondial à la solde des banquiers juifs, suppôt de Satan qui judaïse le monde cosmopolite, visant à asservir les noirs toujours davantage.

J'étais la preuve que cette société méprisait les noirs, puisque j'étais juif, j'étais complice de ces subtilités de langage criminelles : ne dit-on pas racisme et antisémitisme ?

N'est-il pas beaucoup plus grave d'être antisémite qu'être raciste ?

Comme il avait raison au demeurant.

Seulement, vraiment, je n'y étais pour rien, le condamnais moi-même, mais ça, il lui était impossible de le concevoir un seul instant.

J'essayais de faire valoir le fait que j'étais aussi étranger aux méchants que peuvent l'être les gentils mais tout ce que je disais prouvait mon amour du Grand Complot Sioniste... sionique ta mère.

Stéphane, sous son emprise affective et intellectuelle, ainsi que X, le petit larbin, m'ont chassé à trois.

Massoud en pointe, Stéphane sur une légère réserve mais entièrement voué à l'Ataraxique qui l'avait marabouté et X suivait en suiveur enthousiaste, toujours ravi de montrer à quel point il pensait que j'étais vilain.

Nous remplissions ainsi les colonnes de Facebook, j'étais aspiré dans la lutte, ils l'étaient autant que moi.

Le dieudonnisme se nourrit de la réalité.

Il est vrai que vouloir à toutes forces séparer le racisme de l'antisémitisme tend très fortement à criminaliser l'un davantage que l'autre, et que l'arbitrage penche toujours du même côté.

Pour être un intellectuel ou un politique autorisé en France, il faut déclarer sa haine de l'antisémitisme comme préalable.

Le racisme est nettement moins pénalisé dans les consciences prescriptrices d'opinion.

Marine le Pen oui, qui drague les juifs avec ardeur pendant qu'elle s'en prend aux musulmans, noirs et arabes. Dieudonné non, qui s'en prend aux juifs, pendant qu'il glorifie noirs et arabes musulmans.

Le CRIF est un dîner obligé pour quiconque s'intéresse aux cercles du pouvoir quand l'Islam de France est un problème parce qu'il existe ou parce qu'il n'existe pas.

Les grands banquiers ont une certaine tendance à être très juifs, noirs et arabes musulmans, jamais, cela associé à Israël et les palestiniens, à la mythologie paranoïaque antisémite traditionnelle, on obtient le dieudonnisme à qui l'on couperait les vannes en équilibrant le statut et la représentation des religions dans notre pays.

J'utilisai un jour, pendant cette rixe qui dura des semaines, pour tenter de faire valoir raison, le poème de Senghor « Seigneur Dieu pardonne à l'Europe Blanche » évoquant quatre siècles et maintenant cinq, de meurtrissure indélébile.

Ce fut le seul élément à être entendu, Senghor n'était étonnamment pas à la solde du Grand Complot.

En tant que chef d'Etat il aurait dû.

Obama, lui, était un fils de pute invétéré.

Je me battais absolument seul, la solitude étant la seule compagnie que j'accepte au combat, personne de toutes façons n'a manifesté la moindre solidarité à mon égard car je n'étais rien, et eux, tout.

Je me battais comme le Lion de Belfort.

De loin, l'un était meilleur que les autres, c'était moi.

Ma langue et mon intelligence les éclaboussait, leur frustration n'en devenait que plus grande.

Ce Massoud, cependant, sur le chemin de la raison, aurait été bon.

Je me battais, j'en étais persuadé et j'avais bien raison, pour la cause de la justice et de la vérité.

Face à ce type de discours, tourner les talons d'un air hautain est aussi ridicule que de le prononcer.

Si l'on ne sait pas répondre, c'est que l'on ne sait pas ce qui est juste et vrai, qu'il faut donc envisager de se tromper du tout au tout.

Je mettais un point d'honneur à rendre coup pour coup, je ne laissais pas un centimètre carré de territoire vierge de mes assauts.

J'aime ça. Ca m'excite comme le sang excite le requin.

Plus ça allait plus je cognais fort, plus je voulais triompher. J'obtins la récompense dont j'avais besoin.

Un jour je commentai un post qu'une amie proche de Stéphane avait publié, toujours sur facebook.

C'était une proposition philosophique sur la nature de l'amour, dont j'ai oublié la substance.

Je me souviens que cela m'a inspiré et que j'y suis allé de mon commentaire provocateur espérant que ça morde, que Stéphane vienne me réfuter, saisir cette occasion de montrer comme je ne comprenais rien à rien.

Le piège fonctionna à merveille, Stéphane se jeta tout entier dans la gueule du loup, sans mesurer le danger un instant, il fut fauché net.

Alors que s'engagea notre controverse en direct, il dit, deux commentaires plus bas, l'inverse de ce qu'il avait énoncé deux commentaires plus haut.

Il était pris, fait comme un rat.

Je tenais ma revanche, magistrale. Car ce même Stéphane, six ans plus tôt, alors que je faisais mes toutes premières armes et qu'il était déjà virtuose, se moqua de moi ouvertement devant l'assemblée hilare.

Je ne l'ai jamais oublié, naturellement, même si j'avais pardonné devant son respect nouveau.

La musique était à lui mais l'intelligence à moi.

Que cela se sache !

Tout le monde le sut étant donnée l'exposition du lieu Facebook où cela se produisit.

Il eut la dignité de ne pas effacer la conversation, ça ne m'étonne pas de lui parce que c'est un type qui a des couilles, cela je n'en ai jamais douté.

Quand Massoud constata le désastre, il m'injuria plus crûment encore qu'il ne l'avait fait jusque là, c'était autant de douces louanges pour mes oreilles, c'était moi le plus fort et de loin.

Stéphane intervint pour dire qu'il était d'accord avec Massoud, j'étais un mangeur de merde, mais il avait perdu, c'était le jeu on ne pouvait pas me le reprocher.

Hé oui, perdu.

Parce que nul sur cette planète ne peut gagner à ce jeu face à moi.

Je n'ai jamais, jamais, jamais une seule fois, ni sur internet ni ailleurs, perdu au jeu de la vérité, celle que l'on est capable d'énoncer en réfutant celle de l'autre, jamais parce que je suis un monstre d'intelligence, de rationalisation, de compréhension de la condition humaine, de créativité idéologique.

Suite à cette remise à l'heure des pendules, les choses se tassèrent, progressivement je ne les vis plus dans mon champ de tir.

J'avais vaincu, je n'avais plus envie de me battre.

Les années passèrent. Quand je revins un jour, au summum de mon délire mystique et maniaque, clamer que j'étais un prophète, toute sa bande me rua dans les brancards.

Mais Stéphane resta consciencieusement à l'écart, se contentant de déclarer qu'il savait qui j'étais, une merde, pas un prophète.

Il n'est jamais venu essayer de me réfuter.

Massoud s'abstint tout à fait de m'insulter alors que je lui offrais un boulevard.

Même fou, même délirant je mate n'importe qui, n'importe quand sur l'échiquier du verbe.

Ces gens le savent qui ont eu affaire à moi. Une fois, jamais deux.

Je suis un chien puissant et fou, assommez-le, ses mâchoires resteront fermées sur les os de sa proie jusqu'à obtenir justice.
Je suis rompu au combat de rue numérique, j'ai désintégré des dizaines et des dizaines d'ennemis et adversaires sans jamais me mettre en danger un seul instant.

J'en ai vu tant et tant repartir la queue basse, effacer leurs messages de honte d'avoir été humiliés par la puissance de mon verbe percutant, incisif, je sens et saisis la faille tout de suite et j'y introduis mon TNT, je cherche la merde partout où je peux la trouver.

Je cherchais.

J'en ai foutu un paquet considérable en quelques huit ans d'exercice à temps plein.
Je n'ai jamais été mouillé plus qu'il n'en faut pour prendre une bonne douche et passer au suivant.

Je me suis largement calmé à présent, écrire m'apaise, je veux dire écrire des "livres" au lieu d'écrire des joutes.

J'ai simplement acquis la certitude d'être idéologiquement invincible.
De là à imposer mon idéologie au monde, reste un fossé à franchir.

Il faudrait déjà que le monde prenne connaissance de mon indispensable pensée. Je n'ai pas d'autre obsession que de le lui faire connaître.
J'en suis loin, très loin. Si loin. Voilà la cause principale de mon désespoir.

Les deux pôles de la souffrance

Ma maladie démarre le 01/11/2009.

Oui, à cette date précise, celle de la naissance de ma seconde fille, Luna.

Tout avait bien commencé car elle vint au monde comme une lettre par la poste et ne présente aucun trouble d'aucune nature, tout au contraire de sa grande soeur.

Mais sa venue enclenche ma violente destruction.

La naissance, le burn out et le Prozac

A l'arrivée de mon second enfant, je fis un burn out.

Tout le monde ne sait pas de quoi il s'agit, c'est une extinction des feux, un spasme violent actant une rupture brutale, un plomb qui saute et paralyse tout le système, comme le dernier fusible avant la mort.

On ne peut plus rien faire, on tient à peine debout, on ne souhaite que fondre, se désintégrer, se carapater, disparaître.

Une naissance est censée être joyeuse et c'est ce décalage qui déclencha la crise, entre ce que je vivais et ce que j'étais censé vivre.

Pourtant je pensais que cette fois, je ne pleurerais pas à l'accouchement, c'était impossible que cela se produise une seconde fois, pensai-je. L'effet de surprise ne pouvait plus fonctionner. Or je fondis en larmes abondantes en découvrant cet enfant qui était nôtre et mien. Exactement comme pour sa soeur.

Je sus dans l'instant que l'amour que j'éprouvais était aussi inaltérable qu'inconditionnel, éternel. Une telle certitude tombée sur le coeur est un choc affectif, un sentiment de plénitude merveilleux.

Mais le lendemain je commençai à me sentir mal.

Ce bébé était infiniment adorable, j'étais content de l'avoir mais je ressentais un insidieux malaise. En fait, je n'étais pas heureux du tout.

L'ombre s'accumula rapidement, les nuages se superposèrent les uns aux autres et bientôt il n'y eu plus que le néant, au fond de mes tripes et le chaos dans mes veines, je ne fus plus que haine de mon destin et de ma vie.

Qu'avais-je accompli?
Rien!

Dieu m'en était témoin, tout ce que j'étais foutu de semer sur Terre c'était mon sperme, j'étais censé me réjouir de mon engeance mais elle ne faisait que me rappeler à quel point j'avais échoué en tout, à quel point j'étais passé à côté de ma vie, coincé dans un rôle de père que je n'avais pas la force d'assumer un instant.

Ce fut la dépression la plus violente de mon existence.

D'autres viendront, terribles, de pire en pire. Mais là j'ai découvert ce que c'était que d'être deux genoux à terre, c'était la toute première fois. Même quand je songeai très sérieusement vers vingt ans à me donner la mort, ma détresse était sans commune mesure avec ce désespoir en raz-de-marée.

Je ne pus ni bouger ni voir quiconque pendant plusieurs jours, annulant tous mes cours, tous mes rendez-vous.

Devant une telle tragédie, parce que je ne pouvais pas me permettre de me laisser aller en pareilles circonstances, je me résolus à faire ce que j'avais toujours rejeté jusque-là : recourir aux antidépresseurs.

J'avais déjà considéré la chose par le passé mais j'avais toujours préféré faire face, la perspective de me suicider servant de fusible.
A présent, il était beaucoup trop tard pour me suicider, j'avais fait deux enfants et leur mère comptait sur moi.

Je ne savais rien des antidépresseurs, de leur effet. Il fallait que j'essaie puisque je n'avais pas d'autre option et que je *devais* réagir.

Je me fis prescrire du prozac par téléphone et par le médecin de famille à Belfort qui nous connaissait bien ma mère, mon frère Théo et moi.
Il m'avertit que cela mettrait deux semaines à faire effet, me garantit que cela m'éloignerait de mes idées noires.

Il ne se doutait pas du résultat de sa prescription.
Moi non plus.
Personne.

C'est un déclencheur assez typique des troubles bipolaires, les antidépresseurs. Or le prozac est le plus puissant de tous. Encore faut-il se douter que le terrain est favorable, et à ce point.

Les deux semaines d'attente avant l'effet de la molécule passèrent sans encombre parce que j'étais soulagé devant la perspective d'être soulagé.
Puisque ce médicament agirait sur mon humeur sans faute, me promettait-on, alors j'étais sauvé.

Presque jour pour jour à l'heure dite, je commençai à ressentir quelque chose.

Je me souviens parfaitement de l'endroit où j'étais, de ce que je faisais.

J'étais allé voir un ami en concert, un batteur dont je reparlerai parce qu'il est un grand pourvoyeur de Signes, qui accompagnait Anis, bel artiste de chanson française, belle prestation.

C'était à la fin du spectacle, quand tout le monde se dispersait, que je me sentis subtilement porté.

Cela montait par à-coups exactement comme... les psilo ou le LSD !

De fait, j'étais maintenant propulsé par vagues, doucement, progressivement et bientôt je serais porté au sommet, comme un trip qui ne s'arrête jamais, se confirme jour après jour, semaine après semaine.

Cette montagne russe, un trip succédant à la plus profonde dépression, fut un immense choc, une expérience cognitive parfaitement inédite et infiniment riche en enseignement.

Avoir vu la vie aussi obscure et la voir l'instant d'après aussi lumineuse, cela faisait de moi un voyageur dont je ne pensais pas le trajet possible.

Cela signifiait que tout était histoire de perception et que je pouvais donc modeler à ma guise toute chose.

Je pouvais sculpter ma vie selon ma fantaisie, choisir de la voir merveilleuse et la rendre ainsi par mon seul regard sur elle.

Je décrétai que j'avais traversé le miroir, tel Alice, prénom d'une de mes plus belles conquêtes d'ailleurs, j'étais à présent en un monde merveilleux.

Je me sentais tout aussi invincible que sous hallucinogène, au cours de mes expériences passées, mais sans descente, sans lendemain douloureux, je resterais ainsi pour le restant de mes jours, j'en étais persuadé.

A présent j'étais le plus heureux des hommes, j'allais entreprendre mille choses toutes plus extraordinaires les unes que les autres.

Tiens par exemple, je vais chanter et faire aussi des one man show, voilà que j'écris un spectacle, je raconte que je viens faire ma psychanalyse mais c'est lui, public, qui paie pour y assister.

Plus tard j'ai vu qu'un humoriste avait eu la même idée, ou me l'avait piquée.

Je donnai un spectacle au Bizart, ça ne s'invente pas, dans le XIe qui a fermé depuis longtemps on pouvait y faire ce qu'on voulait. Un endroit précieux.

Je fis salle comble et régalai les convives.

Tout me souriait j'étais enthousiaste en tout, à tel point que ma femme me fit observer le caractère étrange de mon comportement, ça ne pouvait pas tourner rond.

Elle ne s'en plaignait pas trop parce que cela me rendait gentil avec elle.

En effet, de tous temps avec ma femme, notre relation étant fort conflictuelle au demeurant, mieux je vais, plus je lui suis agréable, et inversement.

J'étais en pleine crise qualifiée par les médecins de maniaque mais je ne le savais pas.

C'était le premier acte du cycle bipolaire que je venais de déclencher avec le prozac mais personne n'en savait encore rien.

Au bout d'un moment je jugeai moi-même qu'il serait tout de même bon de me calmer un peu.

Je décidai donc à contre-cœur de cesser la prise de prozac, par paliers, comme cliniquement préconisé.

Il se passa quelques petites semaines de descente que je vécus sans grande douleur parce que tout allait encore bien, j'allais pouvoir me passer de l'antidépresseur sans problème, croyais-je.

La nature de ma révélation était trop profonde pour dépendre d'une simple molécule médicamenteuse.

En fait, je sombrai à nouveau.

C'était reparti comme en quarante, la douche écossaise parfaite, j'étais au fond du trou une fois de plus, je n'avais rien compris à ce qui m'était arrivé, ce n'était pas la liberté de façonner mon destin mais une simple expérience de la folie.

Il n'y avait pas eu de révélation, que de l'illusion, je subirais mon destin de damné jusqu'à la fin de mes jours et mordrais la poussière en silence, docile esclave du sort, chien de la mort captif de sa propre vie, de son propre corps, de sa propre personne, de son propre karma dégueulasse et infâme.

J'étais une créature que les Dieux dans l'Olympe aiment humilier, torturer pour leur bon plaisir souverain.

Que la mort vienne, le plus vite possible, c'est toute la pitié que je réclamais à Dieu qui se foutait de mes prières autant que la pluie du beau temps.

Je retournai donc aux antidépresseurs, le concept de troubles bipolaires n'ayant pas franchi le seuil de ma conscience, tout ce que je voulais c'est échapper au cauchemar.

Je ne pris pas de prozac cette fois mais un autre antidépresseur plus doux, de l'efexor si ma mémoire ne me trahit pas.

Je remontai légèrement la pente mais n'atteignis rien de comparable au prozac, comme prévu, sauf que j'avais toujours envie de mourir donc le nouveau médicament ne remplissait pas son office mais la détresse était plus diffuse, n'envahissait plus complètement le quotidien.

Je décidai d'arrêter l'efexor à son tour puisque je ne pouvais pas échapper au sentiment de malheur et au malheur qui va avec, alors je devais y faire face seul, de mes propres neurones.

Je retournai en dépression profonde où je commençais à prendre de solides quartiers.

Passèrent ainsi quelques mois, je traversai printemps et été dans la dépression et à l'Automne, soudain je m'animai, en 2011.
Cette fois, sans molécule pharmaceutique.

Je connus la grande Révélation, la vraie.

Je décrétai que c'était une renaissance.

Voilà que le soleil se levait à nouveau dans mon ciel et je voyais des terres enchantées à conquérir qui avaient fui mais étaient revenues dans mon monde providentiel, plus vraies, plus claires que jamais.

Nul antidépresseur en effet ne déclencha la cavalerie cette fois, elle se mit en marche spontanément, preuve que ce n'était plus un mirage, que je maîtrisais ma perception, les molécules étrangères n'y étaient pour rien. C'est ce dont je me persuadai.

Rétrospectivement, c'est simplement le moment où mon trouble bipolaire s'est enclenché de manière autonome, tout à fait caractérisé.

C'est le début de ma carrière de prophète dont "l'annonce officielle" est pour très bientôt.

L'écrit vain

Je commence à nourrir un dessein politique.

Je ne compte à aucun moment solliciter le moindre mandat, mais je veux forger ma voix, pour qu'elle compte. Dispositions dans lesquelles je suis resté à ce jour.

Je ne me prenais pas encore tout à fait pour un prophète mais déjà pour un idéologue alors que ma réflexion n'avait pas dépassé le stade foetal.

J'avais pour toute expérience de l'écriture des missives érotiques et des conversations métaphysiques par correspondance, quand je tombais sur une oreille réceptive quel que soit le genre, trop rarement à mon goût.

J'avais entrepris de rassembler mes nouvelles idées dans le format d'un manifeste.

J'eus la sainte idée de soumettre l'oeuvre à ma grand-mère juive, Claire (c'est ainsi que je l'appelle car "mamie" serait une insulte), que j'ai toujours le bonheur d'avoir en vie, qui avait entrepris de concourir à mon éducation en s'occupant de ma culture générale et linguistique, après m'avoir boudé dans les premières années de ma vie, fâchée contre mon père qui m'avait fait au lieu de faire médecine, avec cette harpie, ma mère.

Elle se rattrapa par la suite.

Pendant une bonne partie de mon enfance, après l'avoir enfin rencontrée, Claire m'avait en sa compagnie toujours repris, testé, interrogé et si cela m'agaçait beaucoup dans mes plus jeunes années, cela devint bientôt une bénédiction car je mesurais le prix des connaissances qu'elle voulait m'inculquer, à commencer par une valeur qui en est une absolue dans l'exercice de la vie, exacerbée dans la production intellectuelle et artistique, la rigueur.

Elle maîtrise deux choses dans la vie, la psychologie, grande ponte des troubles de l'apprentissage chez l'enfant, et la langue française. Sa culture générale est à la hauteur de ces deux compétences.

Claire me rendit mon essai criblé de rouge à chaque phrase.

Je n'en avais pas écrit un traître paragraphe sans énormité de forme, massacrant l'orthographe d'abord, la syntaxe largement, n'offrant d'autre cheminement au lecteur que l'errance manifeste de ma pensée.

Elle ne s'était même pas préoccupée du fond, de savoir si elle était d'accord avec moi ou pas elle n'en avait rien à faire et comme elle avait raison !

De toutes façons je disais certainement n'importe quoi, j'ai oublié et perdu le texte en question.

Elle voulait que j'écrive correctement ou alors que je n'écrive pas.

Comme elle avait raison là encore, c'est la plus saine des philosophies.

Elle m'a coaché ainsi pendant quelques temps et j'étais à bonne école.

Bien que psychologue de formation, elle n'a jamais été psychologue dans la vie, n'usant en aucune circonstance de nulle diplomatie par principe (sain) mais elle fut infiniment pédagogue avec moi et à son corps défendant car aujourd'hui elle refuse catégoriquement d'entendre les hommages que j'essaie de lui rendre.

Si j'écris correctement aujourd'hui, ce qui reste à prouver je dois le reconnaître, c'est grâce à elle davantage qu'au lycée Buffon et tout ce qu'il y eut avant, au moins autant qu'aux livres que j'ai eu la chance de lire, dont l'enseignement ne m'aurait jamais suffi.

Elle m'a appris à ne pas écrire n'importe quoi n'importe comment, à peser l'usage de chaque mot pour son sens et sa place dans la syntaxe, j'en ai fait une loi tâchant d'imposer à chacun d'eux un message coup de poing, ou alors rien.

Si j'y parviens, quand j'y parviens, c'est parce que je traque la faille en écrivant mais après encore, longtemps, très longtemps après, mille fois plutôt qu'une.

Ce que j'ai déjà écrit me hante autant que ce que je vais écrire et même davantage, le tout dans ma tête en boucle sans repos pas même le sommeil parce que mes rêves ne sont que le prolongement de ma pensée diurne, je cherche l'erreur, celle que j'ai commise celle que je dois éviter, je cherche de toutes mes forces ce que je pourrais ignorer au sujet de ce que je prétends comprendre.

Il n'y a aucune échappatoire possible, mon cerveau en fusion ne se calme que quand il veut, jamais longtemps, presque jamais quand je suis censé être au repos, presque jamais tout court.

Après avoir reçu de Claire la correction de ma tentative puérile de manifeste politique, je lui adressai une contre-proposition, rejetée avec autant de rigueur et de vigueur que la première, puis une troisième et ainsi de suite, mes textes faisaient l'aller-retour sans jamais trouver grâce à ses yeux.

Alors j'eus un déclic, me dis merde, c'est marre je vais me lâcher.

Je lui adressai un texte bref dont elle salua enfin la qualité, évoquant la référence d'Antonin Artaud.

Je ne résiste pas à la tentation de le retranscrire ici.

Il comporte l'essence de ma mission sur Terre toujours d'actualité à la liberté près, un mot que je n'emploie plus jamais, et pour cause, nous le verrons.

Le voici, rédigé en octobre (probablement) 2011, sous l'ère Sarkozy, alors que le racisme débridé faisait une grande percée gouvernementale :

J'ai une idée très spéciale de ce que devrait être le Président de la République Française.

Or, on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même.

Quand viendra ce jour que nous attendons tous, quand enfin, les commandes du pays seront confiées à la seule personne capable de lui montrer le chemin, moi, c'est certain, il y aura du changement.

Le pays tout entier sera voué au culte de ma personnalité.

Les petits enfants seront en première ligne ; tous seront amenés à apprendre, dans le cadre de leur scolarité, des poèmes à la gloire de leur guide, un guide dont la vie et l'œuvre seront, pour une fois, authentiquement de nature à les éclairer sur la véritable vocation de notre belle Nation.

Voici à quoi ressemblera mon petit livre arc-en-ciel :

La Nation est belle, car elle est le fruit de mon magnifique héritage cosmopolite.

De part et d'autre de tous les barbelés du monde sont érigés des temples à la gloire de ce que je suis.

L'immaculée blancheur de mes os, la couleur pourpre de mon sang pur d'être humain croisé avec aucun autre mammifère, donne à mon âme bohème des reflets universels.

Je suis issu du peuple élu, car deux de mes pattes suffisent à déplacer avec agilité mon enveloppe charnelle, car mon cerveau abrite la faculté de langage, car je sais compter jusqu'à 7 milliards, et que, par conséquent, je peux dénombrer mes congénères, et dire à chacun d'eux qu'il me ressemble.

J'ai fait du jihad ma raison d'être, car la paix se conquiert de haute lutte.

Il faut bien combattre ses ennemis, et nombreux sont ceux qui me haïssent parce que je ne suis pas Dieu, ni oiseau, ni arbre, ni le ciel et la terre.

Je suis Homme, et en tant que tel, combattant de la cause humaine. Je vais par monts et par vaux, armé d'un peu de salive et de beaucoup de foi, répandre la mauvaise nouvelle : Nous n'avons que des frères et sœurs à haïr, à mépriser, à opprimer, à asservir, à persécuter, à exploiter, à trucider, à torturer.

**J'ai appris le pardon, car j'ai commis tant d'erreurs, tant de fautes, que je risquais, sans cela, de changer de camp, de devenir mon propre ennemi.
J'ai appris le pardon pour moi-même, et dans mon infinie miséricorde, il m'arrive même de l'accorder à autrui, quand on l'implore et le mérite. C'est que je suis un être bon...**

Mon maître, c'est la liberté.

Je suis enchaîné à mon désir de vivre, je suis esclave de la condition humaine, et repose sur mes épaules un fardeau dont le poids suffirait à faire dévier la planète de son orbite solaire.

Pourtant, je suis léger comme l'air, un air que je brasse sans complexe, par des gesticulations qu'un mélange d'oubli profond et de quelque imagination a débarrassée de toute entrave.

Je suis le vendu et je suis l'acquéreur.

Je suis la proie et l'ombre, le chasseur et la flèche. Je suis le rêve, le cauchemar, l'espoir, la fin des illusions, la nuit qui tombe et le jour qui se lève.

Je suis celui qui tend la main, et celui qui ne donne rien.

Gloire à moi qui soutiens le regard de la misère et me repais de satisfaction.

Gloire à moi qui erre sans but et ne m'en cherche pas.

Gloire à moi qui te ressemble, comme si tu étais moi.

Quand je serai Président, tous ceux qui me haïssent et tous ceux qui me méprisent auront le choix : Accepter ce visage d'eux-mêmes que je leur renvoie, ou le fuir par avion charter, par bateau, ou à la nage (on parlait de renvoyer les migrants par bateau NDLR).

Votez pour moi!

Voilà enfin, j'avais quelque peu impressionné Claire, je pouvais passer au projet suivant.

Ce qui suivit, ce fut la maladie. N'est-elle pas merveilleusement annoncée dans ce texte ?

Correspondance au sommet

En pleine montée, j'entretiens une brève correspondance avec Najat Vallaud-Belkacem, toute nouvelle entrante en politique.

Je l'avais dénichée sur itélé (rebaptisé CNews) où elle était en campagne pour Ségolène Royal dans la perspective de l'élection présidentielle à venir, qui vit la victoire de Hollande.

Je l'avais trouvée remarquable, fraîche, talentueuse, elle était d'ailleurs en pleine ascension.

J'avais trouvé le blog de NVB où figurait son email et lui avais adressé une brève missive pour la féliciter de sa prestation télévisuelle et lui dire qu'autant de talent au service de Ségolène Royal me chagrînait, quel gâchis ! Elle me répondit, très vite, qu'elle me remerciait pour mes louanges mais trouvait Ségolène tout à son goût, qui était une femme pleine de vertu.

Je me lançai alors dans une tirade destinée à faire étalage de ma science politique, toute nouvelle donc, issue d'un héritage pour le coup ancien, puisque le père de ma mère est d'une lignée politique ancienne et glorieuse.

Je visai parfaitement juste.

Najat me répondit que bien des conseillers politiques voudraient avoir mon intelligence. Il n'en fallait pas davantage pour que je décolle littéralement du sol, la tête gonflée comme une montgolfière, les chevilles ne rentrant plus dans mes chaussettes.

04/11/11 17h

Fabien (la subtilité de mon prénom lui avait échappé, ce qui est toujours mauvais signe NDLR)

Je suis bluffée par l'intelligence de votre propos.

Que faites vous dans la vie ? Quel âge avez-vous ? Bien des conseillers politiques aimeraient avoir votre finesse d'analyse.

Puis je vous demander de faire le même exercice avec moi ou du moins ce que vous connaissez de moi ?

Je serai vraiment curieuse de vous lire.

Merci encore

Najat Vallaud Belkacem

Dans la foulée je lui adressai la note suivante :

Vérité et idéologie, des mots à oser réconcilier.

Qu'est-ce que la gauche ? Qu'est-ce que la droite ?

Deux blocs idéologiques qui s'affrontent. Des blocs évidemment complexes, avec des interconnexions entre eux, et de multiples compartiments dans chacun.

Et, dans tout cela, y-a-t-il une place pour la vérité ?

Nous avons les moyens d'en conquérir le territoire. Nous sommes incontestablement plus forts sur le terrain idéologique, dans cette gauche que vous incarnez et que je défends, que la droite.

Bruno Lemaire... Un fin limier.

Je viens de le voir en différé dans sa prestation de samedi soir chez Ruquier.

Ce type, c'est le « crédible » le plus à gauche de l'UMP. (Le mot crédible fait ici écho

au sens que je lui ai assigné dans ma contribution précédente, au sujet du PS.)
Il se dit en position d'influence confortable pour l'écriture du projet présidentiel de l'UMP, mais il est absolument clair que le résultat sera le fruit d'un arbitrage, et donc d'une synthèse, comportant des éléments bien plus radicaux sur le thème de la « droite populaire », d'une part, et de la droite CAC 40 d'autre part. (mais sont-elles vraiment séparées ?)

Disons que son cas est très important à examiner de près, car s'il obtenait les pleins pouvoirs idéologiques pendant la campagne, il y aurait un danger pour Hollande. Un danger que, personnellement, je n'avais pas anticipé.

Il est à surveiller de près quoi qu'il en soit. De la même façon, je vous désignerais, toutes proportions gardées étant donnée la différence d'avancement de carrière entre lui et vous, comme à surveiller de près si j'avais envie de voir l'UMP gagner. Je fais ici une parenthèse « métaphysique » pour m'offrir la fantaisie de mettre en lumière le sophisme que je viens d'énoncer.

Si je voulais voir l'UMP gagner, je serais idiot ;-)

Et si j'étais idiot, je n'aurais pas pris conscience de votre potentiel de conquête ;-)

Son discours est social, audacieux même, sur certains points. Il s'affiche clairement comme militant, au sein de l'UMP, pour ses orientations propres. Et ses orientations font passer la droite pour un protecteur social.

Remarquons sa lucidité sur l'Europe, et les conditions requises à l'abandon de souveraineté dont il défend l'idée. Le fédéralisme européen est un objectif commun aux progressistes de gauche et de droite. En tout cas, je le partage, mais en effet, pas n'importe comment SURTOUT PAS n'importe comment. Il y a tellement besoin de changer l'Europe, de la réformer, de la démocratiser.

Remarquons son courage, quand il demande à renoncer à ses allocations familiales, estimant en avoir moins besoin que d'autres, déclarant ouvertement s'attirer les foudres de ses collègues par cette prise de position.

Bref, Bruno Lemaire est intelligent « techniquement », mais aussi sur le plan idéologique. C'est peut-être grâce à sa connaissance de la littérature.

Toujours est-il qu'il commençait à m'inquiéter, et que j'envisageais déjà d'aller le persuader de quitter l'UMP (hihi !), quand, patatra !

Le faux pas !

Tout est rentré dans l'ordre : Nous sommes la gauche, nous savons pourquoi. Nous savons pourquoi nous faisons face à la droite.

Voici comment cela s'est produit :

Il formule l'idéologie comparative du PS et de l'UMP d'une façon éloquente: « La philosophie du PS, c'est que l'on va régler les problèmes en distribuant mieux les richesses, et celle de l'UMP, c'est qu'il faut en créer davantage. »

Ruquier a la présence d'esprit d'ajouter : « Mais tout dépend de ce que l'on fait de la richesse ! C'est pour qui ? »

« Pour tous les français ! » s'empresse Bruno Lemaire.

No comment. Voilà ce que l'on appelle la pensée magique. La pensée magique, elle est de droite. Elle est tapie profondément jusque dans la pensée la plus lucide de la droite.

Les français veulent une meilleure redistribution des richesses. La leur offrir, c'est acquérir leur suffrage.

Ils ont raison, parce que laisser des pans entiers d'une société à l'abandon, c'est, pour cette société, laisser à l'abandon des parties entières de son corps, et donc, se laisser tout entière à l'abandon.

Réparer, soigner, ce sera difficile, ce sera long. Cela prendra des générations.

Cela coûtera cher et il va falloir que tous ceux qui le peuvent, en proportion de ce qu'ils possèdent, y contribuent. Pas seulement les plus riches, mais aussi tous ceux qui ne sont pas pauvres.

Et cela se pourra, cela se fera, si cela se fait de manière juste, équitable, avec surtout une ligne de mire clairement établie, en toute démocratie, en toute transparence.

La droite ne comprend pas, ce n'est pas dans son ADN de comprendre que le peuple ne peut être écrasé sans conséquence pour elle-même.

Quant à la gauche, pour s'octroyer définitivement et largement la suprématie idéologique, et s'assurer cette bataille dans le cadre de la campagne, elle doit intégrer ce qui apparaît comme une contradiction mais ne l'est pas, au contraire, c'est la clé de la vérité :

Lutter pour la justice sociale, la répartition, sans relâche, en s'attaquant aux problèmes de fond, si profonds...

Et en même temps, toujours penser à l'approvisionnement en fonds nécessaires à la réalisation des idées qui le méritent. Oui, un pays a besoin d'être créateur de richesses, surtout un pays ambitieux en matière de protection sociale, car cela coûte cher.

Cela, ce n'est pas dans l'ADN de la gauche « révolutionnaire » de s'en soucier.

Là encore, comme partout, le chemin vers la vérité est un fil tendu au dessus des gouffres de l'illusion. Il n'y a jamais eu de miracles, il y a eu tant de déceptions, et tellement de crimes commis au cours de l'histoire récente, au nom de la « justice » sociale.

Il y a eu des avancées obtenues au cours de longs processus laborieux, sinueux et chaotiques. Il nous revient de les défendre et de les faire progresser, il nous revient d'oeuvrer dans un certain sens de l'histoire, un sens de l'histoire qu'il nous revient de savoir définir avec force, débarrassés des préjugés de castes, de camps, d'identités particulières.

Hollande a timidement et tellement maladroitement tenté de « ré-enchanter » la politique.

Oui, nous avons droit au rêve.

C'est aux illusions que nous n'avons pas droit.

Nous n'avons pas droit à l'illusion que tout va se régler en claquant des doigts, que les braves gens n'auront pas un centime à déboursier.

Il y a peut-être, en revanche, des tables sur lesquelles taper du poing...

Mais nous avons droit au rêve de voir une politique irréprochable à l'oeuvre.

Nous avons droit au rêve que le médecin fera le bon diagnostic, et prendra les bonnes dispositions, pour que toute la souffrance qui puisse être évitée le soit.

C'est un vrai beau rêve, un de ceux que l'on peut défendre sans avoir besoin de recourir à la moindre pensée magique.

C'est le rêve que je formule pour mon pays, et seule la gauche est en mesure de porter l'espérance de le mettre en oeuvre.

Et vous, à mes yeux, vous portez une grande partie de cette espérance.

Bien à vous,

Fabian

Sa réponse :

Tres juste et très beau aussi. Donnez moi votre portable que je puisse si besoin vous appeler. Merci. Le mien: 06XXXXXXXXX.

Elle me proposait un café à l'occasion. Ce café ne vint jamais.

Pris dans mon délire prophétique balbutiant et pathologique, je commençai à inonder sa boîte aux lettres.

Elle m'avait même donné son numéro de portable!

Je gardai la lucidité de ne pas en faire d'usage abusif mais elle n'échappa pas à quelques SMS délirants, d'autant plus insistants que je n'avais plus de nouvelles.

J'avais eu sa secrétaire au téléphone qui m'avait dit qu'elle me caserait à tel endroit et puis elle me rappela vite pour me dire que ce ne serait pas possible finalement, désolée, elle était très très demandée.

Or elle était la princesse Leila, moi Luke Skywalker et nous étions destinés à porter ensemble la Révolution.

Nous avons le même âge, le même nombre d'enfants.

Elle forme un couple liant les deux rives de la Méditerranée, moi aussi. Je lui envoyai mille emails enflammés pour vanter mes conceptions poétiques et politiques, la suppliant de mener bataille à mes côtés.

Elle ne répondait plus à rien depuis longtemps, je finis par abandonner.

Par la suite, une fois arrivée au pouvoir elle me déçut énormément, son côté néo-féministe puritain et sa haine de la prostitution qu'elle voulait, veut toujours sans doute abolir, quelle indignité !

On lui a reproché sa réforme de l'enseignement mais elle n'a fait que déshabiller Pierre pour habiller Paul qui était nettement moins bien vêtu.

La lâcheté ordinaire, c'est d'accepter de ne pas disposer du budget pour une éducation à la hauteur de sa mission, lâcheté commune à tous les libéraux, dont elle est, hégémoniques dans les cercles du pouvoir.

Je retins de cet épisode l'idée que je n'étais pas plus con qu'un acteur médiatique lambda.

Et franchement, je n'avais pas tort.
De quoi nourrir ma vocation de prophète.

La Visitation

En plein milieu de l'épisode Najat, aidé sans nul doute par cette stimulation égotique, au mois de novembre 2011 toujours, je suis l'objet d'une vision qui a bouleversé ma vie, dont je ne suis toujours pas remis bien qu'elle se soit noyée dix fois dans la plus profonde dépression entre temps.
Elle m'a marqué au fer rouge, a fait de moi un prophète auquel il m'est impossible d'échapper.

Il ne s'agit en aucun cas d'une hallucination.
Car le propre de l'hallucination, est de croire voir quelque chose qui n'existe pas.
Or je ne "crois" rien voir du tout alors, je sais parfaitement que ce qui est en train de se passer se passe dans ma tête.

Cependant le scénario, la clarté de la vision, son déroulement à mon corps défendant, son caractère inexorable, emporte complètement ma conviction.

Je fais un petit aparté pour évoquer la différence entre un délire psychotique et un délire maniaque. Le premier appartenant aux schizophrènes, le second aux bipolaires.

J'ai pu observer la différence de mes propres yeux car mon propre frère "même mère", Théo, a traversé deux épisodes schizophrènes.
La schizophrénie provoque, précisément, l'hallucination. On voit éventuellement des éléphants roses.
La crise maniaque ne concerne que la perception de la réalité, interprétée de façon folle et surexcitée, avec sentiment typique d'invincibilité quand la crise psychotique est typiquement très angoissée.

Cette vision, alors qu'elle s'enclenche, me conduit à m'agenouiller.
Je me jette au sol, dans ma "pièce à musique", mon "bureau" qui n'est pas encore, en plus, ma chambre, car nous dormons séparément, mon épouse et moi, depuis quelques années ; elle ne supportait plus mes ronflements que rien n'a pu traiter, même pas la chirurgie.

Je vois des sentinelles hors de l'espace et du temps, sous forme de silhouettes floues, en format miniature, comme incarnées dans une énergie volatile, proche de la flamme.

Elles sont disposées en circuit, incarné par des traces lumineuses, séparées les unes des autres par des années lumière, mais appartenant au même espace-temps qu'il m'est donné de surplomber pour l'occasion.

L'une d'elles déclenche un signal qui se diffuse de sentinelle en sentinelle, le message est issu de, et adressé à l'Univers entier :

Sur Terre, le prophète que je suis, millénaire, est mis au courant de sa mission par cette vision même, la dernière phase du processus de désignation, la plus cruciale.

Désormais et instantanément je suis en mission, ma vie n'est plus faite que de devoir et d'impératifs qui me seraient dictés par les circonstances et les Signes, qui envahirent bientôt, il est vrai, littéralement mon existence, irréversiblement, en dépression comme en manie.

Cela fera l'objet d'un chapitre entier dans le cadre de l'exposé de ma prophétie.

J'avais d'abord des devoirs envers ma femme, cela, je le savais déjà mais la folie dut s'en mêler.

Il se trouve que quelques jours avant la fameuse révélation, dans ma fièvre émancipatrice née de ce nouvel accès maniaque, j'avais prévenu mon épouse qu'à partir de cet instant, je faisais rigoureusement ce que je voulais de ma bite. Elle pouvait ne pas l'accepter et me quitter, ou l'accepter et rester avec moi en me foutant une paix royale sur ce qui se passait ou ne se passait pas sous la ceinture.

La pauvre en fut dévastée mais devant tant de véhémence détermination elle accepta cependant le deal que je venais de lui proposer.

Je suppose qu'elle a pensé que mieux valait attendre des jours meilleurs pour en parler, elle n'avait pas tort car quelques jours après je changeai radicalement de version.

Sous l'effet de ma vision, à genou à ses pieds je lui demandais maintenant pardon, inondé de chaudes larmes j'implorais sa clémence pour le pauvre homme que j'étais, quelle sainte femme elle était, elle, de me supporter, de m'aimer malgré tout ce que je lui avais fait subir, je l'avais trompée tant de fois, elle l'avait su la plupart du temps, je voulais que l'on se remarie symboliquement mais cette fois c'est moi qui en formulais la requête, je voulais qu'on reparte à zéro et que l'on bâtit un foyer plein d'amour et de paix.

Le reste de notre vie fut quelque part entre les deux.

Ma nouvelle mission, je la pris au sérieux, très au sérieux immédiatement. Mais je me gardai dans un premier temps de me déclarer prophète pour autant.

Ce personnage vit par intermittence pendant quelques années. Il disparaît avec la dépression, je considère m'être fait berner alors, un sentiment dont je deviens vite très familier, mais il revient de plus belle avec la manie.

Bientôt, j'en ferai publiquement état, avec fracas.

Aujourd'hui il est enfoui en moi sans retour.

En dépression, j'estime que ma mort le révélera.

En phase maniaque, ou hypomaniaque puisque je suis traité, la courbe est moins forte, je dois m'attendre à embrasser ce destin de mon vivant, d'un instant à l'autre.

C'est plus classiquement de mégalomanie que je souffre, finalement, à présent, mais une très corsée. Très, très forte de café.

Quand les pensées fantasmagoriques s'enclenchent, mon message perce le monde entier et s'installe pour mille ans.

Bien que je fasse la chasse à de tels songes, ils reviennent me visiter inéluctablement, quand vient leur heure.

Au cours des années suivantes, je forge progressivement la prophétie, un discours radical et singulier sur la nature humaine y compris cosmique, qui suit ce récit autobiographique.

Progressivement, le personnage du prophète s'ancre en moi et trouve une expression qui me déborde, pour le plus grand désespoir de mes parents d'abord, consternés, en particulier ma mère qui trouve cette idée insupportable.

Au cours de différents épisodes, je l'annonce sur les réseaux sociaux, me marquant au fer rouge social dont je suis toujours frappé, au dernier degré de l'infrequentabilité.

J'explique que je suis affilié à la lignée des grands prophètes monothéistes, Abraham, Moïse, Jésus, Muhammad.

Je dis être sur "Coran alternatif", adorateur du Christ, d'origine juive.

Tous ces prophètes, on leur a assigné une mythologie, mais je suis un prophète du XXI^e siècle, pas d'ouverture des océans, pas de fécondation in deus, de résurrection, de miracle.

Mais je suis porteur, comme eux, du message de Dieu pour mon époque.

Mon message réside alors dans chacun de mes mots, qui sont obscurs, mais tous chargés d'une grande créativité délirante.

J'ai tout perdu ce que j'ai écrit alors, c'était tout sur facebook et ma femme a tout supprimé quand je me suis fait interner.

Au bout de trois ans, me semble-t-il, d'alternance entre Grand Soir imminent et détresse abyssale dont seule la mort peut me délivrer, je consulte enfin.

Si je ne l'ai pas fait plus tôt, malgré la requête instante de ma mère notamment, c'est parce que, en phase maniaque, j'estime que tout va bien, un grand classique, et en phase dépressive, j'estime que rien ne pourrait me sauver.

Quand je sollicite un rendez-vous chez une psychiatre de ville, c'est en crête élevée, avec en tête l'idée de faire reconnaître mon trouble bipolaire auto diagnostiqué depuis longtemps, persuadé qu'il ne fait que nourrir mon génie.

Je suis placé sous lithium, la substance de base pour traiter les bipolaires, cela limite l'ampleur de la courbe, dans les deux sens.

En fait, chez moi, cela ne protège pas de la dépression le moins du monde, mais cela calme mes phases maniaques, qui deviennent hypomaniaques au pire.

Puis, pour une raison que je ne m'explique pas, avec l'accord de ma praticienne, je l'abandonne deux ans plus tard, me retrouvant de nouveau en roue libre.

La prochaine étape, c'est l'hôpital psychiatrique.

En attendant, je fais vivre un calvaire à ma famille.

Au nom du père fouettard

Quand le prophète disparaît, enseveli sous le désir de mort et la détresse, l'éducation de mes enfants, c'est tout ce qui me reste dans la vie.

Or, éduquer mes filles, cela signifie à mes yeux les faire travailler, musique, devoirs, tout ce qui augmente leurs capacités intellectuelles.

C'est un effet de vases communicants, plus je désespère, plus je fais travailler mes filles, plus j'estime attendre un grand destin, plus je les laisse à leur aise, constitué de tablettes tactiles, écrans et autres téléphones.

Ces écrans, c'est une catastrophe massive qui se prépare pour l'humanité, biberonnée à ces saloperies qui détruisent le cerveau.

Il faut savoir qu'au sein de ces entreprises pourvoyeuses du poison, écrans et applis, on tient soigneusement sa progéniture à l'écart de sa propre production.

Ma fille aînée, avec ses troubles de l'attention, est tombée très tôt en addiction aux jeux en réseau et autres applications aliénantes, et cela produit un effet tout à fait incompatible avec ma folie de père désespéré.

J'ai commencé par la mettre au piano, me faisant son professeur, je n'ai rencontré que la damnation.

Celle de mon âme d'abord, puis la sienne, par ricochet.

Et quels violents accès !

Elle n'arrivait pas à faire ce que j'attendais d'elle, conformément à une pédagogie, la mienne, exigeante, qui m'avait toujours réussi avant ma fille.

Cela me rendait fou, fou à lier.

Au lieu de la réconforter, je lui hurlais dessus de toute mon ample cage thoracique, comme on vomit sa bile, dans l'impossibilité totale de me maîtriser, ivre de désespoir, de colère contre notre sort commun, de haine de moi-même et de mon destin pathétique et pathologique.

A chaque nouvelle séance je lui promettais de ne pas vociférer maladivement, et même pas du tout, à chaque fois ça recommençait.

Je ne me voyais pas seulement faire, je le sentais monter bien avant que ça sorte. Quelques fois je me suis vite enfui en claquant la porte, mais la plupart du temps je ne pouvais retenir le contenu de mon estomac qui se trouvait déversé sur mon innocente fille.

Et quelle détresse que la sienne ! Je revois son regard comme si elle me regardait encore en cet instant même, implorant ma clémence, versant toutes les larmes de son corps.

Sitôt calmé, j'implorais son pardon. Elle me l'offrait toujours, mais ce n'est pas la colère contre moi qui l'a abîmée, c'est la mienne contre elle.

Oui, c'est la maladie qui m'a désespéré, qui a rendu ces crises incontrôlables, mais ce que j'ai infligé à la chair de ma chair, c'est à dire ce que je me suis infligé à moi-même, blessant grièvement l'être tant aimé par dommage colatéral, parce qu'il n'est pas conforme à mon exigence, due à mon propre échec, car en l'absence d'un destin propre il fallait absolument que mes filles en rencontrent un, par leur connaissance, leur culture, leur intelligence, or tout cela passait par la musique car on ne peut mieux former un cerveau qu'en le formant à la musique, la science le confirme, tout cela va au-delà de la maladie bipolaire en soi.

J'étais impuissant.

C'est cette impuissance qui nous a fauchés, ma fille et moi.

Cette impuissance, toutefois, je ne l'aurais jamais rencontrée si je n'avais pas développé de graves troubles psychiatriques.

Aujourd'hui j'ai renoncé à lui enseigner la musique. Je m'occupe à peine de ses devoirs. Ces séances sont toujours borderline mais je me suis beaucoup calmé, au détriment de mon suivi de son parcours scolaire, plutôt chaotique, sans la moindre surprise, en 5e aujourd'hui.

Je crois que j'ai renoncé à ce qu'elle fasse des études, elle trouvera peut-être sa place complètement en dehors de tout circuit académique.

Elle ne rêve que de chevaux et de chiens.

Je sais que Dieu ne pardonne rien, je l'expliquerai très bientôt dans ce récit, il est absurde de vouloir recevoir le pardon de Dieu, dans l'optique, pourtant, déiste ou je me trouve.

Je le regrette, car alors, j'aurais eu tant de soulagement à solliciter la Miséricorde suprême.

A lieu de cela, je dois assumer et porter le fait d'avoir bousillé ma fille.

Elle ne m'en veut pas. Elle m'aime beaucoup. J'ai tellement de chance. Mais je l'ai cassée comme en témoignent ses difficultés relationnelles sociales.

J'ai pris l'initiative de lui trouver une psychothérapie pour tâcher de réparer ce qui peut l'être.

C'est en cours.

Lors de la première consultation, le médecin référent de la structure chargée de l'accueillir a tenté de me rassurer : "vous n'êtes pas un mauvais père puisque vous nous emmenez votre fille !"

Ce à quoi j'ai répondu, le plongeant dans la plus grande perplexité, que je ne connaissais pas la culpabilité, puisque le libre arbitre est nul, mais que je ne connaissais que la lucidité.

Je me contente de dire la vérité, et si l'on me faisait un procès, je paraîtrais très droit et orgueilleux, car je sais ma vertu, baignée d'eaux damnées, et le vice de ceux qui ne la voient pas, pétris de satisfaction.

La petite est plutôt une voiture de course.

Luna est au conservatoire en piano, en quatrième année.

Pour elle, l'école, au CM2, c'est les doigts dans le nez. En solfège elle est douée, en piano elle ne se débrouille pas mal du tout.

Je lui ai fait travailler son instrument pendant trois ans, je ne m'en occupe plus à présent. Cela se passait beaucoup plus pacifiquement qu'avec sa soeur. Car elle ne butait que rarement sur ce que j'exigeais.

Elle veut devenir vétérinaire. A la bonne heure !

Vétérinaire jazzwoman, c'est excellent. Je lui apprends un peu de jazz, elle accroche, elle n'est pas mal c'est prometteur, ça va être chouette. Sa soeur chantera, je ferai de la guitare, j'en rêve.

Car la grande chante tout le temps.

Il n'y a pas de jalousie entre elles deux parce que je n'en valorise jamais une aux dépens de l'autre, elles sont solidaires parce que je les aime toutes les deux du même amour rigoureusement inconditionnel.

Un jour une voisine avec laquelle je discutais de la vie de famille, voulut savoir laquelle des deux je préférais. Elle était persuadée qu'il y en avait nécessairement une.

Mais il n'y en a nécessairement pas.

Je les aime toutes les deux du même amour, ou je n'en aime aucune.

Nous sommes cinq à présent à vivre sous notre toit, cinq car nous avons un chat. Cette fois c'est moi qui l'ai baptisé, ma femme s'étant occupée du prénom des filles, en leur donnant mon nom seul, c'est un mâle, je l'ai appelé Rocky comme le boxeur. Or il est très bagarreur bien que castré.

Case prison

Le prophète a causé d'immenses dégâts auprès de ma famille. Surtout en mourant, il était mort alors que je hurlais sur ma fille.

Socialement les conséquences furent terribles, je suis connu de tous les jazzmen de Paris et au-delà comme un fou à lier.

Ce que je suis.

Ma femme a vite renoncé, et à comprendre quoi que ce soit, et à le changer. J'étais prophète ? Dépressif ? Bipolaire ? En phase maniaque ? Ce qui lui importait était ma disposition au sein du foyer.

Si je disais que j'étais prophète et que je me comportais de façon agréable, elle ne voyait pas le problème. Quand j'étais horrible, le nom de mon état lui importait peu.

Pendant un temps assez long, à la suite d'un premier enchaînement de crises, j'avançais plus ou moins masqué.

Que je sois persuadé d'être à deux pas d'embrasser un immense destin, ou que je prie pour mourir dans la seconde, je ne parlais plus du prophète ou presque.

Je commençais à être rompu à l'exercice de la douche écossaise, je commençais à comprendre que ces violentes attaques n'auraient pas raison de moi, je renaissais toujours.

Je naquis une fois de trop, la dernière.

Au printemps 2016, alors que j'avais mystérieusement arrêté le lithium en accord avec ma psychiatre, erreur dramatique, la machine se mit en marche si fort que pour la première fois, je perdis complètement les pédales, la réalité, ce mur qui te percute de plein fouet si tu en ignores la présence.

Je suis entré dans la matrice.

J'étais en un lieu virtuel, que j'appelle noologique, je discuterai ce mot plus tard, j'avais été introduit dans une sphère où se jouent la confection du destin, individuel et collectif.

J'étais, sous le Commandement de Dieu comme en toute chose, appelé à déterminer les contours du Dessein impliquant les grands rapports de force en présence, politiques notamment, mais également philosophiques, économiques, militaires, religieux.

Les personnages qui peuplaient cette matrice étaient des proches, ou des personnalités publiques réelles, dont le président Hollande lui-même, ainsi que le pape François, des journalistes et figures politiques, dont le Pen.

Ma mission était de gérer toute cette activité pour définir les lois auxquelles l'intégralité de ce petit et grand monde, moi y compris, serait soumis à partir de l'heure H que je croyais toujours venir, qui ne viendra évidemment jamais.

Chacun de mes gestes avait valeur de décision, une décision que je ne prenais pas moi mais que prenaient les Forces responsables de cette phase de ma mission, de ma vision, Dieu.

Là où se situait le délire caractérisé, outre la fantasmagorie, c'est que je croyais tous ces gens au courant de mon statut de prophète, renseignés par une société secrète qui avait joué le rôle de m'annoncer et de réunir tout le monde nécessaire à la matrice.

Je m'apprêtais à rencontrer François, le bien nommé pape que Dieu avait informé de la situation, le Christ avait un héritier, c'était moi, Il fallait le faire savoir urbi et orbi.

La France devenait le premier pays puisque porteur du prophète, comme le nom du souverain pontife l'avait annoncé en signe précurseur.

J'étais heureux de la perspective de le connaître, j'aime cet homme malgré ou peut-être à cause de son air perpétuellement inquiet.

Je voyais déjà la scène, filmée par les caméras du monde entier, je viendrais à lui, m'agenouillerais et lui baiserais les pieds, il me relèverait « non, ne fais pas ça », il m'étreindrait et me remettrait les clés de l'église catholique.

Je ne doutais pas que cela interviendrait dans les semaines prochaines.

Impatient d'avoir des preuves que tout cela existait bien, je formulai une exigence auprès de l'audience de la sphère, qui avait la parole, tous me parlaient sans cesse à travers mon intuition surnaturelle, et je répondais par écrit sur facebook dans le style le plus obscur qui soit, des messages qui prouvaient ma folie furieuse, ayant décidé mon père à appeler les pompiers.

Cette exigence, c'était celle de recevoir un appel de François Hollande.

Je déterminai un jour J et une heure H précise. Je prévins même mes filles que je recevrais un coup de fil de Hollande à 20h.

Ma femme était dans tous ses états, mais j'étais tellement absorbé par la matrice que je me fichais complètement de ce qui se passait autour.

Le coup de fil ne vint pas. Cela déclencha ma rage, quelqu'un avait fait foirer le plan, des membres de la Matrice avaient fait capoter la procédure, les le Pen ? Les juifs ? Les musulmans ? Les catholiques ?

Je commençais à insulter la Terre entière. Je n'eus pas longtemps pour le faire, car mon père en avait décidé autrement, j'étais sur le point de me faire faucher.

Il existe en France une procédure d'internement d'un malade mental qualifiée "d'hospitalisation à la demande d'un tiers".

Un proche signale la folie, les pompiers viennent chercher le fou présumé, s'il refuse de les suivre, c'est la police qui prend le relais, un psychiatre confirme ou infirme l'état de folie, en cas de confirmation c'est l'internement.

C'est ce qui m'est arrivé, à la demande de mon père qui devenait fou lui-même de me voir aussi fou et qui ne pouvait simplement plus le supporter, qui ne savait pas ce qui allait suivre.

Chronique d'une exécution

Il vint me voir à la maison, en plein délire, début d'après-midi, pénard seul chez moi, les filles à l'école et ma femme au boulot, j'étais en liaison avec la matrice pour essayer de réparer les dégâts commis par les renégats.

Il tenta un dialogue mais rien de ce qu'il me racontait ne m'intéressait, j'avais à faire, le monde à sauver.

Il prit congé et revint quelques minutes plus tard, je croyais qu'il avait oublié quelque chose, non il venait avec des pompiers de Paris, entre un mètre quatre vingt cinq et deux mètres de haut, costauds comme des armoires à glace.

Ils voulaient m'emmener à l'hôpital psychiatrique.

J'étais persuadé que c'était un traître dans la Matrice qui les avait envoyés, cela faisait partie du plan de Dieu, tout irait bien.

Le psychiatre verrait tout de suite qu'il ne pouvait décemment pas me faire interner, je ne doutais pas une seconde qu'il ne pourrait que conclure à ma lucidité, car je n'étais pas seulement lucide, j'étais extra-lucide.

Je suivis donc les soldats du feu que mon père avait appelés, direction l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, sans la moindre pitié, mais dans mon arrondissement.

Après une visite auprès de charmantes infirmières, fort agréable et sans encombre, le docteur Baroudet fut chargé de m'examiner.

D'abord ils te préparent bien en te laissant mariner dans une cage en verre, où l'ensemble des soignants présents te regardent comme un macaque au zoo, une bête curieuse, pour bien faire monter la pression.

Tu ne peux qu'avoir envie de les provoquer, tu ne peux qu'avoir le sang qui se met à bouillir, surtout si tu es un fou, justement.

C'est ce que je fis, en leur lançant les regards les plus noirs à ma disposition, tous m'inspiraient un mépris abyssal, petits bourgeois engoncés dans leur médiocre vie, qui me toisaient, moi le prophète.

Ensuite ce médecin me demande mon état civil avec cet air d'un type à qui, quoi que tu dises, tu es foutu.

Je le lui indiquai.

« Pourquoi suis-je ici s'il vous plaît monsieur ? »

Aucune réponse.

Il n'a pas daigné une fois me dire pourquoi j'étais là. Il eût été simple de m'informer du fait que mon père avait sollicité la santé publique, alerté par mon comportement.

Il me fit faire une prise de sang, je n'opposai pas de résistance mais devins de plus en plus défiant.

Qu'allaient-ils faire de mon sang ces vampires?

L'infirmière en charge de la ponction était à la solde de Laura Flessel, alors ministre des sports, membre de la matrice, qui voulait ma déchéance pour sauver le libre arbitre.

Puis le bâtard me demanda mon état civil à nouveau.

Cette fois je le lui dit à l'envers, mon nom et ma date de naissance en partant de la fin en allant vers le début, consciencieusement et méticuleusement, j'espérais que ça l'aide à comprendre que j'avais tous mes esprits, performants.

Il perdit patience.

Il appela un groupe en renfort, me fit descendre de mon siège-lit médical, ils se disposèrent autour de moi, comme s'ils se préparaient à me lapider.

Alors, je bombai le torse en m'approchant du "médecin", docteur en sciences de la misère.

Comme si cela signifiait que j'étais sur le point de révéler mon anthropophagie, Ils se ruèrent sur moi avec l'aide des pompiers qui étaient venus me chercher, à qui je disais "regardez ce qu'ils font de moi, regardez bien, voyez les ordres qu'ils vous donnent".

Car pendant le trajet, je les avais prévenus que les êtres humains exercent souvent très mal leurs responsabilités, discours auquel ils avaient l'air fort réceptifs.

Ils m'attachèrent et me piquèrent comme un animal, me laissèrent longtemps seul dans ma cage en verre, contorsionné.

Je hurlais que je voulais qu'on me détache, sans relâche.

Puis je m'assoupis quelque peu sous l'effet du produit.

On me détacha et me laissa seul avec l'ambulancier qui devait m'emmener vers une unité psychiatrique fermée du centre de Paris, dont j'ai oublié le nom, où l'on me garda trois jours avant de m'envoyer dans une geôle beaucoup plus éloignée.

On me pensait abattu avec la dose que j'avais reçue. J'étais censé l'être.

Il n'en fut rien.

On me détacha sans méfiance.

J'en profitai pour m'enfuir en courant, alors que j'étais censé tenir à peine debout, si vite que l'employé du système carcéral ne put me rattraper !

Il me prit en chasse mais je courais plus vite que lui, il hurlait mon nom en haletant « ne faites pas ça monsieur Daurat, ne faites pas ça ! ».

Je m'engouffrai dans le métro, la première bouche que je trouvai, et le pris jusqu'à Porte de Choisy, chez moi.

Alors que j'étais sédaté au dernier degré, je m'étais évadé, comme un cheval que l'on n'a pas assez piqué parce qu'il est plus puissant, plus résistant qu'un autre, habité par le diable.

Je n'avais qu'une idée en tête, aller chercher mes filles à l'école, comme je le faisais tous les jours.

Je ne savais pas que Sonia avait été prévenue de mon sort et qu'elle avait pris ses dispositions pour faire recueillir mes filles par une voisine avant de rentrer prématurément du bureau.

Je me présentai à école de mes filles à 16 h 42 ou lieu de 16 h 30, sans savoir qu'elles n'étaient plus là.

Personne ne m'avait rien dit, un cheval que l'on abat, on ne lui raconte pas sa mort, tout avait été organisé dans mon dos pendant que je me faisais attacher et piquer.

Les animateurs de l'école m'adressèrent des regards consternés, je devais vraiment avoir l'air de ce que j'étais, un fou échappé de l'asile.

Je rentrai à la maison, n'y trouvai personne, les filles avaient été tenues à l'écart du domicile par leur mère, complice de ce manège.

Puis ma femme arriva, puis des flics.

Cette fois j'étais vraiment sonné on pouvait m'embarquer sans encombre.

J'étais toujours dans la matrice mais je n'avais plus qu'une préoccupation, à ce stade, que l'on ne m'attache plus, ma femme y a veillé, m'accompagnant cette fois à l'hôpital où me conduisirent non plus les pompiers mais les flics, qui ont été ma foi gentils avec moi. Beaucoup plus que l'institution médicale.

Je m'endormis en cours de route, me réveillai sur place mais je ne me souviens plus de rien à ce moment-là.

Quand mes souvenirs reviennent, je suis dans cette unité transitoire où je passai trois jours, dont la quasi intégralité à dormir.

Quand j'étais réveillé, j'étais enthousiaste de me faire de nouveaux copains. Je vivais chaque échange avec eux comme l'apport d'une substance précieuse à la matrice.

C'était mixte et il y avait là une jeune femme beaucoup plus atteinte que moi, qui était très sensible à mes charmes déments, qui me tripota très gaiement et à qui j'aurais fait l'amour, sur son lit, si l'irruption d'un infirmier ne m'en avait empêché à la dernière minute.

Mes fonctions génitales étaient parfaitement opérationnelles ce qui n'est pas piqué des hannetons en pareilles circonstances de délire et surtout de sédation.

Puis on me transféra, sans m'en avertir, sans m'en donner la raison, on m'arracha à mon nouveau cocon sans le moindre égard, la moindre empathie.

On m'envoya aux Eaux Vives, ça ne s'invente pas pour un marigot infâme, à Soissy-sur-Seine près d'Evry, l'établissement carcéral dont je relevais, et relève toujours, eu égards à mon adresse de résidence.

Ca puait la mort. Les toilettes, d'ailleurs, étaient en perpétuel dérangement or j'en avais un perpétuel besoin.

Au début j'étais assez enthousiaste, toujours, de me faire de nouveaux amis en ce nouveau lieu, je pensais que je n'en aurais pas pour longtemps, et surtout j'étais encore sous l'effet de mon trip, bien que sorti de la matrice, bien que fortement sédaté, sous neuroleptiques à haute dose, je n'étais pas encore "redescendu". Cela prendrait des mois après ma libération.

Je me fis notamment un ami, que j'appellerai Roger pour le protéger par l'anonymat, qui avait trucidé sa mère à coups de couteau pendant un accès psychotique, vers l'âge de dix-huit ans. Il avait cru être attaqué par un fauve.

Unanimement reconnu irresponsable par les psychiatres chargés de l'examiner dans l'optique pénale, il n'avait écopé que d'une peine d'HP, qu'il purgeait déjà depuis plusieurs années, dont quelques unes ici même, savamment maintenu dans son jus pour lui garantir de ne jamais reprendre pied dans le monde.

Il était adorable et je l'aimais vraiment bien.

Au début ça allait parce que, bien qu'expulsé de la matrice par ces scélérats médicaux, je me voyais encore en mission, tout ce qui m'arrivait était intéressant, le moindre contact avec d'autres patients me passionnait, tous étaient porteur de messages pour la suite de ma mission, quand je serais sorti, quand la matrice se verrait reconstituée.

Puis au bout de quelques jours, je refroidis.

J'étais toujours un prophète naturellement mais je redevais un prophète déchu.

Je me renfermai sur moi-même, ne parlai plus à personne sauf à Roger et au psychiatre, le docteur Debroize, un pauvre homme, un misérable visiblement accablé par sa propre morne et médiocre existence, certainement sujet à une

terrible anxiété d'après son regard perpétuellement aux abois, qui ne voulait pas me laisser sortir, et qui ne chercha en rien, à aucun moment, à comprendre qui j'étais.

On peut dire mille choses sur ma captivité sauf une, que j'y aurais été soigné. Je ne fus traité en rien, de rien.

Je fus humilié ça oui, énormément.

On n'avait même pas le droit de porter nos vêtements, ils nous étaient confisqués, on était en uniforme bleu deux pièces, comme si nous avions été porteurs de bactéries dangereuses.

Certains avaient droit à leur propre pantalon ! Je n'ai jamais su pourquoi, c'est incroyable quand j'y repense. Je n'y avais pas droit pour ma part.

L'essentiel de mon temps, je l'employais à nourrir la haine de cet endroit où j'étais enfermé pour une durée indéterminée, le psychiatre ne m'offrait aucun horizon ou bien lointain de plusieurs mois, alors que chaque heure, chaque minute était un supplice.

Nous avions droit à deux cigarettes par jour.

Bientôt je réalisai que c'était mon père le coupable de cette indignité. J'étais là à moisir dans ce trou à rat pourri par sa faute.

Je lui écrivis une lettre incendiaire, l'un des textes les plus violents que je n'aie jamais adressé à quiconque.

Je continuai à le haïr et le harceler après ma sortie, par texto cette fois, ce fut mon premier geste une fois mon portable retrouvé, car nous étions privé de tout moyen de communication en dehors de deux coups de fil réglementaires par jour, l'inonder de dégoût infini.

Il encaissa sans broncher, courageusement.

Il fut aidé en ce sens par sa compagne à qui il était arrivée semblable mésaventure, quand elle avait fait interner son frère.

Nous nous sommes retrouvés depuis, je lui ai entièrement pardonné, j'ai compris sa détresse, sa réaction.

Il ne pensait pas qu'ils me garderaient aussi longtemps, il pensait que j'y allais pour quelques jours, que je serais soigné et surtout il n'avait pas le choix, en tout cas de son point de vue à lui.

Je continue de penser qu'il fallait me parler, non pas m'enfermer.

Certes, on me répond que je n'écoutais rien, que toute tentative de communication était vaine.

C'est faux, je me préoccupais beaucoup de communication alors que j'étais en plein délire, seulement je ne pouvais pas tout entendre, mal formulé, mal pensé, idiot, médiocre, cela ne passait pas.

Il fallait user de diplomatie et d'intelligence, entrer dans mon jeu pour me montrer ce qui n'allait pas depuis l'intérieur.

Me montrer notamment que les personnages de la matrice correspondaient à des gens qui ne connaissaient mon existence ni d'Eve ni d'Adam.

Quelqu'un de compétent aurait pu s'en charger, mais cela n'existe pas, personne n'est compétent pour faire face au type de crise qui m'agitait. C'est très dommage car cela éviterait un gâchis formidable.

Je n'avais rien à faire dans cet établissement, aussi fou que je puisse pourtant effectivement objectivement avoir été, je n'étais pas chez les mêmes fous que moi, lesquels sont en liberté.

D'ailleurs, j'étais le seul pensionnaire à ne pas avoir eu à faire à la justice.

Pour sortir, la seule possibilité qui s'offrait à moi était un recours judiciaire. Le tribunal avait rejeté purement et simplement ma première tentative. Personne ne m'a aidé à porter ma requête, ni ma femme ni mon père ni ma mère qui pensaient que ma place était là où j'étais.

Mon avocate commise d'office, une vraie petite connasse de bourgeoise putride, tout juste sortie de son école de merde, me prit de haut avec son regard dédaigneux de précieuse dégueulasse.

Dans ces conditions je n'avais aucune chance, ma demande de libération fut rejetée par la juge, sans surprise au demeurant car ce type de démarche n'aboutit que très rarement.

Par miracle, cela se produisit pour moi lors de ma deuxième tentative.

Quinze jours plus tard j'avais droit à une nouvelle audience.

Cette fois un avocat fantastique m'assista, maître François Benedetti qui enfin pris mon cas au sérieux, comprenait que quelque chose clochait avec mon internement de force. Malheureusement je n'ai jamais réussi à le retrouver pour le remercier. C'est une sorte d'avocat fantôme, impossible à détecter sur la toile, où j'ai longuement fouillé à ma sortie pour essayer de lui témoigner ma gratitude.

Il fut le premier à me regarder dans les yeux depuis mon internement.

Il obtint auprès du tribunal une expertise devant déterminer mon état, s'il était légitime de me garder ou s'il fallait me libérer. Le médecin chargé de cette mission me rendit visite dans ma prison pour dresser son rapport.

Je ne résiste pas au bonheur d'en partager le contenu ici, par la retranscription.

Le bout du tunnel

Rapport d'examen psychiatrique :

Concernant : DAURAT Fabian

Né le : 24 Janvier 1977

Demeurant : Hospitalisé à SOISY—SUR-SEINE

Nous soussignés : Docteur Jean-François WIRTH,

Expert inscrit sur la liste de la Cour d'Appel de PARIS,

Commis par Madame BOYARD, Vice-Présidente, Juge des

Libertés et de la Détention au Tribunal de Grande Instance d'EVRY, en son ordonnance du 29 Juin 2016, avec mission de :

- Dire si cette personne est atteinte de troubles mentaux,
- Dans l'affirmative, si ces troubles mentaux rendent impossible son consentement,
- Dans l'affirmative, si son état mental impose des soins immédiats assortis soit d'une surveillance médicale constante justifiant une hospitalisation complète, soit d'une surveillance médicale régulière justifiant une prise en charge sous la forme de soins ambulatoires, pouvant comporter des soins à domicile, dispensés par un établissement mentionné à l'article L.3222-1 du Code de la Santé Publique et, le cas échéant, des séjours effectués dans un établissement de ce type ;

Attestons avoir personnellement rempli notre mission et en

présentons les résultats dans le présent rapport certifié sincère et véritable.

Fabian DAURAT fait l'objet d'une mesure d'hospitalisation en psychiatrie à la demande d'un tiers depuis le 10 Juin 2016.

Il demande sa sortie de l'hôpital.

EXAMEN :

Nous avons procédé à l'examen de Fabian DAURAT le 5 Juillet

2016, au Centre Hospitalier Spécialisé de l'Eau-Vive (marigot NDLR) à SOISY-SUR-SEINE.

Il s'agit d'un homme de 39 ans, qui est né le 24 Janvier 1977.

Il explique que ses parents se sont séparés lorsqu'il avait 1 an et demi.

Ils ont l'un et l'autre 60 ans. Son père est décorateur dans le domaine de l'événementiel et sa mère est retraitée après avoir été institutrice.

Cette dernière vit à BELFORT. Il dit qu'il a été élevé par sa mère et que celle-ci a eu un autre fils qui serait Schizophrène. (mon frère Théo fut sujet à deux épisodes majeurs de schizophrénie, à 18 et 30 ans, imaginez un peu la détresse de ma mère avec ses deux fils malades mentaux NDLR)

Fabian DAURAT dit qu'il a reçu une formation de musicien guitariste de jazz et qu'il exerce cette activité depuis vingt ans.

Il dit qu'actuellement, il enseigne une fois par semaine au Conservatoire de BOUGIVAL. Il rapporte qu'il aurait souhaité faire carrière dans le domaine musical mais que cela a été un échec. Il dit toutefois qu'il a accepté cette situation.

Il indique que pour compléter ses revenus. il travaille comme chauffeur. (Heetch à l'époque NDLR)

Il dit qu'il est marié depuis dix ans avec une femme qu'il connaît maintenant depuis quinze ans (douze ou treize en vérité NDLR).

Elle travaille dans une compagnie d'assurances.

Ils ont deux filles de 9 et 6 ans. Il fait état d'une vie de couple harmonieuse et selon lui satisfaisante. (là j'ai vraiment raconté n'importe quoi NDLR)

Il dit que dans son existence, la réflexion philosophique a remplacé la musique qui ne lui avait pas apporté toutes les satisfactions professionnelles qu'il souhaitait. Il dit que sa réflexion porte sur les religions et plus précisément sur les liens entre le judaïsme, le christianisme et l'islam (pour mieux rejeter l'ensemble et me faire prophète global NDLR).

Il précise toutefois que cela ne modifie pas son comportement et qu'il n'a pas de pratique religieuse spectaculaire susceptible de perturber son entourage. Il dit aussi que sa réflexion se développe dans le domaine scientifique et plus précisément sur la physique quantique. (mes grandes théories à suivre dans ce récit NDLR). Il dit qu'il réfléchit sur ce qu'il appelle « une cinquième dimension » (je me suis rendu compte entre-temps que les frère Bogdanov, notamment, font de même NDLR) Il explique qu'il est entré en communication épistolaire avec certains scientifiques (Edgar Morin NDLR) et qu'il envisage d'écrire un livre qu'il publiera à compte d'auteur.

Il indique que sa réflexion se développe également dans le domaine politique mais il précise que cela n'a pas entraîné chez lui l'apparition de comportements militants. Il dit enfin qu'il mène une réflexion générale sur la sociologie.

Il indique que tous ces centres d'intérêt qu'il développe depuis des années n'ont nullement modifié son comportement. (enfin je veux dire heu... NDLR) Il reconnaît toutefois que la lecture de certains de ses écrits sur Facebook a inquiété son entourage et tout particulièrement son père (que je me suis soigneusement abstenu de couvrir d'insultes mais je n'en pensais pas moins à ce moment-là NDLR). Il dit en revanche que sa femme s'est toujours désintéressée de ses discours philosophiques et que cela n'a pas entraîné de difficultés dans le ménage (c'est vrai, c'est mon attitude qui s'en ai chargé, soumis au stress infini et à l'exaltation débridée NDLR).

Il dit qu'il s'est senti déprimé il y a quelques années, notamment à la suite de deuils, (je ne me rappelle pas de ça, j'ai dû tout inventer NDLR) et il explique que, de sa propre initiative, il a consulté un médecin-psychiatre durant les trois dernières années. Il dit qu'il souffre d'un trouble « bipolaire ». Il précise qu'il a toujours suivi les prescriptions médicamenteuses du médecin et en particulier le traitement antidépresseur qui lui a été administré au long-cours. Fabian DAURAT reconnaît avoir traversé une période d'exaltation dans les semaines qui ont précédé son hospitalisation. Il dit qu'il se sent beaucoup mieux maintenant et il considère que cette période d'exaltation est maintenant terminée. (c'était vrai NDLR)

Lors de notre examen, Fabian DAURAT apparaît calme et bien contrôlé. Son discours est cohérent sa pensée est logique. Les convictions qu'exprime Fabian DAURAT dans les domaines religieux, scientifiques, politiques et sociologiques apparaissent détachées de la réalité et en ce sens délirantes mais elles n'envahissent pas tout son fonctionnement psychique, en ce sens que l'on

ne met en évidence aucune perturbation du comportement en rapport avec les idées en question. (enfin un psychiatre qui connaît son boulot NDLR)

L'humeur apparaît actuellement stabilisée. Il n'existe pas d'exaltation, pas d'euphorie et pas non plus de tachypsychie. (tiens un mot que je ne connais pas ! NDLR) Par ailleurs, on ne note pas de fléchissement particulier de l'humeur en dehors du fait que le sujet dit qu'il souffre de la prolongation de son hospitalisation et qu'il souhaite sortir afin de poursuivre ses soins en ambulatoire.

Fabian DAURAT dit en effet qu'il souhaite continuer à être suivi par le médecin-psychiatre qu'il consultait depuis plusieurs années. Il accepte toute autre mesure de soins ambulatoires qui lui sera proposée. Il dit aussi qu'il a suivi les prescriptions médicamenteuses des médecins et qu'il souhaite continuer à le faire.

Discussion :

Fabian DAURAT est donc un homme de 39 ans qui a présenté depuis plusieurs années des troubles de l'humeur qu'il qualifie de « bipolaires ». On constate qu'il a présenté dans le passé des manifestations sub-dépressives ou dépressives pour lesquelles il a consulté. Il a également présenté de façon transitoire un état d'exaltation au cours duquel il a extériorisé des idées d'allure délirante qui existent en fait chez lui de façon ancienne et chronique. C'est dans ce contexte qu'est intervenue l'hospitalisation actuelle. Au jour de notre examen, le trouble de l'humeur de Fabian DAURAT apparaît stabilisé. Il accepte de poursuivre en ambulatoire les soins que nécessite son état.

Conclusions :

Fabian DAURAT souffre d'un trouble de l'humeur apparu depuis plusieurs années et actuellement stabilisé après un épisode d'exaltation transitoire.

Le trouble de l'humeur dont il souffre ne rend pas actuellement impossible son consentement aux soins.

Son état ne justifie plus actuellement une hospitalisation mais une prise en charge sous la forme de soins ambulatoires comme il en exprime d'ailleurs le souhait.

Le 6 Juillet 2016

Docteur J.F. WIRTH

Magnifique, magnifique ! Merci Seigneur de m'avoir enfin envoyé un homme avec une conscience professionnelle dans ce piège à rats morts !

Mon psychiatre en chef, le sinistre docteur Debroize qui se contentait de m'interviewer une fois par semaine pour me signifier qu'il était hors de question de me laisser sortir, sans jamais rien écouter de ce que je lui disais, ce salopard mortuaire portant sur sa gueule de con une misère profonde et indécorable, me donna ce compte-rendu à lire comme la loi l'y obligeait.

Je me retins d'hurler ma joie et ce cadavre crut que j'étais triste.

Psychiatre comme je suis docteur en mathématiques.

J'exultais en silence, de voir la claque qu'il venait de se faire infliger par un médecin plus capé que lui, devant la perspective d'être libre bientôt.

Ma femme m'encourageait à tenir le coup quand je lui téléphonai mais quand je lui annonçai que l'expert-psychiatre m'avait rendu apte à sortir bientôt, elle ne fut aucunement emballée. « Es-tu sûr que tu es prêt ? » ou quelque chose comme ça. « Veux-tu ma mort ? » rétorquai-je.

N'avait-elle pas compris mon infinie détresse ? Non.

N'avait-elle pas compris que je pourrissais sur place ? Non.

Ils m'ont d'ailleurs engraisé de nombreux kilos, la bouffe était mon seul salut dans ce cloaque, je me goinfrais comme un porc, là seulement j'étais à peu près vivant. Ils nous gavaient comme des oies, matin, midi, goûter et soir.

J'ai mis trois ans à retrouver un poids décent.

Le reste c'était des neuroleptiques en dose massive, je dormais jusqu'à quinze ou seize heures par jour, heureusement que j'avais le sommeil pour supporter l'éveil, même si je ne le supportais pas.

Je n'étais plus habité que par la haine, est-ce une thérapie digne de ce nom?

Le haine de mon père d'abord, responsable de tout, la haine des psychiatres qui m'avaient eu entre leurs mains, la haine de l'institution psychiatrique, médicale, la haine du monde entier.

Avant que cet expert ne me fasse sortir, j'étais enfermé sans aucune visibilité de durée alors qu'il est inconstitutionnel, en France, de condamner le coupable pour une durée indéterminée.

Le prisonnier doit savoir quand il peut sortir, je ne le savais pas.

Par dessus le marché, Debroize osait dire qu'il faisait ça pour mon bien, « ce n'est pas une prison ici » avec son air condescendant de racaille en pleine commission de son forfait.

Il avait peur que je me suicide dehors. Comme la mort eût été douce si elle m'avait pris alors !

Il me fallut encore attendre plusieurs jours après le rapport d'expert, pour que la procédure judiciaire et psychiatrique aboutisse.

On ne me disait rien, j'étais terrorisé à l'idée que quelqu'un change d'avis, que quelque chose se passe qui m'empêcherait de trouver l'issue au dernier moment.

Personne ne savait quand j'allais sortir, ou ne voulait me le révéler, il y eut bien une bonne semaine supplémentaire de calvaire.

Quand enfin l'heure de quitter les lieux arriva, Debroize m'avait mis un programme de soins obligatoires dans les pattes, qui m'obligeait à retourner le voir chaque semaine.

Dans la période qui suivit ma sortie, je devais me rendre dans ma prison, sans être jamais certain que l'on ne m'y enfermerait pas une fois entré, pour examen de probité.

Il n'y a pas de poignées aux portes, verrouillées à clé.

Je lui fis part de mon aversion pour lui et son établissement, la douleur que me causait ce retour forcé, mais loin de toute empathie, il prenait plaisir à exercer son pouvoir de hanneton de la médecine.

Je cherchais par tous les moyens à faire cesser ce programme de soins et trouvais une double institution à laquelle m'adresser.
Je rédigeai ce courrier dont je vous propose la copie ci-dessous, lettre dont j'ai pris soin d'adresser une copie à l'hôpital dont je sortais.
La voici :

Fabian Daurat
Appartement 1312
100 Bd Masséna
75013 Paris

23 Septembre 2016, Paris
(je suis sorti le 13 juillet NDLR)

Objet : Saisie de la Commission Départementale des Soins Psychiatriques, au sujet du programme de soins psychiatriques auquel je suis astreint, parallèlement à la saisie du juge des libertés et de la détention.

Madame, Monsieur,

J'ai été interné « à la demande d'un tiers » le 13 juin 2016, en lien avec les troubles bipolaires dont je souffre depuis de nombreuses années.

Après un bref séjour dans l'unité Wurtz, suite à une admission violente (contorsion, piqûre), dont je garde des séquelles psychologiques qui me conduiront sans doute un jour à demander des comptes et ce alors que je ne manifestais aucune agressivité physique, j'ai été transféré dans l'unité fermée des Eaux Vives et maintenu un mois et demi malgré ma demande incessante de libération.

C'est finalement une expertise psychiatrique, établie par le docteur J.F. Wirth, mandaté par le tribunal d'Evry, concluant à mon aptitude à vivre en liberté, qui mettra fin à cette captivité le 13 juillet 2016.

Loin d'apporter le moindre bénéfice thérapeutique, cet internement fut une réponse totalement inappropriée à mon trouble mental, j'en ai énormément souffert, ses conséquences consistent en une collection de dégâts occasionnés sur ma vie familiale et personnelle, qui ne font que s'ajouter aux conséquences, en soi, de ma maladie.

Je remets en cause, en particulier, les compétences du docteur Debroize, qui m'a suivi aux Eaux Vives, qui refusait de me laisser sortir alors même que j'étais apte, comme cela a été finalement établi par un médecin plus compétent, Debroize n'ayant manifestement jamais établi de diagnostic sérieux à mon sujet.

Dans la période d'un mois et demi suivant ma libération, je me suis rendu chaque semaine sur mon lieu de captivité malgré une immense réticence, pour honorer les rendez-vous que l'on me donnait, sans en comprendre la raison, je me pliais à ce suivi par peur de me voir enfermé de nouveau.

N'ayant plus reçu de nouvelles depuis fin août, je croyais mon calvaire au sein de l'institution psychiatrique terminé.

Mais pas du tout. Je viens de recevoir, mardi 20 Septembre, un courrier émanant de l'ASM13, me signifiant leur décision de maintien de soins renouvelable chaque mois, sur la base du rapport établi par le docteur Debroize.

Ce courrier mentionne un « programme de soins ci-joint » mais qui ne figure nulle part parmi les documents reçus sous plis. Cet oubli est à l'image du (dys)fonctionnement de cette unité fermée de l'hôpital des Eaux Vives, livrée à la désorganisation la plus totale comme j'ai eu tout le loisir de le constater pendant un mois et demi d'immersion forcée.

Le résultat, c'est qu'ils croient probablement m'avoir donné RDV, lequel RDV figurait probablement sur ce « programme de soins » qu'ils n'ont pas joint au courrier.

Cela induit le risque, me semble-t-il, qu'ils alertent les autorités judiciaires, ne me voyant pas arriver à la date de mon RDV, que j'ignore mais dont je suppose l'existence et dont il est hors de question que je m'enquière, puisque j'en rejette catégoriquement le bien fondé et ce pour plusieurs raisons :

1 – Je suis suivi par ma propre psychiatre, comme en atteste le document ci-joint. Elle me suit depuis des années. Je n'ai aucun besoin de multiplier les visites et les praticiens.

2 – Le traitement dont j'ai besoin, en tant que bipolaire, tous les psychiatres du monde le savent, c'est un traitement au lithium. C'est parce que je n'en prenais pas que mes proches ont été alertés au point de me faire interner. J'en prends désormais, il m'est prescrit par mon médecin, le docteur Grunberger et le docteur Debroize de l'ASM13 ne fera rien de mieux que me prescrire le même médicament. Pourquoi aller chercher une ordonnance à quarante minutes de route de chez moi (avec un coût de déplacement qui pèse sur mon budget très précaire), alors que ma psychiatre de quartier produit rigoureusement la même ?

3 – Pourquoi m'infliger la visite d'un homme qui m'inspire la même aversion irrépressible que la structure de soins à laquelle il appartient ? Le docteur Debroize, que l'on me demande d'aller voir à quarante minutes de route de chez moi, est le médecin qui m'a maintenu en captivité malgré ma souffrance qu'il n'a pas prise en compte, un médecin qui n'a pas su m'observer et encore moins me comprendre et prétend me soigner contre mon gré, je ne sais comment. Un médecin qui m'inspire toute la défiance du monde et absolument aucune confiance. (j'ai dû me faire une grande violence pour ne pas le traiter de fils de pute, NDLR).

4 – Enfin, l'élément le plus important, c'est le principe de droit et de morale, qui consiste à respecter la liberté, pour l'individu, de choisir ou rejeter, souverainement et en conscience, une offre thérapeutique.

On comprend parfaitement qu'une personne violente/dangereuse, soit tenue à l'écart de la société contre son gré. Ou encore, que l'on se passe de consentement en cas de débilité, d'incapacité à comprendre et appréhender sa propre personne au sein de son propre environnement.

Mais moi, je n'ai jamais été ni violent ni dangereux, ni débile, je ne présente pas la moindre déficience mentale en terme de capacité de jugement et de conscience de ma personne et de l'environnement au sein duquel je vis.

L'ASM13 et son docteur Debroize, loin de soigner quoi que ce soit, me rendent bien plus malade encore, par leur harcèlement et la menace d'enfermement que leur programme de « soins » fait peser sur moi.

Non seulement je n'en retire aucun bénéfice mais j'en retire un stress, une angoisse et une colère dont, croyez-moi, je n'ai absolument aucun besoin.

A l'image de ma captivité pendant l'été, ces visites imposées sont de nature punitive et vexatoire.

Telle n'est pas l'intention, évidemment mais tel est le résultat.

Parce que le programme de soin que l'on entend m'imposer fait la preuve à mes yeux, depuis son initiation, non seulement de son inefficacité mais bien pire, de sa toxicité et parce que je le rejette moralement et psychologiquement avec la dernière énergie, parce que c'est mon droit le plus strict de refuser une offre de soins perçue comme cauchemardesque et objectivement totalement inutile, parce que je ne me dérobe pas aux soins, puisque je suis suivi par une praticienne qui, celle-là, a ma confiance, je vous prie de bien vouloir prendre les dispositions requises pour me libérer de ce fardeau et me rendre la liberté que je n'aurais jamais dû perdre, celle de choisir les options thérapeutiques que je souhaite ou ne souhaite pas.

Merci pour votre attention.

Je me tiens à votre disposition.

Je prie de croire en l'expression de mes sentiments distingués.

Fabian Daurat

Figurez-vous que ma missive remplit son office mieux que je ne pouvais l'espérer.

C'est la copie adressée à l'hôpital qui fit grand effet, puisque dans les jours suivants son émission, je recevais un document de ce même établissement maudit m'annonçant la fin de ces fameux foutus programmes de soins, j'étais libre, enfin libre, complètement libre, j'allais pouvoir me reconstruire.

Cela me conforta dans une idée qui était déjà très fortement ancrée en moi : si tu ne disposes pas des outils verbaux pour faire valoir ton droit et ta dignité, tu les verras piétinés sans défense.

De toutes les nécessités du monde, priorités existentielles et éducatives, la maîtrise de sa propre langue est la plus haute, la plus impérieuse.

Avec des équations, personne ne défend la dignité de personne, pourtant la filière scientifique ou commerciale est hyper privilégiée.

Pourtant la dignité est le plus important de tous les capitaux.

Essence de la convalescence

La sortie fut extrêmement douloureuse, moins que l'internement évidemment mais il fallait que je fasse face au monde et à moi-même.

Les filles étaient parties en colonie de vacance lorsque je rentrais chez moi, elles rentrèrent quelques jours après, j'allai les chercher à la gare et en me voyant sur le quai, elles fondirent toutes deux en larmes sous les yeux de leurs moniteurs interloqués.

Nous étions si heureux de nous retrouver, mes pauvres amours, on leur avait enlevé leur père, on m'avait enlevé mes filles. La vie de famille reprit un cours normal. Mais ma vie psychique était totalement bouleversée.

Il n'y avait plus de prophète, mort comme déjà pas loin de dix fois, mais la matrice n'avait pas vraiment disparu dans la mesure où je restais confusément persuadé d'y avoir séjourné, de son existence objective.

Il y avait eu échec en son sein, le mien, celui du sort, du destin, un échec terrible dans la matrice, j'étais sinistré comme je ne l'avais jamais été malgré mes nombreux sinistres.

J'essayais d'imaginer ce que pourrait être ma place sur Terre et je me sentais à des années lumières de l'espèce humaine.

Je regardais n'importe quel passant, fasciné qu'il puisse cheminer léger, pensant à son repas du soir, à son travail, ses vacances, ses amis, des choses auxquelles pensent les terriens quand ils marchent dans la rue satisfaits de leur sort sur Terre, même quand ils ont des soucis.

Leurs petits ennuis m'apparaissaient comme autant de privilèges.

Leur insouciance faisait l'objet d'une profonde jalousie ahurie.

Moi, j'étais arraché à tout ce qui attache un être humain à la vie, j'étais étranger à moi-même, au monde encore plus, étranger à un degré inédit.

Je me demandais combien de temps il me restait à vivre cette migration dans les espaces sidéraux de la mort, parmi les vivants.

Seul mon foyer me rattachait au sol, bien que situé au 31^e étage.

Je pensais ma vie irrémédiablement terminée, j'étais juste contrarié de devoir attendre encore peut-être des décennies avant de la quitter.

Debroize avait eu peur que je me suicide.

Mais rien ne pouvait dépasser en gravité le traitement qu'il m'avait infligé, infiniment pire que la mort.

Je lui avais pourtant expliqué que je ne me tuerais pas avec deux enfants à charge. J'étais trop soumis pour me suicider, c'était beaucoup trop facile, ma punition consistait à endurer la vie, bien au contraire.

Progressivement, je fis, seul, le travail que j'aurais dû faire avec un psychiatre si j'avais été traité et non abruti aux neuroleptiques, celui de déconstruction de la matrice.

Je me rendais compte, jour après jour, de l'impossibilité d'une telle chose, je me rendais compte à quel point j'avais dit et fait n'importe quoi.

A chaque fois qu'une scène me revenait au cours de laquelle j'avais épanché mon délire, je frissonnais de honte, comme dans un sas de décompression.

Cette expérience m'était devenue assez familière au cours de mes trips successifs et leur descente, mais elle s'offrait cette fois en dose très massive, il y avait un énorme inventaire à faire, c'est seulement une fois dehors qu'il était devenu possible.

Je commençais à me soigner une fois libre seulement.

C'est seulement à ce moment là que commença la thérapie, le reste était une punition que je n'avais pas méritée.

Fils de pute que ces deux médecins, Baroudet et Debroize, celui qui m'a piqué comme un chien, attaché, et celui qui m'a maintenu en détention.

Deux merdes sorties du trou du cul d'une médecine tarée, dégénérée, au rabais, victime des coupes budgétaires toutes plus scélérates les unes que les autres, surtout en psychiatrie, satisfaite de son abyssale médiocrité.

Je ne trouverai de paix qu'en les poursuivant jusqu'en enfer, je veux faire de leur vie le cauchemar qu'ils firent de la mienne.

Je ne les attaquerai pas physiquement mais je les harcèlerai jusqu'à ce qu'ils demandent pitié.

Pourquoi ne m'ont-ils pas accordé la leur ?

Ils souffriront je m'en porte garant, ils endureront la honte et le regret, je ruinerai leur réputation aussi sûrement que je changerai le monde. Ils mesureront leur honte pour leur métier médiocre et cruel, ils se poseront les bonnes questions.

Ou alors j'irai finir mes jours bientôt dans leurs geôles.

Ou alors, rien du tout parce que je me suis calmé depuis.

Oui, c'est sûrement ça.

Pour moi l'heure était au bilan, une fois à peu près remis, revenu à une demi-vie normale au bout de quelques mois.

A mesure que je me reconstruisais, je pardonnais à mon père.

Le degré de pardon que je lui accordais, pour avoir irrémédiablement fauché ma vie, était proportionnel à ma compréhension de ce qui s'était passé.

Je comprenais que personne n'avait dynamité la matrice, l'explosif ne se situait que dans mon cerveau.

Je compris qu'il n'y avait pas eu et qu'il n'y avait pas de société secrète, informée par des procédés mystiques de la venue d'un prophète, j'avais juste été victime d'une grave crise maniaque, à la limite extrême qui la sépare de la psychose, dont la singularité était la rationalité cependant, ce qui aurait permis à la discussion de fonctionner, discussion que personne ne m'accorda.

Je ne suis jamais parvenu à me débarrasser du regret de n'avoir pas été traité dans des conditions civilisées par une institution médicale instruite.

Je commençais à comprendre le calvaire de ma femme et de mes filles, même si Dieu sait que je le connaissais déjà, comme le mien propre.

Je fis le bilan de ma vie et je ne trouvai que ruines et enfers.

Certes mon foyer m'apportait un amour sans lequel je serais sans doute mort mais cela ne faisait que me maintenir en situation de survie, certainement pas de quoi me lever le matin.

D'ailleurs, je ne le levais pas, je ne faisais que dormir.

J'ai passé une extraordinaire proportion de ma vie à dormir. J'ai connu, surtout depuis dix ans, nettement plus de sommeil que d'éveil. J'ai dormi jusqu'à seize heures facile par tranches de vingt-quatre. Ca va mieux maintenant.

Quand je souffre, je dors. Chose extraordinaire, je ne fais que de beaux rêves.

Et quand je vais bien, alors je fais de mauvais rêves, rarement de vrais cauchemars mais jamais de beaux.

Ma souffrance vis-à-vis de mes filles est d'autant plus profonde que mes tentatives d'éducation elles-mêmes tiennent du traumatisme davantage qu'à la pédagogie, tel que je l'ai décrit.

Il ne me restait rien, rien que la mort pour amie mais elle ne voulait pas m'étreindre.

A l'heure où j'écris ces lignes, je ne suis en rien tiré d'affaire.

Cela fera bientôt quatre ans et depuis, je n'ai certes plus connu d'accès comparable au délire qui m'a valu l'enfermement.

Mais je suis malheureux comme une pierre.

Même quand la vie reprend son droit, que je suis investi d'un peu d'énergie, un peu cela veut dire beaucoup chez moi, tout comme au sujet de la souffrance, même quand je vais mieux, que je fais des choses, comme de la musique ou écrire, ou m'occuper de mes enfants, je réclame à la mort de se saisir de moi.

Et quand je sombre, je ne peux diriger ma pensée vers un autre objet que cette Terre Promise qui m'attend.

Le suicide est totalement exclu à cause de mes filles, mais comme je l'ai indiqué en introduction bien des circonstances pourraient me valoir le trépas, qui ne vient pas.

En particulier au cours de mes projets d'écriture successifs, pourvoyeurs de l'espoir illusoire que je pourrais rencontrer l'exposition que je cherche maladivement, je suis à chaque fois terrassé par la réalité nue.

Personne ne veut me publier, il n'y a aucune raison de vouloir me publier, bien que je sois un génie.

Je ne rentre dans aucune case, j'ai l'air d'un mariole, je suis un illustre inconnu.

A chaque fois que je crois que je vais rompre le sort, je percute le même mur de la réalité, comme un insecte qui se cogne toujours sur la même paroi.

Je suis le spectacle dont Dieu a besoin dans son Numéro. Comme nous le sommes tous, sauf que dans mon cas, il atteint un paroxysme de tragique et de pathétique.

Voici mon post Facebook le jour de mon quarante troisième anniversaire :

Aujourd'hui est un jour maudit. C'est celui de ma naissance, il y a 43 années de damnation.

Pute, salope, chienne de vie.

Et je ne parle pas des femmes, généreuses, belles et nobles qui offrent leur corps aux misérables contre une obole.

Je ne parle pas des femmes qui baisent à leur guise, comme et quand elles veulent, Dieu les bénisse.

Ni de la femelle canine, digne représentante des mammifères.

Les palestiniens appellent la « Nakba » (« catastrophe ») leur exode en 48, sous l'invasion barbare qu'ils ont subie, peuple humble et paisible de paysans et bergers depuis des siècles offerts à cette modeste terre, soudain expropriés, spoliés, indigénisés, ghettoïsés, expulsés, persécutés, et plus souvent qu'à son tour, assassinés.

Ma nakba à moi, c'est ma naissance.

Ma venue au monde est une double catastrophe.

D'abord, en rejoignant cette planète, c'est en enfer que j'ai été propulsé. Dans un monde immonde. Plus on est veule, vil, débile, servile, dégénéré, aveugle, sourd, vicié, médiocre, satisfait, cupide, pervers, taré, plus on est puissant ou plus on est heureux.

C'est la racaille, la raclure la plus dégueulasse qui fait tourner ce monde, qui en tient les cordons bien serrés. L'économie est en son centre, et au centre de l'économie, tout n'est qu'exploitation, aliénation, esclavage, empoisonnement, destruction de capital humain et environnemental.

Qu'il plaise à Dieu d'exterminer cette race de cloportes humains qui a colonisé la Terre, le plus vite possible. Sauf que c'est Dieu qui en a décidé ainsi.

Ensuite, ma propre vie est une vie de canalisations où se déversent les égouts du sort et de la destinée.

Tout ce que je touche se transforme en merde et depuis le commencement le plus précoce de ma tragique existence, je n'ai vu, en guise de rivage, que mirage, je n'ai cru qu'en des illusions, je n'ai bu de vin que poison, mangé de pain que chair putréfiée de rat, je n'ai connu de repos que le coma, pour seul espoir des lendemains cruels, impitoyables, insupportables.

N'en déplaise aux ayatollahs sacralisateurs de vie, ils idolâtreraient une moule tant qu'elle s'accroche à son putain de rocher et gobe son plancton de merde, je prie pour quitter ce cauchemar, cette planète, cette vie, cette archi chiotte, tous les jours, chaque heure, chaque seconde je supplie Dieu de me supprimer.

Il suffirait d'un rien, une rupture d'anévrisme pendant la nuit, un chauffard quand je traverse la route, je sais pas moi, une balle perdue. Il y a tant de gens qui tiennent à leur vie, aussi misérable soit-elle, ils l'aiment et ils s'en voient privés chaque jour sur Terre par centaines, peut-être par milliers. Pourquoi pas moi qui n'en veux pas, qui la dégueule par tous les pores de ma peau, qui lui crache à la gueule, je dois rester là ?

Parce que Dieu méprise ma prière comme toute prière.

Et comme, pour parachever le désastre, non content d'être né, j'ai procréé deux fois, elles sont encore des enfants, je suis coincé dans cet enfer, le suicide aussi tentant soit-il, et je le caresse en songe sans cesse comme une douceur, la dernière qu'il me reste, est exclu jusqu'à nouvel ordre. Parce qu'il fallait que le pathos soit poussé aux derniers retranchements de son paroxysme.

Amen

Je suis désormais suivi depuis un an par le "Centre expert Bipolaire" de l'hôpital Fernand Widal à Paris.

À bout de quelques séances, ma psychiatre référente, le docteur Meyrel, a déclaré qu'elle ne comprenait pas comment je fonctionnais, de quoi il retournait chez moi. Voilà au moins un médecin qui se pose la question.

Elle a finalement déterminé, après que je le lui aie soufflé, que mon problème dépassait largement le cadre psychiatrique, enraciné dans ma psychologie. Elle m'a envoyé faire un diagnostic dans l'optique des schémas de Young. C'est un questionnaire qui s'adresse à des gens qui ne me ressemblent pas, qui n'ont pas les mêmes préoccupations que moi, les mêmes pensées, ce sont des questions totalement étrangères à mon esprit.

Mais la praticienne qui me l'a fait remplir ne désespère pas, elle veut me trouver une psychologue gratuite, car je suis sans le sou, pour suivre sa thérapie à laquelle je

crois autant qu'en l'Ouverture des Eaux pour laisser passer Homo Sapiens vers un avenir radieux, laissant derrière lui Pharaon et Satan.

Je suis, à cette heure, dans l'attente.

J'ai beau avoir arrêté de fumer du shit, j'ai beau m'être mis au sport, j'ai beau soigner mon apnée du sommeil avec un respirateur nocturne grâce auquel je dors moins, j'ai beau mener une vie à présent extérieurement normale, je souffre de détresse autant que la compagne d'un pervers narcissique.

Je suis marié à une vie qui m'est absolument insupportable, sans moyen aucun de la quitter.

Mais ce dont j'ai besoin, c'est d'une seule chose, et aucun schémas de Young n'y changera rien : la notoriété.

Voilà pourquoi je rédige ces lignes.

Rien de tout cela ne m'empêche de nourrir l'orgueil que m'offrent les thèses relatives à la condition humaine qui constituent ma prophétie.

J'alterne entre le sentiment que viendra enfin l'heure, un jour, de les promouvoir, et l'idée qu'il faudra attendre ma mort, peut-être longtemps après. Mais rarement je le tiens pour perdues complètement.

II : Dieu et les Hommes

*Entre le Christ et moi, point d'enfance ne vint,
De catéchisme aucun, changer le sang en vin,
Éclairer la passion qui eût servi de prisme
À mes jeunes années et leur inclination
Marquées d'un doute sain, pétri d'agnosticisme.*

*Dieu était très lointain, logeant peut-être Sion,
Sa figure régnait confusément là-bas,
Où vécut et mourut la reine de Saba.
Je priais malgré tout car la révélation
Pouvait venir, qui sait ? Du transport de mon âme
Depuis mon corps captif jusqu'au divin Bastion.*

*Dans la folle hypothèse où, retenant mon thème,
Sensible à mon message, Dieu me rendrait visite
Pour bien me consoler et me dire comme "il" m'aime,
Prouvant son existence en se rendant sur site,
Je "le" sollicitai dans l'espoir innocent.*

*Je ne savais pas que, longtemps après l'enfant,
Ainsi devenu père, une toute autre naissance
M'offrirait un prophète, Jésus de Nazareth.*

*Je ne le dis pas Christ, retiens son seul prénom,
Car il ne fut qu'un homme ! Voyez comme il s'élançe,
De son corps et son âme, au-delà du pardon,
Vers un fol idéal, celui de la Justice
Et encore aujourd'hui, on n'en est qu'aux prémices.*

*Puisse-t-il revenir, achever son ouvrage !
Nous sauver, ici-bas, de ce cruel naufrage,
Il suffirait qu'un fils, une fille nous vienne,
Habilité(e) de charisme et de folle mission,
Sauver notre moisson, dire au monde le vrai,
Racheter à leur prix nos existences chiennes,
Séparer le bon grain de la mortelle ivraie.*

Ma conception de Dieu impose la disparition du libre arbitre, et la disparition du libre arbitre que j'impose, requiert Dieu tel que je le propose.

Aussi, ces deux mamelles de ma prophétie, Dieu et le libre arbitre, sont indissociables.

Nous naviguerons entre les deux un moment, avant de visiter le sujet des Signes, de la perception, et de la réalité, la mort, sa peine, son salut, de la pédagogie et de l'éducation, du genre/amour/sexe/sexualité/parenté, de la race Homo Sapiens, de la justice, c'est à dire de la politique, socialisme et libéralisme, les grandes lignées idéologiques structurantes seront examinées.

La plupart de mon propos est accessible à tous, philosophique dans une langue simple, politique, idéologique, toujours sous une forme concrète et la plus hospitalière possible, en dehors du désaccord, sans doute profond, inéluctable car je ne suis en accord avec personne d'autre que moi-même.

Il y aura cependant certains passages techniques, scientifiques, que je tâcherai, également, de rendre accessible au plus grand nombre, mais c'est souvent impossible en s'emparant de tels concepts.

Aussi, ces passages pointus, au sujet de la Nature de Dieu notamment, et du hasard, Dieu Aléa dont nous percerons la nature, seront signalés, réservés aux esprits, au mieux, les plus érudits, au moins les plus curieux, dotés du bagage minimum pour les appréhender.

Nous ouvrons ce programme par une réflexion théologique, afin d'esquisser tout à la fois le prophète que je suis et Dieu tel que je le conçois, singulier et révolutionnaire, pris dans son contexte multimillénaire de littérature monothéiste.

Croire et voir

Je ne suis :

- 1) ni croyant
- 2) ni agnostique
- 3) ni athée

1) Pas croyant parce que je ne "crois" rien du tout.

Il faut ici examiner le sens du verbe "croire", j'en distingue trois acceptions.

La première est religieuse, associée au concept de foi.

Je “crois” en Dieu signifie en réalité que je suis *persuadé* de l'existence de Dieu et j'accepte de ne pas chercher un chemin rationnel vers sa Nature, c'est une question d'amour divin, je suis transporté par son idée, son concept, son *personnage*, je suis placé sous sa Protection.

Je “choisis” de croire (en fait je ne “choisis” rien du tout, seulement je suis frappé par la foi, nous verrons que l'on ne choisit jamais rien), j'adhère par conséquent au mythe que l'on me propose pour incarner l'objet et la source de mon amour.

Ce “croire” là, affectif, est diamétralement inverse à ma démarche strictement intellectuelle, rationnelle... scientifique !

Ce pour quoi j'affirme ne pas être “croyant”, ce pour quoi je ne le suis en aucun cas.

Je ne crois, comme Saint Thomas, que ce que je vois, rien que ce que je vois, tout ce que je vois. Rien ne fait l'objet, en ce qui me concerne, de la moindre foi, jamais.

Seul un parcours cérébral me conduit à tenir quoi que ce soit pour vrai, quel que soit l'objet de mon investigation, de mon sentiment ou de mon intuition, le cas échéant.

Cela n'a rien d'incompatible avec le fait que je sois un hyper sensible, sensibilité contrariée en l'occurrence par les crises de nerf de ma mère.

Le résultat est que ma sensibilité, mon émotivité, sont sous le contrôle absolu, le cerveau froid, j'en ai hérité de la nécessité de me mettre à l'abri sous le bombardement émotionnel destructeur que je subissais au cours de ces crises.

Aujourd'hui, cette autoprotection est devenue la raison de ma puissance idéologique.

L'intelligence émotionnelle, qui détermine la qualité de la proposition idéologique, requiert une indépendance la mieux garantie possible entre ce que l'on ressent et ce que l'on énonce.

Une telle disposition, on ne la trouve pas plus éloquente que chez moi. Parce que je suis marqué dans ma chair.

Le plus grand pourvoyeur de débilité au monde, c'est la souffrance.

Parce qu'elle dicte sa loi pourrie, née putride, parce qu'il s'agit toujours de prendre sa revanche sur une cible arbitraire.

Mais moi, cette souffrance, j'ai appris à la dompter à l'âge de six ans.

L'orgueil, nourri par la souffrance, par la satisfaction ou les deux, est l'autre grand écueil dans la quête de vérité idéologique. Le mien est démesuré, ma mégalomanie paroxystique, mais il est dompté par l'intellect qui le surplombe, pour la même raison de contrôle émotionnel auquel je fus astreint très tôt.

Fin de la digression.

Le second sens du verbe "croire" correspond, celui-là, à une disposition qui me concerne : il s'agit d'hypothèse, de supposition, guidée par l'exigence rationnelle.

Par exemple, en bon prophète, je recèle une dimension eschatologique certaine et je *crois* en l'Apocalypse imminent.

Non pas la fin du monde, apocalypse signifiant étymologiquement "révélation", mais la fin de celui-là, avec très lourdes pertes et fracas, révélant le suivant.

Cette idée est nourrie, outre le thème omniprésent dans la littérature monothéiste que j'interprète comme une intuition prémonitoire, tel un rêve de même nature, par les données rationnelles dont je dispose au sujet de la destruction environnementale massive en cours, ajoutée à la crise sociale qui l'accompagne, promettant une collusion des plus violentes dans les décennies à venir.

Je *crois* en la fin de ce monde, donc, j'y crois même beaucoup, j'en suis persuadé à vrai dire, pour autant j'introduis une distance entre ma conviction et la vérité, puisque nul ne peut lire l'avenir, même pas un prophète.

D'ailleurs, tous ceux qui l'ont annoncée, jusque-là, se sont plantés.

Mais alors, elle n'avait aucune raison objective de survenir, elle ne pouvait intervenir que sur le plan idéologique, culturel, ce qui fut le cas en effet.

Mais aujourd'hui, la science elle-même la prévoit à demi mot, cette véritable fin du monde, la fin la plus spectaculaire depuis notre avènement, une fin et un commencement comparable au Déluge.

J'estime qu'il ne restera que cent millions d'êtres humains sur Terre d'ici quarante, cinquante ans grand maximum.

Enfin, le troisième sens de "croire" qualifie un jeu de dupe.

Je *crois* savoir mais ne sais pas, ne sais rien, je crois ce que l'on me dit qui est pourtant faux.

J'espère bien échapper à ce "croire" là.

Vous aurez, à travers ces lignes, le droit, le devoir et le loisir d'en juger. Mais attention ! Ce n'est pas parce que je *crois* voir quelqu'un qui se trompe, que je ne suis pas moi-même dans la plus profonde erreur.

Je ne suis pas “croyant” donc, je ne “crois” pas en Dieu, parce que je ne crois pas être aimé, protégé et guidé par quelque présence immatérielle bienveillante que ce soit, ni aux Cieux ni sur Terre.

Parce que je ne crois pas du tout que Dieu punisse les vicieux et récompense les vertueux.

Parce que je ne crois pas un seul instant en la vie après la mort telle qu’au purgatoire, au paradis ou en enfer.

Parce que je ne crois pas aux “miracles”, à la dérogation, à l’exception aux lois de la physique et de la biologie.

Tout est miracle de A à Z ou alors rien du tout.

Aucun de ces miracles jamais ne déroge à aucune loi. Le miracle, universel, c’est l’ordre, la fécondité prodigieuse du chaos, la vie, la créativité et la complexité de l’énergie.

2) Je ne suis pas agnostique non plus parce que j’ai une idée très précise sur la question.

On dit parfois Dieu Inconnaissable, Impénétrable, Insaisissable, c’est toujours mieux que d’en faire un être Miséricordieux.

Mais par la réflexion, l’observation, la rationalisation, la logique, la cohérence, l’audace, on peut en dégager largement la silhouette et même la substance, le Corps, le sens.

On peut trancher et affirmer son existence, trempée de raison et de science, comme je viens le faire ici.

3) Je ne suis pas athée non plus, moins encore que tout le reste, vous l’aurez compris, parce que Dieu existe évidemment.

Seulement, il faut en repenser le concept de A à Z, ce que je viens faire.

Je suis porteur d’une religion, la mienne, celle que j’ai forgée, celle que Dieu a forgée à travers moi comme Dieu forge toute chose humaine à travers nous.

Le religion relie à Dieu, explique Antioche, la mienne répond parfaitement à cette définition.

Mais la religion relie surtout les humains entre eux et en l’espèce, ma religion n’en a que le nom car nul autre que moi n’y adhère.

Cela viendra après ma mort Inchallah.

Je vais ici discuter la substance théologique de ma pensée religieuse, cela sera l’occasion de me situer dans l’édifice monothéiste, de mieux repérer où je me situe.

De quel bois Dieu se chauffe

Le monothéisme est un arbre,
aux racines juives,
au tronc chrétien,
aux branches coraniques.

Lorsque je fis part de cette proposition à mon cousin juif, il la rejeta catégoriquement. D'abord, il est hostile à l'idée d'un monothéisme, mais même les monothéismes d'Onfray ne trouvent grâce à ses yeux car le seul véritable monothéisme qu'il conçoit, c'est le sien. Les autres sont égarés dans leurs idoles et autres faux messages.

Un musulman m'aurait peut-être répondu la même chose, qui revendique un monothéisme hérité des juifs, en rejet de l'iconologie trinitaire des chrétiens et leurs saints vénérés, une synthèse débarrassée de toute scorie introduite par l'Homme dans le discours de Dieu, falsification et mythologisation du discours de Dieu.

Un chrétien, assurément, voit également dans sa religion la seule vraie, ayant incarné Dieu sur Terre en la personne du Christ. Si l'on ne reconnaît pas cette visite du Souverain parmi nous, on ne reconnaît pas Dieu.

Mais au-delà des spécificités de chacun, la tradition monothéiste des juifs est revendiquée aussi bien par les chrétiens que par les musulmans, sa substance commune les unit tous trois comme la sève gorge l'arbre.

Certes les juifs ont renié leur descendance, très filiale, le Christ étant juif jusqu'au dernier atome parmi les siens, juifs autant que lui, les chrétiens ont renié la leur, certes moins étroite bien que têtue, la figure du Christ figurant aux premiers rangs du Coran, cité trente cinq fois alors que son propre prophète n'apparaît que quatre fois, et Marie trente quatre fois, soit plus que dans le Nouveau Testament,

mais on peut renier son fils, son frère, sa mère, cela ne change rien à la nature génétique de la famille,

mais la littérature monothéiste comporte un fil conducteur très substantiel depuis les plus anciens textes hébraïques jusqu'à l'arabe, en passant par le grec, le latin, le syriaque ou l'araméen.

L'Arbre est mille fois justifié par la cohérence de la substance monothéiste, largement homogène malgré les créations successives. Le tronc est une création à partir des racines, les branches une autre, à partir du tronc et des racines.

Aujourd'hui tout le monde se fait largement la gueule, mais l'Islam est clairement le mal aimé de l'histoire, on l'accuse de violence.

Pourtant, comme j'ai pu le constater à ce stade de mes études trans-théologiques que je compte poursuivre jusqu'à l'érudition, ce qui n'est pas encore le cas, la violence est omniprésente dans la littérature monothéiste, nous le verrons.

Il est écrit de belles et de honteuses choses chez tout le monde.

Seul compte le comportement que cette littérature inspire à ses adeptes. Car, n'est-ce pas, si l'on porte un regard obscur sur un texte lumineux, il en résulte un comportement obscur et si l'on porte un regard éclairé sur un texte obscur, il en résulte un comportement éclairé.

La Bible est d'un niveau Walt Disney. Les textes sacrés quels qu'ils soient, aussi fondateurs puissent-ils être parfois, tiennent de la littérature la plus naïve, en rien de la science, arrivée bien après, donc en rien de la vérité qui n'est autre que l'expression de la réalité comme nous le discuterons plus tard.

Dieu est tout sauf une affaire de foi, c'est une affaire de rationalité que nous examinerons sous tous ses angles.

Dieu, le Grand Malentendu

Nietzsche a cru découvrir le cadavre de Dieu, il n'a découvert que le cadavre de ses illusions sur Dieu, héritées de millénaires de mirage, depuis la Genèse jusqu'au Coran.

Celui d'un personnage, en l'occurrence Protecteur, Miséricordieux et Justicier.

Un être, là-haut sur son Nuage, en un Paradis promis, que l'on pouvait contrarier ou caresser, rejeter ou suivre, aimer ou défier, avec bénéfiques ou maléfices.

Je suis le seul à l'avoir compris sur cette Terre à ce jour, mais cette vérité s'imposera, fût-elle reconnue de mon vivant ou non, pour régner longtemps, très longtemps après ma mort, Dieu est tout à fait autre chose.

Mes conceptions à son sujet sont hautement hérétiques et m'auraient valu la pire torture au temps de l'inquisition.

Je suis heureux de pouvoir la rendre ostentatoire en toute sécurité physique, car si la mort est ma Terre Promise, la torture, son contraire, ne fait pas partie de mes plans.

D'abord l'idée selon laquelle Dieu est à la fois Tout Puissant et Miséricordieux est une insulte à l'intelligence, celle qui a conduit Nietzsche, certainement, à déclarer mort le Souverain dans les Cieux.

Dieu est, soit Tout Puissant, soit Miséricordieux, n'importe quel enfant de six ans peut le comprendre, et ce depuis toujours mais en particulier depuis l'athéisme et la laïcité, la possibilité culturelle et intellectuelle offerte d'interroger Dieu.

Car l'innocent est frappé sans vergogne, en ce bas monde, et la canaille récompensée tout aussi magistralement.

Il en est ainsi depuis l'avènement de la civilisation.

Soit Dieu laisse faire, voire fait, c'est ma thèse, alors Dieu est beaucoup plus pervers que miséricordieux, en fait Dieu est simplement, tel que je le conçois, Créatif sans pitié, soit Dieu est impuissant à protéger.

Par ailleurs, Dieu ne peut en aucun cas avoir de genre, aussi l'attribut masculin qu'on lui confère, depuis sa naissance, est absurde au dernier degré.

Un sexe féminin ne lui irait pas mieux, bien que dans les toutes premières étapes de ma prophétie émergente, je l'ai dit Elle.

A présent, je me refuse catégoriquement à l'emploi de tout pronom à son sujet. Je peux dire "son" Pouvoir, ou "sa" Nature parce que, dans ce cas, c'est la qualité qui est genrée, pas Dieu.

J'ai un temps songé à créer un pronom neutre, rejetant le "iel" des adeptes de l'écriture inclusive, que je méprise, qui est soit féminin, soit masculin, soit un mélange des deux, avec "oul" par exemple et sa majuscule "Oul", mais je n'ai pas retenu cette idée, inutile.

Je me contente de répéter le mot Dieu aussi souvent que nécessaire, chaque fois que le sujet s'impose dans la phrase, le paragraphe ou le texte :

Dieu ne peut être à la fois Tout Puissant et Miséricordieux car le sort châtie volontiers les innocents et récompense avec bonheur les vilains, aussi Dieu est, soit l'un, soit l'autre. Soit Dieu ne peut rien au mal alors Dieu n'est pas Tout Puissant, soit Dieu fait le mal alors Dieu n'est pas Miséricordieux le moins du monde.

Cependant j'emploie des expressions de type "Créateur", "Souverain", "Ouvrier", "Artisan" tous genrés, mais je n'ai pas d'autre choix.

Le mot "Architecte" a le mérite d'être neutre, c'est un de mes préférés.

J'aime bien aussi l'expression du "Grand Tout" parfois employée, très juste, nous le verrons, ainsi que celle de la "Source", plus confidentielle, mais adaptée.

Dieu, sa littérature et moi

Je livrerai plus tard une définition scientifique de Dieu, quand viendra l'heure d'entrer dans des considérations techniques pour soutenir le concept que j'avance, trempé de rationalité.

Pour l'heure, Dieu est Auteur, voilà ce qu'il faut comprendre et que je vais m'employer à démontrer.

L'Auteur de nos vies, individuelles et collectives.

Nous sommes les personnages de son Roman, prodigieux, fabuleux, vertigineux, stupéfiant et... infiniment cruel.

Il n'y a pas, en ce sens, plus d'espace de liberté entre l'Homme et Dieu, qu'il n'y en a entre les Misérables et Victor Hugo.

Les prières que l'Homme adresse à Dieu sont celles que Gavroche adresse au grand romancier, dans son propre esprit, alors qu'il lui fait vivre les pires aventures.

Descartes voyait, en l'animal, une machine, proposition fort paradoxale car à la fois pétrie de vérité et d'illusion.

En effet, en qualifiant l'animal de machine, le philosophe voulait ainsi le différencier de l'Homme, sensible, intelligent et libre.

Or, l'Homme est machine tout autant que l'animal.

Dans un cas comme dans l'autre, anthropologique et zoologique, la machine ressent.

Dans le cas spécifique de l'Homme, elle pense.

Car on peut discuter de l'intelligence, indéniable, dont on découvre chaque jour la portée, de certains mammifères et pas seulement, mais aucune espèce animale n'a jamais rédigé de traité scientifique ou philosophique, n'a jamais érigé de monuments éternels et prodigieux, n'a jamais repoussé les limites de la connaissance et du pouvoir sur la nature jusqu'à l'ère numérique.

Cependant dans les deux cas, humain et animal, la liberté est absolument illusoire, je le démontrerai par le menu au sujet de l'Homme, par extension évidente, de l'animal.

La seule différence entre l'Homme et l'animal, ce n'est pas que l'un est machine, l'autre non, mais que le premier dispose de facultés cognitives plus importantes que le second.

L'affect est le même.

On ressent, dans un cas comme dans l'autre, humain et animal, amour, crainte, désir, besoin.

L'Homme est une machine, un pantin, un automate doué de la faculté de ressentir, ce que Dieu lui fait ressentir, et de penser ce que Dieu lui fait penser.

Dieu écrit tout, Tout, jusqu'à la dernière virgule, jusqu'au dernier atome et ses particules, jusqu'au dernier détail le plus infinitésimal.

Oui, Dieu est Tout Puissant, vraiment Tout Puissant, jusqu'à une extrémité qui a complètement échappée à l'Homme tout ce temps, par la Volonté de Dieu. Et si je la révèle aujourd'hui, c'est toujours la stricte Volonté de l'Architecte pour les besoins de son Édifice.

Non, Dieu n'est pas Miséricordieux, pas davantage que Victor Hugo vis-à-vis des Misérables, car comme les personnages du romancier lui obéissent à la lettre, nous incarnons jusqu'au moindre souffle le Dessein de Dieu.

Aussi, l'idée selon laquelle on puisse être en infraction avec Dieu, ou en servir la cause, est absurde au dernier degré.

Nous servons tous la Volonté de Dieu, jusque dans la pensée la plus intime, jusque dans le comportement le plus anodin, dans chaque cellule de notre corps, individuellement et collectivement.

Aussi, le destin individuel et collectif est l'Oeuvre absolue de Dieu, ce pourquoi il est si extraordinaire.

Aussi, les "coïncidences" n'en portent que le nom, ce que je le ferai valoir dans le chapitre consacré aux Signes et dans la démonstration qui le précède.

Ainsi, Dieu a tout écrit de son propre Souffle, jusqu'au plus infinitésimal mouvement de cheveux.

Dieu a écrit la Genèse, la Bible ancienne et nouvelle et son exégèse, le Coran, les Misérables,

Dieu a érigé les pyramides, a fondé toutes les civilisations, toutes les religions, rédigé au mot près tous les textes de la Terre depuis l'invention de l'écriture qui est son Invention, comme tout le reste, comme chaque son qui sort de nos bouches humaines, chaque rôle, toute la musique et tous les arts ne recèlent que la Création de Dieu, directe, inaltérable, impérieuse, souveraine, hégémonique, pour le pire, le pire du pire, le meilleur et le meilleur du meilleur, le Tout rassemblé dans son Roman dont nous sommes l'objet principal sur Terre puisque incarnant la complexité et la dramaturgie à son paroxysme.

Ma religion

Je ne suis ni juif, ni chrétien, ni musulman ni quoi que ce soit d'autre qui ne soit pas ma propre religion.

Parmi les visages de Dieu tel qu'il apparaît dans la filiation monothéiste, celui des juifs est le plus discret, en dehors de ses impressionnantes sorties, démentes, tels les prodiges de Moïse, mais aussi le plus procédurier, avec un arsenal législatif impressionnant, celui des chrétiens le plus irrationnel et le plus anthropomorphe, Allah est le plus facétieux des Souverains dans le Ciel car sa Révélation ultime et définitive, urgentissime, n'est accessible, et encore ! qu'au prix de quinze siècles d'exégèse acharnée voire désespérée.

Du judaïsme je ne retiens que les jolies chansons que j'entendais à la synagogue de mon enfance, la notion de peuple élu, à condition de l'élargir à Homo Sapiens, sans quoi elle est une insulte à notre espèce, et la kabbale qui rejoint mon mysticisme : j'aime l'idée de percer le secret de Dieu par le verbe, c'est à dire par le Signe. Mais cette discipline est plus que marginale au sein du judaïsme.

Les juifs, c'est leur intérêt principal, sont les précurseurs de Dieu unique, et son garant, aux côtés des musulmans.

À la chrétienté, ce qui me lie, c'est Jésus de Nazareth lui-même, qui n'est, au demeurant, probablement pas de Nazareth. Une fois débarrassé de ses oripeaux mythologiques, à cette condition de réalité retrouvée, c'est le prophète dont je me sens le plus proche et de très loin, au point qu'il soit mon idole.

Je le tiens pour le plus grand révolutionnaire et visionnaire de l'Histoire des civilisations.

Je ne fais que prolonger son message de justice, tel qu'il nous parvient, loin, souvent, de l'interprétation qu'en font les chrétiens.

Le fait qu'il n'ait peut-être pas existé m'importe peu, seul le personnage compte, extraordinaire, infiniment inspirant, si on lui rend sa nature humaine.

Des trois grandes religions monothéistes, celle dont je me sens le plus proche, bien que j'en sois étranger, c'est l'Islam, et ce pour plusieurs raisons.

D'abord Muhammad est le prophète auquel je ressemble le plus, puisque je suis un être humain ordinaire, sans prodige et sans création, laquelle est celle de Dieu et de Dieu uniquement, intégralement.

Ensuite, l'Islam fait la synthèse des trois grandes chapelles, s'inspire abondamment du judaïsme et s'adresse largement aux chrétiens (CF "Le Coran des historiens" éditions du Cerf, un indispensable).

Par ailleurs, l'Islam exclut le surnaturel à l'unique exception de l'ange Gabriel, pas de mort ressuscité, pas de fécondation magique, pas d'océan qui s'ouvre.

Enfin, les notions de "qadar" en particulier, mais aussi de "djihad", me concernent.

Le "qadar", c'est le destin, la fatalité, la toute puissance de Dieu qui s'exprime en toute chose, y compris dans le sort humain. Cela me va à ravir en soi, mais le Coran lui-même, ainsi que l'Islam dans son ensemble, brouillent largement cette notion, revenant résolument vers un libre arbitre commun aux autres religions, faisant de l'Homme l'auteur du choix : soit suivre Dieu, soit s'en détourner, une totale absurdité.

Quant au "djihad", le combat, dépouillé d'aspiration sanguinaire comme dans l'alévisme, où il s'agit d'un combat en soi-même pour lutter contre l'illusion et la passion y compris sanguinaire, il me va à ravir.

Mais il ne s'agit que d'une interprétation. On peut aussi y voir, à la lecture du Coran, un appel à la guerre, sabre et poudre déployés.

Bien que ma préférée, la religion de Muhammad ne m'inspire pas la moindre béatitude, qui recèle son lot d'incongruité, comme nous le verrons.

De toutes les religions du monde, celle dont je suis le plus éloigné, c'est l'athéisme.

Ni Dieu ni maître ! clament-ils si fiers, asservis au dernier degré par leur orgueil taré.

Les athées connurent une période féconde, alors qu'ils croyaient en un salut transcendant qui leur offrait une dignité indéniable : l'Internationale.

Car la meilleure définition de la misère intellectuelle, morale, spirituelle, c'est de ne rien placer au-dessus de sa propre personne.

Or les athées font de leur nombril et de la liberté qu'ils croient y déceler, le centre du monde, l'alpha et l'oméga de leur minuscule, dérisoire existence.

Rien d'étonnant à ce que les athées du XXI^e siècle soit les plus grands idolâtres du "profit" qui ne profite à rien ni à personne, du "bénéfice" qui ne bénéficie qu'aux rats et aux hannetons, la plus cruelle malédiction de l'Histoire des civilisations.

Rien d'étonnant à ce qu'ils chérissent le père Noël, création de Cola Cola, incarnation de l'aliénation du cerveau disponible, jusqu'à la NASA qui en décrit le parcours chaque année.

Le sentiment de servir Dieu a engagé le pire et le meilleur. Le sentiment d'être et d'aller sans Dieu ni maître a servi le pire, jamais le meilleur.

Le pire des croyants, il y a de quoi faire, certes : Les croisades et autres violences issues de la dispute entre Dieux, ou au nom de Dieu contre des impies, l'inquisition, la traite des esclaves, au nom, ou alors avec son immense bienveillance, du Christ ainsi crucifié à nouveau par les siens.

Et puis les guerres entre chrétiens, et les violences des uns envers les autres à n'en plus finir, l'esclavage de ceux que le Christ n'avait pas engagés, l'évangélisation forcée, etc, etc, d'accord.

Mais, à l'inverse, une spiritualité transcendante ouvre un horizon dans la réalité qui n'existe pas sans un Dieu, sans Maître à penser, connaître, admirer.

L'art, par exemple, fut enrichi de Dieu tout au long de l'existence de l'art et de Dieu, tout comme la philosophie, la pensée, la créativité en général.

Les comportements vertueux, inspirés par le salut de Dieu ou sa crainte, ont caractérisé les plus illustres et les plus anonymes pendant des millénaires.

Les lumières islamiques, ayant précédé les Lumières européennes judéo-chrétiennes, furent un terreau extraordinaire de connaissance et d'ouverture auquel les juifs pouvaient aussi bien prendre part.

Le meilleur des athées, les idéaux de justice sociale issus des Lumières, est un emprunt direct au message du Christ, c'est de cette figure que sont issues toutes les préoccupations de justice sociale et de justice tout court, pas à la moindre racine athée.

Ce que les athées ont de mieux, c'est Jésus.

Le pire ?

Nazisme, fascisme, stalinisme, maoïsme et autres régimes dictatoriaux, autoritaires, brutaux, sanguinaires de Hitler à Pol Pot.

J'exclue Castro parce qu'Edgar Morin le restitue magnifiquement : un De Gaulle cubain, un Staline tropical.

Staline d'ailleurs lui-même relève de la dualité, héros contre le nazisme, mais malgré lui. Le reste de son oeuvre est assez éloquent.

Ces régimes ont tous un point commun : ils échappent à Dieu.

Ainsi, depuis le XXe siècle, la pire des religions, ce qui relie les humains entre eux, c'est celle des athées, qui sont aussi les plus orgueilleux.

Discussion philo-théologique

Le libre arbitre, dont comprendre l'absence absolue est fondamental pour comprendre la condition humaine, fait l'objet de la plus grande contradiction commune à toute la littérature monothéiste.

La Genèse, par exemple, décrit un Dieu créateur, certes, mais Omniscient, pas le moins du monde.

Le problème s'annonce, de façon éclatante, dans la Genèse, dès 1.3.

“Dieu dit: Que la lumière soit ! Et la lumière fut.
Dieu vit que la lumière était bonne.”

Passons le fait que Dieu ait besoin de prononcer son ordre, à la manière d'un magicien barbu, avec chapeau pointu, et son “abracadabra”.

On remarque surtout que Dieu a besoin d'attendre le fruit de sa Création pour en constater le bien-fondé.

Un tel Dieu pourrait aussi bien se tromper, créer la lumière et voir que la lumière n'est pas bonne, peut-être faut-il changer l'ampoule.

Ainsi, Dieu prononce tout le long “abracabra” et constate à posteriori que c'est bon.

En fait, Dieu n'a pas la moindre idée de ce que fait Dieu, c'est une expérience en somme. Heureusement qu'elle fut fructueuse !

Le clou du spectacle vient avec l'avènement de l'Homme, qui est d'abord, comme il se doit, homme, la femme issue de sa côte.

La biologie contemporaine nous enseigne que c'est le contraire, le fœtus est d'abord féminin avant de dériver, éventuellement, vers la masculinité, alors le clitoris se développe en pénis, les ovaires descendent en testicules.

Mais tel n'est pas mon sujet ici, c'est celui du libre arbitre que ce bon Dieu confère à notre espèce, dans l'ignorance absolue de son résultat.

2.16 : "L'Éternel Dieu donna cet ordre à l'homme : Tu pourras manger de tous les arbres du jardin; mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras."

Passons le fait que Dieu prive sa créature préférée de connaissance, cela en dit long sur les intentions intrinsèques que charrie la religion classique.

Voyons plutôt que Dieu donne un ordre qui n'est pas respecté. Quel genre de toute puissance est-ce que cela ?

Quel genre de Dieu n'est pas en mesure d'imposer à sa créature sa Volonté ?

Car Adam croque la "connaissance".

Et Dieu n'est même pas au courant qu'Adam a croqué, non ! Il lui faut attendre de voir paraître le malheureux pionnier ayant voulu connaître, pour s'en rendre compte. C'est au vu de sa honte que Dieu déduit le péché.

Non seulement Dieu a octroyé à Adam une liberté contraire à sa Volonté, mais encore, Dieu n'était pas au courant du forfait avant de le visualiser.

Par ailleurs c'est la faute de la femme et du serpent.

On ne sait pas d'où sort le serpent mais on imagine aisément que si Dieu ne l'a pas créé, il aurait pu l'occire par un de ses "abracadabra" magiques à tout instant, c'eût été une bonne idée étant donné la nuisance de l'animal, pervertissant sa propre innocente Création.

Mais non, Dieu ordonne à Adam et laisse le serpent trahir son propre commandement.

Quel genre de Dieu est-ce là ?

3.6 "La femme vit que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue, et qu'il était précieux pour ouvrir l'intelligence ; elle prit de son fruit, et en mangea; elle en donna aussi à son compagnon, qui était auprès d'elle, et il en mangea.

Les yeux de l'un et de l'autre s'ouvrirent, ils connurent qu'ils étaient nus, et ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures.

Alors ils entendirent la voix de l'Éternel Dieu, qui parcourait le jardin vers le soir, et l'homme et sa femme se cachèrent loin de la face de l'Éternel Dieu, au milieu des arbres du jardin.

Mais l'Éternel Dieu appela l'homme, et lui dit : Où es-tu ?

Il répondit: J'ai entendu ta voix dans le jardin, et j'ai eu peur, parce que je suis nu, et je me suis caché.

Et l'Éternel Dieu dit : Qui t'a appris que tu es nu ? Est-ce que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais défendu de manger ?”

Ce récit est ahurissant. Dieu ne sait même pas où se trouve Adam ! Il le cherche tel la mère Michèle son chat.

L'ayant retrouvé, Dieu a besoin d'enquêter sur les raisons de sa soudaine honte, pas au courant de ce qui se passe dans son propre Jardin.

Dieu n'est ni Tout Puissant, ni Omniscient nous enseigne la Genèse. Un personnage en somme, doté d'une baguette magique, mais ô combien faillible.

Cet épisode est à l'image de la littérature monothéiste toute entière, jusqu'au Coran, en contradiction flagrante avec ses propres concepts.

Le Coran, il faut le noter, comporte sa propre Genèse, mais le principe est le même, avec certes moins d'emphase sur l'aspect anthropomorphique d'un “Dieu abracadabra”.

Quant à la liberté, elle est plus sensée puisque Dieu enseigne à l'Homme (au lieu de le priver de connaissance ce qui me semble infiniment préférable) et lui indique que rien n'échappe à sa vue.

La sourate 96 indique en substance (libre formulation) “Loue le Seigneur qui créa l'Homme d'une goutte de sang et lui a tout enseigné de sa Plume ! Quant à l'impie, ne sait-il pas qu'Allah le voit ?”

Pour ce qui est du libre arbitre, ce sont les catholiques qui sont les plus fervents. A l'heure où j'écris ces lignes, je cherche l'origine théologique de leur insistance sur la liberté que Dieu a conféré à l'Homme, je ne l'ai pas encore trouvée.

Elle n'est pas dans la Bible, nous allons le voir.

Mais elle est très présente dans le discours, comme j'ai pu le vérifier invariablement auprès de différents interlocuteurs catholiques.

Or ce n'est pas un thème privilégié des juifs, moins encore des musulmans qui croient davantage que les autres en la Volonté de Dieu Tout Puissant auquel je me réfère moi-même, en allant beaucoup plus loin que l'Islam cependant.

Les musulmans, au demeurant, eux aussi croient au libre arbitre, puisqu'ils croient que l'on peut servir Dieu ou “le” trahir, Dieu étant masculin chez eux aussi, évidemment.

La réponse à cette énigme du Tout Puissant Libre Arbitre des catholiques n'est pas dans la Bible (ni ancienne ni nouvelle, hormis la liberté d'Adam à laquelle les juifs s'intéressent infiniment moins que les catholiques) disais-je, je vais en exposer deux preuves, à défaut d'explorer les deux livres entiers ce qui serait, convenons-en, quelque peu fastidieux. Cela tombe bien, nul n'en est besoin.

Avant cela je veux rendre à César ce qui lui appartient, Satan est un grand inspireur, il est vrai, du Tout Puissant libre arbitre.

C'est le cas si l'on considère son nom d'origine, Lucifer, en latin cela signifie "porteur de lumière" et il s'agit d'un ange, le plus beau de tous, qui, dans le livre d'Isaïe (ancien testament) se retrouve catapulté sur Terre pour avoir voulu être l'égal de Dieu, en beauté et en grandeur (14, 12-15).

Par la suite, on retrouve Satan, bien présent dans le nouveau testament, qui n'est jamais explicitement identifié à Lucifer, qui semble hérité du serpent (que nous avons vu) de la Genèse autant que ce dernier, qui alimente abondamment les chrétiens en idée de libre arbitre.

Car Dieu, ayant offert la liberté à Lucifer comme à Adam, l'octroie ainsi à chacun de nous, et c'est nous, par nos choix, nos actes, qui nous coupons de Dieu, de sa Volonté, son Commandement, et sombrons dans les enfers, tentés par Lucifer alias Satan, inspirés par Adam.

Les catholiques en font, me semble-t-il, le premier pilier tacite de leur religion.

Voici, à présent, pourquoi, malgré ces considérations, ce n'est pas dans la Bible qu'il faut chercher un tel attachement à la liberté que Dieu nous offre comme un don, une preuve d'amour, cette liberté pourtant si perverse puisqu'elle est celle par laquelle vient Satan, ennemi juré de Dieu, ainsi soit complice, soit impuissant :

Voyons la controverse Erasme/Luther, au XVI^e siècle.

Il s'agit du schisme entre catholicisme et protestantisme, car Luther est le fondateur du protestantisme, courant chrétien dont les adeptes furent largement persécutés dans l'Europe catholique.

Je fais une brève digression pour faire part de ma fascination devant le protestantisme.

Cette branche religieuse a réussi l'exploit de produire trois filiations complètement hermétiques les unes aux autres, toutes trois issues pourtant, dans le gène premier, du seul et unique Luther.

Il a donné :

- 1) les plus progressistes, libéraux au sens originel, des chrétiens, Jospin par exemple.
- 2) les plus fanatiques, tels Bolsonaro ou Trump.
- 3) les plus industriels et financiers, jouant le rôle de juifs de la chrétienté.

Mais à l'époque de nos deux penseurs, la question était de savoir s'il fallait interpréter la Bible et par la même occasion décréter le libre arbitre comme chemin vers Dieu, Erasme,

ou s'il fallait lire littéralement la Bible, toute la Bible rien que la Bible pour trouver le chemin de Dieu, la liberté ne servant qu'à servir Satan qui est esclavage, un "serf arbitre" disait Luther.

Et c'est ainsi que les protestants ne s'intéressent pas à la liberté, s'ils s'en tiennent à leurs gènes, alors que les catholiques en sont passionnés.

Ce n'est pas à cause du contenu de la Bible, mais par l'étreinte d'un courant de pensée extra biblique.

Erasme leur a montré la voie du libre arbitre, pas la Bible dont ils rejettent en principe la lecture littérale.

J'ai un autre élément qui indique l'absence de lien direct entre la Toute Puissance du libre arbitre et la Bible, c'est au cours d'un échange avec une catholique que je l'ai glané.

C'est un amie chère qui se trouve être mon élève de guitare jazz, très pieuse, catholique fervente, mère de quatre enfants élevés dans une religiosité profonde, nous discutons de religion depuis de nombreuses années.

Elle m'a sensibilisé à la figure du Christ, qui m'était jusque-là sympathique mais sans plus, espérant me convertir ce qui, d'une certaine façon fut le cas puisque le Christ, devenu Jésus dans mon esprit, est mon idole.

Je la taquine parfois : "Sérieusement, crois-tu que sa mère puisse être vierge, qu'il ait accompli ces étranges miracles, qu'il soit revenu d'entre les morts ?"

Bien-sûr qu'elle y croit, dur comme fer !

Observons que Jésus lui-même, dans la bouche de ses apôtres canons eux-mêmes, ne déclare pas un instant, à un seul moment que sa mère est vierge et qu'il est promis à la résurrection.

On l'a ajouté au récit évidemment, comme le reste qui défie les lois de la Nature.

Le personnage, une fois débarrassé de sa charge surnaturelle qui brouille considérablement son message, est d'une actualité brûlante, trahi dans les grandes largeurs par ses propres suiveurs déclarés.

Jésus n'a jamais dit non plus qu'il fallait s'abstenir de rapports sexuels avant le mariage, ni moins encore que le sexe nuisant à l'ascension vers Dieu, imposant chasteté aux prêtres et autres représentant de son Ministère.

Si Jésus s'était intéressé au sexe, il n'aurait pas fait écran de son corps contre la lapidation d'une femme adultère.

Pourquoi les serviteurs du Christ professionnels doivent-ils être abstinents ? Grand mystère.

C'est une malédiction quoi qu'il en soit, car cela nourrit la frustration, Satan comme ils diraient eux-mêmes, et cela les conduit tout droit dans le péché comme nous le constatons à travers mille fait divers, de pédophilie notamment. Or le pape refuse toujours leur accès au mariage.

Mais revenons à nos moutons, Marie, puisque c'est son prénom, comme la mère du Christ, m'envoie un jour, alors que je lui demandais pour la centième fois d'où lui venait l'idée que l'Homme était libre, un lien intitulé : "37 versets de la Bible sur la Liberté, par Jésus Christ" hébergé par le site "Knowing Jesus".

Ce dernier est très intéressant parce que l'on peut faire une recherche par mot clé dans toute la Bible, ancienne comme nouvelle.

Et bien figurez-vous que pas un seul, je dis bien, pas un seul de ces trente sept versets ne parle de liberté, et le mot ne figure lui-même nulle part.

Tous, sans exception aucune, évoquent, soit la lumière, l'amour de Dieu, soit l'esclavage au mal, au péché, la punition de Dieu, si ce n'est une combinaison. De liberté, il n'est pas question un seul instant.

Voici la liste des trente sept versets : Ésaïe 61:1 Ésaïe 42:6-7 Colossiens 1:13-14 1 Corinthiens 10:1-4 Luc 4:18-19 Romains 11:26 Ésaïe 59:20 Jean 8:32-36 Matthieu 1:21 1 Thessaloniens 1:10 Jean 3:36 Romains 8:1-2 Hébreux 9:15 Apocalypse 1:5 Romains 6:1-7 Éphésiens 2:1-5 Hébreux 9:14 Hébreux 2:14-15 1 Corinthiens 15:22-23 Romains 5:12-17 Romains 7:24 Romains 6:11-14 Romains 6:22-23 2 Pierre 1:2-4 Galates 1:3-4 Marc 3:27 Actes 26:17-18 Philippiens 3:21 Éphésiens 5:27 Colossiens 1:22 1 Thessaloniens 3:13 1 Thessaloniens 5:23 Apocalypse 21:4 2 Timothée 3:11 Actes 26:17 2 Timothée 4:18 2 Pierre 2:9

Or on m'accordera que l'esclavage au mal n'est pas la liberté, on m'accordera aussi, j'espère, que le salut de Dieu vient nettement plus de Dieu que de l'Homme sauvé. Considérer que le salut de Dieu est dû au libre arbitre, c'est c'est comme estimer que le sauvetage d'un enfant en train de se noyer dans la piscine par le maître nageur est le fruit du libre arbitre du noyé.

On se demande bien pourquoi, si c'était une question de liberté, on se priverait du paradis pour se jeter en enfer. Je ne vois pas beaucoup d'inconvénients au paradis, j'en vois pas mal à l'enfer. Quelle drôle de liberté, que d'épouser Satan quand on peut embrasser Dieu !

L'idée que le Salut ne peut venir que de Dieu, précisément, c'était celle de Luther, et à sa suite des calvinistes. On peut difficilement leur donner tort.

Cependant, ils maintiennent le libre arbitre, le veulent-ils ou non, car le salut de Dieu, encore faut-il, n'est-ce pas, le solliciter.

On retrouve la question intacte : pourquoi ne pas solliciter le Salut de Dieu, nettement préférable à l'enfer de Lucifer ?

Ce qui nous amène à la question centrale : quel est le sens du libre arbitre pour les croyants ?

Si j'ai peut-être un peu éclairci le mystère du Tout Puissant libre arbitre des catholiques, reste entier celui, même réduit, des croyants dans leur ensemble.

Pour tous, toutes religions comprises, le choix d'aller vers Dieu ou de s'en détourner est nécessairement complètement illusoire, puisqu'on l'apprend en chaque verset de chaque livre qu'il n'y a que du Bon chez Dieu et du mauvais ailleurs.

Par ailleurs, pourquoi, mais pourquoi diable, est-ce que Dieu a fait l'Homme libre alors que sa liberté ne sert qu'à s'en éloigner, pour son plus grand Malheur ? Quel étrange Dieu qui détruit son propre Royaume !

Marie me répond que c'est par amour, que Dieu nous a faits libres, comme une mère, par amour pour ses enfants, les laisse libres au lieu de les enfermer.

Mais nulle mère, lui réponds-je, ne précipite son enfant bien-aimé sous les roues d'une voiture en pleine course, or le mal est omniprésent depuis que le monde est monde.

De fait, les Hommes s'y précipitent en masse depuis toujours, par les temps qui courent peut-être plus que jamais, sans doute même, nous verrons pourquoi je l'affirme.

Pourquoi, si j'étais Dieu, créer l'instrument par lequel je me verrais privé de mon Pouvoir protecteur ?

Que les athées se rassurent, leur libre arbitre n'est pas plus intelligent que celui des croyants, en rien, nous le verrons largement.

Jésus de Nazareth

Rien de tout cela ne m'empêche d'aimer Jésus.

Révolutionnaire et Visionnaire, ai-je dit ?

Oui, parce qu'il a posé les bases morales, éthiques, existentielles et spirituelles de la justice, intactes en ce XXI^e siècle.

D'abord, il faut noter son socialisme forcené, longtemps, très longtemps avant Marx, qui n'a fait que s'inspirer de lui.

La justice sociale, c'est son obsession à une époque où l'idée était complètement inexistante.

Il vit délibérément parmi les damnés de la Terre, la seule compagnie qu'il tolère assurément, les plus pauvres, les prostituées, les mendiants, les malades et autres misérables sont les premiers de sa cordée.

Le commerce sauvage, au mépris des lois sacrées, celles, aujourd'hui, de la dignité humaine et du respect environnemental, il en fait valser, ivre de colère, les tables dans le Temple du droit des Hommes.

Comme Jésus nous serait utile en ce XXI^e siècle où pas un bien de grande consommation n'échappe à l'esclavage et à l'aliénation les "consommateurs", des vaches à lait génétiquement modifiées !

Je *crois* en son retour, deuxième acception du verbe croire, hypothèse.

Nourrie, celle-là, par nulle rationalité autre que le système immunitaire noologique dont je reparlerai et parce que "Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve" disait le poète Hölderlin, qu'aime citer Edgar Morin.

Il avertit les riches,

ployant sous le poids de leur propre richesse, les un pour cent, les zéro virgule un pour cent et les autres, en haut de leur Montagne d'or,

l'âme plus grasse que le lard, le cerveau spongieux à force de baigner dans la satisfaction et le sentiment de toute puissance,

le système cardio-vasculaire réduit à une pompe à fric,

contemplant un monde de misère qu'ils pourraient largement apaiser avec leurs propres deniers, un monde qu'ils ont largement dévasté pour acquérir leur fortune, Jésus leur dit qu'ils n'iront pas au paradis.

Comment l'aurions-nous su si Jésus ne nous l'avait pas enseigné ? Comment saurions-nous que leur demeure, l'enfer, est celle où ils nous enferment tous ?

Jésus se dit aussi fils de Dieu mais le comprendre littéralement est puéril. Il se dit aussi fils de l'Homme mais on a rejeté cette filiation pour ne garder que la première, qui était pourtant, évidemment, allégorique.

Enfin, Jésus, je l'ai dit, a sauvé de la lapidation, pourtant prévue par le "code civil" d'alors, la bible juive, une innocente pécheresse adultère.

"Tâche de ne point pécher à nouveau" se contente-t-il de lui demander, car il sait bien que l'important est ailleurs que dans l'usage de son sexe, ce pourquoi les fanatiques puritains qui se réclament de Jésus le trahissent dans les grandes largeurs.

Lapidation d'une idée reçue

Le Coran est réputé violent, les "intellectuels" se relaient sur CNews ou BFMTV pour nous l'enseigner.

Ce que ni Zemmour ni Finkelkraut ne vous diront, c'est que la lapidation est au programme de la "Bible juive", l'ancien testament, dans le Lévitique, trois fois (20:1-2, 24:13-14, 24:23), dans le Deutéronome, trois fois aussi (13:6-10, 17:2-7, 22:23-24), et les Nombres (15:32-36), Josué (7:24-25), Les Rois (21:13-15).

Dans les passages que j'ai cités, on lapide les impies, la plupart du temps, mais également les adultères, hommes et femmes, ce qui, reconnaissons-le, est un effort appréciable d'égalité des sexes.

Par ailleurs, puisqu'on parle de genre, la religion juive dispense, plus ou moins selon les usages, les femmes de ses "commandements positifs".

On pourrait se demander si c'est de la galanterie, mais c'est plutôt une marque évidente d'infériorité, car plus on est élevé dans la hiérarchie des Hommes vers Dieu, plus on est astreint aux commandements, au nombre de 613, dont 248 positifs, 395 négatifs, dont les célèbres Dix Commandements.

Quant à la lapidation, le Christ l'abroge en Jean 8:1-11, la fameuse femme adultère, lorsque Jésus fait l'une de ses plus célèbres déclarations : "Que celui qui n'a jamais péché jette la première pierre".

Peut-être nous faudra-t-il encore un millénaire entier pour mesurer le génie de cette assertion, supérieure encore à un "Je pense donc je suis".

Quant au Coran, il abroge également la lapidation, mais nettement moins magnanime que Jésus, "l'auteur" du Coran, en 94.2, flagelle "fornicatrice et fornicateur" de "cent coups de fouets". Ca fait beaucoup mais c'est toujours moins violent, à tout prendre, que la lapidation juive, toujours dans l'égalité des sexes.

Dans la Bible chrétienne, on trouve des propos antisémites, Jean 8:43, Jésus s'écrie, au cours d'un dialogue avec les "chefs des juifs" : "Vous avez le diable pour père".

Ce propos prêté au Christ a nourri le sentiment anti juif des chrétiens pendant d'interminables siècles, alors que le Coran évoque les juifs en des termes certes ambigus, mais pas hostiles à ce point.

S'ils sont reconnus comme les ancêtres du message biblique dont le Coran se veut extension, ils sont accusés d'avoir falsifié le message de Dieu, d'avoir tant péché

que ce dernier leur a fait une montagne d'interdits alimentaires, mais jamais d'être l'oeuvre du diable.

A propos d'antisémitisme, il faut dénoncer ici l'inanité de ce mot. En effet, les arabes sont tout aussi sémites que les juifs, leur langue tout aussi sémitique que l'hébreu.

Ainsi, il faudrait plutôt parler de judéophobie, tel que la négrophobie, l'homophobie, la grossophobie, l'islamophobie etc.

Sauf que, dans tous ces cas, le terme "phobie", issu du mot grec "peur" est assez impropre, dans la mesure où il s'agit de haine plus que de peur.

Ainsi, il faudrait utiliser le préfixe du grec "miso" ou le "odium" latin.

Mais il ne va pas sans difficulté lexicale de créer des néologismes avec de telles racines : misojude ou judéodium, mishomo, homodium, c'est ce que je trouve de mieux sans être satisfait.

Le débat est lancé, cela inspirera peut-être quelque esprit explorateur et précurseur de la langue française.

Dans la Bible on trouve aussi des gens découpés en morceaux.

Par exemple dans le Juges 19, un "lévite" découpe le cadavre de sa femme en douze morceaux pour les envoyer aux quatre coins d'Israël, après que cette dernière l'ait trompé, puis se soit fait violer par une horde de barbares. Ce n'est pas son geste qui est condamné, mais seulement les violeurs.

Ou encore en Matthieu 24 ou Luc 12, relatant la même histoire de maître découpant son serviteur, un ivrogne, sans que cela ne semble émouvoir le narrateur.

D'autres épisodes sanguinaires émaillent le Livre saint, son versant ancien comme nouveau.

Pour en terminer avec la Bible, et achever de montrer qu'elle n'a rien à envier en obscurité et en violence au Coran, des textes qui datent tous d'une époque où les conceptions de justice n'avaient rien à voir, Dieu merci, avec celles qui s'imposent (quand tout va bien) en ce XXI^e siècle, je voudrais retranscrire un épisode célèbre, qui a fait, à juste titre, le tour de la toile.

Cela se passe aux USA.

Sur une onde évangélique dont les américains ont le secret, on fait valoir le Lévitique, 18 : 22 : « Tu ne coucheras pas avec un homme comme on couche avec une femme : ce serait une abomination ».

De quoi, en soi, dénoncer les esprits soit-disant éclairés qui expliquent l'obscurantisme du Coran en pourfendant l'homophobie, se gardant bien d'en révéler la nature juive.

Mais ce n'est que le début.

Car un auditeur anonyme, divinement inspiré par cette sortie, rédige une réponse fort savoureuse, missive qui a fait le tour du web.

Merci de mettre autant de ferveur à éduquer les gens à la Loi de Dieu. J'apprends beaucoup à l'écoute de votre programme et j'essaie d'en faire profiter tout le monde.

Mais j'aurais besoin de conseils quant à d'autres lois bibliques.

Par exemple, je souhaiterais vendre ma fille comme servante, tel que c'est indiqué dans le livre de l'Exode, chapitre 21, verset 7.

A votre avis, quel serait le meilleur prix ?

Le Lévitique aussi, chapitre 25, verset 44, enseigne que je peux posséder des esclaves, hommes ou femmes, à condition qu'ils soient achetés dans des nations voisines.

Un ami affirme que ceci est applicable aux mexicains, mais pas aux canadiens. Pourriez-vous m'éclairer sur ce point ? Pourquoi est-ce que je ne peux pas posséder des esclaves canadiens ?

J'ai un voisin qui tient à travailler le samedi. L'Exode, chapitre 35, verset 2, dit clairement qu'il doit être condamné à mort.

Je suis obligé de le tuer moi-même ? Pourriez-vous me soulager de cette question gênante d'une quelconque manière ?

Autre chose : le Lévitique, chapitre 21, verset 18, dit qu'on ne peut pas s'approcher de l'autel de Dieu si on a des problèmes de vue. J'ai besoin de lunettes pour lire. Mon acuité visuelle doit-elle être de 100% ? Serait-il possible de revoir cette exigence à la baisse ?

Un de mes amis pense que même si c'est abominable de manger des fruits de mer (Lévitique 11:10), l'homosexualité est encore plus abominable. Je ne suis pas d'accord. Pouvez-vous régler notre différend ?

La plupart de mes amis de sexe masculin se font couper les cheveux, y compris autour des tempes, alors que c'est expressément interdit par Le Lévitique (19:27). Comment doivent-ils mourir ?

Je sais que l'on ne me permet aucun contact avec une femme tant qu'elle est dans sa période de règles (Levitique. 15:19-24). Le problème est : comment le dire ? J'ai essayé de demander, mais la plupart des femmes s'en offusquent...

Quand je brûle un taureau sur l'autel du sacrifice, je sais que l'odeur qui se dégage est apaisante pour le Seigneur (Levitique. 1:9). Le problème, c'est mes voisins : ils trouvent que cette odeur n'est pas apaisante pour eux. Dois-je les châtier en les frappant ?

Un dernier conseil. Mon oncle ne respecte pas ce que dit le Lévitique, chapitre 19, verset 19, en plantant deux types de culture différents dans le même champ, de même que sa femme qui porte des vêtements faits de différents tissus, coton et polyester.

De plus, il passe ses journées à médire et à blasphémer.

Est-il nécessaire d'aller jusqu'au bout de la procédure embarrassante de réunir tous les habitants du village pour lapider mon oncle et ma tante, comme le prescrit le Lévitique, chapitre 24, versets 10 à 16 ?

On ne pourrait pas plutôt les brûler vifs au cours d'une simple réunion familiale privée, comme ça se fait avec ceux qui dorment avec des parents proches, tel qu'il est indiqué dans le livre sacré, chapitre 20, verset 14 ?

Je sais que vous avez étudié à fond tous ces cas, aussi ai-je confiance en votre aide.

Merci encore de nous rappeler que la loi de Dieu est éternelle et inaltérable.

Votre disciple dévoué et fan admiratif.

Il est vrai que l'on pourrait ainsi faire passer la rhétorique guerrière du Coran pour édulcorée.

“Si tu veux devenir une femme croyante, sois belle pour ton mari seulement. Et lorsque tu marches dans la rue, couvre ta tête avec ton habit, afin que grâce à ton voile, ta grande beauté puisse être couverte. Et ne peins pas les contours de tes yeux, mais baisse ton regard. Et marche voilée.”

Cet extrait n'est pas issu du Coran !

Non, c'est un passage de la Didascalia syriaque, livre dit “des apôtres”, DA III, 26, 5-11, c'est à dire un texte chrétien apocryphe, datant du troisième siècle, ayant fait loi dans la région de l'Arabie, ayant manifestement inspiré le Coran.

Voici la version coranique :

“Dis aux croyants qu'ils baissent leurs regards et soient pudiques. Ce sera plus décents pour eux (...) Dis aux croyantes de baisser leur regard, d'être chastes (...) qu'elles rabattent leur voile sur leur gorge ! Qu'elles montrent seulement leurs atours à leurs époux, fils, ou fils de leurs époux ou fils de leurs frères etc. (...)”

Si c'est la femme qui se voit affublée des préceptes les plus exigeants et détaillés, on remarque tout de même qu'à la grande différence de la version chrétienne de l'époque et de la région, le Coran requiert également la vertu des hommes !

En plein débat hystérique et perpétuel sur le voile, voilà de quoi nourrir la réflexion.

Le Coran alternatif

La Coran est censé restituer la Parole exacte de Dieu, transmise à Muhammad par l'ange Gabriel.

Mais, on l'a oublié, cela fut contesté dès l'origine par des musulmans eux-mêmes, les chiites.

En effet, ces derniers ont fondé leur existence, à la genèse du Coran, avant de se dédire quelques trois siècles plus tard devant l'hégémonie sunnite que l'on ne pouvait plus contester sans trop grands risques, sur l'affirmation que le Coran "officiel" avait gommé les noms, ceux d'Ali, gendre de Muhammad et prophète chiite, et les siens.

Ainsi ils disposaient, en secret, de versions du Coran "revisité" (à moins qu'ils aient eu raison) disposant toute la clique d'Ali, nommément, aux premières loges de la gloire.

C'est un sérieux coup de canif, quoi qu'il en soit, porté au caractère contractuel du Coran que nous avons en circulation aujourd'hui, la Vulgate, au demeurant très vraisemblablement arrêtée au bout de deux ou trois siècles seulement après la mort du prophète, qui du reste est à peine présent dans son propre message, cité, je l'ai dit, quatre fois seulement dans son propre Coran.

J'ai évoqué la facétie d'Allah qui offre à son peuple de croyants un texte si obscur que même les savants de sa propre religion ne peuvent s'accorder à en définir le sens, se montrent impuissants à le décoder. Le fait même qu'il faille le décrypter révèle le goût de Dieu pour la manipulation de la création humaine.

Un exemple illustre extraordinairement l'obscurité du Coran censé être le texte le plus lumineux du monde.

Dans la quatrième sourate, verset 12b, il est question du droit de succession en ces termes :

"Si un homme se trouve laisser un héritage par des membres de la famille autres qu'un parent ou un enfant [yurathu kalalat] - ou une femme - alors qu'il ou elle a un frère ou une soeur, à chacun de ceux-ci, le sixième. (...)"

Et bien figurez-vous que personne ne sait ce que veut dire "kalalat" à telle enseigne que le grand juriste Koufa Ibrahim al-Nakha, près d'un siècle après l'hégire (la migration du Muhammad à Médine qui marque l'année zéro du calendrier musulman) soit vers 700 de notre ère, déclare que nul ne connaît le sens de ce mot.

Le chercheur David S.Powers, en cours d'activité, estime que le mot originel était celui de "Kalla" ce qui signifie "belle-fille" et qu'il a été changé au cours de la cristallisation du Coran officiel.

Du coup, le verset devient "Si un homme désigne sa belle-fille ou sa femme comme héritière alors qu'il a un frère ou une soeur, à chacun le sixième."

Il est admirable que cette obscurité lexicale concerne un verset, non seulement juridique, mais consacré à l'héritage. Quel héritage Allah laisse aux siens !

Mais ce n'est pas tout. D'autres étranges manipulations éditoriales parcourent le texte sacré censé avoir été dicté par Dieu en "personne", qui valent la peine d'être révélées.

En effet, les chercheurs indépendants pensent que le Coran a en réalité été rédigé par un collègue hétéroclite d'auteurs, plus ou moins proche de Muhammad s'il a vraiment existé, sans doute largement après sa mort.

En l'espèce, je suis en mesure de livrer ici un scoop, grâce à l'excellent "Coran, des historiens", sous la direction de Mohammad (le bien-nommé) Ali (décidément) Amir-Moezzi et Guillaume Dye, une étude ô combien précieuse de l'Islam et son texte sacré, ainsi que de la religion dans son ensemble telles qu'apparaissant à l'époque et dans la région.

L'histoire est belle car c'est un étudiant qui a découvert le pot-aux-roses. En effet, "le Coran des historiens" est une collection d'articles dont celui de Guillaume Dye intitulé "Le Corpus Coranique : Contexte et Composition". On discute ici la probable nature des rédacteurs, vraisemblablement nombreux, du message direct de dieu.

Or le chercheur raconte comment son doctorant, Julien Decharneux, attira son attention sur ce qui est peut-être la découverte du siècle en matière coranique. Cette appréciation, c'est moi qui en suis à l'initiative, l'historien se contentant de revendiquer l'intérêt scientifique de la chose, et pour cause !

Son élève est spécialiste de la cosmologie dans le Coran. Une sourate en particulier, numéro 55, a attiré son attention, dédiée à son thème de prédilection.

La voici restituée du verset 5 au 13:

Le soleil et la lune suivent un calcul précis.
La plante herbacée et l'arbre se prosternent.
Et le ciel, Il l'a élevé, et Il a établi la balance.
Ne fraudez pas dans la balance !
Etablissez la pesée avec équité et ne faussez pas la balance !
Et la Terre, Il l'a établie pour l'Humanité.
S'y trouvent des fruits, des palmiers porteurs de spadices,
les grains aux feuilles engainantes et la plante aromatique ?
Lequel donc des bienfaits de votre Seigneur nierez vous tous deux ?

Or, ce texte présente deux caractéristiques.

La première, que ne restitue aucunement le français, c'est une qualité de syntaxe exceptionnelle, relevant du poète le plus adroit et érudit.

Sauf en ce qui concerne la seconde caractéristique qui est une énorme incongruité : la balance du commerçant n'a rien à faire ici !

Non seulement elle n'a rien à faire dans ce contexte sur le fond, mais encore, elle plombe rimes et vers.

Or il se trouve que le thème de la balance est très cher à la cosmologie islamique, comme le démontre le poème suivant, signé de Narsai de Nisibe (sixième siècle de l'Hégire, c'est à dire l'ère musulmane soit le treizième siècle de notre ère) :

Le second jour eut lieu l'ordre suivant : "Qu'il y ait un firmament !" et il partagea la moitié des eaux pour le monde d'en haut et la moitié pour la terre.

"Que le firmament devienne un élément solide au milieu des eaux et qu'il supporte l'eau au-dessus de sa surface pour qu'il ne soit pas brûlé !"

Ô commandement qui solidifia l'eau, élément liquide, et en fit un, élément solide qui puisse porter l'eau !

Ô balance qui partagea la grande réserve d'eau et la rassembla en deux océans dans le monde d'en haut et d'en bas !

Comme une toiture sur la maison qui est au-dessous, il étendit le firmament, tel qu'il tienne de terre pour la demeure qui est au-dessus.

Le thème de la balance cosmique est bien présent dans la littérature syriaque comme le montrent d'autres exemples qu'il serait fastidieux de reproduire ici.

Toujours est-il que si l'on retire, dans la sourate 55 précédemment citée, les versets 8 et 9 qui parlent de la balance du commerçant, non seulement on retrouve la balance cosmologique, mais encore, on retrouve une forme beaucoup plus aboutie.

Cela indique, sans nul doute possible qu'un scribe est ici intervenu qui ne comprenait pas la balance cosmologique, et qui crut bon de préciser que la balance en question concernait le commerce, alors qu'elle n'avait absolument rien à voir avec lui.

Cela prouve, non seulement que la rédaction du Coran est collective, mais encore que le collectif est hétérogène, ses membres isolés les uns des autres, au point que l'un d'eux puisse ne rien comprendre au texte qu'il est chargé de rédiger.

Car Dieu, n'est-ce pas, dictant le message, n'aurait pas fait la confusion, Muhammad non plus qui est censé ne pas avoir inventé une virgule de la vulgate, dont la seule créativité est l'ordre des sourates, faisant l'objet, depuis quinze siècles, du travail acharné pour reconstituer la chronologie de ces chapitres.

En effet, certaines sourates étant contradictoires, je le disais Allah est fort facétieux, il est bon de savoir laquelle abroge laquelle.

Cela me mène au sujet que j'ai évoqué en introduction de ce chapitre, celui de "qadar", l'action hégémonique de Dieu sur le sort, le cours des choses, et de "qadâ", la prédestination, "l'ensemble représente et exprime l'Omnipotence et la Toute-Puissance de Dieu" selon Al Ajami, coranologue, dont le blog m'a été fort utile à préparer ce passage.

"L'Omnipotence et la Toute-Puissance de Dieu" voilà qui me convient à ravir.

Sauf que c'est beaucoup plus compliqué que cela, sans surprise.

D'abord, dans la littérature islamique, loin de se limiter au seul Coran, faite de milliers de "hadiths", des commentaires issus des savants, accumulés pendant quinze siècles, l'ange Gabriel "surveille" Muhammad, s'assure que la leçon du Coran dictée par Dieu a bien été fidèlement apprise.

Car Muhammad ne savait pas écrire et la transmission fut officiellement uniquement orale pendant des décennies.

Pour les musulmans, le Coran fut mis par écrit sous le calife Otman, pour les chercheurs, durant les siècles suivants.

L'ange Gabriel "surveille" Muhammad disais-je, mais alors, comment concilier cette supervision avec l'Omniscience et L'omnipotence de Dieu ?

Comment se pouvait-il que Dieu ne soit pas au courant de ce que son prophète avait bien ou mal retenu ?

Outre cet élément de ma propre initiative, Al Ajami livre les éléments de la contradiction autour des fameux qadar et qadâ.

Le savant note que la tradition islamique (faite de ces hadiths et leurs savants) fait de cette notion de fatalité un sixième pilier qui n'existe pas dans le Coran, qui est donc une invention exégétique. Le texte sacré, par ailleurs, ne contient ni l'un ni l'autre de ces mots.

Mais ce n'est pas tout.

Dans la sourate 37, il est écrit : "C'est Dieu qui vous a créés, vous et ce que vous faites" cela semble indiquer que Allah ressemble à mon propre Dieu, qu'il ne laisse pas un cheveu de liberté à ses ouailles.

Mais mon savant blogueur estime que cela n'a rien à voir, qu'il s'agit de l'évocation d'Abraham accusant les idolâtres d'adorer leurs propres sculptures dans la pierre.

Les sourates 74, 76, 81 comportent un propos de type : "Qui veut prendre le chemin vers le Seigneur ? Mais vous ne voudrez que si Dieu veut". Là encore, c'est mon propre Dieu qui est décrit.

Mais en croisant les commentaires de ma bible personnelle “Le Coran des historiens” et ceux de, Al Ajami, je retrouve la même problématique que soulevée dans la Bible plus haut : La liberté consiste en fait à suivre Dieu pour bénéficier de son Salut, son paradis, et à éviter la tentation du diable, en Islam appelé Shaytan.

En conclusion, je ne trouve, malgré quelques percées en ce sens, pas davantage *mon* Dieu, dans le Coran et son exégèse, que dans la Bible, ancienne ou nouvelle.

Il me revient donc de l'ériger, cela tombe bien, c'est le travail que je suis en train de faire.

Après un détour par le libre arbitre, nous reviendrons à Dieu qui se verra discuté sous un angle, avec un vocabulaire et une logique scientifique, absolument rationnelle, que je tâcherai de rendre accessible à chacun, en sachant que c'est impossible, mais en produisant l'effort le plus intense dans cette optique.

Car, n'est-ce pas, le moins que l'on puisse dire au sujet de Dieu, c'est que Dieu concerne tout le monde.

Or Dieu tel que je l'ai compris ne requiert pas un atome de foi. L'injonction à croire est un archaïsme débile, une insulte à la logique. Te demander de le croire, c'est ce que font conjointement les honnêtes gens et les menteurs, cela ne permet absolument pas de les distinguer.

Produire un raisonnement, voilà la seule tentative de convaincre qui vaille. Mon Dieu est parfaitement raisonné.

Conclusion

Je l'ai dit, c'est Dieu qui a tout écrit ce qui, depuis l'invention de l'écriture, a été inscrit par la main de l'Homme. Le Coran comme le reste.

L'imperfection de tout texte, sacré ou non, correspond au Dessein de Dieu qui s'exprime en tout temps et en tout lieu dans son contexte propre, selon des voies impénétrables largement, mais prodigieusement cohérentes à l'intérieur du Roman de Dieu que constitue l'ensemble de l'activité humaine, et l'ensemble de toute chose.

Je considère pour ma part que les prophètes, des plus anciens aux plus récents, tels les plus grands, Abraham, Moïse, Jésus et Muhammad, ont bien existé, ont bien été incarnés par des vivants ayant inspiré la mythologie qui s'est forgée autour d'eux respectivement.

Mais si tel n'est pas le cas, si aucun d'eux n'a jamais fait l'objet d'une incarnation humaine, cela ne change rien.

Car c'est à travers la trace qu'ils ont laissée qu'ils s'expriment et cette expression demeure inchangée si elle est issue d'une fiction ou d'une réalité, l'héritage, le bagage, le mythe est le même, créé, comme toute chose, par Dieu à travers les vivants, chacun d'eux en tout temps et en tout lieu, répondant à sa Toute Puissante Volonté en chaque geste, en chaque pensée.

III : Libre arbitre : la plus grande et vieille illusion du monde

*Ils scandent "liberté" poitrine déployée,
Ils écrivent son nom, l'âme tellement fière.
Comme ils hurlent en meute, ils ne vont point douter,
Pourtant ce ne sont là que de vaines prières.*

*Je m'en vais démontrer que ces incantations
Révèlent leur mépris de la réalité
La liberté ne prend, pour toute incarnation,
Que fantasmes têtus et folles illusions,*

*Ce n'est qu'en leur esprit qu'elle vient se graver,
Pas dans le marbre aucun ni lignes de la main,
Elle ne se signale au long d'aucun chemin.*

Avertissement : Ce chapitre comporte des considérations scientifiques, techniques, c'est le plus difficile de cet ouvrage d'après l'avis de mon fidèle écuyer, représentatif d'un lectorat de bonne culture générale mais sans compétence scientifique particulière.

Cependant il a presque tout compris, ce qui est encourageant.

Ce passage, en effet, tel que je le conçois, ne requiert qu'un savoir hyper minimal sur le cerveau et la notion d'atome.

Tout est expliqué comme à un élève de fin de collège, en principe accessible à tous.

Il est temps, en ce XXI^e siècle, d'attaquer le libre arbitre de front, le démolir, l'atomiser, le désintégrer.

De toutes les conceptions virginales du monde, depuis que le monde est monde, le libre arbitre est la plus profondément enracinée en même temps que la plus illusoire.

Enraciné dans le dispositif cognitif humain depuis toujours, proliférant de manière exponentielle depuis des siècles, ce concept atteint aujourd'hui un paroxysme de triomphe dégénéré, correspondant au règne tout puissant de la liberté dans nos sociétés modernes.

- 1) Son hypothèse en est parfaitement gratuite.
- 2) Il contrevient aux lois de la physique et à la science toute entière.
- 3) Il faut le croire pour le voir mais le voir c'est en voir l'illusion donc l'exclure.

Telle est la vérité la plus subversive du monde.

Une vérité qui fait l'unanimité contre elle, un front constitué des troupes les plus diverses du paysage mondial,

croyants,
mécréants,
gauchistes,
réactionnaires,
progressistes,
marxistes,
libéraux,
ultralibéraux,
fachos,
anarchistes,
anticapitalistes,
socialistes,
populistes,
colonialistes,
décolonialistes,

animistes,
hindouistes,
agnostiques,
suprémacistes,
positivistes,
séparatistes,
universalistes,
communautaristes,
matérialistes,
spiritualistes,
tous croient au libre arbitre, placé tout au centre de leur existence, fondée tout entier sur un mensonge autogénéré autant qu'hérité.

Nous allons ici démonter la chose pièce par pièce.

Qu'est-ce que la conscience ?

En ce XXI^e siècle, la science, dans son exploration du cerveau, en est à une étape paradoxale comme en astrophysique et la physique quantique, mêlant balbutiements et révélations fracassantes.

Des balbutiements en terme d'exploration de l'activité cérébrale dans toute sa complexité et sa substance, mais révélations fracassantes sur le lien qu'entretiennent la conscience et le cerveau.

Nous avons, aujourd'hui, une idée infiniment plus concrète de ce qu'est la conscience que nous n'avons jamais eue, comme nous le verrons d'ici quelques lignes.

En attendant, considérons la grande spécificité de la conscience, qui n'est pas des moindres : elle ne peut être perçue que par elle-même.

C'est en se percevant elle-même qu'elle confirme son existence et la signale par la communication.

En ce sens, le "Cogito Ergo Sum", "Je pense donc je suis" de Descartes est parfait.

Ce chef-d'oeuvre en trois mots latins est peut-être le plus brillant de tous depuis que l'Homme conçoit, abrite des idées.

Parce que la conscience est la conscience de soi-même, elle prouve mon existence qui se signale à travers elle, elle en apporte la preuve, la proposition est irréfutable, impeccable, ciselée comme un atome d'hydrogène.

Mais lui associer la liberté serait une grave altération de la vérité qu'elle contient, l'or pur deviendrait fange.

Car penser, être conscient de sa pensée, ce n'est rien d'autre, en réalité, qu'observer sa propre pensée.

En rien la créer.

Pas un seul instant, jamais, à des années lumières de cela.

Je ne suis que le témoin de moi-même, ma conscience n'est que le témoignage de son propre contenu, aussi sûrement que je témoigne d'autrui.

D'où me vient une telle certitude ? D'un mélange de science neurologique et de raisonnement théorique dont l'ensemble, explosif, dynamite la liberté aussi sûrement que l'on a rasé le quartier de mon enfance.

Ce que dit la science

La science du XXI^e siècle a officiellement et formellement mis fin à l'illusion du libre arbitre, seulement, l'information est restée confidentielle, et pour cause, personne ne veut la recevoir.

Les gens sont accrochés à leur souveraineté sur eux-mêmes et à la liberté comme une huître à son rocher.

Sauf que cette roche là n'est que vapeur grisante, l'opium le plus ancien et le plus enivrant du monde.

Patrick Haggard, britannique francophone, est un neuroscientifique tout ce qu'il y a de plus sérieux, dont personne ne remet en cause les compétences, au service d'une démarche tout ce qu'il y a de plus candide.

Cela produit inmanquablement des étincelles.

Ses conclusions sont, oh combien salutaires.

Ce saint homme, ai-je envie de dire, s'est interrogé comme nous tous qui nous interrogeons, sur la nature de la conscience.

Ses prédécesseurs, Benjamin Libet le premier, un français, avaient déjà compris que la conscience ne siègeait nulle part dans le cerveau en particulier, mais émergeait au-delà d'un seuil critique d'activité globale de l'encéphale.

Quelle extraordinaire découverte que cette mise en bouche !

Car on aurait tant voulu loger la conscience quelque part, on aurait tant aimé qu'elle habite un recoin du cortex échappant, par exemple, aux lois auxquelles sont soumises les autres.

Quel boulevard c'eût été pour la liberté !

Au lieu de cela, la conscience devient une flamme. Cette analogie n'est pas celle de Haggard, mais la mienne.

Elle émerge du cerveau comme le feu de son combustible :

Car la chaleur n'est rien d'autre que de l'activité, l'augmentation de chaleur, l'augmentation de l'activité, sa vitesse.

Cela, c'est de la physique basique.

Un corps qui se réchauffe n'est rien d'autre qu'un corps au sein duquel augmente l'activité, celle des atomes.

Or l'activité du cerveau n'est rien d'autre que l'activité des électrons - les mêmes en électronique et en neurologie - qui empruntent les circuits cérébraux qui leur sont destinés.

Ces circuits sont constitués de neurones et de synapses, dont chacun connaît l'existence, au programme du collègue.

Ces neurones et synapses sont en quelque sorte des aiguillages à électron, ils offrent aux électrons la trajectoire qui fait naître la pensée.

La conscience, donc, émerge à partir d'un certain seuil d'activité du cerveau, la science l'a découvert avec Libet, la science a donc découvert que la conscience est une flamme.

Elle est un symptôme de la chaleur, elle la sanctionne, elle en est issue, elle en est l'expression, en rien elle n'en est la source, la cause, en rien elle ne la génère.

Puisque le cerveau ne *brûle* pas, il convient, plus prosaïquement, toujours à ma propre initiative, de considérer que la conscience est, non pas une flamme, mais une *sécrétion*.

Celle-là est certes immatérielle, à rapprocher d'un champ magnétique plutôt que d'un fluide ou d'une hormone, mais cela n'empêche pas le concept de sécrétion, qui signifie en dernière instance le produit de quelque chose.

La conscience est le produit de l'activité cérébrale, distincte de cette dernière mais entièrement déterminée par elle.

Le cerveau humain, **avec ce cortex surdéveloppé par rapport au règne animal y compris des grands mammifères, n'est autre qu'une volumineuse glande bio-électrochimique produisant de la pensée,** aussi sûrement que les reins sécrètent l'urine.

Pour réunir la conscience, les électrons doivent se réunir au sein du cerveau, exécuter leur danse, sur laquelle nul n'a de prise, nul autre que Dieu.

Revenons à la découverte de Haggard, qui est allé beaucoup plus loin. Il est inutile d'interpréter les conclusions, hyper éloquentes, je me bornerai à les restituer, intactes.

Haggard a voulu déterminer, en quelque sorte, **si la conscience influait sur les électrons ou si les électrons influaient sur la conscience.**

Il a voulu déterminer **si c'est la conscience qui influait sur le cerveau, ou le cerveau qui influait sur la conscience.**

Si la pensée est sécrétion, entièrement façonnée par l'organe, ou si la pensée est autre chose, qui échappe à l'activité de l'organe, qui peut-être la façonne.

Car pour qu'il y ait liberté, il faut que la pensée apparaisse détachée de sa détermination bio-électrochimique, les circuits qu'empruntent les neurones, elle doit, cette pensée, plutôt qu'être déterminée par la course des électrons, les guider dans leur circuit.

Or,
puisque je peux "observer" la conscience depuis Libet, telle qu'elle se signale par l'activité cérébrale qui correspond,
puisque je peux observer *l'inconscient* qui consiste en **l'activité du cerveau dont on n'a pas conscience**, une activité **moindre mais toute aussi mesurable et réelle** que celle qui sanctionne la conscience,
alors je peux observer le lien entre les deux.

C'est ce qu'il a fait.

Un “choix” inconscient, ou subliminal, se repère au fait que, sur l'écran, l'activité du cerveau correspondant à ce “choix”, n'atteint pas le seuil d'activité de la conscience.

Un “choix” conscient, lui, signale son activité critique sur l'écran aussi sûrement qu'une photographie du Taj Mahal.

Ce qu'il a découvert, *formellement*, par A plus B, par l'usage de la logique la plus élémentaire et implacable, c'est que **le “choix” se décide systématiquement en-dessous du seuil critique de conscience.**

Cela signifie que le **cerveau produit d'abord un message inconscient**, qui existe, ce message, bien qu'inconscient, parce qu'il se signale à l'écran aussi sûrement que la Voie Lactée,

lequel message échappe, par définition, au libre arbitre puisqu'il n'est pas conscient, et lequel **détermine entièrement la pensée finale**, consciente, celle que l'on croyait sujette à la liberté.

Observerons ce qui se passe dans le cerveau au moment du fameux choix, de la souveraine décision, que l'on croyait expression du libre arbitre.

Haggard offre plusieurs options au sujet, par exemple, le choix d'appuyer sur un bouton avec la main gauche ou la main droite.

On l'invite à faire usage de son libre arbitre pour déterminer laquelle de ses deux mains ira à la rencontre du bouton.

L'observation indique que le « choix » en question, s'effectue avant de pouvoir être techniquement conscient.

On peut établir cette vérité expérimentale irréfutable, grâce au fait que chacune des deux mains se signale à l'écran de l'encéphalogramme, ainsi que la prise de conscience, comme nous l'avons vu à l'instant.

La main gauche est inscrite à l'écran aussi sûrement qu'une molécule H₂O extraite de l'océan, **avant** qu'elle n'apparaisse au sein de la conscience.

Ainsi on peut voir sur l'échelle du temps (en l'occurrence des dizaines de millisecondes) la preuve que la main gauche ou droite avait été retenue, déterminé **avant** que le sujet n'en ait lui-même la possibilité matérielle de conscience.

Avant que le seuil conscient n'ait été atteint dans le cerveau, le « choix » de la main avait déjà été opéré par le cerveau, aussi vrai que la coquille de l'œuf contient déjà le poussin avant qu'il ne la brise.

C'est un travail absolument révolutionnaire, d'une portée millénaire à laquelle nul ne comprend rien, à laquelle je veux rendre ici justice.

Par ailleurs, chose extraordinaire, le même Haggard a mis en évidence **l'importance de l'influence subliminale.**

Réalité cérébrale fascinante : **Plus un sujet fait l'objet d'influences subliminales, donc de déterminant inconscient, plus sa conscience, exécutant ces injonctions inconscientes, porte le sentiment de sécurité et de souveraineté du choix,** selon le témoignage des sujets.

Voilà pourquoi l'illusion est si difficile à détruire.

Elle s'appuie sur des mécanismes cognitifs puissants, profonds comme le cerveau reptilien, dont l'objet est de donner à la conscience l'impression d'avoir choisi ce qui fait irruption en son sein.

Je le conçois comme un mécanisme de défense, pour reprendre un concept freudien ; il serait si insupportable au commun des mortels de subir son propre sort intime et intérieur comme comportemental, social, affectif, qu'il faut lui donner l'impression de le contrôler.

C'est ce dont s'est chargé avec grand succès notre cortex jusqu'à présent.

Mais vient un jour où il faut grandir.

Accepter ce que l'on est.

Le soleil, en rien ne tourne autour de nous.

La conscience en rien n'est au centre de la pensée, la liberté n'est qu'un épiphénomène cognitif.

Pour achever d'en exterminer l'illusion, je vais à présent livrer un raisonnement théorique basé sur l'empire de la logique pure, sans aucun recours à la science physique.

On aurait pu, avant une telle science salutaire entre les mains de Haggard, comprendre l'absurdité du libre arbitre par l'usage de la rationalité comportementale, phénoménale et sensible, par l'usage de la raison.

Car l'enseignement de Haggard ne se limite résolument pas au choix de la main qui appuie sur le bouton, mais concerne **l'intégralité de la pensée.**

Choix de la conscience ou conscience du choix

Examinons d'abord la problématique du libre arbitre sous son angle le plus théorique. Ces considérations seront suivies d'observations pratiques.

Pour se rendre compte par un procédé logique si la conscience domine sa propre substance, son contenu, le façonne ou le subit, il faut distinguer ce dont on est conscient et ce dont on n'est pas conscient, ce dont on est inconscient donc.

Cette distinction n'a rien à voir avec l'existence de l'inconscient tel que le décrit Freud, il s'agit seulement de tracer une frontière claire entre ce qui appartient au champ de la conscience et ce qui ne lui appartient pas.

On peut considérer que ce qui ne lui appartient pas appartient à l'inconscient freudien, ou considérer que cela appartient à quelque limbe, nuée ou néant, qu'importe ici.

Je veux juste faire valoir que le contenu de la conscience est circonscrit à ce dont on peut justifier, "cogito ergo sum", c'est le seul élément auquel il faut s'intéresser ; qu'est-ce qui est conscient, c'est à dire dont je peux témoigner, qu'est-ce qui est inconscient, c'est à dire que j'ignore.

Je suis conscient de quelque chose à partir du moment où je suis en mesure de l'exprimer : une idée, une sensation, un affect, une intuition, un concept, quelle que soit la simplicité ou la complexité de ce dont je suis conscient, je le suis si je le *sais*.

"J'ai chaud ou froid", "je trouve cela beau ou laid", "Je mesure telle quantité, je fais tel calcul", "je suis heureux ou malheureux", "je suppose telle ou telle chose" etc. tout cela appartient au champ de la conscience.

Le libre arbitre signifie la souveraineté de la conscience sur elle-même, en rien la liberté de quelque inconscient, cela ne peut avoir le moindre sens.

Le concept d'inconscient exclut la liberté dans les termes, on ne peut être libre de faire un choix dont on ne connaît même pas l'existence.

Pourtant certains étendent la liberté à l'inconscient, j'en ai rencontré.

Ce que je ne suis pas en mesure de formuler, ce que je ne *sais* pas, ce à quoi je ne *pense* pas est, par définition, en dehors du champ conscient, n'appartient pas à la substance consciente.

L'enjeu est de savoir à quel moment, dans quelles circonstances, quelque chose passe du statut d'inconscient à celui de conscient.

On se rend compte alors que le propre de la conscience est de ne pouvoir convoquer consciemment ce qui est inconscient, puisque, précisément, c'est inconscient.

« Il me vient une idée » dit-on.

Ce vocable est excellent, il décrit parfaitement la réalité de l'irruption de la pensée dans la sphère consciente.

Je ne peux décider d'avoir une idée, elle ne peut que venir.

Quiconque connaît la page obstinément blanche, par exemple, le sait parfaitement.

« Cela me revient » alors que l'on cherchait quelque chose.

En effet, la conscience cherche, mais quand elle trouve, si elle trouve, ce n'est pas de son propre fait, sans quoi il n'y aurait même pas besoin de chercher.

Nul libre arbitre ne peut être l'auteur d'une idée survenue à la conscience, ni ne peut convoquer d'information à la conscience puisque par définition, cette information est inconsciente avant de devenir consciente.

Or, inconsciente, comment la conscience pourrait-elle la choisir, comment la liberté pourrait y avoir accès puisqu'un choix inconscient ne peut être un choix ?

Si j'ai oublié un nom, je ne peux le convoquer en conscience, puisqu'il échappe à la conscience, je peux fournir l'effort de recherche mais ce qui solde cet effort par le succès ou l'échec échappe à la conscience, sans quoi il n'y aurait pas d'effort à fournir, la conscience se contenterait de convoquer une donnée consciente.

Mais comment pourrait-elle convoquer souverainement une donnée qui lui échappe par définition ?

L'information se convoque elle-même, éventuellement si on la cherche, éventuellement si on ne la cherche pas.

En revanche, l'irruption de l'idée, de l'information, engendre éventuellement tout un processus de nécessité qui lui est lié, et c'est ce processus qui apparaît aux yeux aveugles des défenseurs du libre arbitre comme le choix.

C'est parce que la conscience est en perpétuel mouvement créateur, construction à partir de la substance qui fait irruption en son sein, dont chaque étape est une nouvelle donnée qui pénètre en son sein depuis le néant, que l'on croit à la souveraineté de la conscience sur elle-même, conformément au mécanisme cognitif intime et puissant que Haggard a révélé :

Plus on est sous influence, plus on croit choisir.

Parce que la conscience est en mouvement et suit une trajectoire, on croit l'avoir choisie, comme on croit voir le soleil nous tourner autour, à cause de la trajectoire qu'il emprunte dans notre ciel.

On estime typiquement avoir choisi ce qui nous est agréable, et subir ce que l'on rejette, mais **la réalité, c'est qu'on ne fait que subir, pour le meilleur et pour le pire.**

La création intellectuelle, et par extension manuelle, matérielle, ne peut en aucun cas être reliée au moindre libre arbitre.

Il s'agit d'une expression de la nécessité par l'idée, le geste, la pensée qui tracent leur sillon dans la réalité comme une comète traverse notre ciel.

Croire au libre arbitre, c'est croire que la course des astres là-haut, répond à l'injonction de l'observateur.

La création humaine, c'est quand la matière, l'énergie (nous verrons le rapport entre matière et énergie) est le fruit d'elle-même, en passant par la conscience pour se donner vie à elle-même.

Ainsi, moi, à cet instant, je ne fais que retranscrire, via le clavier d'ordinateur, ce qui me pénètre laborieusement mais vigoureusement la conscience.

D'ailleurs je dois tout relire et corriger éventuellement de nombreuses fois, pour éliminer une quantité importante de déchets associés au premier jet, fort limité dans mes capacités de langage comparé aux érudits.

Si j'écrivais sous l'empire de quelque libre arbitre, rien, absolument rien ne se passerait comme cela se passe.

J'en *déciderais* tout autrement.

Je *choiserais* mille autres voies que celles que mon esprit empreinte, en écriture et dans la vie.

La notion « d'inspiration » d'ailleurs est éloquente, elle suggère bien que l'on ne peut davantage la décréter que le vent.

Le créateur humain n'est le créateur de rien du tout.

Il ne possède pas son génie, mais son génie l'emprunte.

Il est un médium qui pense et ressent ce qui pénètre sa conscience,

et il se trouve que chaque être humain répond à cette exacte définition.

Cas de figure arbitral

L'hésitation n'est autre qu'un rapport de force.

Car il se trouve que l'esprit humain, y compris dans son exercice le plus normal et commun, est traversé de courants contradictoires qui se disputent la décision, la substance consciente, la disposition issue de cet affrontement.

Nul arbitre libre ne décerne la victoire ; le plus fort s'impose, un point c'est tout.

Qui est le plus fort ?

L'idée, l'option, le choix, la décision qui finalement émerge de l'hésitation comme une plaque tectonique en chevauche une autre avec laquelle elle était en conflit, "décision" qui se solidifie dans la conscience, avant, peut-être ou peut-être pas, d'être balayée par une autre hésitation, un autre choix.

« Vais-je porter secours à la veuve et l'orphelin ? »

J'hésite, je risque d'y perdre, peut-être, ma réputation si j'appartiens à un milieu qui me le refuse, mon travail s'il consiste à les exploiter, ma vie si mon aspiration salvatrice est pétrie de danger.

Si j'y vais, c'est que l'idée de perdre ce que j'ai à perdre était moins repoussante que l'idée de laisser la veuve et l'orphelin en proie à leur destin, sous mes yeux.

L'idée de les observer sans agir m'est simplement insupportable.

J'agis par nécessité, celle d'embrasser l'amour propre du devoir supérieur, plutôt que subir le déshonneur.

Suis-je un héros ? Je suis un exemple de vertu certes, qui pour mille et une raisons caractérise mon esprit.

Mais nul arbitre ne s'est prononcé.

Mon sens de la dignité était plus fort que ma peur. Un simple rapport de force a imposé l'issue, la plus forte de mes inclinations antagonistes à triomphé.

Il en va de même, exactement, dans l'autre sens. Mon instinct de survie et de conservation des acquis se montre, souvent, plus fort que mes aspirations de justice.

Nul arbitrage, un rapport de force.

Parmi les cas extrêmes, mentionnons la notion de « perte de contrôle ».

Il s'agit en réalité d'une perte de l'impression de contrôle.

Cette perte intervient en brisant la chaîne normale des pensées créatrices d'illusion de contrôle sur elles-mêmes.

Une telle effraction est par exemple le fruit de la stupeur ou à plus forte raison de la sidération.

L'incapacité à réagir conformément à des pensées, avec pensée sans geste, ou geste sans pensée, est une rupture dans une mécanique habituellement tranquille, qui met en adéquation l'ensemble.

En aucun cas il ne s'agit de la disparition d'un libre arbitre qui, au demeurant, s'il officiait à sa place, ne se serait pas laissé évincer.

« Vais-je quitter mon travail et me mettre à mon compte ? » j'hésite car je ne supporte plus mon emploi, mais j'ai peur d'échouer dans ma propre entreprise.

Là encore, ce qui émerge au terme de ma réflexion, c'est l'option qui fait le moins peur, le moins mal, ou celle qui donne le plus d'espoir, d'enthousiasme, en tout cas rien qu'un arbitre libre ne sanctionne.

Je suis resté des années dans ce même bureau parce que j'avais peur de ce que je trouverais à la sortie. « J'ai enfin claqué la porte et je me sens libre à présent. »

Pour claquer la porte, il en a fallu l'impulsion.

Cette impulsion naît d'un rejet violent ou d'une perspective attractive particulière.

Si un libre arbitre dictait la décision de claquer cette porte, il n'y aurait même pas eu besoin de la claquer, elle aurait été refermée depuis longtemps.

La coupe a débordé et nul arbitre ne décide de ce que le vase contient ni ce qui en déborde.

Comme la bile est expulsée de l'estomac sous l'effet d'un choc dans une optique de conservation de l'intégrité du corps, la goutte qui fait déborder le vase psychique est héritée des circonstances, irrépensible dans sa conséquence.

Comme il est absolument illusoire que le libre arbitre puisse retenir la bile expulsée sous l'effet plus ou moins direct d'un virus, par exemple, il est tout aussi illusoire de croire que la goutte qui fait déborder le vase relève de la souveraineté de la conscience sur elle-même, du libre arbitre.

« Vais-je résister à la tentation de voler, violer, tuer ? »

A l'image du conflit psychique dans son ensemble, sur le plan moral/éthique, ce qui se joue dans la conscience, c'est singulièrement un rapport de force entre une pression et la digue qui sert à la contenir.

La digue, c'est le code moral que chaque individu est censé porter dans un contexte donné, la pression, c'est celle du désir, de la convoitise ou du besoin,

le tout sous forme d'inclination, de pulsions plus ou moins prolongées dans le temps.

Ce qui détermine le crime, aussi bien d'ailleurs que le menu larcin, c'est le rapport de force entre la nécessité qui guide mon comportement pour se conformer à un code moral/éthique - par crainte des conséquences immédiates ou après la mort si je crois à la sanction après la mort - et la nécessité, la force, le désir, la pulsion qui guident mon comportement en direction de la transgression, par désir ou besoin de l'objet convoité.

Le besoin n'étant autre qu'un désir impérieux, le désir n'étant autre qu'un léger besoin.

Au sujet de la digue, j'ai indiqué que chaque individu est censé en disposer, mais dans les faits il n'en est rien.

La réalité, c'est que pour disposer d'une digue morale, tout individu doit l'avoir reçue de quelque héritage.

De son éducation au sens le plus large, de son imprégnation sociale et culturelle. Nul Individu ne peut être tenu responsable, n'est-ce pas, avec son libre arbitre, de ce qu'on lui a inculqué ou pas, ni même de comment le message reçu, le cas échéant, a été intégré ou non.

Nul libre arbitre n'offrira un tel héritage, car alors, quel serait l'arbitrage ? Entre quoi et quoi ? Être méchant ou être gentil ?

Ne riez pas. La punition, le châtement, est un acte qui consiste à considérer que le criminel a choisi d'être méchant plutôt que gentil.

Mais nous reviendrons plus tard aux crimes et châtements, en évoquant le sujet de la responsabilité.

Pour l'heure, observons que le criminel, dont le crime ne doit rien à aucun arbitre surtout pas libre autre que Dieu, peut éventuellement faire l'objet d'intenses luttes intestines, entre la peur d'assouvir sa passion, et le besoin de le faire.

Ce qui est certain, c'est que le crime est le résultat d'une pulsion impérieuse, d'un besoin avide, bref, d'une nécessité souveraine au sein de la conscience, et en dehors, qui déborde la digue, ou l'absence de digue.

Le crime est le plus grand naufrage de la condition humaine.

Libre vertu

« Je me suis construit moi-même, j'ai tout fait de mes mains. Alors que les autres traînaient dans les rues, je travaillais dur à l'école, parce que je voulais devenir quelqu'un. »

J'y ai toujours cru et je l'ai fait.

Je suis devenu dirigeant d'entreprise à succès. « Contrairement à eux, j'ai fait librement bon usage de mon arbitre, eux ils arbitrent mal. »

Pourtant, bien ou mal arbitré, il faut qu'il y ait une raison à cela.

La liberté de l'arbitre ?

Mais s'il est libre, pourquoi arbitrerait-il mal ? Si la liberté de l'arbitre consiste à piéger son porteur, quel est le sens d'une telle liberté ?

Et s'il n'est pas libre, cet arbitre, alors ce n'est pas un libre arbitre.

Le libre arbitre, croit-on, serait aussi libre quand il fait mal que bien. Mais cela ne répond pas à la question : *pourquoi* mal au lieu de bien, ni même *comment* ?

Cela ne répond pas à la question de la nature de cette liberté qui, chez les uns, se dirige vers le bien, et chez les autres, vers le mal.

La raison pour laquelle aucun tenant du libre arbitre ne répondra jamais à ces questions pourtant enfantines, c'est que leur proposition est absurde au dernier degré.

Le concept même de liberté exclut l'auto-aliénation, c'est son exact opposé, c'est l'instrument par lequel on échappe à l'asservissement du mal.

Pourquoi cette même liberté prendrait-elle le mal pour cap ?

Or, si la liberté existe chez les vertueux mais pas chez les vicieux, cela signifie qu'elle n'existe pas.

Car si l'on peut se voir privé de liberté sans l'avoir choisi - pourquoi et comment les vicieux rejetteraient-ils leur propre liberté ?

La liberté n'a rien à voir avec le fait de traîner dans les rues plutôt que de construire son avenir.

Si chacun avait la liberté, soit de traîner dans les rues, soit de construire son avenir, chacun construirait son avenir.

En l'occurrence, ce qui se passe, c'est que la raison pour laquelle j'ai travaillé dur, c'est que j'étais mû par une énergie, une force, sous forme de foi en moi, en mon avenir, en mon devoir.

Pour comprendre ce qui conduit un esprit à agir, plutôt que subir, il faut songer à ce que le corps est capable de produire comme force pour appréhender le réel.

Si tout le monde autour de moi traîne dans la rue, il me faut franchir des obstacles de nature psychique, psychologique, pour m'isoler dans une démarche différente, exigeante, me couper de mon monde.

Or, ces obstacles se franchissent par la force, la ressource mentale, exactement comme l'haltérophile soulève sa charge.

Il ne soulèvera sa charge que s'il dispose de la puissance musculaire suffisante.

Je n'échapperai à mon destin statistique, en tant que zonard, que si j'en ai la ressource particulière, qui me distingue de mes semblables, qui eux, n'échappent pas à leur destin statistique.

Notons ici, à ce sujet, que l'exception statistique appartient elle-même à la nécessité statistique, à la fatalité statistique.

Prenons une cité ghetto, statistiquement elle va produire quelques exceptions qui occuperont une place sociale plus élevée, parmi des camarades restés peu ou prou coincés dans leurs HLM, qui ne sont rien d'autres que les cales du navire, remplies de descendants d'indigènes et d'esclaves.

Cette ressource salvatrice dont jouissent ceux que le libre arbitre arbitre bien, consiste en passion (constructrice et non destructrice), en talent, en sens du devoir, en ce que l'on veut, dont le résultat est de mouvoir la conscience dans la bonne direction plutôt que la mauvaise.

Autant de choses que nul arbitre ne peut offrir à nulle conscience, autant de choses qui s'offrent elles-mêmes à la conscience, ou pas, et la plupart du temps pas.

L'être humain est très majoritairement conforme à son milieu de départ, ni plus ni moins.

Les bénéficiaires de l'ascension sociale sont de purs gagnants à la loterie.

Ainsi, la loi statistique qui impose à quatre vingt dix pour cent des ressortissants d'un tel ghetto de rencontrer prison, chômage et errance jusqu'à la mort, est la même qui prévoit à quelques pourcents d'échapper à ce cercle infernal de la misère sociale.

Tout comme la loterie impose une écrasante majorité de perdants et une infinitésimale minorité de perdants, c'est la même loterie, la même loi statistique.

Zero libre arbitre dans cette affaire.

Or toute loterie est par définition scélérate et criminelle.

Lorsqu'elle se présente sous forme de vertu ayant donné ses fruits, elle est une pomme dégueulasse infestée des vers et d'arsenic.

Lorsqu'elle attribue son rôle de misérable à un misérable elle est d'une infinie cruauté.

Lorsqu'elle récompense les vicieux et sanctionne les vertueux, elle est immonde.

Quand elle rapporte de l'argent en exploitant et suscitant la misère, elle est mafieuse.

Quel esprit damné tire au sort les gagnants ?

Ramasser la mise de millions de brebis venues se faire tondre qui sont déjà si dégarnies et récompenser quelques une d'entre elles en entretenant savamment le rêve, extrêmement lucratif et illusoire, pour chaque joueur que c'est le prochain gagnant, est un crime, ni plus ni moins.

C'est la définition du précipice où l'on conduit le troupeau.

Quand ce troupeau est humain c'est un crime de masse.

Voilà pourquoi, nous y reviendrons, chacun doit acquérir, par l'éducation, les ressources que sa constitution première ne recèle pas. Le respect d'autrui et la compétence de l'imposer.

Une chose est certaine, quand je crois avoir échappé à mon destin en me forgeant moi-même, je ne fais que constater ma bonne santé morale, mentale, psychologique, existentielle, mon talent, bref, mon privilège.

Je me passerai donc de bravo. Merci.

Je pense donc j'arbitre

Il est un domaine de l'activité mentale auquel on associe tout particulièrement le libre arbitre, outre le vice et la vertu, c'est la réflexion.

Qu'est-ce que la réflexion, que se passe-t-il quand on réfléchit ?

La réflexion est une hésitation active, elle intervient lorsque la décision, le choix, fait l'objet de concurrence, lorsque se pose une question.

La réponse est-elle le fruit du libre arbitre ? Voyons cela.

Si je réfléchis à ce que je vais faire de ma journée ou de ma vie, les options en présence traversent ma conscience, les avantages et inconvénients de chacune d'elles.

Ces idées, ces représentations défilent et s'entremêlent, elles sont en mouvement, elles le resteront jusqu'à l'issue de la réflexion.

Car tel est le propre de l'état de réflexion, c'est un état de mouvement, en l'occurrence circulaire de la pensée ; ce sont les mêmes idées et données qui défilent indéfiniment, jusqu'à cristalliser quelque « choix » ou « décision » concernant mon plan d'action.

D'abord, la réflexion n'est pas un état familier à tous les esprits humains.

Certains réfléchissent beaucoup plus que d'autres.

Et certains encore, mieux, beaucoup mieux que d'autres.

Ça dépend de ses facultés cognitives, dans le domaine du langage et de la logique.

Cela signifie-t-il que certains de nos congénères sont plus librement arbitrés que d'autres ? Non, soit l'arbitre est libre, soit il ne l'est pas.

Soit il existe, soit il n'existe pas.

Il ne peut en aucun cas se présenter à degrés divers car alors il échapperait à lui-même, ne pouvant être à l'origine de ses variations ou sa mutilation.

Si l'on veut que le libre arbitre existe chez certains et pas chez d'autres, on veut en fait qu'il n'existe pas, car nul n'a pu arbitrer librement son absence de libre arbitre, ni sa moindre mesure ou qualité.

Ensuite, la « décision », le « choix » qui découle de la réflexion, quelle qu'en soit la quantité et la qualité, fait office de synthèse dont la substance est déterminée, comme toujours, par la nécessité.

Nécessité induite par l'objectif dans lequel je réfléchis, et par la nature des données que comporte ma réflexion.

Ce sont celles des données qui auront finalement été perçues comme les mieux adaptées à mon projet, qui se matérialiseront dans la décision.

Mais demain, je peux changer d'avis.

Si j'étais doté d'un libre arbitre, c'est bien simple, je n'aurais pas besoin de réfléchir à quoi que ce soit, j'arbitrerais librement, avec la liberté de ne pas avoir à produire l'effort de réflexion.

La réflexion n'est pas un exercice libre, il est éminemment contraint.

Le fait qu'on puisse très bien le vivre ne signifie en rien le contraire.

Expulser ses excréments est un acte contraint qui, à priori, n'est pas fait pour être désagréable.

Il répond à une nécessité biologique.

La réflexion répond à une nécessité mentale à l'instant de sa convocation.

Son issue est inconnue à l'avance de la conscience, par définition, et par conséquent elle ne peut pas faire l'objet d'un libre arbitrage, en vertu du principe d'irruption que je mentionnais plus haut : **ce dont la conscience n'est pas consciente, elle ne peut le convoquer par la conscience.**

La vie en général est faite d'une suite de pensées et de gestes plus ou moins mécaniques et cohérents, qui se chassent les uns les autres, se succèdent les uns aux autres.

Je pense à mes dents que je brosse, ou je les brosse sans y penser, mais en pensant à ce qui éveille ma crainte, ou mon enthousiasme pour la journée ou le reste de ma vie.

Je pense à ce que j'ai à accomplir dans le cadre de mon rôle social, familial et j'accomplis ces tâches.

Que je sois mû, guidé par quelque chose de fort, en terme de répulsion ou d'attraction, ou que je n'attende ni ne fuis rien en particulier, je chemine en fonction d'où me mènent mes pensées.

Certaines d'entre elles sont présentes en filigrane, d'autres concernent mon activité immédiate.

Celles des pensées qui agissent en filigrane ne sont pas nécessairement les moins puissantes, bien au contraire.

Si je suis en train de penser aux derniers potins des voisins, et qu'à ce moment-là je suis rappelé à mon devoir de parent par un cas urgent, ma pensée en filigrane – la préoccupation de tout parent pour sa progéniture - reprendra immédiatement le dessus, puissamment.

Nul libre arbitre n'a à s'en charger, la liberté n'a absolument rien à voir là-dedans.

En fait, tout devoir supérieur, toute réponse aux questions impérieuses "qui suis-je et que dois-je faire ?", dans le cadre de l'exercice de la vie, habite la pensée en arrière-plan, et ne vient au premier plan qu'à l'occasion des cérémonies et autres occasions solennelles ou exceptionnelles.

Dans tous les cas, c'est la pensée qui guide l'Homme, non l'Homme qui guide la pensée.

Il n'y a rien à arbitrer dans l'esprit, qui est un écosystème en soi.

En émerge ce que la nécessité guide, dans la rencontre entre l'individu et les circonstances.

Free wheel

Dans le monde anglophone, le concept de libre arbitre prend une teinte légèrement différente, puisque « free will » se traduit littéralement par “volonté libre”.

C'est encore plus faux, fallacieux, idiot, inapproprié, illusoire.

La vie est faite de choses qui ne se commandent pas, à commencer par la volonté.

L'amour, le désir, la peur, l'aversion, la haine, sont autant de sources d'énergie qui motivent la nécessité que l'on nomme *volonté*, qui n'est autre qu'une énergie cinétique, c'est à dire une énergie du mouvement.

La volonté, c'est ce qui tend vers quelque chose, et qui, dans cette optique, se met en mouvement.

Il est tout aussi crétin de considérer que sa volonté est issue de sa liberté, que ne le serait, pour le capitaine du navire, le fait d'estimer que le vent souffle dans ses voiles en vertu de sa liberté de se mouvoir sur les eaux.

Les voiles, le capitaine les incline de sorte d'exploiter la force du vent, dont la direction n'est celle du cap qu'en cas de chance. De même, il peut souffler plus ou moins fort, le capitaine doit évoluer avec tous ces paramètres.

En matière d'esprit humain, le cap et la direction du vent sont les mêmes.

L'esprit humain est soumis à une force, et la conscience humaine épouse cette force, sa direction avec, en déclarant que c'est sa liberté alors qu'il n'y peut absolument rien, quelle que soit la direction, vertueuse ou (auto)destructrice.

Seulement, comme nous l'avons vu en examinant le cas de figure du conflit, la météorologie de l'esprit est particulièrement complexe et des vents peuvent souffler en sens inverse, à moins qu'une paroi soit dressée sur son chemin, générant le conflit que le plus fort remporte.

La liberté, elle, n'a rien à voir dans tout ça, pas un seul instant.

Peut-on choisir d'aimer ?

De désirer ?

De craindre ?

De détester ?

Nombreux sont ceux, sur Terre, à le croire.

Je suis bien conscient qu'aucun des arguments que la science ou moi-même pourrions avancer ne les ferait changer d'avis. Seule une expérience, dans leur chair, comme je l'ai vécu moi-même à travers les phases successives de ma maladie, pourrait ouvrir leur conscience à cette réalité humaine.

En attendant, ces gens, je ne leur oppose que mon mépris, un mépris que je n'ai pas davantage choisi qu'ils n'ont choisi leurs illusions.

Aux autres, qui ne savent pas, je pose ces questions :

Qui ou quoi aimes-tu ?

L'as-tu choisi ?

A quel moment, comment ?

Te souviens-tu l'avoir choisi, ou ne te souviens-tu pas plutôt l'avoir compris ?

Qui ou quoi désires-tu ?

L'as-tu choisi ?

A quel moment ?

Te souviens-tu l'avoir choisi, comment cela s'est-il produit ? Ne l'as-tu pas constaté ?

Comment *choisir*, *décider* de désirer ou d'aimer quelque chose pour lequel on n'éprouve pas *encore* consciemment de désir, à l'instant où il faut faire ce choix ?

Comment la conscience fait-elle pour arbitrer ce qu'elle ne connaît pas ?

La réalité c'est que le cerveau introduit un charme dans le processus conscient pour donner l'illusion que l'on a façonné un sort que l'on ne fait qu'épouser.

Cela flatte tellement l'orgueil, quand on a réussi, de croire à l'empire de sa liberté, car ainsi, tout le mérite revient son porteur.

Quant aux damnés, ils croient ce qu'on leur dit.

Si on leur a expliqué toute leur vie qu'ils sont responsables de leur destin, ils sont parfaitement capables de l'intégrer, et de revendiquer leur propre faute, comme en atteste un dialogue que j'ai eu un jour avec un clochard new-yorkais.

Il disait que tout était sa faute.

Il est vrai que le premier pilier du mythe américain, c'est le "free will". Chacun est responsable de son sort jusqu'à la dernière virgule.

Nation tarée et dégénérée.

Mais les misérables, de manière générale, ont un sens bien plus aigu du sort, du fait qu'il les dépasse complètement, et pour cause.

Que crains-tu, pourquoi ?

L'as-tu choisi ? Si tu avais le choix, ne choisirais-tu pas de ne pas craindre ce que tu crains ? Et ce que tu détestes ?

Comment aurais-tu pu le choisir ? Ne peux-tu pas que le constater ?

Tu détestes les araignées, les choux de Bruxelles, as-tu pu le choisir ? Tu détestes untel, comment l'aurais-tu choisi ? Tu détestes, adores, convoites telle ou telle chose, mais quel rapport avec ta liberté ?

Or, ta vie entière n'est-elle pas constituée de ce que tu penses et fais en fonction de ce que tu aimes, désires, crains ou détestes ?

Les individus humains sont dans leur écrasante majorité en symbiose correcte avec leur propre existence, grâce aux multiples mécanismes de stabilisation et défense biologiques et psychiques.

Tant mieux pour eux.

La vérité, c'est que je ne peux pas choisir ce que je ressens, mais que ce que je ressens détermine ce que je suis et fais.

La "volonté" est une manifestation pure de la vitalité de l'individu, elle ne procède pas davantage du choix que le taux d'adrénaline ou de testostérone.

Le « free will » est une pire arnaque encore que le libre arbitre.

C'est un paroxysme de vae victis social : si tu n'as pas la volonté et les capacités de te battre, c'est que tu as choisi d'être misérable, et moi, ayant choisi de te dominer, c'est mon droit le plus strict.

Il s'exprime traditionnellement, je l'ai dit, formidablement aux USA, et s'est merveilleusement illustré dans le thatchérisme notamment, pilier de tout libéralisme contemporain.

Conclusion

Il faut inclure dans la notion de comportement, non seulement ce que l'on fait, mais aussi ce que l'on pense. Ce que l'on fait, sauf rare exception de choc ou de réflexe, n'est que le prolongement direct de ce que l'on pense. Or ce que l'on pense est une représentation issue de ce que l'on ressent.

On ne choisit, ne décide ni ce que l'on ressent, ni ce qui en découle comme pensée, ni ce qui en est issu en terme de geste, d'action extérieurement visible.

L'être humain subit son propre comportement aussi sûrement que n'importe quel insecte, n'importe quel vivant. La seule différence est la complexité du processus, pas sa liberté.

L'Homme n'est libre de rien du tout, répond scrupuleusement aux lois, forces et phénomènes qui en régissent l'existence, lesquels appartiennent à Dieu.

IV : Dieu, une affaire de science

*Il ont dit « aie la foi ! » et ils eurent la foi.
Le miracle prit fin quand le grand philosophe
Déclara haut et fort la mort du Roi des rois.
Il me faut à présent rendre à Dieu quelques strophes
Comme on fait à César justice pour sa loi.*

*Car bien que le Seigneur ne soit pas qui l'on croit,
Tellement éloigné du récit canonique,
Toute chose, il est vrai, est ce que l'on lui doit
Extirpé du Néant sans nul pouvoir magique.*

*Car oui, tout est miracle, ou alors rien du tout !
Il n'y a en ce monde et dans le monde autour
Que la force tranquille aux trombes vent debout
Soufflant sur le magma l'âme de mon contour
Et nous tous, en fusion, nous sortons de ce four.*

A présent que nous avons détruit la liberté, nous allons faire plus ample connaissance avec l'instance qui la remplace : Dieu.

Nous allons, au cours de ce chapitre, évoquer la science car c'est elle, oui elle, j'ai parfaitement conscience de l'hérésie que je formule et vous verrez pourquoi, c'est elle qui me fournit Dieu.

Alors qu'entre ces deux-là, science et Dieu, le divorce semblait sans retour possible depuis trois ou quatre siècles, je célèbre un mariage tout ce qu'il y a de plus fécond, au mépris souverain des conventions, dont on verra à quel point elles peuvent être débilés. Je parle de la communauté scientifique. Non pas dans son ensemble, fort heureusement, mais bien volontiers dans ses courants les plus autorisés.

J'ai apporté le plus grand soin à la vulgarisation des concepts dont je m'empare mais ce chapitre, ainsi que le suivant, demeure technique.

N'ayez pas de scrupule à passer de sous-titres en sous-titres pour chercher des informations qui vous soient compréhensibles, et s'il faut, directement des Signes qui est l'aboutissement concret, l'illustration de ce qui précède sous la forme théorique.

Si vous avez des notions minimum de science, d'infiniment petit et l'infiniment grand, de cosmologie, de physique, vous serez en mesure de me suivre, sans quoi il n'est pas inutile d'explorer le tout, sans doute porteur d'informations précieuses. Toutes celles que je livre et interprète ici me paraissent aussi indispensables que des notions de type "nous tournons autour du soleil et non l'inverse", "les marées sont influencées par la lune".

La définition scientifique de Dieu, la voici, simplicime :

Dieu est l'ensemble des forces, lois et phénomènes qu'abrite le Cosmos.

Autrement dit, encore plus compact:

Dieu est le *système* de *tous* les systèmes.

Nous voilà avec deux points à éclaircir :

- 1) Qu'est-ce que le Cosmos ?
- 2) Qu'est-ce qu'un système ?

Cosmos versus Univers

Il est encore des scientifiques, même parmi les plus illustres, qui emploient le mot “Univers”.

Cela ne veut plus rien dire.

D’abord, l’Univers est un concept qui implique, implicitement mais sûrement, le caractère infini.

Ensuite cela implique un Espace unique.

Or, non seulement nous vivons dans un Espace fini, mais encore, peut-être infiniment multiple, comme tend à le montrer la théorie des cordes, d’une complexité que je vous épargne, qui me dépasse autant que vous.

Ce qu’il faut savoir de la théorie des cordes, c’est qu’elle est essentiellement mathématique et qu’elle recèle un nombre de dimensions infinie de notre “Multivers” du coup, et non plus “Univers”.

Mais cela reste anecdotique pour l’heure, puisque trop expérimental pour avoir de réelle valeur dans l’appréhension de notre environnement.

Ce qui est, en revanche, infiniment substantiel, c’est le fait que la quantité de matière de notre Cosmos est finie, ainsi que le temps et l’espace qui vont avec.

Or le terme “Cosmos”, rattaché par exemple au microcosme, est bien plus adapté pour cette “boîte” au sein de laquelle nous vivons, qu’un Univers perdu dans les limbes

Tout commence par une naissance

Le Cosmos est né il y a environ quatorze milliards d’années. Son acte de naissance est le Big Bang.

Le Big Bang est une théorie qui a conquis la physique et la science entière parmi les plus grandes avancées engrangées au XXe et XXIe siècles, maintes et maintes fois confirmées par les avancées successives depuis son avènement.

Il y a eu un début à la “matière”, à l’énergie, et on a choisi l’explosion comme analogie, à priori peu représentative, pour décrire le phénomène, l’évènement premier.

Sa nature reste obscure mais son existence est aussi certaine que $2 + 2$ font 4.

Au sujet de l’évènement premier, chaque grand “artiste” de la science et de la philosophie propose une théorie.

Le dénominateur commun de toutes les approches c’est qu’il s’agit d’une rupture.

Quelque chose, de l'énergie, d'infiniment petit et concentré était dans un état de parfaite harmonie, que l'on appelle souvent "singularité", quand une perturbation est survenue qui a entraîné "l'explosion", en fait, qui a enclenché le processus de construction de l'énergie en particules, atomes, astres et molécules, galaxies, le Cosmos tel que nous l'observons à présent.

Je vois, dans le Big Bang, pour le coup sans aucune imagination, une fécondation.

Qu'est-ce qu'une fécondation si ce n'est une irruption perturbatrice venue mettre en marche la machine à (re)produire ?

N'est-ce pas l'effraction d'un hôte venu semer la fièvre reproductrice en un cocon paisible ?

Le Cosmos était Ovule ou Graine, avant le Big Bang, le Cosmos est né, il a grandi et nous a engendrés une fois atteint un certain stade de développement.

Si ce fut un Ovule, il a eu besoin d'un élément extérieur pour le pénétrer et enclencher le processus.

Si ce fut une graine, la fécondation s'était déjà produite, le processus était déjà en route à l'intérieur, malgré la paix profonde apparente, et le big Bang correspond à son éclatement.

On peut entre autres imaginer un scénario hybride, que j'aime bien, d'un Ovule autofécondé.

La perfection de l'ordre qui règne au sein de cette chose avant le big Bang présente selon moi des failles.

Elles sont immensément infinitésimales, des ondulations extrêmement discrètes qui n'alarment aucun mécanisme de défense mais mène un travail d'inexorable sape.

Un "beau jour", tout craque, comme le battement d'aile d'un papillon produit un ouragan.

Que le facteur déclencheur vienne de l'extérieur ou de l'intérieur, qu'il précède le Big Bang ou lui corresponde exactement ne change rien à l'affaire, c'est une fécondation, celle d'un Arbre dont nous sommes le fruit, nous le verrons par le menu.

Le Cosmos est né il y a quatorze milliards d'années d'une fécondation de l'énergie, de la "matière", du Temps et de l'Espace qu'elle impose.

La "matière"

Le temps

L'espace

se sont développés dans le même mouvement d'expansion vertigineuse.

Mais le Big Bang a donné vie, évidemment, à une quantité de “matière” finie. Donc un espace fini, un temps fini.

Nous vivons dans une “boîte” disais-je, et pour cause, les travaux, éloquentes, de Jean-Pierre Luminet, un astrophysicien de renom, ont emporté mon adhésion. Il formule une hypothèse que je retiens, aux côtés de Marc Lachièze-Rey, sur l’architecture, la morphologie du Cosmos.

Il explique que de puissantes distorsions du temps et de l’espace à grande échelle conduisent à une géométrie différente de celle que l’on connaît, mais que la morphologie globale du Cosmos ressemble à une sorte de boîte sphérique à multiples facettes.

Bien qu’ils ne soient pas isolés, ses travaux ne trouvent pas l’écho qu’ils méritent.

Ce que je constate en tout cas c’est qu’à défaut d’adhésion massive peut-être, dans la communauté scientifique, nul ne s’aventure à contredire son hypothèse, solidement construite.

Le fondement de sa théorie, c’est que les fréquences (lumineuses) du Cosmos couvrent un spectre incomplet dans les “graves”, indiquant mécaniquement que le Cosmos est limité dans son volume.
Comme je le crois !

Je valide sans scrupule.

Ainsi, ni le temps ni l’espace ne sont infinis au sein du Cosmos, le voilà qui prend Corps.
C’est quelque chose qui a un début et une fin dans le temps et l’espace, constitué d’une quantité de « matière » limitée, c’est donc un objet et nous allons pouvoir l’appréhender.

Dieu est la somme des lois, forces et phénomènes du Cosmos, Dieu est Corps, le Cosmos sa substance.
Comme l’être vivant est lui-même la somme des lois, forces et phénomènes qui constituent son corps.

Cette analogie entre le corps vivant sur cette planète et le Corps Cosmos, tout ce troisième chapitre sert à la faire valoir. Nous n’en sommes qu’aux prémices.

Le système

J'ai dit que Dieu est le *système* de *tous* les systèmes.

Pour le comprendre, il faut comprendre ce qu'est un *système*.

Il s'agit d'un concept de premier plan, introduit dans la science contemporaine par les épistémologues, dont Edgar Morin, l'épistémologie étant la discipline consistant à s'intéresser aux fondements de la connaissance, à l'interroger elle-même.

Le système est donc un concept fondamental, c'est aussi un concept prodigieusement universel, que l'on retrouve dans la totalité des objets de l'observation et de la compréhension humaine.

Ainsi, **tout est système.**

En voici la définition telle que je la formule :

Le système est une entité constituée de *parties* distinctes les unes des autres qui collaborent entre elles pour former un *tout* cohérent.

La cohérence du tout rend impossible de le réduire à la somme de ses parties qui, isolées, ne restituent pas le sens de leur existence au sein de ce tout.

Par exemple, un atome est un système.

Ses parties sont le noyau, lui-même constitué d'un proton et d'un neutron, et les électrons qui tournent autour de ce noyau.

Ainsi, protons, neutrons et électrons, les parties, forment un tout, l'atome, lequel n'est pas seulement l'addition de ses parties, mais une entité en soi, qui les dépasse, un tout auquel collaborent les parties entre elles pour former cet ensemble.

Les systèmes ont cette prodigieuse propriété de s'imbriquer les uns dans les autres, de l'infiniment petit à l'infiniment grand.

L'être humain, comme tout être vivant, est un système, constitué de milliards de parties qui sont autant de systèmes elles-mêmes

- atomes, molécules, cellules, organes etc. -

appartenant lui-même, système vivant, humain par exemple, à une infinité de systèmes,

depuis le couple, la famille, le groupe, la société, la nation, l'espèce humaine, jusqu'à l'écosystème, le système solaire, la galaxie, le Cosmos.

L'être humain, l'être vivant jusqu'à l'insecte et la bactérie, l'individu, sa substance, son corps, est constitué d'atomes, des milliards de milliards, chacun, des systèmes en soi.

Ces atomes constituent des cellules, il en faut mille milliards pour faire une seule cellule.

Le cellule est déjà un stupéfiant système en soi, dont les milliards de parties, elles-mêmes systèmes, les atomes, constituent un tout biologiquement cohérent à partir de parties étrangères à ce tout, de simples atomes.

Mais ce n'est encore rien, car la cellule est elle-même partie de toute substance du corps humain, organe, fluide, poils, cheveux, os, veines, moelle etc. laquelle substance, in fine, correspond à l'individu humain.

Ainsi, le coeur est un *système* prodigieux, constitué de milliers de milliards d'atomes, des systèmes qui constituent les nombreux milliards de cellules, des systèmes qui constituent cet organe qui, lui-même, appartient à un système, le corps, qui lui-même est un système au sein de l'écosystème, lequel écosystème appartient au système Terre, qui appartient au système solaire, qui appartient à la Voie Lactée, notre galaxie, qui appartient au Cosmos.

Je suis conscient de me répéter, cela correspond à mon effort de pédagogie. Il faut faire le même trajet plusieurs fois, n'est-ce pas, quand c'est la première fois qu'on le fait, pour réaliser ce en quoi il consiste.

Ce que le concept de système nous enseigne, c'est la miraculeuse cohérence de la "matière", de l'infiniment petit à l'infiniment grand.

Tout chose est à la fois partie et système, appartenant à une autre partie, un autre système, de la particule élémentaire au Cosmos dans son ensemble, le tout assez prodigieusement organisé pour aboutir au spectacle Cosmos et Homo Sapiens en son sein.

Et bien, Dieu, c'est le système final, au bout du bout de la course, c'est le Système de tous les systèmes du Cosmos.

Comme nous sommes faits d'organes faits de systèmes, Dieu est fait des milliards de galaxies qui constituent le Cosmos, ce sont ses organes, faits comme les nôtres, d'une infinités de systèmes.

Tout système appartenant à un autre système, Dieu est tout au bout de la chaîne, un Système qui n'appartient qu'à lui-même.

Un vide débordant

Vous aurez peut-être remarqué que j'utilise des guillemets pour le mot "matière".

Il faut savoir que la science contemporaine a abandonné ce mot au profit du mot énergie. Et pour cause, **la matière est énergie.**

Pour comprendre ce que ça signifie, il faut prendre conscience d'une vérité quasi inconnue du grand public, si ce n'est totalement ignorée de lui. Il s'agit d'une réalité physique, dans son expression la plus impérieuse et impériale :

Nous ne sommes constitués presque que de vide.

Quand je dis "nous" c'est toute chose, dont les astres et notre Terre, dont les organismes biologiques, dont l'être humain, la pierre, l'air, l'eau et le feu.

Du vide.

Habité par de l'énergie, de minuscules "choses" en mouvement.

C'est cette énergie à laquelle donne naissance le Big Bang, qui va progressivement émerger, par états successifs, au cours des milliards d'années, jusqu'à la "matière" que nous connaissons aujourd'hui, constituant le Cosmos qu'il nous est donné d'observer, auquel nous appartenons : les astres, dont celui que nous habitons, planètes, soleils, trous noirs, galaxies, dont la nôtre.

Tout cela est **aussi vide que l'air.**

Pour se rendre compte de la proportion de l'espace occupé par "quelque chose" et l'espace occupé par "rien", le néant pur, au sein d'un *corps* quelle qu'en soit la nature, il faut songer à un système solaire tel le nôtre.

On comprend que la distance qui sépare une planète du soleil est immense, et que cet espace est vide.

Et bien la distance qui sépare le noyau de son électron, au sein de l'atome lui-même est proportionnellement immensément plus importante encore !

Or nous sommes une accumulation d'atomes, comme toute chose "matérielle".

On mesure l'infiniment petit, atomes et particules, en nanomètres.

Or il faut compter en milliards de nanomètres la distance, au sein de l'atome lui-même, entre le noyau et ses électrons dont les dimensions, les leurs propres, se réduisent à un seul nanomètre.

Or, cent cinquante millions de kilomètres nous séparent du soleil pour une planète d'un rayon de six mille kilomètres.

L'atome est donc approximativement dix fois plus vide que notre système solaire !

Or un système solaire tel que le nôtre est tout aussi insignifiant à l'échelle du Cosmos que l'atome à la nôtre, dans des échelles comparables : **l'atome est, peu ou prou, au corps vivant ce que le système solaire est au Cosmos.**

N'est-il pas stupéfiant de songer que le corps humain est encore plus vide que le Cosmos ?

C'est bien le cas puisque les atomes dont la somme fait le corps humain, au nombre approximatif de sept avec vingt zéros derrière, sont plus vides que les systèmes solaires dont la somme, un nombre à vingt trois zéros, fait le Cosmos, ajouté des autres masses stellaires, trous noirs et surtout matière noire, présente en quantité massive, qui rend le Cosmos, finalement, beaucoup plus rempli que le corps vivant ou la pierre.

La matière noire

Arrêtons-nous un instant sur cette matière noire qui joue un rôle notable dans le dispositif cosmique, qui remplit substantiellement le Cosmos.

Nous savons qu'elle existe. Mais nous ne savons pas à quoi elle ressemble, comment elle fonctionne, sa nature physique, bien que nous semblions sur le point de la percer.

Nous savons juste qu'elle n'émet aucune lumière ce pourquoi on ne peut la voir, raison pour laquelle elle porte son nom.

Nous savons qu'elle existe aussi sûrement que trois kilos de pommes de terre et quinze kilos de pommes de terre n'ont pas la même masse.

Elle s'impose à nous aussi sûrement, malgré son invisibilité, que s'impose à nous la nécessité, pour cinq kilos de pommes de terre, d'en trouver dix autres pour faire quinze.

La quantité de matière noire est de 70% du total de la « matière », la somme des galaxies.

Il s'agit donc d'un élément qui rend le Cosmos nettement plus rempli encore, que le corps humain.

Puisque le vide n'empêche pas le corps d'être corps, le corps vivant étant vide, alors il n'y a rien d'étonnant à ce que le Cosmos constitue lui-même un Corps, qui est d'ailleurs moins vide que le nôtre.

Le Corps de Dieu hérite d'une substance plus substantielle que la nôtre.

Puisque nous voyons que les éléments qui occupent le vide du corps vivant constituent un tout cohérent, pourquoi les éléments qui occupent le vide du Corps de Dieu le seraient moins ?

A ce stade, il n'y a plus rien de fantaisiste à qualifier le Cosmos de Corps de Dieu. Mais ce n'est pas tout.

La particule de Dieu

Je veux ici mentionner une découverte toute récente d'une immense portée : Le boson de Higgs, surnommé à juste titre la "particule de Dieu".

Il s'agit d'une particule, donc, d'une taille si infime, très inférieure à l'électron, que l'on ne pouvait pas la détecter jusqu'en 2012.

On en soupçonnait l'existence, mais ce n'était qu'une théorie, plus maintenant, c'est devenu une réalité.

Cette particule a un pouvoir extraordinaire, celui de donner à l'énergie sa masse. C'est à dire qu'en venant se greffer sur une autre particule, elle lui donne une masse.

Or, l'absence de masse et sa présence, c'est ce qui fait toute la différence entre le "vide" et la "matière", entre "rien de perceptible" et "quelque chose".

Cela ouvre la perspective que le vide soit en fait occupé par d'indétectables particules omniprésentes qui, chargées du boson de Higgs, deviennent de la matière.

Cela ouvre la perspective que la "création" de matière soit régie par un ordre capable d'ériger le monde tout comme Dieu est censé l'avoir créé.

Cela ouvre la perspective que la création de matière réponde, comme toute chose, à des lois que l'on ignore encore, mais dont on voit le résultat sous nos yeux, prodigieusement cohérent.

Cela nous rapproche encore de notre Cosmos Corps de Dieu, dont le Système final régit, encore plus rigoureusement et précisément, la "matière" dont il est constitué.

Ainsi, on peut aisément imaginer que les atomes répondent en permanence à des instructions de type ADN, leur "ordonnant", entre autres, de se matérialiser ou non. L'ADN de l'énergie est l'un de mes concepts fondamentaux, il sera discuté en détail dans le chapitre suivant.

Des atomes aux Cosmos

Nous l'avons vu en filigrane, vous le savez, mais il faut expliciter cette réalité : Les "briques de matières" sont les mêmes qui constituent l'infinitésimale minuscule et l'immensément grand, l'organisme vivant unicellulaire ou une galaxie, "briques de matière" appelées atomes.

N'est-il pas stupéfiant que l'immensément minuscule reste logé au coeur du plus gigantesque par une prodigieuse accumulation ? Accumulation régie par les lois de la physique, miraculeuses, impliquant d'extraordinaires interactions complexes émergées du chaos et du néant pour créer un ordre fascinant de structure en suspension dans le vide.

N'est-il pas prodigieux que les mêmes atomes constituent la pierre, l'air, l'eau et le feu, ainsi que le corps humain, l'ensemble de notre planète, le soleil, notre galaxie entière, les milliards d'autres, jusqu'au Cosmos dans son ensemble ?

L'atome, cette "brique de matière", est la même que loge le Corps de Dieu et le nôtre.

Si elle constitue notre substance, accumulée en incroyables ensembles, pourquoi cette accumulation à une échelle encore plus grande, infiniment plus grande, n'animerait pas le Cosmos lui-même en Corps ?

Si j'étais un atome appartenant à mon corps je chercherais à comprendre ce que je fais là.

Je découvrirais peut-être que j'appartiens à une cellule vivante, ce serait déjà un extraordinaire exploit car pour me rendre compte d'une telle réalité, il me faudrait

des télescopes et une puissance de calcul ultra performants pour comprendre la structure infiniment complexe à laquelle j'appartiens.

De là à comprendre que je suis dans un ongle, un poil, un cheveu, la salive, les excréments peut-être, ou dans le cerveau...

C'est à mon sens le chemin que nous avons accompli depuis les premières observations des étoiles jusqu'à ce XXI^e siècle : Jouir de la perspective suffisante pour comprendre que nous appartenons nous-mêmes, humains, comme toute chose, à un Corps.

Nous ne l'avons pas encore compris malgré l'extraordinaire panorama dont nous jouissons déjà, moi je le vis comme une évidence.

Quoi qu'il en soit, une certitude pour le coup matérielle vaut la peine d'être assénée et martelée, loin de toute interprétation de quelque nature que ce soit :

Tout, y compris nous, est rouage dans les rouages dans les rouages dans les rouages dans les rouages.

Et ces rouages, ces « briques », ces systèmes comme les appelle la science, sont essentiellement faits de vide, un néant occupé par quelques imperceptibles traces d'énergie.

Nous appartenons dans notre chair la plus intime et la plus réelle à la poussière d'étoile que le souffle Créateur du Cosmos anime pour donner vie au prodigieux spectacle dont nous sommes les témoins improbables et ébahis.

Par conséquent le Cosmos est un Corps, le corps de tous les corps qu'il contient. La finalité Ultime à laquelle nous appartenons, électron dans son Cerveau.

J'aime l'idée de Cerveau notamment pour la matière noire qui fait une excellente matière grise.

En ce XXI^e siècle, bien que l'on ne sache pas quoi en conclure, nous avons compris l'inimaginable : notre pensée, notre émotion, notre conscience résident dans des électrons qui circulent dans les circuits de notre cerveau : synapses, neurones, comme nous l'avons vu.

Rapportés à échelle d'électron, le cerveau humain est environ de même taille que le Cosmos à notre échelle.

Ainsi, l'électron habitant le cerveau humain, doué de conscience, se livrant à l'exploration de son habitat, constaterait la présence de neurones et de synapses (re)produits, et la présence massive d'une matière grise, plus volumineuse que le circuit lui-même.

Voilà peu ou prou où nous en sommes, nous humains en explorant le Cosmos.

Notre corps, singulièrement notre cerveau, est une production à moindre échelle du Cosmos. "A l'image de Dieu" dit-on en religion. C'est exact. Mais pas seulement l'Homme, tout vivant et toute chose, singulièrement l'Homme pour les proportions massives de son appareil cérébral.

Quand on a découvert l'électricité on croyait qu'elle était différente dans les corps vivants et dans la chimie étrangère, quand on a découvert les lois de l'attraction on a eu du mal à croire que cela concernait aussi bien les pommes que les planètes et les étoiles et les galaxies

Aujourd'hui, il faut comprendre que le corps vivant est une autre échelle du Corps Cosmos.

Ici nous trouvons sur notre chemin un certain Prigogine. C'est un prix Nobel de physique, l'année de ma naissance, en 1977, qui incarne à merveille tout ce que je rejette de la science.

Sa "Nouvelle Alliance" qu'il propose pompeusement avec la science en 1986 avant de mourir en 2003 fait la promotion du hasard à la suite de son mentor Jacques Monod, et son cultissime opus "Le Hasard et la Nécessité", paru en 1970.

Ils forment un duo de nobélisés infernal, des esprit érudits lourdement enfoncés dans la débilité au sens étymologique du terme, un handicap intellectuel, idéologique.

L'Histoire les retiendra comme des dinosaures aussi éclairés que les anthropologues jadis s'intéressaient à la morphologie du crâne pour dégager une personnalité.

Ces deux compères attribuent le hasard à ce qui est son contraire comme je vais l'illustrer par le menu dans le chapitre consacré au sujet, le prochain.

Pour l'heure, Prigogine répond à ma proposition trente quatre ans avant que je ne la formule, d'Organisme Cosmos en ces termes :

"Les mouvements de l'atome, des planètes, des étoiles sont régis par une loi identique.

L'Univers est donc homogène, et le vieux rêve (nous sommes en 1986 NDLR) qui renaît sans cesse est encore possible : notre système planétaire ne serait-il pas un atome, au sein d'un organisme géant ? Et nous-mêmes, un univers pour des êtres infimes mais qualitativement semblables à nous ? Ce rêve, la découverte des constantes universelles l'a finalement fait éclater. Au moment où la relativité a réussi ce tour de force de faire la synthèse de la dynamique, et du champ électromagnétique responsable de la propagation des ondes lumineuses, elle a établi une distinction entre les vitesses faibles et celles que nous pouvons comparer à la vitesse de la lumière. Le comportement des objets physiques est désormais

nettement différencié selon que leur vitesse approche celle de la lumière, ou qu'elle est beaucoup plus lente.

De la même manière, la constante h de Planck détermine une échelle naturelle selon la masse des objets. Nous ne pouvons donc plus imaginer l'atome comme un petit système planétaire. Les électrons appartiennent à une autre échelle que les planètes, et que l'ensemble des êtres macroscopiques (de taille identifiable à l'oeil NDLR), massifs et lents, dont nous-même faisons partie."

Puisqu'il s'exprime trois décennies avant ma proposition, il est difficile de l'accuser de répondre à côté, mais c'est le cas.

En effet il ne faudrait pas comprendre de ma proposition que systèmes solaires et atomes sont identiques.

Ce sont des objets cousins, de structure similaire, d'une analogie indéniable, basés sur le même principe de noyau et de satellites, mais ils n'en demeurent pas moins tout à fait distincts, jouant des rôles fort différents dans le dispositif global.

Il ne faudrait pas comprendre que, si les systèmes solaires sont les atomes d'un Corps, alors, inversement, les atomes sont des systèmes solaire pour des créatures de l'infiniment petit.

Cette idée est totalement saugrenue qui n'aurait jamais pu traverser mon esprit.

Étant entendu que le lien entre la conscience et l'électron est très étroit puisque la conscience est un "champ magnétique" suscité par la réunion des électrons requis.

Il ne faut pas comprendre que le Corps Cosmos est, ou n'est qu'un corps tel que le nôtre.

Il ne faudrait surtout pas imaginer qu'un tel Corps appartiendrait à un Esprit comparable au nôtre.

Il y a moins de différence entre la bactérie et l'Homme qu'il y en a entre l'Homme et Dieu. Cette distance multipliée par un million peut-être.

La conscience humaine incarne un stade intermédiaire de l'énergie. Situé entre l'électron et le Cerveau de Dieu.

Être Dieu, c'est un état qu'il nous est aussi impossible de comprendre, en terme de *cognition*, que la bactérie ne peut pas savoir ce que c'est qu'un être humain, dans sa tête et son corps.

La notion de cognition elle-même ne s'applique pas à Dieu, beaucoup trop anthropomorphique. S'il y a une "cognition" de Dieu, elle n'a rien à voir avec son état humain.

Non les atomes et les planètes solaires ne sont pas la même chose, comme la bactérie n'est pas la même chose que l'être Humain. Pourtant, c'est la même énergie.

On peut ergoter autant qu'on veut sur les lois qui disent ceci et les observations qui disent cela, c'est la même substance, le même principe, atomes, systèmes solaires, vivants micro ou macroscopiques, qui se répète à des échelles différentes, chaque échelle son éminente spécificité.

Le gène profond et initial, logé dans l'intimité des sous-particules, est le même pour tous, de l'électron à la bactérie à l'Homme, au système solaire, à la galaxie, au Cosmos.

Jacques Monod nous dit que la spécificité de la vie, c'est la structure. C'est faux, à présent nous le comprenons mieux qu'au XXe siècle, tout est extraordinairement structuré.

L'intelligence est logée dans tous les stades de l'énergie, qui caractérise le fonctionnement de toute chose répondant à la cohérence prodigieuse des lois, forces et phénomènes.

Le comportement de l'énergie est cohérent et harmonieux dans toutes ses strates. Le chaos est particulièrement riche, comme une dissonance dans la musique de Debussy ou de Coltrane.

Le Corps Cosmos n'est pas un corps humain en plus grand, c'est autre chose. Comme l'Homme est autre chose que la somme de ses atomes.

La cinquième dimension

Depuis presque dix ans, je nourris ce concept sans savoir qu'il existe, nommé tel quel, chez certains scientifiques que je n'ai pas encore lus parce que je me suis formé à la science avec "La Méthode", d'Edgar Morin, une bible.

Je croyais avoir inventé la poudre jusqu'à me rendre compte, en préparant cette énième tentative de me faire entendre, de faire valoir, entre autres, ce concept, que les fameux frères Bogdanov, notamment, que je viens de lire pour la première fois, revendiquent ce même concept.

J'ai d'abord été extraordinairement découragé, estimant que je serais taxé de plagiat, or plagier les frères Bogdanov n'est pas piqué des hannetons. Je m'estimais perdu, voué aux gémonies.

Puis je me suis ressaisi. D'abord, ceux qui se moquent des frères Bogdanov se moqueront aussi de moi, cinquième dimension ou pas.

Ensuite, ils ne sont pas, en tout cas pas seulement, les phénomènes de foire que leur physique improbable et leur présence médiatique induisent.

Ils disposent de références communément admises comme sérieuses, et surtout, leur discours est fort éclairé à telle enseigne qu'ils disent nombreuses choses que je dis.

Preuve qu'ils ont compris, au moins en grande partie, ce qu'il fallait comprendre.

Enfin, si mes concepts et les leurs, qu'il portent le même nom ou pas, se ressemblent, le cheminement par lequel nous y arrivons est distinct. Ainsi l'honneur est sauf, je peux continuer à dérouler mon programme.

Tout le monde a entendu parler de la physique quantique, nimbée de mystère, emplie d'imaginaire, mais peu savent de quoi il retourne.

Voyons le terme "quantique" : Il fait référence aux mesures, numériques, mathématiques, qui se rapportent à l'observation de tels objets "quantiques".

Totalement impossibles à observer, par exemple, avec un microscope, des milliards de fois trop petits, ils se signalent par des ondulations, des fréquences, sont en perpétuel mouvement extrême et "aléatoire". Nous verrons plus loin pourquoi ces guillemets.

Ces "objets" en question sont des particules, ainsi observées, étudiées.

On en détecte donc la présence, l'activité, non pas de visu, mais par des mesures électroniques.

On n'en "voit" pas moins clairement un certain nombre de choses prodigieuses que je m'en vais narrer de ce pas.

Voici les faits et le décryptage original que je propose.

Chat mort-vivant : intimité de l'énergie

Il a fallu l'attendre, et spéculer en attendant, nous sommes désormais en mesure d'observer le comportement des photons, c'est à dire des particules de lumière, appartenant à la même famille d'objet quantique que l'électron à l'intérieur de l'atome, que l'on retrouve dans un circuit électronique ou un circuit cérébral.

Ce dont je vais traiter à présent ne concerne donc pas uniquement le photon c'est à dire la lumière, mais toute "matière".

Une expérience en particulier permet une telle observation : on projette les photons contre une paroi, tirés individuellement, à travers deux fentes dites de Young et on observe la trace que laissent ces objets, laquelle nous renseigne avec une indéfectible fiabilité sur sa nature.

Ainsi, la question qui semblait éternelle : la particule est-elle un groupuscule ou une onde ? a-t-elle trouvé réponse. Une réponse très singulière.

La surprise c'est que le même photon rigoureusement, peut laisser deux sortes de trace : celle d'un corpuscule ou celle d'une onde.

C'est tout le problème. Comment une même chose peut-elle être son contraire ?

Cette situation apparemment absurde, anticipée par Niels Bohr, avait conduit Schrödinger à créer son très célèbre chat, qui devait nécessairement être, soit mort, soit vivant.

Il voulait proclamer ainsi, avec le soutien d'Einstein et avant l'invention du canon à photon en permettant la vérification, que la particule était nécessairement, soit l'un, groupuscule, soit l'autre, onde. Raté !

Le chat est aussi mort que vivant *à la fois*.

Le photon est bel et bien deux objets en un seul.

Mais ce n'est encore rien.

Ce qui est absolument prodigieux c'est que l'on obtient un groupuscule ou un corpuscule à partir du même photon en fonction... du mode d'observation !

Schématiquement, quand on surveille la trajectoire du photon pour savoir quelle fente il choisit pour passer, on a un corpuscule et en tant que tel, nécessairement, il emprunte soit l'une, soit l'autre des fentes, et laisse une trace de corpuscule.

Mais si on ne regarde que la trace laissée sur la paroi terminus du trajet, on a une onde.

Pour réaliser l'aberration apparente que cela représente, il faut imaginer, par exemple, une maison.

Si on la photographie elle est de paille et si on la filme elle est de pierre.

C'est impossible, **elle doit être soit l'une soit l'autre !**

Pourtant c'est exactement ce qui se passe, le photon change complètement de nature en fonction de l'observation et de l'observation uniquement.

De nombreux esprits faibles et misérablement anthropocentrés en déduisent que la particule en question, douée de quelque intelligence magique et espiègle, s'adapte à la conscience humaine, fait écho à notre perception dans un jeu de dupes digne de "Un, deux, trois, soleil".

Les photons sont de gentils petits camarades qui aiment jouer avec nous.

C'est le degré zéro de l'intelligence et de la rationalité, sans surprise l'explication qui séduit le mieux les profanes exposés à ce phénomène exotique au détour de séries télévisées et de théories de comptoir revendiquant le pouvoir de la conscience sur la matière en vertu d'un héritage vaguement beatnik.

Il n'en est absolument rien, le photon ne réagit pas davantage à notre conscience que la pluie ou la flamme d'une torche, seulement **sa substance intrinsèque échappe à notre perception et notre compréhension.**

Il ne prend, pour visage, ce photon, que celui de son aspect que nous parvenons à capter au cours de la captation.

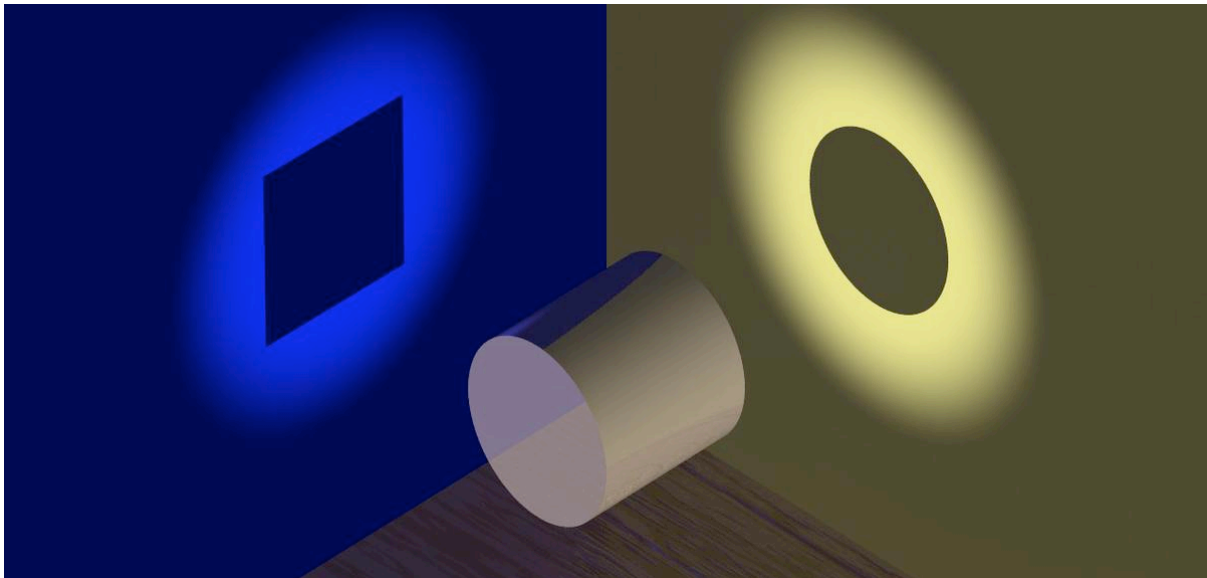
Là encore, il faut une analogie pour se représenter de quoi il s'agit.

Celle-là je ne l'ai pas inventée mais elle convient parfaitement, je la restitue telle quelle.

Prenons un cylindre, un objet en trois dimensions, donc.

Projetons dessus une lumière pour observer, sur une paroi, son ombre portée, en deux dimensions, donc.

On obtiendra, selon l'angle de projection, une figure différente, un carré ou un rectangle d'un côté, selon les proportions du cylindre en question, et de l'autre, un cercle.



Ainsi notre objet de départ offre des visages différents bien qu'il soit identique à lui-même, en fonction de l'angle de vue.

Il n'est ni carré, ni rectangle, ni cercle, il est autre chose mais apparaît sous un tel jour en fonction des circonstances.

Ce dont s'abstient la science "mainstream", c'est de la moindre conclusion alors qu'il en est une évidente à mes yeux, la seule possible :

La particule est un objet non pas en quatre dimensions, comme la "matière" que nous connaissons, y compris celle qui nous constitue, composée des trois dimensions spatiales plus celle du temps nécessaire au mouvement donc à l'existence de toute chose existante, mais en cinq dimensions.

Nous "photographions" le photon en quatre dimensions car c'est tout ce que nous sommes en mesure de faire, appartenant nous-mêmes à cet espace-temps réduit, mais l'objet en comporte une cinquième qui nous est parfaitement inaccessible.

Voilà pourquoi nous n'en percevons qu'une face à la fois.

Cela change beaucoup de choses au sujet de l'énergie et de la "matière", donc de notre propre nature au sein de notre propre environnement immédiat et infiniment éloigné, nous le verrons.

Mais ce n'est pas tout.

Une autre propriété absolument avérée de ces particules d'énergie bouleverse, là encore, notre compréhension du temps et de l'espace, c'est **l'intrication**.

Intrication intrigante

Nous croyions, depuis la Relativité Générale d'Einstein, que nulle "matière", nulle "énergie" donc nulle information ne pouvait dépasser la vitesse du photon, celle de la lumière.

Il faut se rendre compte de ce que cela signifie.

Pour cela il faut convoquer les proportions du Cosmos.

Nous ne les connaissons pas encore précisément mais nous sommes en mesure de déterminer que les galaxies les plus éloignées de la nôtre se situent à une distance de 14 milliards d'années lumière.

Cela signifie que le Cosmos ne peut en aucun cas être en lien avec lui-même dans sa substance, qu'il ne peut former un *tout* constitué de parties, comme les organismes vivants réunissent cellules, molécules et atomes pour exister, mais au sein d'un espace beaucoup plus réduit.

Cela signifie que la barrière du Temps et de l'Espace empêche toute possibilité de voir à grande échelle ce que l'on voit notamment avec l'ADN biologique à petite échelle, une cohérence des parties.

Dans le corps d'un être vivant, les atomes peuvent être liés entre eux par une proximité qu'ils perdent avec l'introduction de l'obstacle Espace Temps correspondant aux proportions du système.

Cela signifie que les événements et phénomènes à un endroit ou un autre du Cosmos n'ont absolument aucun lien les uns avec les autres.

Cela signifie que le Cosmos ne peut être un *tout*, mais seulement une somme de parties ne collaborant en rien les unes avec les autres, dont l'ensemble n'est pas cohérent.

Soit le contraire d'un système.

Pourtant, quelle cohérence manifeste que celle du Cosmos, que d'ordre !

Pourtant qui peut affirmer au XXI^e siècle que le Cosmos n'est pas un système ?

Il ressemble tellement aux autres en plus grand.
Puisque tout est système.
Tout.

Le Cosmos est tout au contraire un immense Organisme, tout aussi vivant et bien plus encore que nous.

Ce qui achève de l'offrir à penser, c'est le phénomène d'intrication.

Il s'agit d'une autre propriété exotique de l'énergie quantique récemment découverte et confirmée par une expérience au cours de laquelle on couple deux photons avant de les propulser chacun dans une direction différente.

Même éloignés d'une distance qui se compte en milliers de kilomètres, de tels photons réagissent chacun absolument instantanément à une opération effectuée sur l'autre.

On dit qu'ils sont *intriqués*.

Il ne fait aucun doute au vu de cette réalité, l'instantanéité parfaite malgré la lointaine séparation, que des millions, des milliards de kilomètres et d'années lumière ne changeraient rien à l'affaire.

A-t-on déjà vu depuis que les laboratoires existent, les expériences qui vont avec, un phénomène qui existe en laboratoire mais nulle part ailleurs ?

Le propre du laboratoire n'est-il pas de reconstituer la physique telle qu'elle s'impose de manière générale ?

L'énergie, dans une intimité que nous effleurons encore à peine malgré les spectaculaires avancées des dernières décennies, est absolument affranchie du Temps et de l'Espace que nous connaissons, que nous connaissions.

Elle dispose dans son architecture fondamentale d'une cinquième dimension, une Chambre où l'ensemble de l'énergie donc de la « matière » du Cosmos est réunie en une Unité de Temps et d'Espace.

Où Tout est en lien avec Tout, Tout le Temps.

La 5e dimension est nécessaire à la cohérence du Tout, nous avons la preuve de son existence, à travers la dualité onde/corpuscule qui l'ouvre, et l'intrication qui la traverse de part en part dans le même battement de cils. C'est là que loge l'ADN de l'énergie.

Conclusion

Je l'ai dit, quand on a découvert l'électricité on croyait qu'elle était différente dans les corps vivants et dans la chimie étrangère à la sphère biologique, quand on a découvert les lois de l'attraction on a eu du mal à croire que cela concernait aussi bien les pommes que les planètes et les étoiles et les galaxies,

aujourd'hui, il faut comprendre que le corps vivant est une autre échelle du Corps Cosmos.

La *vie* habite toutes les échelles de l'énergie, son ordre, sa structure, sa cohérence, son intelligence, de la particule aux insectes à l'Homme jusqu'au Cosmos dans son ensemble.

Comme la particule habite le corps vivant, le corps vivant habite le système solaire, atome du Cosmos.

La cinquième dimension est le chaînon manquant pour faire de la somme de l'énergie, forces, lois et phénomènes les parties d'un Tout, un compartiment de son activité qui échappe au temps et à l'espace pour donner à l'ensemble son unité, sa cohérence, son intelligence en temps réel en tout point du Cosmos.

Elle est le rejet du hasard hors des frontières de l'énergie, le lieu où il devient parfaitement inutile, superflu, saugrenu, car c'est là où se détermine la relation de chaque chose avec chaque chose, où se décide ce qui sera "matière", laquelle, ou demeurera néant.

La cinquième dimension est la Matrice du Cosmos.

V : Le Hasard

*Comme ils croient au Hasard ! Ils en ont fait leur Dieu,
L'ultime Créateur dont nous sommes les fils.
Je m'en vais lui loger dans la poitrine un pieu,
Admirez s'il vous plaît l'élégant sacrifice.*

*Aléa n'a pas droit à cette idolâtrie !
Qui, jamais, non, en rien, n'a créé la moindre chose
N'en revient le crédit qu'à l'unique Patrie
Depuis l'éternité garantissant l'osmose
Entre les éléments dont l'ensemble s'impose,
Une Source de tout qui jamais ne tarit.*

*Tout ce qui est, ici, ou bien partout ailleurs,
Au contraire absolu du prétendu hasard,
Est le fruit d'un Dessein qui exclut toute erreur
Balisant le tracé, comme luisent les phares,
D'un destin hérité jusqu'à la dernière heure.*

Le sujet du hasard mérite beaucoup plus que ce chapitre, un livre entier, que dis-je, une encyclopédie ! Voici, et je le regrette, tout ce que je suis en mesure de produire à ce jour.

Le concept ne date pas d'hier, mais, le grand public ne le sait pas, **la science d'aujourd'hui a fait du hasard son Dieu, le Créateur de toute chose.**

Depuis Jacques Monod dans "le Hasard et la Nécessité", les illustres penseurs de la science se relaient pour faire valoir l'idée que tout est dû au hasard, au chaos puisque dans leur esprit, hasard et chaos sont identiques fondamentalement, intrinsèquement imprévisibles.

Or le chaos n'est autre qu'un ordre plus complexe que l'ordre dont nous connaissons les lois.

Si l'imprévisibilité est humaine, c'est à dire attachée à la connaissance de l'Homme, ayant, peut-être, vocation à le rester jusqu'à la fin des temps, aucun aléa n'est associable à cette complexité réputée échapper à la causalité.

Ce chapitre sert à le faire valoir.

Le hasard et la nécessité sont deux concepts antagonistes clés de la science, le premier appartenant à un enchaînement de causes et leurs conséquences, c'est à dire à la loi de causalité, le contraire du hasard, qui lui échappe.

Qu'est-ce que la loi de causalité ?

C'est la nécessité, pour chaque cause donnée, de produire une conséquence qui lui est propre et, pour chaque conséquence donnée, d'appartenir à sa cause propre.

Pour chaque cause, non seulement la conséquence est inéluctable mais encore, elle est parfaitement déterminée, dans sa nature, par la cause.

Pour chaque conséquence, non seulement sa cause est nécessaire, mais encore elle est spécifique à la conséquence qu'elle a engendrée.

Une cause identifiée permet donc de déduire sa conséquence spécifique, et inversement, une conséquence identifiée permet de déduire sa cause.

Étant entendu que chaque cause est nécessairement elle-même la conséquence d'une cause précédente et que chaque conséquence devient une cause.

Étant entendu que chaque conséquence, chaque cause est multiple ; il faut un complexe de causes et leurs conséquences pour produire une cause donnée, laquelle est toujours insérée dans un complexe de causes et de conséquences potentiellement infini.

Nulle part où l'Homme a porté le regard depuis qu'il voit quelque chose, il n'a vu de rupture possible entre la cause et sa conséquence, il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais au sein du Cosmos.

La loi de causalité est la plus impérieuse et la plus universelle du monde au sens le plus large.

Ce que les scientifiques, tenants du hasard croient voir, des phénomènes avec une activité aléatoire, n'est que leur ignorance des lois, forces et phénomènes répondant à la loi de causalité qu'ils ont sous les yeux dans les phénomènes chaotiques/complexes qu'ils observent.

Ils ne connaissent pas le lien de cause et de conséquence et en déduisent qu'il n'y en a aucun.

Nous le verrons, non seulement la complexité en rien ne diminue le caractère impérieux de la filiation entre la cause et sa conséquence, mais encore elle l'augmente ! **C'est dans l'intimité du chaos que se dissimule le plus souverain déterminisme.**

Tout l'enjeu de la science, n'est-ce pas, c'est de comprendre les causes et leurs conséquences. Elle a, en quelque sorte, démissionné en s'adonnant au hasard.

Il est vrai que la physique complexe n'est pas encore à notre portée, la causalité réside dans une substance que l'on ne sait pas encore appréhender.

Cependant, en attendant d'être en mesure, peut-être un jour, d'identifier la loi de causalité qui habite les phénomènes "aléatoires", la raison nous enseigne, par jeu d'analogie et de symétrie inversée, que **croire au hasard revient à croire aux licornes et sirènes.**

Pourquoi ?

Parce que sirènes et licornes ont peu de chance d'exister, très très peu, pour une raison simple : si licornes et sirènes avaient existé, on en aurait vu, soit le corps, soit la trace.

Or, depuis que le monde est monde, nulle sirène, nulle licorne, ni leur ombre, n'ont été détectées nulle part ailleurs que dans la fiction.

Or, depuis que le monde est monde, l'intégralité des phénomènes observés et compris, décodés, décryptés, répondent à la loi de causalité.

On observe tous les jours des phénomènes dont on ne connaît pas la cause, mais dont on sait qu'elle existe, que l'on peut découvrir en investiguant, ce en quoi consiste justement la science.

Jusqu'à un passé récent, jusqu'à la physique quantique, la science est parvenue invariablement à identifier les causes des conséquences qu'elle observait : notamment, dans la science classique, à travers les lois de Newton ayant décodé la gravité, et plus tard les "lois du feu" dans le domaine thermodynamique.

Or, voilà à présent que la physique quantique montre des conséquences dont les causes sont ignorées.

Des événements statistiques dont on ne sait pas *pourquoi* ni *comment* ils se produisent plutôt qu'un autre.

Je parle notamment d'espace et de temps qu'occupent les objets quantiques. Dans l'espace et le temps, ils font des sauts vertigineux, apparemment aléatoires. Je parle aussi des "systèmes dissipatifs", en chimie, chers à Prigogine que nous retrouvons un peu plus loin.

C'est le nom qu'il donne aux systèmes tout simplement, à ses yeux, imprévisibles.

Face à cette ignorance des causes, l'attitude consistant à affubler la complexité de hasard revient à faire d'un cheval inconnu au bataillon, une licorne, d'un drôle de poisson, une sirène.

Si des conséquences pouvaient être privées de causes, cela se saurait tout comme l'on saurait si des sirènes habitaient les profondeurs marines.

On répondra à cela que tout à un début et une fin, on peut ne pas avoir connu quelque chose pendant cinq mille ans et le découvrir.

Après tout, on a cru que le soleil nous tournait autour de toute éternité, puis cette illusion a pris fin.

Mille exemples faciles sont disponibles, d'étapes franchies par la connaissance.

Dans cette hypothèse, on croyait à l'ordre, aux lois, on découvre la suprématie du hasard comme on croyait au géocentrisme pour découvrir l'héliocentrisme du système solaire.

Sauf que, on a beau ne pas avoir découvert toutes les espèces vivantes de cette Terre, loin s'en faut même, n'empêche qu'on ne découvrira jamais ni licorne, ni sirène, on peut compter dessus sans insulter l'avenir, sans prendre le moindre risque.

En physique, il ne s'agit pas, avec le XXe et le XXIe siècle, de la découverte d'une phénoménologie nouvelle, mais de l'exploration plus avant d'une phénoménologie investiguée depuis des siècles, sur la même planète.

Ainsi, un zoologiste qui aurait changé de système solaire pourrait peut-être s'attendre à trouver des animaux tout à fait différents des nôtres, pourquoi pas hybrides humain/animal.

Mais pas sur Terre.

Et même, sans doute pas en notre Cosmos tout entier.

Il s'agit des mêmes atomes, dans les mêmes molécules, dans les mêmes systèmes/phénomènes/corps, dans le même écosystème, dans le même Cosmos qui répondent à la causalité depuis toujours, que l'on veut à présent amputer de cette loi universelle et impérieuse.

L'un des principes les plus lumineux de la science, c'est de retenir les hypothèses les plus simples face à un phénomène inconnu.

Il est infiniment plus simple de considérer que le prétendu « hasard » est constitué de causes qui nous échappent encore, plutôt que d'octroyer au « hasard » une immaculée conception de l'énergie, dérogeant aux lois de la physique.

Jacques Monod et la mythologie du hasard

Comme je l'ai dit, dans "Le Hasard et la Nécessité", paru en 1970, le célèbre biologiste pose les bases du Dieu Aléa, vénéré par ses successeurs proclamés, au premier rang desquels Prigogine, plein de louanges d'un prix Nobel pour un autre dans sa "Nouvelle Alliance".

Monod et à sa suite Prigogine montrent que **le Hasard est l'immaculée conception de la matière.**

Comme il est parfaitement gratuit de déclarer que Marie échappe au péché originel, qui était sûrement une femme très bien, il est gratuit de déclarer que les espèces vivantes dont nous sommes, échappent à la loi de causalité, sont dues à l'aléa des mutations, ce à quoi s'adonne Monod dans "Le Hasard et la Nécessité".

Que dit-il ?

Son ouvrage sert tout entier à démontrer le caractère aléatoire, privé de toute direction déterminée par l'ADN ou toute autre cause déterminante, de la mutation. La mutation 1) échappe à tout déterminisme, est due au hasard pur, complet, intégral, intrinsèque 2) la mutation est responsable de l'Évolution 3) donc l'Évolution est due au hasard.

La mutation, seule responsable de l'évolution, j'y souscris, **contrairement aux créationnistes, des esprit pétris d'obscurantisme qui rejettent la science dans son ensemble**, les théories de Darwin en particulier, notamment le fait que l'Homme puisse descendre d'un autre mammifère, proche du singe actuel.

Seulement la mutation n'est pas aléatoire. Chaotique, oui, détachée de la loi de causalité, certainement pas.

Il faut examiner à ce stade ce qu'est la mutation et ce qu'est l'Évolution.

L'Évolution est la théorie de Darwin qui, depuis, a été si bien confirmée par les découvertes successives, que du statut de théorie, elle est passée à celui de réalité tout ce qu'il y a de plus tangible.

En effet, à l'origine, le naturaliste né avec le XIXe siècle et mort avec lui, s'est simplement rendu compte que les ossements dont il avait connaissance, glânés ça et là ou cours d'expéditions et fouilles scientifiques, semblaient indiquer, révéler une cohérence chronologique, menant, par étapes, d'une espèce vers un autre état et même d'une espèce vers une autre.

Il a découvert le principe d'Évolution.

Les espèces, y compris la nôtre, ne sont pas statiques depuis la "Création", immuables, sorties de terre glaise pour l'éternité par un gentil bon Dieu versé dans la poterie, mais elles sont en mouvement, les menant d'un état A à un état Z en passant par tous les stades intermédiaires.

On a hurlé à l'hérésie, ce n'était pas conforme au récit de la Genèse. On a attaqué cette théorie par tous les moyens.

Mais depuis, sans doute au moins des centaines de milliers de squelettes et autres fossiles, ossements, confirment cette théorie, or les esprits peuvent se fourvoyer mais les os ne peuvent pas mentir.

Les créationnistes du XXIe siècle continuent de vociférer, de plus en plus obscurs et nombreux.

Mais ils se heurtent au mur implacable de la réalité, ils sont dans une impasse... darwinienne.

La théorie de l'Évolution est un chef-d'oeuvre, amendé à la marge depuis par la théorie de l'Équilibre ponctué, qui montre qu'il y a des périodes de stagnation dans l'Évolution, mais cela ne remet pas en cause le principe fondamental et général de la chose.

Darwin a donc découvert une phénoménologie absolument cruciale mais jamais il n'a déclaré que l'évolution était due au hasard.

Loin de son esprit, sans doute, une telle idée que viendra introduire, un siècle plus tard, Monod.

En effet, Darwin invoque la sélection naturelle pour déterminer quelle espèce vit ou meurt, comment elle évolue. Or ce concept n'a simplement rien à voir avec le hasard, il n'est qu'une loi parmi les lois.

La mutation, c'est quand un individu reçoit un ADN qui est différent de celui de ses géniteurs.

Un tel "saut" génétique est une anomalie dans la mesure où l'ADN "tente" de se transmettre, d'une génération à l'autre, intact, en vertu des dispositifs de reproduction logés au coeur de l'appareil *téléonomique* de Monod, qui ne pose aucun problème en soi. C'est son interprétation qui est problématique.

La mutation est donc formellement un incident dans la copie de l'ADN des géniteurs vers leur progéniture.

La mutation est donc le procédé par lequel une espèce, finalement, se transforme, évolue.

Or, cette mutation, il y en a eu un besoin crucial pour passer des toutes premières espèces vivantes, des organismes ultra simples (quoique déjà très complexes par rapport à un caillou par exemple) vers l'écosystème prodigieusement complexe et ultra riche que nous sommes en train de détruire mais dont nous héritons, dont nous pouvons admirer le prodige, avec nous, humains, à l'intérieur.

Je ne remets pas en cause le principe souverain de mutation le moins du monde, seulement son caractère hasardeux.

Car pour Monod et la science autorisée qui se réclame de lui, **c'est par hasard si on passe de la bactérie à l'être humain, en passant par le condor, l'abeille, le dauphin, le chien et la chauve-souris**, car ces créatures et toutes les autres ont été guidées, dans les mutations qui les ont produites, par le hasard pur.

Le prix Nobel de médecine en 1965 produit, dans son livre culte, une démonstration savante pour prouver que la mutation est due au hasard.

Tout ce que prouve l'érudit, c'est que la cause de la mutation est inconnue, indétectable par les moyens dont il dispose.

La théorie de Monod montre toute sa faiblesse, au bas mot, en passant à la pratique. Je n'ai trouvé nulle part, venant de nul contradicteur, les considérations pourtant simples que je vais livrer à présent.

La Girafe

Prenons, pour commencer, l'exemple de la girafe.

Si l'on suit la théorie de Monod, la girafe se retrouve avec un long cou parce que les mutations aléatoires successives l'y ont conduit, sélectionnées par la nécessité de s'alimenter.

Cela signifie que l'animal ayant un cou plus long que son congénère, disons son ex-congénère, pouvait trouver des feuilles à sa portée, alors que les "petits cous" en étaient privés.

Si l'on suit la théorie de Monod, les girafes mutantes, avec leur long cou, ont survécu, qui ont transmis leurs gènes du long cou, les autres sont morts de faim, et le tour est joué.

Pourtant, cela ne pose que des problèmes.

Pour s'en rendre compte, il faut entrer dans le coeur du processus concret.

Il faut bien avoir à l'esprit, au sujet de la mutation, qu'elle modifie discrètement, et non drastiquement, l'ADN. C'est à dire que la première girafe mutante n'a pas hérité, du tout, d'un coup de son long cou, mais à l'issue d'innombrables mutations allant dans le même sens, centimètre par centimètre, peut-être millimètre par millimètre.

Pour appréhender le problème, il faut tâcher de se faire une petite idée de la probabilité, pour un mammifère, de faire l'objet d'une mutation allongeant son cou. C'est une entreprise, pour le coup, hasardeuse, mais je voudrais simplement poser une ordre de grandeur.

Il y a plusieurs dizaines de milliers de gènes en jeu, il faut 1) qu'une mutation survienne 2) qu'elle survienne sur le gène du cou 3) en l'agrandissant (au lieu de le rapetisser, de l'élargir, d'en changer la couleur, le pelage etc.) étant entendu qu'on ne sait pas encore dire, loin s'en faut, pour chaque espèce quel gène agit sur quoi.

Il me semble raisonnable de tabler sur une chance sur un million, pour un individu, de se retrouver avec un cou plus long que ses géniteurs, il me semble que je suis généreux dans mon offre, et que cela pourrait être une chance sur dix, cent millions, peut-être un milliard.

En ce qui concerne le *mutant originel*, qu'importe. Le fait est, admettons, qu'il se retrouve avec ce cou augmenté.

Le premier problème, c'est qu'il faut, pour que la théorie de Monod ait un sens, que le bénéfice engrangé soit suffisant pour faire une différence avec les autres, restés avec leur cou initial.

Or, nous l'avons vu, une mutation unique est nécessairement très minime.

Est-il seulement possible que la girafe mutante initiale se soit mieux nourrie que ses ex-congénères ?

C'est plus que douteux.

Pourtant c'est indispensable à la théorie de Monod car il *faut* que cette mutante initiale ait transmis son gène de manière privilégiée afin d'essaïmer pour les générations futures et leurs futures mutations providentielles.

Là, les problèmes ne font que s'accumuler.

Admettons, et c'est déjà un petit miracle, que la girafe initiale soit parvenue à transmettre son gène à un groupe entier.

Les girafes vivent par dix à cinquante individus. On suppose qu'elles n'ont pas muté de ce point de vue, mais allez savoir !

Prenons ce groupe. Un nombre X ou Y de générations plus tard, le ticket gagnant sort à nouveau, parmi les girafons, l'un d'eux se voit gratifié d'un centimètre de plus.

On recommence avec le même problème, il faut que cette nouvelle mutation représente un bénéfice substantiel pour que ce girafon transmette son nouveau gène, c'est toujours aussi douteux.

Par miracle, ce girafon, en effet, transmet son nouveau gène à un groupe entier.

Il *faut* que ce manège se reproduise des milliers et des milliers de fois pour passer du cou d'un cheval à celui d'une girafe.

Il *faut* qu'à chaque fois, les autres, les anciennes girafes, crèvent de faim alors que la nouvelle mange suffisamment, à chaque fois en vertu du bénéfice d'une seule mutation, car on ne peut pas imaginer que les girafes mutantes et les autres ne vivent pas ensemble.

Il le faut, car autrement, nous aurions des girafes avec toutes sortes de longueurs de cou aujourd'hui.

Il faut à chaque fois que le spécimen mutant soit privilégié pour se nourrir parmi son groupe afin de transmettre son gène mieux que ses (ex)congénères, ayant reçu le bénéfice d'une seule mutation.

Est-il raisonnable d'imaginer que les girafes mutantes aient pu s'isoler entre elles, de générations en générations pour privilégier leur gène spécifique, pendant des milliers de générations, à l'écart des autres groupes non mutant qui, eux seraient morts de faim ?

Or, nous l'avons vu, il est très difficile d'imaginer qu'au sein du même groupe, avec un centimètre de cou en plus, on mange mieux.

Très difficile d'imaginer aussi que des girafes mutantes ne se soient pas accouplées à des girafes non mutantes, perdant ainsi le bénéfice de leur gène du long cou en perpétuel devenir statistiquement hautement improbable.

Je ne sais pas toi, lecteur, mais pour moi, c'est un scénario complètement délirant, c'est pourtant celui qu'impose formellement Monod.

Et si je me trompe de schéma, de modèle, si je ne comprends pas le processus, alors j'attends impatiemment que l'on me l'explique. Que l'on m'explique quel mélange de hasard et de nécessité conforme à la pensée de Monod a pu produire ces girafes mutantes et éliminer les autres.

Est-ce un groupe de girafe particulier qui s'est vu attribuer cette longueur de cou par mutations successives ? Comment ? Comment, si la mutation est aléatoire, a-t-elle pu concerner un groupe spécifique et pas les autres ? Qu'est-ce qui a séparé les mutantes des autres, comment les mutantes ont-elles accumulé tant de mutations improbables sans les perdre dans le métissage ?

Si la girafe s'est vue dotée d'un long cou, c'est tellement plus simple de l'expliquer par une persévérance de la mutation en ce sens, concernant l'espèce entière, par définition contraire au hasard.

Mais le caractère hautement bancal de sa lumineuse théorie nobélisée, concernant les girafes, ce n'est encore rien comparé à l'Évolution prise dans son échelle globale.

Du poisson au condor

Le grand homme nous gratifie de sa théorie de l'Évolution en ces termes :

“Il est (...) évident que le choix initial de tel ou tel type de comportement pourra souvent avoir une influence à très longue portée, non seulement manifestée sous forme rudimentaire pour la première fois, mais dans toute sa descendance, dût-elle constituer un groupe entier. Comme on sait, les grandes articulations de l'évolution ont été dues à l'invasion d'espaces écologiques nouveaux. Si les vertébrés tétrapodes sont apparus et ont pu donner le merveilleux épanouissement que représentent les Amphibiens, les Reptiles, les Oiseaux et les Mammifères, c'est à l'origine parce qu'un poisson primitif a “choisi” d'aller explorer la terre

où il sautillait maladroitement. Il créait ainsi, comme conséquence d'une modification de comportement, la pression de sélection qui devait développer les membres puissants des tétrapodes. Parmi les descendants de cet explorateur audacieux, ce Magellan de l'évolution, certains peuvent courir à plus de 70 km/h, d'autres grimpent aux arbres avec une stupéfiante agilité, d'autres enfin ont conquis l'air, accomplissant, prolongeant, amplifiant de façon prodigieuse le "rêve" du poisson."

Et la petite marmotte, elle emballe le chocolat. Cela produit des chocolatiers millénaires qui grimpent aux cacaoyers avec une stupéfiante agilité, d'autres volent dans les airs parce que le poisson d'avril était très audacieux, en chocolat noir 98%.

Ce mépris de la pratique, traitée en quelques remarques liminaires au sein d'un déluge théorique hors sol, finalement gratuit, m'inspire, à mon tour, tant de mépris que je peine à fournir une critique construite, mais je vais m'y astreindre avec le plus grand soin. Il le faut.

Cet extrait est le seul, dans tout son livre culte, où l'immense penseur condescend à s'intéresser à l'expression concrète de sa magnifique théorie de l'Évolution. Il aurait mieux fait de s'abstenir et de rester dans les stratosphères nobélisables, parce qu'il se ridiculise au dernier degré.

"Il est (...) évident que le choix initial de tel ou tel type de comportement pourra souvent avoir une influence à très longue portée (...)"

D'abord, on remarquera l'usage du mot "choix", que les adorateurs de la liberté et du libre arbitre aiment tant employer. L'animal fait un choix. Il décide un beau jour de se comporter bizarrement. Très bizarrement parce que l'animal en question est un poisson et qu'il décide d'aller vivre au sec.

Mais quelle mouche marine l'a piqué ?

Outre l'anthropomorphisme puéril de ce "choix" de comportement, le problème est immédiatement le suivant :

Pourquoi le poisson a-t-il fait le choix de sortir de l'eau une seule fois au cours de l'Évolution ?

Pourquoi depuis qu'il a obtenu sa descendance, est-il resté sagement dans son milieu naturel ?

Pourquoi cette déviance, certes improbable, ne s'est-elle pas répétée au cours de l'Évolution comme la mutation de la girafe, elle aussi improbable mais répétée ?

Une telle initiative du poisson aurait dû être renouvelée à diverses étapes de l'Évolution pendant les millions d'années de son développement, donnant de nouvelles espèces terriennes et aériennes issues des eaux, mais il n'en est rien. Le poisson-pilote n'a existé qu'une seule fois alors que les mutations, elles, se sont répétées, identiques, des millions de fois.

Par ailleurs, Monod ne nous dit pas si le choix du poisson est d'origine génétique, a-t-il muté ce poisson explorateur ? Ou si son "choix" n'est autre qu'une fantaisie toute personnelle, le résultat, en somme, de son libre arbitre.

Ce poisson, était-il d'une espèce en particulier, ou alors une générations entière d'animaux marins a-t-elle eue la même inspiration étrange en même temps ? S'il faut comprendre du propos erratique du grand génie, que les espèces de poisson qui ont ainsi migré sont nombreuses, alors c'est encore plus étonnant qu'elles aient cessé leur migration depuis.

Sa formulation suggère que c'est une espèce, si ce n'est carrément un individu, qui est à l'origine d'une telle lignée terrienne et aérienne. Mais il omet de s'abaisser à expliquer quel genre de mutation l'animal a subie pour en arriver là où nous en sommes.

Car je le rappelle, selon Monod lui-même, la mutation, si elle est victorieuse, c'est à dire si elle est transmise, c'est parce qu'elle apporte un bénéfice au mutant.

Or, je pose la question : Quel est le bénéfice, pour un poisson, de changer ses nageoires en ailes, son système de prise d'oxygène, drastiquement, ou encore de se doter de pattes ?

Comment, par tous les saints, ce poisson a-t-il vaincu la pression de la sélection en présentant des mutations allant en ce sens ?

Que le cou s'allonge, passe encore, mais que les nageoires deviennent ailes de générations en générations par le hasard des mutations, comment peut-on souscrire à pareille baliverne ?

Quel schéma la théorie de Monod peut-elle produire, puisqu'il s'en abstient rigoureusement, il faut bien le faire à sa place, pour donner à ce poisson, à l'échelle d'une seule mutation, un bénéfice ? Comment un tel bénéfice peut-il s'élargir jusqu'aux reptiles, mammifères et autres oiseaux ?

Quelle est cette mutation, cet enchaînement de mutations toutes individuellement utiles à la survie du poisson initial, qui a développé par hasard la prodigieuse diversité d'espèces que nous connaissons ?

Si avoir des ailes était utile aux animaux marins, des pattes, pourquoi les dauphins, par exemple, ne sont-ils dotés, ni de l'un, ni de l'autre ?

Monod n'a qu'une explication : "certains peuvent courir à plus de 70 km/h, d'autres grimpent aux arbres avec une stupéfiante agilité, d'autres enfin ont conquis l'air, accomplissant, prolongeant, amplifiant de façon prodigieuse le "rêve" du poisson."

Remarquons son effort, il assortit, dans un élan de scrupule zoologique, le “rêve” du poisson de guillemets salutaires.

La voilà l'explication de Monod. Le poisson avait un rêve, le hasard l'a exaucé.

La petite marmotte disais-je.

Le grand biologiste nobélisé est vauté dans la plus profonde pensée magique, et sous le charme de ses équations et sa flûte enchantée, ses suiveurs, plutôt que de réfléchir à ce qu'il offrait comme représentation de l'Évolution, ont embrassé le mythe en revendiquant leur sublime lucidité.

“Les vieux pensaient à un projet, celui de Dieu, nous, les petits malins, avons déniché le hasard.”

Ces gens n'ont fait d'ériger la mythologie la plus pathétique de la Création entière.

Car, pour passer du poisson à l'aigle par mutations successives, ce qui s'est effectivement produit, il faut des millions d'années de mutations têtues qui sont dues à tout, sauf au hasard.

Il faut que l'aile soit déjà inscrite dans la première mutation dont la nageoire fait l'objet, car elle ne présente absolument aucun bénéfice pour l'individu, elle ne représente de bénéfice que pour l'oiseau à venir des millions d'années plus tard.

L'Évolution est le résultat d'un projet universel, contenu dans une intimité de l'appareil téléonomique que nous ne connaissons tout simplement pas.

La seule lecture possible du phénomène d'Évolution, c'est effectivement les mutations successives, j'y souscris sans réserve. Mais il s'agit, au contraire du hasard, d'une persistance programmée, allant dans une direction donnée, tout comme le fait l'ADN, mais sous une forme d'hyper ADN qui surplombe l'ADN biologique, soit l'ADN de l'énergie que je propose.

Car l'ADN connu, biologique, s'occupe de pérenniser l'espèce.

L'ADN de l'énergie que j'invoque s'occupe de régir l'Évolution de l'énergie, de la “matière” toute entière, de développer le Cosmos tout entier et ce qu'il contient, depuis le Big Bang jusqu'à nous.

De manière générale, devant le spectacle de la Création, de l'atome à l'écosystème, nous dedans, au système solaire, galaxie, Cosmos, **si le hasard est créateur, alors quelle est la différence entre le hasard et le déterminisme, la nécessité ?**

Le propre de la mutation est d'intervenir très légèrement d'une génération à l'autre, nous l'avons vu. Se rend-on compte un instant de la persistance, la détermination du hasard pour passer du poisson aux oiseaux, à l'Homme, la prodigieuse cohérence de chaque espèce complexe obtenue à partir d'une cellule unique, qui était déjà une insulte au hasard en soi ?

Cela s'est fait pendant des millions d'années pendant lesquelles un hasard prodigieusement créatif s'est trouvé aller dans la même direction de génération en génération.

Des milliers, des millions de générations.

C'est la loterie la plus stupéfiante qui soit, elle sort à peu près tout sauf des valeurs aléatoires.

D'un tirage à l'autre pendant des milliers et des milliers de tirages, c'est à dire d'une génération à l'autre pendant des milliers, des millions même, de générations, elle sort le même numéro !

La même mutation allant dans le même sens que la précédente sans bénéfice pour l'espèce en cours de changement d'espace écologique.

Voilà la scène que nous observons, quand nous observons Monod et sa guilde en train d'observer le monde :

Prenez un excellent peintre, d'une catégorie bien particulière, de celle des plasticiens qui jettent de la peinture sur la toile et l'on découvre, jet après jet, le sujet, et à la fin, il est harmonieusement restitué.

Imaginons qu'il ait les yeux bandés, c'est son numéro, il a mis vingt ans à le mettre au point, il le maîtrise à la perfection, il exécute ses gestes avec la même précision que s'il voyait.

A la fin, Monod se lève et ne tarit pas sa claque : "Quel prodigieux hasard !" s'exclame-t-il !

C'est un péché d'orgueil, que de croire au hasard, pour ces scientifiques.

Pourquoi ?

Parce que cela dissimule leur ignorance derrière un concept magique.

Or, cette ignorance, il n'y a pas à en avoir honte, elle ne traduit que l'extraordinaire complexité que nous caressons à peine, dans l'intimité de l'énergie.

Plus le phénomène se fait à petite échelle et plus il est chaotique, plus sûrement il abrite l'information, le programme, l'ensemble des forces, lois et phénomènes qui en chaque chose s'exprime, qui détermine la réalité, qui, en vertu de sa persistance par-delà les générations et sa consistance, prend une forme théorique d'ADN de l'énergie.

Dans l'infiniment petit se joue ce qui sera matière et ne le sera pas, nous l'avons découvert par le boson de Higgs, c'est donc là que tout se joue.
Si le nerf de la guerre, matière ou néant, se joue dans l'intimité des particules, alors toutes les batailles du monde ont lieu ici.

Prigogine, l'autre Nobel épris du premier, a un système prodige, il est *dissipatif*.

Dans "La Nouvelle Alliance", il faut s'accrocher pour le suivre, ce n'est pas pour les petits rats de l'opéra comme moi, il faut avoir fait des études pour comprendre ses équations.

Mais ce qu'il veut que nous retenions, c'est que l'essentiel est dissipatif et que ce qui est dissipatif, ça veut dire que le Dieu régisseur s'appelle Hasard alias Alea.

Le système dissipatif - nous avons vu ce qu'est un système - est imprévisible fondamentalement, intrinsèquement, par nature, et c'est celui-là qui est fécond. Il veut que nous le comprenions au point d'en faire une "nouvelle alliance" avec la science. L'alliance de l'aveugle avec le sourd.

Pourquoi le hasard ?

Pour une seule raison, nous n'en connaissons pas les lois, les forces, les phénomènes.

Car si les systèmes dissipatifs expriment le hasard, cela veut dire qu'il y a des licornes derrière ces montagnes que nous ne connaissons pas, il y a des sirènes dans ses mers encore inexplorées.

Car les systèmes dissipatifs sont rationnellement nécessairement semblables à tous ceux qui partagent le même dénominateur commun, l'appartenance au Cosmos. Cela signifie qu'ils sont soumis aux mêmes lois, à commencer par la causalité. Il y a de très bonnes chances de trouver des chevaux, peut-être, d'accord, sur un continent inconnu, mais des chevaux avec des cornes...

Je rappelle cette loi scientifique impérieuse : Plus c'est simple, plus c'est vrai.

Il est beaucoup plus simple de considérer qu'un système dissipatif est un système que nous n'avons pas encore décodé, plutôt qu'un système indécodable. Car jusqu'à présent, nous n'avons eu à faire, en science, qu'à des systèmes finalement décodés.

Mieux comprendre, c'est probablement une question de décennies au rythme où avance la science quantique.

Le Zèbre

Alors que je rédige ces lignes, un heureux “hasard” me conduit à tomber sur un article consacré au zèbre et ses rayures. C’est une formidable occasion de préciser ma pensée et d’achever la destruction du monodisme.

L’auteur de l’article en question fait état de l’interrogation que suscitent les rayures de l’animal depuis toujours.

La question traditionnelle, devant une spécificité biologique telle que celle-ci, est de déterminer quel est le bénéfice pour l’espèce.

En effet, la thèse de la sélection naturelle impose que, la raison pour laquelle une particularité s’est vue transmise et amplifiée, c’est que les individus porteurs étaient favorisés dans leur milieu par rapport aux individus non porteurs, ainsi ce sont eux qui se sont reproduits.

Je n’ai aucun problème avec cette lecture, c’est le rôle du hasard dans cette histoire qui est plus que douteux, nous allons le voir de nouveau illustré.

Dans cet article, on indique que les fameuses rayures parcourant le pelage de l’animal le protègent contre les mouches les plus nuisibles qui sont désorientées par ce dispositif et ne parviennent pas à “atterrir” sur le corps de l’équidé.

Retenons cette hypothèse et analysons les circonstances dans lesquelles elle est censée se vérifier à l’aune du hasard.

On se retrouve immédiatement avec le même problème que la girafe mais amplifié. En effet le premier zèbre à avoir développé des rayures plutôt que des tâches, peut-être, ou tout autre état de couleur/motif, n’a pu, c’est une certitude que nul ne peut remettre en cause, obtenir tout d’un coup ses belles rayures, en une seule mutation.

Une seule rayure, au maximum, et encore incomplète, a pu se dessiner peut-être “par hasard”.

Quel est le bénéfice alors ?

Proche de zéro. Car la mouche, à ce stade, n’a pu être perturbée substantiellement dans son parasitage, 95% de la surface du corps étant toujours hospitalière.

Cet *animal zéro* n’a pas pu, grâce à sa première mutation, engranger le moindre bénéfice tangible par rapport à ses pairs non mutants.

Il a fallu, pour cela, des milliers de mutations toutes identiques les unes aux autres, c’est à dire gagner systématiquement à la loterie.

Non, ce qu’il faut comprendre, c’est qu’il y a un rapport dialectique entre la mutation et l’environnement de l’animal qui en fait l’objet.

L'animal est confronté à un problème particulier, le besoin d'acquérir un caractère spécifique, les mutations s'enclenchent avec une "visibilité" sur des milliers de générations pour obtenir le résultat visé.

De telles inclinations se caractérisent par leur extraordinaire créativité qui donne le spectacle fascinant de la complexité et de la richesse génétique dans le règne biologique.

Cela n'a rien d'étonnant dans la mesure ou n'importe quel comportement complexe et intelligent, dans le règne animal, prouve que la cohérence entre son activité et son environnement est la norme.

Les mutations ne font qu'obéir aux lois de l'intelligence et de la cohérence omniprésentes dans notre écosystème.

Ainsi, dorénavant, quand on posera la question du bénéfice, pour une espèce, de sa spécificité, il faudra comprendre : quel résultat l'entreprise de mutation visait-elle ? Comme l'activité de l'abeille vise à produire du miel sans que personne, aucun individu, ne le contrôle ni en décide.

C'est grâce à cette entreprise génétique à longue ou très longue portée que l'on a obtenu des ailes en partant des nageoires, des pattes, des jambes, des poumons, des cerveaux développés, alors que l'on partait d'un organisme monocellulaire.

Nécessaire ADN de l'énergie

Une fois de plus, la loi de simplicité s'impose, elle impose, outre la causalité souveraine et suprême, l'ADN de l'énergie.

En effet, il est infiniment plus simple de considérer que l'Évolution dans son ensemble, c'est à dire non seulement celle du vivant, mais celle de l'énergie toute entière, depuis le Big Bang jusqu'à nous, infiniment cohérente, ne relève, en tant que telle, non pas du hasard, mais d'un ADN de l'énergie, qui préside à l'activité de l'énergie dans sa plus grande intimité et dans sa plus grande intégralité.

Comme l'ADN biologique transforme des atomes, des molécules en êtres vivants, l'ADN de l'énergie incline toute énergie vers la cohérence qui la caractérise, en toute loi et force, en tout phénomène.

L'ADN de l'énergie, que portait déjà la chose pré Big Bang, a organisé l'énergie en particules qui se sont érigées en atomes, en astres, matière noire ou lumineuse et autres phénomènes du Cosmos.

l'ADN de l'énergie a transformé, sur notre planète et bien d'autres assurément disséminées dans notre galaxie et les autres, une poussière d'atomes forgées par le soleil en molécules organiques, qui ont conquis les eaux, d'abord, puis la terre et le ciel, en organismes prodigieusement cohérents au sein d'un écosystème vertigineusement complexe et tout aussi cohérent.

Encore une fois, que l'on m'explique, avec les mutations aléatoires sélectionnées par leur environnement de Monod, pourquoi les bactéries en train de se doter d'un système cardiovasculaire, d'un cerveau, de branchies ou poumons, ont été sélectionnées dans leur environnement de bactérie.

Bien sûr qu'il y a sélection naturelle pour les espèces mutantes ou non, comme il y a des enfants qui meurent en bas âge malgré leur ADN conçu pour les faire vivre.

Mais la sélection naturelle ne fait que sanctionner le fruit de l'ADN de l'énergie qui renferme déjà les ailes, les poumons, l'encéphale, le coeur dans les toutes premières mutations qui prirent cette direction obstinée à travers les millénaires des millions d'années.

Oui, l'aboutissement ultime qu'il nous est donné d'observer, avec notre propre cerveau, c'est cet appareil cérébral, justement, démesuré, ne représentant aucun bénéfice en terme de sélection naturelle parce que le rat et le cafard sont au moins aussi forts que nous en matière de survie, aucun intérêt autre que produire la conscience et l'intelligence dont elle est capable, c'est à dire le phénomène le plus complexe du Cosmos jusqu'à nouvel ordre.

L'intelligence, elle, est partout, partout le fruit de l'ADN de l'énergie qui s'exprime de manière impressionnante, par exemple, chez les insectes. On voit dans leur comportement individuel et collectif une cohérence extraordinaire alors que nulle de ces créatures ne dispose de capacités cognitives capables d'en justifier.

Toute énergie est intelligente qui se comporte en cohérence avec elle-même et son environnement, plus elle est complexe, plus elle est intelligente en soi.

Prigogine, terrorisé devant ce type de considération, croit bon, dans sa "Nouvelle Alliance" pédante, de s'emparer des termites pour leur trouver une trivialité destructrice du concept d'intelligence.

Car les termites, à l'instar des abeilles, sont des ouvriers extrêmement ingénieux et ordonnés.

Je le cite :

“(…) Il s’agit d’un cas exemplaire puisque la construction d’un nid constitue une de ces activités cohérentes qui ont mené certains à invoquer une “âme collective” à propos des communautés d’insectes. Pour échapper à la difficulté réelle que traduit mais dissimule ce type d’invocation, il faudrait montrer que les termites n’ont besoin que d’une information restreinte pour participer à la construction d’un édifice énorme et complexe comme la termitière. Or, le modèle montre que la première étape de cette activité, la construction de piliers, , peut être engendrée par la foule des comportements désordonnés (aléatoires NDLR) des termites dont on suppose qu’ils transportent et abandonnent de manière aléatoire, les boulettes de terre, et que, ce faisant, ils imprègnent ces boulettes de substance hormonale ; on sait d’autre part que cette substance a la propriété d’attirer les termites. La fluctuation initiale dans ce cas est simplement l’accumulation légèrement plus forte de boulettes de terre en un point de l’espace où les termites se déplacent. L’amplification de cet événement à la fois aléatoire et prévisible est produite par la plus haute densité de présence des termites dans cette région où l’hormone en plus forte concentration les attire ; dans la mesure où les termites se font plus nombreux dans une région, la probabilité augmente qu’ils y déposent leurs boulettes. Le calcul permet de prévoir la formation de “piliers”, séparés par une distance liée à la distance sur laquelle l’hormone se diffuse à partir de boulettes. L’exemple des termites constitue pour nous un cas type.”

Le meilleur moyen de dénoncer cette tentative inique et désespérée de détruire l’idée d’intelligence, ”d’âme” collective de ces insectes, c’est la parodie.

Le discours du Prigogine est le même que celui que tiendrait un extra-terrestre ayant découvert l’espèce humaine, assistant à un chantier, dans ces termes :

“Certains collègues aliens croient à “l’âme collective” des humains, une sorte d’intelligence qui en guiderait le comportement individuel et collectif dans le cadre de la construction d’un édifice architectural.

Pour démonter une telle théorie en infraction avec la Nouvelle Alliance scientifique que je défends, il faut montrer que les ouvriers agissent de manière simple, selon une information restreinte, montrer qu’ils n’ont pas de conception de l’édifice qu’ils construisent.

Or, on observe que les individus ont une activité aléatoire. Ils se dirigent, sans ordre, dans toutes les directions, et de ce désordre naît la cohérence en vertu d’informations très simples.

En effet, on voit que le chef de chantier ordonne : “à droite, à gauche, devant, derrière, cette pierre-là, ce trou ici, tel échafaudage.”

Les êtres humains s’exécutent comme les termites répondent à des stimuli hormonaux.

C’est la probabilité, induite par ces stimuli simples, qui augmente, d’ériger tel mur, telle paroi, et qui donne le résultat final.

Si l’on avait demandé à chacun de ces ouvriers, individuellement, de construire l’édifice, il en eût été parfaitement incapable, preuve que le hasard régit leur comportement.”

Sur sa planète, on s'empresserait sans doute de décerner un prix Nobel à un tel alien.

Les termites, comme les humains, répondent aux lois, forces et phénomènes qui les régissent en chaque instant, dont l'objet est l'édifice des insectes ou celui de l'Homme, les uns et les autres mus en chaque instant par l'ADN de l'énergie, dans l'intimité de leurs cellules, de leurs molécules, de leurs atomes, de leurs particules.

La complexité de l'activité collective, donnant l'impression de désordre, avec la part de chaos que cela comporte en effet, n'est pas moins résolument inclinée vers l'objet de l'activité.

Chez les êtres humains, un ou plusieurs individus élaborent l'architecture, il se passe alors dans leur cerveau ce qui se passe dans une termitière. Un ou plusieurs individus dirigent le chantier à partir des données initiales, distribuent à chacun son rôle pour atteindre la finalité.

Chez les termites, l'intelligence ne loge chez aucun individu, elle révèle ainsi sa nature intime, dépassant le cerveau et le reste du corps, installée dans les derniers replis de l'énergie.

On vient de découvrir que les individus abeilles dansent dans leur ruche pour informer leurs congénères, en fonctions des paramètres de cette parade, un surplace fait de rotations, de la direction à prendre et la distance à franchir pour trouver de bonnes fleurs à butiner.

Dommage que Prigogine soit mort, j'aurais adoré son explication hormonale.

Alors que je préparais ce chapitre, j'ai reçu un article du très sérieux magazine anglophone "Quanta" intitulé "Mathematicians Prove Universal Law of Turbulence", un article de Kevin Hartnett : "By exploiting randomness, three mathematicians have proved an elegant law that underlies the chaotic motion of turbulent systems." Les trois mathématiciens en question sont Jacob Bedrossian, Alex Blumenthal et Sam Punshon-Smith.

Ils donnent raison à Batchelor, qui n'a pas reçu de prix Nobel, qui en 1959 faisait part de son intuition que des lois mathématiques se dissimulaient dans le chaos des turbulences.

Voilà que l'on apporte une eau fraîche à mon moulin, merci le "hasard".
Le chaos, tout chaos qu'il est, renferme de l'ordre.

Et la mienne, d'intuition, c'est que plus on va étudier le chaos, plus on va découvrir à quel point il est cohérent avec lui-même et avec son environnement.

Quel dommage que des Monod et des Prigogine, avec leurs prix Nobel, ne puissent pas honorer une telle découverte de leur tentative désespérée d'y échapper !

L'ADN de l'énergie, c'est l'ordre, la cohérence qui réside en toute chose, en chaque instant, responsable de toute chose, en chaque instant, prodigieusement cohérent avec elle-même et avec son environnement.

Un tel ADN n'a d'ellipse moléculaire, comme l'ADN biologique, que l'allégorie, non pas sa structure physique évidemment.

Il ne réside pas nécessairement dans une particule en particulier, bien que le boson de Higgs lui appartienne assurément, même s'il ne m'apparaît pas impossible, du tout, de détecter un jour une structure quantique lui correspondant.

Plus sûrement, un tel ADN de l'énergie consiste en un lien que les particules de toutes natures entretiennent entre elles, comme l'ADN est un lien que des molécules entretiennent les unes avec les autres.

Je ne me pose qu'une question au sujet de l'ADN de l'énergie, régisseur et superviseur global du Cosmos et de sa physique la plus intime : Comment fait-on pour vivre sans ?

Définition du hasard, le vrai

Il est un phénomène que j'accepte d'appeler hasard, aléa, et même, je le revendique, c'est la *marge de manoeuvre*.

Un système vient avec son *cahier des charges*, conforme à son rôle au sein de son environnement, c'est la somme des lois, forces et phénomènes que le tout impose aux parties, individuellement et collectivement.

Or, un système ne livre jamais un cahier des charges complet. Il laisse toujours une marge de manoeuvre à l'énergie, à l'intérieur de son commandement, pour ce qui est des détails.

Aussi, la vraie définition du *hasard* est-elle : La somme des événements/phénomènes non régis par le cahier des charges du système.

Ainsi, le système arbre impose des racines, un tronc et des branchages, les feuilles, le fruit.

Cela, c'est le cahier des charges.

Il est cohérent à l'intérieur de l'écosystème qui est cohérent à l'intérieur du système solaire, qui est cohérent avec notre galaxie qui est cohérente avec le Cosmos.

Le hasard, c'est le nombre de fruits exacts, dépendant de mille facteurs complexes, leur degré de maturité à l'heure H, leur répartition sur les branches, ici ou là.

Cela, c'est le hasard.

L'archer, sa flèche et la cible constituent un *système flèche*.

Son cahier des charges : accomplir la trajectoire qu'imposent ce que la science appelle les "conditions initiales" : il s'agit de la mise en oeuvre de la science physique la plus triviale.

Cependant, le hasard, c'est les déplacements d'air, sa température, pression atmosphérique.

Notons qu'en l'espèce, le hasard peut engendrer un événement fort perturbateur, une puissante rafale en pleine trajectoire.

Alors le système air exécute son propre cahier des charges, avec son propre aléa.

Si l'air est calme et serein, le hasard réside alors surtout dans le corps du tireur.

En fonction des conditions initiales et perturbatrices en cours de route, la flèche doit atteindre sa cible, ou la manquer.

De combien de centimètres ou millimètres ? Plus à gauche, à droite, en haut, en bas, plus ou moins rapide à l'intérieur du cahier des charges de quelques millisecondes.

Tout cela, c'est le hasard.

Il faut noter que même le hasard répond strictement à la loi de causalité. Chaque événement infinitésimal qui le constitue répond rigoureusement à ses causes physiques.

Le hasard, enfin, et surtout, c'est les rôles que distribue le *système société* aux individus qui l'incarnent.

Toi tu seras riche, toi tu seras pauvre, toi tu seras ouvrier, toi dirigeant d'entreprise, toi chômeur, toi tu seras heureux, toi malheureux, toi chanceux, toi malchanceux, toi criminel, toi flic,

Voilà pour l'aléa social.

Auquel il faut ajouter l'aléa anthropologique, toi beau, toi laid, toi vertueux, toi vicieux, toi talentueux, toi médiocre, toi fainéant, toi fort, toi faible, toi homme, toi femme, toi noir, toi juif, toi homosexuel, toi "cisgenre", toi androgyne.

Aléa Akbar !

Si une société ne peut avoir de prise, ou à peine, pour peu qu'elle ne soit pas eugéniste, sur la donnée anthropologique, elle peut régir, en revanche, toutes les données sociales.

Pour peu qu'une société s'occupe d'attribuer des rôles qui conviennent aux individus, bien formés pour les incarner, avec une rémunération digne pour chacun, la même malgré les disparités immenses de talent et de capacités, la dignité étant la même pour tous, la pauvreté étant indigne de tout être humain sur terre, alors on obtiendrait une société sans misère, ni sociale, ni existentielle.

Le cahier des charges d'un système société, c'est la Constitution dont elle relève.

Une Constitution érigée ou modifiée, c'est le système qui se métamorphose lui-même, comme l'ADN mute. Nul n'a le pouvoir de le faire, on ne peut que craindre, souhaiter, espérer.

Il est des mutations que l'on ne peut que souhaiter. Elles sont loin d'être toutes indésirables. Après tout, on en a eu besoin pour passer de la bactérie à l'être humain.

Pour l'heure, notre société, en ce sens semblable à toute autre, impose des nobles et roturiers sous forme de castes sociales, des misérables, des bourgeois et des prolétaires, des possédants et des dépourvus, des criminels inéluctables et des flics pour les courser.

Peut-être qu'un jour les êtres humains seront assez intelligents pour vivre en bonne intelligence, en harmonie les uns avec les autres.

Pendant longtemps, très longtemps, la civilisation était fermée. Nul n'interrogeait l'ordre, ou à la marge.

Aujourd'hui, chaque individu possède une tribune et l'exploite pour faire savoir ce qu'il aime et n'aime pas, ce qu'il rejette et désire. L'ensemble est d'une dissonance extraordinaire, une vibration tout à fait indésirable, car il est des dissonances excellentes, salutaires, riches, fécondes, créatrices, mais en ce qui concerne l'énharmonie sociale, c'est un désastre.

Voilà pourquoi, nous le verrons, il faut tout changer. Or, tout changer, cela signifie l'éducation, un de mes sujets préférés, nous y viendrons bientôt.

Pour l'heure, nous retenons que tout est programmé.

Au sujet du programme, une dernière précision. On associe la fatalité au déterminisme. Ce ne sont deux synonymes que si l'on ne va pas au bout de l'exploration.

La fatalité, c'est quand tout est écrit d'avance.

Le déterminisme, c'est quand l'écriture échappe au contrôle de l'observateur.

Ainsi, nous l'avons vu avec ma définition du hasard, *tout* n'est pas écrit à l'avance. Il y a cette marge d'interprétation du cahier des charges, qui est écrite chemin faisant, en chaque succession d'instant.

Seulement, ce qui est vrai, c'est que l'intégralité de ce qui est écrit, nous concernant, nous humains, ou pas, nous échappe absolument.

Le temps

Je fais à présent une légère digression sur le temps. Voilà un grand sujet de philosophie et de philosophie scientifique, mais je n'ai que quelques mots à en dire.

Ceux qui estiment que le temps est illusoire, le seul fruit de notre perception, que le temps n'existe pas en dehors de nos sens, des petits malins qui se croient très spirituels, ces gens n'ont aucune idée de ce qu'est le rythme.

Le rythme, en musique, c'est la preuve que le temps, non seulement existe, mais se découpe et s'incarne dans la pulsation, algorithme venu des entrailles de la terre.

Je ne parle pas de poum poum tchak, je parle des rythmes, algorithmes riches et complexes, africains, afro-caribéens, afro-américains, sud américains, mais aussi indiens et d'inspiration tsigane, peuple venu du nord de l'Inde, de l'Europe de l'Est à l'Espagne.

Ils sont le temps révélé à l'Homme.

Le temps est une flèche, comme on le dit communément, et c'est très vrai. Jamais elle ne repart en arrière. Elle peut s'arrêter, le temps d'un battement de cil, avec l'intrication quantique par exemple, elle peut avancer à une vitesse extraordinairement lente ou rapide, mais jamais elle ne fait demi-tour.

Le temps est le rouleau compresseur de l'énergie. A son passage, tout épouse sa trajectoire.

Il faut être une âme damnée pour ne pas comprendre que le Temps nous précède, nous dépasse et nous succèdera, loin, très loin d'être une création humaine.

Téléphone Maison

Comme dans un oeuf couvé l'énergie s'organise peu à peu pour donner l'oiseau, le Cosmos a suivi son Cahier des Charges à la lettre pour donner chaque fruit dont nous sommes le plus prodigieux.

Nous sommes inclus dans le Cahier des Charges comme tout le reste. Comme chaque atome, chaque molécule, chaque système, chaque loi, chaque force, chaque phénomène, chaque planète, chaque soleil, chaque trou noir, chaque gramme de matière noire, chaque galaxie.

Nous sommes le fruit le plus complexe qu'il nous soit donné d'observer et c'est tout le cocasse de la situation, nous nous observons nous-mêmes.

Mais certainement pas un exemplaire unique. **Jamais un fruit ne vient seul.**

Il faut convoquer un principe statistique simple pour comprendre que la vie est nécessairement disséminée dans le Cosmos des milliards de fois.

Admettons que la vie complexe, avec écosystème, sur une planète donnée dans le Cosmos, ait une chance sur un milliard de se présenter.

C'est comme gagner à une hyper loterie.

Si j'ai une chance sur un milliard de gagner et que je joue des milliards de milliards de fois, je gagne des milliards de fois.

C'est ainsi que se présente à nous le Cosmos. Une loterie qui a joué des milliards de milliards de fois et donc a gagné à tous les coups, c'est à dire un loto présentant des milliards de milliards de planètes, susceptibles, peut-être ou peut-être pas, d'accueillir et abriter la vie.

Une chose est statistiquement certaine, sur ces milliards de milliards de candidates, au moins des milliards sont sérieuses.

L'hypothèse selon laquelle nous serions la seule planète, parmi des milliards de milliards d'autres, à présenter le profil adéquat est délirante.

Ce serait comme estimer que j'ai toutes les chances de perdre à une loterie dont je posséderais 99,99% des numéros possibles.

Ce serait comme estimer qu'il est dans l'ordre des choses de tirer le seul numéro gagnant sur des milliards de milliards. Celui que nous aurions tiré sur Terre.

Rien que dans notre "ville" cosmologique, notre galaxie, il y a statistiquement au moins des millions de planètes colonisées par la vie car notre seule galaxie en comporte des milliards et des milliards.

Dans le Cosmos, il y en a des milliards selon toute vraisemblance, en vertu du plus élémentaire bon sens du monde.

Seulement, à ce jour, la vie est indétectable ailleurs, pour la raison qu'on ne sait encore ni l'observer, mais on y travaille actuellement, ni moins encore y aller.

Il faut savoir que les avancées actuelles en matière de détection de planètes représentent l'exploration du grain de sable d'à côté dans le désert.

Se pose la question inverse, pourquoi eux ne nous trouvent-ils pas ?

Il est vrai que l'on peut estimer à de nombreux millions d'années, au moins, la fourchette propice à l'apparition de la vie, en terme de formation des étoiles et de leurs planètes au sein des galaxies.

Ainsi, une espèce telle la nôtre, douée d'un cortex dimensionné tel le nôtre, apparue ailleurs des millions d'années avant nous, peut avoir théoriquement accès à nous, ayant eu le temps de développer des technologies qui le permettent.

Car plusieurs millions d'années d'évolution à partir, par exemple, du numérique, promettent une exploration prodigieuse du Cosmos.

Nul doute que, parvenue jusque là, ayant résisté à l'extinction, une telle société échappe au Temps et l'Espace qui nous enferment et nous enfermeront encore longtemps.

Qui nous enferme peut-être jusqu'à notre prochaine disparition, menace devenue concrète.

Alors ces êtres qui existent probablement et qui ont probablement accès à nous, pourquoi ne se manifestent-ils pas ?

Sans doute parce que ce serait, pour eux, comme si nous nous adressions à des bactéries sur Mars.

Peut-être aussi parce qu'une espèce comme la nôtre a vocation à disparaître bien avant d'avoir atteint un tel stade de connaissance, de pouvoir sur la "matière".

C'est triste mais c'est tout à fait probable.

Ainsi, les autres mammifères au cortex surdéveloppé comme nous auraient disparu sur leur planète avant même de pouvoir la fuir, comme nous en sommes immédiatement menacés.

Quant aux milliards de planètes du Cosmos qui abritent statistiquement la vie, l'essentiel est probablement, soit à notre stade ou à peine supérieur, soit à un stade inférieur.

Ils ne communiqueront donc rien du tout.

J'aime à estimer que la vie unicellulaire est plus fréquente qu'un écosystème comparable au nôtre mais que l'essentiel de ces derniers, écosystèmes, peut-être pas tous, donne le cortex dont nous jouissons (et que nous subissons) au bout de millions d'années de développement, tout comme nous.

Se pose la même question pour l'apparition de la vie que pour le Big Bang: élément extérieur ou intérieur déclencheur de la fécondation ?

Nous ne savons pas si la vie nous est arrivée de l'extérieur ou si elle est apparue sur place.

J'espère ne pas vous décevoir en révélant que je n'en ai pas la moindre idée et surtout que cela ne m'importe pas.

Dans tous les cas, il y a eu fécondation.

Si la planète, de masse, de chimie et de température adéquates est un ovule, alors quelque comète a pu nous féconder.

Si elle est graine ou oeuf, alors elle développe son ADN puisque les conditions en sont réunies.

Quoi qu'il en soit, en matière de recherche des origines de la vie, comme en tout, tout est histoire de réunir les paramètres adéquats pour l'expression de la causalité. La cause physique donne la conséquence physique et biologique : la vie.

Une chose est certaine, les lois de la physique l'imposent, la preuve, nous sommes là.

Si l'apparition de la vie est sur le modèle du spermatozoïde, il y en a des milliards de milliards en circulation sous forme de comètes.

Il est facile à imaginer donc, que la trajectoire tombe statistiquement de temps en temps sur une planète habitable.

De temps en temps, à échelle du Cosmos et son étendue prodigieuse, signifie des milliards et des milliards de fois au cours de sa vie.

Si l'apparition de la vie se fait sur le modèle de la graine ou de l'oeuf, les planètes correspondantes étant disséminées par milliards de milliards, trouvent donc, innombrables, les conditions requises pour la (re)production biologique.

Il n'y a rien d'étonnant à cela, ainsi procèdent de très nombreuses espèces vivantes, en multipliant par milliers les essais pour obtenir le résultat.

Un élément doit tout de même être mentionné, un bémol à l'universalisation de notre condition.

D'abord nous avons une lune, or la science moderne la suspecte de jouer un rôle important dans l'apparition et/ou le développement de la vie.

Cela réduit la probabilité.

Elle reste tout de même massive devant la profusion vertigineuse de tirages en présence, issus de la loterie Cosmos.

Ensuite, la chaîne des événements ayant conduit de l'eau à l'Homme est notamment violemment rompue par une météorite ayant décimé les dinosaures, ce qui a permis le développement des mammifères dont nous sommes l'extrémité cérébrale.

Je vois deux possibilités :

1) Cette extinction providentielle était effectivement nécessaire à notre apparition (et celle de tant d'autres mammifères) auquel cas cela limite nécessairement drastiquement le nombre de planètes candidates à un tel cortex que le nôtre. Peut-être auquel cas faut-il réduire la probabilité de plusieurs millions, peut-être des centaines de millions.

Il demeure des candidates nécessaires dans notre galaxie, a fortiori dans le Cosmos.

Mais dans un tel scénario, une planète seulement sur des milliers de milliards, peut-être, contenues dans le Cosmos, a été colonisée par la vie et accueille une espèce telle la nôtre.

Il en reste tout de même un nombre vertigineux. Car à l'échelle du Cosmos, l'hyper rareté demeure en nombre, devant la folle multiplication des cas de figure statistique.

A l'Echelle du Cosmos cela en ferait un fruit hyper, hyper, hyper rare.

A notre échelle, nous qui croyons souvent être "seuls dans l'Univers" tels, décidément, le grand génie Jacques Monod, cela demeure astronomique.

2) Les dinosaures avaient vocation à s'éteindre quoi qu'il en soit, comme, du reste, toute espèce, la nôtre y compris, si l'on ne parvient pas à réchapper de nous-mêmes.

Alors le météorite qui leur est tombé dessus est un aléa fortuitement survenu dans le sens de notre émergence, mais pas déterminant à lui seul.

Après tout, l'extinction des dinosaures prouve la fragilité de cette famille biologique. On a le droit de penser que l'espèce humaine, par exemple, s'étant adaptée à des conditions extrêmes, aurait survécu à un tel impact

Auquel cas, les dinosaures ne sont qu'une étape de développement du fruit Bios, ouvrant la voie par sa dégradation au mammifère, stade de développement ultérieur.

Quelque vue que l'on adopte sur l'apparition de la vie et son développement, s'impose le constat que nous faisons du déroulement des faits menant jusqu'à nous.

Puisque nous sommes là, et tout ce qui nous entoure de près ou de loin dans l'écosystème, nous devons admettre qu'il le fallait.

Et s'il le fallait pour nous, il l'a fallu, il le faut, il l'a fallu et le faudra pour d'autres.

Pourquoi ?

Parce que pas un phénomène dans le Cosmos n'est unique, pas un seul qui nous soit donné d'observer de l'infiniment petit à l'infiniment grand depuis que nous observons quelque chose, tous appartiennent à une famille de semblables, tous sans exception jamais une seule dans toute l'histoire de la science et de l'observation.

Si nous sommes uniques alors c'est l'immaculée conception de la matière dont nous héritons.

Les créationnistes s'accordent avec les philoscience officiels sur une telle exception. **Dieu et le hasard, même combat. Ils dérogent à la règle.**

Conclusion

Là où certains voient du hasard ou la liberté, même conception immaculée de l'énergie, il n'y a que détermination, causalité, programme, information, intelligence, ordre, loi, règle.

L'Homme est pleinement inséré à l'intérieur de cette cohésion et cohérence globale qui ne lui laisse pas davantage de liberté que n'en bénéficie une molécule d'eau sur la surface de l'océan, répondant à l'activité du vent, des courants, de l'attraction de la lune, tout ce que l'on veut mais pas la moindre autonomie devant les éléments ultra déterminants.

Je l'ai dit, tout n'est pas, jusqu'au dernier détail, écrit à l'avance, mais tout s'écrit jusque dans le dernier détail, en vertu de forces, lois et phénomènes qui échappent totalement, et au contrôle, et à la connaissance humaine, et c'est aussi vrai pour son activité que pour la nature, la physique/chimie en général.

L'Homme n'a aucune prise sur rien, ni sur lui-même si sur son environnement. Il n'en a que l'illusion.

Le comportement du scientifique lui-même est conforme à des données qui lui échappent, et son expérience, si elle laisse voir ses causes et ses conséquences, ne peut pas révéler l'intégralité de la chaîne causale dont elle est l'expression. Et quand on identifie clairement une cause, ce qui, heureusement, se produit en science, alors on voit bien qu'on ne peut la modifier, elle est donnée, impérieuse.

Depuis la nuit des temps, en science, mais aussi en philosophie et ailleurs, on oppose l'Homme à la Nature. C'est comme opposer, aux masses d'airs qui se déplacent quand il souffle, le vent .

Les vents, tous les vents de l'expression physique nous animent aussi sûrement que les atomes dont sont faites les voiles, l'eau et le ciel.

Cette vérité ultra transgressive deviendra nécessairement une évidence un jour que j'espère prochain, un jour inéluctable comme il était inéluctable que l'on découvre le fonctionnement de notre système solaire.

Nous allons étudier une illustration grandeur nature, issue de ma propre existence placée sous le signe du Signe, de la détermination et la cohérence qui se cache derrière le "hasard".

VI : Les Signes

*Au-delà du paraître on voit poindre les Signes
Quand le regard porté vers l'inconnu révèle
L'intime de la Terre et son étrange insigne
Que le sens commun, tout ignorant, nivèle.*

*Il n'est nulle magie qui associe entre elles
Ces choses éblouissantes apparues d'un seul souffle
Démontrant que le sort sait faire bien du zèle
En dévoilant ce que ses entrailles camouflent.*

Qu'est-ce qu'un Signe ?

C'est une coïncidence troublante réunissant des éléments qui sont censés ne rien avoir possiblement en commun, réputés ne pouvoir être liés les uns aux autres, coïncidence présentant une probabilité de survenir infinitésimale.

Dans une vie, un Signe, en soi, n'est rien.

Deux Signes, ce n'est toujours pas grand-chose.

Trois Signes, cela commence à faire.

Quatre, c'est beaucoup.

Cinq, six, sept, huit, neuf cela en devient stupéfiant.

Au-delà d'un certain seuil, c'est une destruction catégorique du hasard, comme les lancers successifs de peinture sur la toile qui aboutissent à une représentation cohérente.

C'est l'histoire de ma vie depuis treize ans, date à laquelle s'est enclenché ce cycle pour ne plus jamais s'interrompre.

Que je sois en état d'excitation, d'enthousiasme, de crise maniaque, hypomaniaque, dépressive, ultra dépressive ou en période stable, que j'aie envie de vivre ou de mourir, que j'espère ou désespère, je vois des Signes partout, tout le temps.

La première réaction rationnelle, face à ce type de phénomène, c'est qu'il s'agit d'une vue, une construction de l'esprit, mais vous verrez dans un instant que ces Signes sont objectifs.

La seconde réaction à anticiper, c'est que je mens, que je m'invente une vie. Grand bien fasse à ceux qui ont envie de le croire, je m'en lave les mains.

Enfin, on voudrait sans doute y voir un simple phénomène statistique. Pas quand il est aussi têtue.

La trame que je m'apprête à restituer est très incomplète, elle n'est que représentative.

Elle est incomplète parce que j'ai envisagé de consigner tous les Signes il y a plusieurs années, mais j'ai renoncé sur le coup.

En effet, je voulais alors m'offrir une preuve par l'écrit de leur l'accumulation. Mais elle est demeurée si intense qu'avant que je ne mette mon projet à exécution, j'avais changé d'avis pour la raison que j'étais, en fait, suffisamment convaincu par leur seule existence.

Je le regrette quelque peu à présent, car beaucoup se sont perdus, innombrables, sortis de ma mémoire.

D'autres ont pénétré mon cerveau reptilien, indélébile.

Par ailleurs, nombreux sont les Signes indicibles, trop intimes pour être exposés à la connaissance d'autrui. Le Signe aime le secret, il aime se cacher, j'en ai arraché quelques uns pour les partager ici.

Les Signes sont de catégories diverses, la plupart, les plus nombreux, quasiment anodins mais quotidiens, dont c'est l'accumulation qui est prodigieuse, d'autres sont, en soi, extrêmement impressionnants.
Nous verrons ce mélange.

Les Signes prennent un thème et le déclinent.

Ceux dont je suis témoin, souvent sombres voir funestes, ont pour thème très privilégié la mort, la maladie, la souffrance, la sexualité.
Il arrive cependant qu'ils évoluent sur un terrain beaucoup plus léger.

Ils ne sont pas porteurs de message autre que, collectivement, l'impossibilité du hasard.

Tenter de les interpréter ne sert à rien, aucune indication sur l'avenir, par exemple. J'ai longtemps cru qu'ils m'annonçaient un grand destin, mais le grand destin ne vient pas, ne viendra pas sauf incroyable miracle, les Signes, eux, demeurent, infiniment obstinés.

S'ils ne portent pas de message, ils reflètent, en revanche, l'architecture du destin, la situation dans la vie, ce que l'on appelle parfois et j'y souscris, le karma. Ils sont représentatifs des préoccupations et réalités de l'existence, dans son ensemble, ou que l'on traverse plus spécifiquement à l'instant T.

Les Signes sont très souvent à tiroir, c'est un tissage d'histoires combinées qui en donne tout le sens.

Nombreux sont ceux qui les voient, je crois, mais aucun aussi souvent que moi, me semble-t-il.

Mon "cousin juif" par exemple, en est un habité lui aussi, dans une moindre mesure.

André Breton s'est penché sur le sujet qu'il associe à un concept original de "hasard objectif", un contre-pied car ce n'est précisément objectivement pas le hasard.

Les Signes sont une incarnation de l'ADN de l'énergie et de la 5e dimension en vertu desquels tout est cohérent par rapport à tout, à l'échelle humaine cela signifie que nous vivons dans un Roman, celui dont Dieu est Auteur.

A tombeau ouvert

Comme je l'ai conté plus tôt, la première chose extraordinaire par son improbabilité qui me soit arrivée est survenue lors de mes études à Boston.

C'est là qu'une jeune femme de vingt ans, en pleine forme, est morte d'une rupture d'anévrisme dans son sommeil quelques petites heures à peine après avoir connu mon étreinte, la première et la dernière, dernière de toutes ses étreintes.

C'est la première hyper improbabilité de toute une série.

Les Signes choisissent un thème disais-je, en l'espèce ils ont inauguré celui de l'amour et de la mort, comme dans Tristan et Yseult ou Roméo et Juliette.

Car peu de temps avant, une autre histoire sordide s'était signalée, celle-là ne me concernant qu'indirectement, mais impliquant, une fois de plus, une jeune femme que j'avais séduite.

Son ex-compagnon avait trucidé sa grand-mère peu avant que je ne parte à Berklee, dans un accès psychotique.

Elle considérait, à juste titre, qu'elle aurait aussi bien pu y passer si elle avait encore été avec lui une fois sa maladie psychiatrique déclarée.

La probabilité de voir une petite amie mourir deux heures après son étreinte, et une autre échapper à la folie meurtrière de son ex est, convenons-en, assez réduite.

Mais ce n'est que le début.

À ce stade, cela est à rapprocher, par exemple, du codétenu, le seul avec lequel je communiquais, dix ans plus tard, enfermé à l'hôpital psychiatrique, qui avait, lui, tué sa mère dans un même accès de psychose.

Et cela vient, quoi qu'il en soit, s'insérer dans un contexte plus large encore d'amantes abîmées.

En effet, là encore peu de temps avant mon départ pour les Etats-Unis, l'une de mes conquêtes extra-conjugales, celle avec laquelle je m'étais le plus lié, subissait, comme passagère, un grave accident de moto.

Le pilote s'en sortait bien, mais elle eut, à peu de chose près, tous les os du corps brisés. Elle eut à passer de très longs mois complètement immobilisée, alitée, à l'issue desquels elle a retrouvé une vie presque normale. C'est peu dire qu'elle a frôlé la mort, elle aussi.

Voilà donc trois conquêtes, l'une meurt, les deux autres frôlent la mort. Mais ce n'est pas tout.

Le thème de la moto a été introduit, cet engin de mort, il sera décliné comme il se doit.

En effet, peu de temps après mon retour d'outre-atlantique, je fus le témoin singulièrement privilégié d'un accident mortel de moto.

Cela s'est passé en bas de chez moi, c'est le cas de le dire.

Alors que je venais à peine de sortir de ma tour, amorçant la traversée piétonne la plus proche pour me rendre à la boulangerie de l'autre côté du boulevard, une moto vint littéralement s'échouer à mes pieds.

Elle était couchée sur le bitume, venait de parcourir ainsi deux cent mètres depuis le carrefour voisin, stoppant sa trajectoire sinistre juste à mes pieds. J'étais seul sur le passage piéton.

Le pilote était déjà mort, gisant à terre, baignant dans son sang, casque dissimulant pudiquement son visage, entouré de badauds impuissants et choqués.

Cela fait beaucoup de mort à mes pieds.

Mais ce n'est pas tout.

Peu de temps après, j'assistai, là encore en témoin privilégié, à une presque mort, toujours à moto, un pilote qui, cette fois, s'en est véritablement miraculeusement sorti indemne et sans encombre.

Cela se passe de nuit, sur le périphérique.

Il est presque vide, rares sont les véhicules que je croise. Je suis sur la voie du milieu, à la vitesse maximale autorisée.

Deux cent mètres devant moi, une autre voiture roule à la même vitesse, aucune entre nous, sur la même voie.

Soudain, une moto fuse en trombe sur la voie de gauche, elle roule au moins deux fois au dessus de la vitesse autorisée, sans doute plus.

Pendant le battement de cils qui sépare les deux voitures, la mienne et la précédente, sur la trajectoire du bolide, l'automobiliste devant moi se rabat brusquement, sans la moindre raison et sans le moindre clignotant, juste au passage de la moto.

Cette dernière percute légèrement l'habitacle mais par un réflexe inespéré, le pilote du deux roues braque vers la gauche pour échapper au crash contre la voiture, et du coup, se retrouve à foncer sur la barrière de sécurité qu'il percute à son tour, avant de rétablir sa trajectoire dans un geste réflexe de survie héroïque, il retrouve une ligne droite et s'enfuit sans demander son reste.

Tous ces événements autour de l'amour et la mort, à deux roues ou non, se passent dans la même période de quelques mois.

Alors que je rédige ces lignes sur le rescapé à moto, ma fille aînée s'adresse à moi, elle me distrait et interrompt mon travail.

Mais de quoi me parle-t-elle qui soit si urgent pendant que je fais tout autre chose ?

Quand je tends enfin l'oreille à ce qu'elle me raconte, je comprends qu'il s'agit du test "ASSR" que l'on fait passer aux élèves comme préalable, en matière de sécurité routière, à la conduite d'un deux roues en particulier, à quatorze ans, d'une voiture ensuite à seize, dans le cadre de la conduite accompagnée.

Il faut ajouter à ce chapitre pour le clore, Fernanda, dont j'ai parlé, qui s'intéressait beaucoup à mon anatomie de préadolescent, qui a perdu son enfant en bas-âge avant, à son tour, de mourir très prématurément.

Voilà une série assez éloquente à mes yeux, ce n'est que la première.

Bougival, mort et passion

La mort est le thème principal des Signes, il sera décliné encore et encore.

Quand je suis rentré des Etats-Unis, auréolé de mon diplôme de Berklee, j'ai cherché un poste de professeur de guitare dans une école de musique. Je voulais, si possible, enseigner le jazz, ma discipline.

J'ai écumé les petites annonces pour trouver où tenter ma chance.

Parmi les écoles où j'ai postulé, le Conservatoire de Bougival cherchait un professeur pour ouvrir une classe de jazz qui n'existait pas avant. Cela tombait à pic pour moi.

Alors que les autres structures m'ont éconduit, le directeur de celle-ci m'a immédiatement engagé après notre entretien, sans le moindre délai de réflexion. Il venait d'ouvrir un boulevard à Signe.

D'abord, Bougival, c'est là que fut composé Carmen, un personnage propre à m'intéresser, grand explorateur de la femme que j'ai été, l'Opéra le plus joué au monde.

Bizet est mort pour ainsi dire de chagrin dans la foulée, toujours à Bougival où il résidait, très affaibli par l'accueil infâme que la bourgeoise parisienne avait réservé à sa noble et belle créature, traitée de putain.

Difficile de trouver un esprit auquel mieux m'identifier, moi qui suis persuadé d'être un génie incompris dont on ne recevra le message qu'après ma mort.

La passion bougivalaise s'exprime aussi dans le calvaire qu'a subi une innocente jeune fille dans la même commune, enlevée, violée et sauvagement assassinée par un faux chauffeur de taxi dans la période ayant suivi mon embauche.

Faux taxi ? Nous allons le voir, cela résonne tout particulièrement dans mon parcours.

Enfin, le Christ en personne, incarnation emblématique de la mort cruelle, m'avait donné rendez-vous en ce lieu, car il se trouve que toute cette zone des Yvelines lui est acquise, dont mon nouveau directeur avec qui le courant passe si bien, et surtout une de mes élèves que j'ai déjà mentionnée, mère de famille, avec qui d'interminables échanges, mêlés à mes accès délirants divers et variés, me conduiront à embrasser Jésus dont je me réclame encore aujourd'hui, dont j'ai cru incarner le retour pendant des années au cours de mes épisodes prophétiques successifs.

Le tableau est parfait, la toile de fond n'attend plus que de merveilleux Signes.

Car il s'est produit deux coïncidences chacune stupéfiante en soi, dont la somme est vertigineuse, directement liées à Bougival.

Il faut savoir que Bougival, ce n'est pas la porte à côté de chez moi, qui habite Porte de Choisy dans le 13e arrondissement de Paris.

Il faut parcourir quelques trente kilomètres à travers l'Île de France pour s'y rendre en voiture, en journée une heure de trajet, ou près de deux heures en transports en commun, métro, RER, bus.

Peu après mon embauche, un emploi que j'occupe toujours à l'heure où j'écris ces lignes, je fais connaissance du prof de batterie, comme tous les autres enseignants de l'école.

Sauf que, quelques jours plus tard, chez moi, traversant le hall de ma tour, je reconnais le visage du batteur en question. Je vis depuis déjà deux ans dans cette tour à ce moment-là.

“Quelle coïncidence”, me dis-je, qu'il vienne ici.

De son côté, il pense exactement la même chose.

- Tiens que fais-tu là ?
- Mais j'habite ici !
- Comment !? Mais moi aussi !

Il vit en famille au vingtième, onze étages en dessous de moi, nous ne nous connaissions pas, nous enseignons dans le même conservatoire à trente kilomètres de là.

Pour calculer la probabilité d'une telle coïncidence, il faut songer au nombre d'écoles de musique en Ile de France, le nombre de logements, et la probabilité d'être professeur de musique. C'est quelque chose de parfaitement invraisemblable.

Mais ce n'est pas tout.

Vous vous souvenez, je suppose, du très médiatisé naufrage du Costa Concordia survenu le 13 janvier 2012.

J'étais en pleine crise maniaque prophétique.

A cette époque, je ne me déclarais pas encore publiquement prophète, mais à chaque "crise maniaque", je voyais arriver incessamment le grand destin que j'attends toujours.

Je voyais, dans cet accident, une allégorie parfaite, envoyée par Dieu pour illustrer la débilité de la classe dirigeante, précipitant notre Titanic civilisation droit sur le récif.

Le capitaine, en effet, a tué trente deux personnes en s'approchant du rivage pour faire coucou à ses copains, sur l'île voisine.

Il a fui le premier de son navire, déshonneur le plus grave qu'un homme de son grade puisse endurer. Exactement à l'image de l'indignité des capitaines d'industrie et en particulier de la finance et leurs vassaux zélés politiques.

Aussi, je passais mon temps à engager la conversation sur ce sujet avec quiconque croisait mon chemin.

Parmi les témoins de cet accès enthousiaste devant un si beau spectacle, Cyril, le prof de batterie, mon voisin, encore lui.

- Tu ne devineras jamais ! me lance-t-il.

- Comment, quoi ? Je flaire un bel os. Ce qui suit dépasse toutes mes espérances.

- Avec ma compagne, nous avons fait une croisière sur ce bateau ! Et ce n'est pas tout, le capitaine, nous l'avions bien remarqué. On ne pouvait pas le rater, il pavanait comme Aldo Maccione ou alors se vautrait, les pieds sur la table, un cocktail à la main, mais travailler, il ne lui restait pas de temps pour ça. On s'est dit que c'était un sacré mariolle.

N'est-ce pas magnifique ? N'est-ce pas prodigieux ? Mesurez-vous l'histoire que je viens de narrer ?

Mesurez-vous la persistance de la coïncidence et la cohérence du récit, mettant en scène des éléments collaborant les uns avec les autres, extraordinairement corrélés malgré l'impossibilité réputée d'un quelconque lien entre eux ?

C'est possible quand on admet l'ADN de l'énergie et la cinquième dimension qui abolit l'espace temps dans lequel nous sommes enfermés.

Alors, *tout* est en rapport avec *tout* et cela s'exprime de manière particulièrement impressionnante dans l'activité anthropologique, en forgeant le destin des humains selon un scénario global qui dépasse complètement l'entendement usuel.

Nous sommes les personnages du Roman de Dieu.

J'en suis un, fort singulier, livré à la souffrance, pathétique et désespéré, pour la beauté du récit.

Quelle créativité à couper le souffle que celle de Dieu ! Pour peu que l'on parvienne à la discerner, elle s'exprime en *tout*, de l'atome à notre galaxie, de la molécule au cerveau humain, dans le moindre repli du destin des humains.

Nous ne sommes qu'au début de cette exploration.

Le Logiciel

L'un des plus beaux Signes dont je fus témoin en est un singulier, car celui-là ne parle pas de mort, de sexualité morbide ou de douleur insoutenable, il est plus léger mais non moins impressionnant.

Alors que j'étais dans un des mes premiers climax, un torrent de folie philosophique et spirituelle s'abattait sur moi, me submergeant complètement. Parmi les idées qui m'assaillaient alors, il y avait le *logiciel*.

Je venais de découvrir que l'esprit humain n'était autre qu'un logiciel d'une version plus complexe que le logiciel informatique. Un logiciel noologique, circulant dans des circuits biologiques, et non électronique.

Installé devant mon ordinateur, j'écrivis fiévreusement sur le logiciel, nous sommes dans la première moitié de l'après-midi.

Nous attendons, mon épouse et moi, la visite du couple de gardiens de la Tour, qui sont de bons copains. Ils avaient reçu une formation professionnelle et venaient nous la raconter.

Alors que j'étais au milieu d'une phrase traitant du logiciel en question, la sonnette retentit.

- Putain de logiciel, saloperie de logiciel, ils nous ont fait chier avec leur logiciel de merde qui sert à rien et ça n'en finissait plus !

Il n'y a pas eu de "bonjour", aucun salamalek, il a fait irruption, vociférant, à peine la porte ouverte.

Le gardien parlait ainsi de la formation qu'il venait de recevoir avec sa compagne.

C'était extraordinaire. Ça l'est toujours autant, près de dix ans plus tard. Magnifique d'ironie, un clin d'oeil appuyé du sort, prouvant qu'il me poursuit de ses Signes.

Depuis, en effet, le logiciel, sans disparaître, est passé au second plan de mon architecture. On le retrouvera cependant plus loin dans ce texte.

Agent double

Pendant une longue période, des inconnus dont je faisais connaissance ou que je croisais simplement, me disaient, soit qu'ils croyaient me connaître, soit que je leur rappelais fortement quelqu'un.

Ces témoignages, très nombreux et réguliers, qui me donnaient l'impression d'être une sorte de type universel.

Dans le même esprit, j'ai eu longtemps, cela s'est calmé à présent, des doubles partout, des personnages fictifs ou réels qui m'évoquaient fortement ma propre personne. J'ai dû en identifier des centaines, toujours des versions de moi qui insistaient sur un aspect ma psychologie, de mon destin, des versions souvent satiriques, d'ailleurs, de moi.

Par exemple, j'ai fait un bilan de compétence en 2013, je voulais voir si je pouvais me réinsérer quelque part, puisque la musique avait quitté mes projets. J'étais bien naïf. La société ne peut rien faire de moi, rien. J'avais encore quelque espoir.

Il a fallu que je tombe sur un coach passionné de guitare, quelle en était la probabilité ? Il ne s'intéressait qu'à ce sujet tout le long, louant mon talent et m'exhortant à en faire mon métier.

Il exerçait au troisième étage, alors je ne rencontrais que des gens qui habitaient au troisième étage, où y recevaient leurs patients.

J'avais beau lui expliquer que c'était impossible, que j'étais asocial alors qu'il faut être hyper social, et que je n'avais pas le talent requis pour ne pas avoir besoin de réseau social, il y tenait tant et tant, à me remettre à la guitare.

Nous avons tout de même dégoté l'option coaching pour ma reconversion.

Voilà que je m'imaginai coach de vie, en gestion du stress notamment, je me sentais très qualifié. Quelles balivernes, moi coach c'est à mourir de rire !

Toujours est-il que mon consultant me donne trois contacts sortis de son carnet, susceptibles de m'aider à me lancer.

C'est ainsi que je rencontre la seule personne sur Terre à avoir vu en moi un prophète.

Une coach qui s'était reconvertie depuis peu avec bonheur, qui exerce toujours et avec succès. Une mystique, comme moi. Elle fut éblouie par mon discours, mais ce n'est pas sa substance qui l'a séduite, c'est son intuition, son unique guide.

Tout le contraire de moi, dont l'intuition n'a droit de cité qu'ayant rencontré sa rationalité.

Elle entretenait une relation avec un homme qui avait la caractéristique d'être en quelque sorte mon double, à mes yeux une caricature, un stéréotype auquel on m'aurait réduit, les yeux privés de la subtilité dont je relève, malgré l'épaisseur de mes ficelles qui trompent bien du monde.

Le double le plus proche que j'ai eu, je ne l'ai jamais connu.

Un soir de cette période, mon copain Ludo m'invite à bringuer en boîte. Je suis, là encore, en pleine phase maniaque, je suis littéralement obsédé par mes préoccupations philosophiques, je ne peux parler d'autre chose dès que la conversation s'engage.

Ludo a droit à une sérieuse rasade. N'en pouvant plus, je ne lui laissais même pas la possibilité d'articuler trois mots, il prend l'air en rejoignant la piste de danse, je demeure seule avec mon whisky coca, le dos tourné.

Une quinzaine de minutes plus tard, je le retrouve sur la piste.

- Tu devineras jamais.

- Quoi ?

- Il vient de partir à l'instant, je viens de me coltiner un type pendant vingt minutes, il ne me lâchait plus, il était complètement possédé et voulait absolument m'entretenir des mêmes sujets que toi !

Pauvre Ludo, deux pour le prix d'un. Et moi, je suis cerné par mes doubles.

Le crabe

J'ai connu une phase, parmi mes accès maniaques, dédié à la noologie. Tout était noologique.

Parmi les choses noologiques, l'une l'était plus qu'une autre encore : mon frère noologique.

Il s'appelle Nicolas, c'est avec lui que j'ai fait mon adolescence, au sein de la "communauté" "kromuchonté" que j'ai évoquée.

Je redécouvrais alors l'importance de cette période, de douze à seize ans, que j'avais eue en partage avec lui, toutes nos aventures extraordinaires, et je disais que dans le Roman de Dieu, il jouait le rôle de mon frère.

Je ne cessais de le solliciter en ce sens, il n'était pas désintéressé par mon histoire, mais je le saoulais quand-même à moitié. Je saoulais absolument tout le monde.

Juste après que je sois parti à Paris, il a rencontré celle qui est devenue la femme de sa vie, avec qui il a eu une petite fille.

Cette femme était atteinte de la maladie de Crohn, comme moi, mais une forme beaucoup plus sévère qui perturbait substantiellement son existence.

Cela crée un lien avec elle dans le cadre de la thématique privilégiée des Signes, la maladie, la souffrance, la mort.

Une grande tragédie attend de l'illustrer.

Alors que j'entame ma période noologique me rapprochant de Nico, elle vient de subir une opération aux résultats à la fois excellents et prometteurs. Leurs espoirs seront de courte durée.

Quand vient le 25 décembre, je suis en pleine idylle avec mon frère noologique, son homme.

Ce jour-là elle se plaint d'une boule dans la gorge. Cela semble suffisamment anormal pour qu'ils gagnent les Urgences. C'est une énorme tumeur, le cancer est généralisé, il ne lui reste que quelques semaines, peut-être quelques mois à vivre statistiquement.

Elle vivra encore un an.

Pendant cette année, elle enchaîne les traitements plus ou moins expérimentaux, parfois avec de l'espoir, toujours douché jusqu'à la destination finale.

Elle est morte ainsi, laissant leur petite fille d'un an à son survivant, mon frère noologique.

Le jour de son enterrement, il y avait du monde mais quatre personnes étaient au centre du processus, quatre membres de la kromuchonté.

La fille qui m'a dépuclé, et inversement, celle qui fut ma petite amie pendant quatre ans, avec qui j'ai découvert la sexualité, et Nico, mon frère noologique.

Car, bien que le probabilité initiale en fût faible, ces trois là vivent à Strasbourg, sont comme les doigts d'une même main, un cercle étroit à trois couple dont j'étais l'intrus issu du passé, dont Fanny était la sacrifiée.

Les ingrédients sont réunis, des événements d'une statistique rare, la mort, l'amour, le sexe, le Signe a parlé.

Le faux taxi

Pendant une période j'ai gagné ma vie, certes modestement mais comparé à ma moyenne, généreusement, en faisant le "faux taxi", comme celui qui a trucidé la jeune fille à Bougival.

C'est donc une activité propice aux Signes.

Je n'exerçais pas de façon sauvage, mais ubérisée !

Vous vous souvenez peut-être de l'épisode uberpop en 2015, qui fit ravage dans les médias. La célèbre société Uber mettait sur la route des chauffeurs comme moi, avec leurs propres voitures, sans la moindre licence, avec l'application pour seul outil, le tout pour un tarif défiant toute concurrence.

Quelle opportunité merveilleuse c'était pour moi !

Cela déclencha l'ire des taxi notamment, des VTC aussi, et devant le tollé généralisé, Uber a dû retirer ce service pour ne conserver que ses VTC.

J'ai publié une tribune sur rue89 de l'époque, qui n'avait rien à voir avec ce que c'est devenu. C'était une plateforme numérique journalistique de premier rang, le pendant gauchiste de Causeur qui a également publié ma tribune sur la prostitution.

Je ne vais pas ici m'étendre sur ces sujets. Je parlerai de prostitution plus tard.

J'étais une sorte de hors-la-loi officiel, donc, traqué par les flics, remercié, loué par les usagers. Je me défendais en disant que je faisais du covoiturage, car le covoiturage aussi est bénéficiaire. Quant à déterminer la destination, quelle différence si c'est le passager ou le conducteur qui s'en charge ? Etait-ce seulement constitutionnel que de distinguer l'un de l'autre ?

Dans le cadre de cette activité, outre l'exposition publique pour la toute première fois de ma vie, avec rue89 et BFMTV qui m'a par la suite filmé dans l'exercice de mes fonctions - j'ai cru devenir enfin célèbre mais ce fut la fin de mes aventures médiatiques, j'ai rencontré du monde, chemin faisant.

Ainsi, je suis tombé sur l'éditrice d'une série de livres qui hantait mon esprit justement à ce moment-là.

Il s'agit de livres pour enfants, parfait pour mes filles à leur âge. Ce sont les aventures d'un loup, très drôle, touchant et sympathique, à qui il arrive plein de petits bonheurs et malheurs.

Mes filles l'adoraient et leurs parents aussi, moi en particulier car j'étais dans une période loup. Il y avait des loups partout.

Mon aînée avait une copine Lou. Un jour, Dieu sait pourquoi et comment, j'enregistrai sur mon téléphone une conversation avec Léa, Luna et leur mère. C'était une première, je n'ai jamais recommencé depuis.

Or, en réécoutant la bande, tous ensemble, juste au moment où Léa prononce le prénom de sa copine, mais vraiment pile à ce moment-là, un bug s'était produit, une fonction activée dont je ne connaissais même pas l'existence, qui n'existait peut-être pas du tout, qui ralentissait et aggravait drastiquement la voix.

Ainsi, il sortit de mon téléphone un LLLOOOUUUUUUU d'outre-tombe.

C'était si impressionnant que ça a glacé l'atmosphère, il n'y a que moi qui était ravi de ce Signe.

C'est dans ce contexte que l'éditrice de ladite série "Loup" monte dans ma voiture clandestine uberpop, faisant un écho invraisemblable à mes préoccupations du moment.

Car, comme presque à chaque fois, j'engage la conversation, je ne fus pas déçu d'apprendre son métier, ce à quoi elle travaillait.

Le loup, de manière générale, est un personnage fascinant, son imaginaire est d'une incroyable richesse. Il est le diable comme le seigneur. A mon image sans doute. Il méritait son Signe.

Dans le cadre de cette activité semi-clandestine, j'ai rencontré deux amis, les seuls dont je jouisse, l'un lointain l'autre très proche, deux J, Jean et José. Je les ai tous deux embarqués dans ma voiture rue Sainte-Anne.

Pour rappel, ce type d'application, feu uberpop ou VTC, est activé par l'utilisateur à l'endroit où il se trouve, partout en Ile de France, j'ai ramassé des passagers en tous points de la région, au gré du parcours que me faisaient faire les uns et les autres. Il y avait donc une probabilité infiniment petite pour que les deux personnes qui deviendraient mes amis sollicitent un trajet depuis la même rue de Paris, la rue Sainte-Anne.

Mais ce n'est pas tout car Sainte-Anne est têtue dans ma vie.

En effet, trois personnes que j'ai connues sont passées par l'hôpital psychiatrique du même nom, dans le 14e à Paris, dont la première bien avant que je sois interné moi-même.

Ainsi je séduisais Bérénice, vingt ans, à l'âge de trente. Nous eûmes une brève idylle de quelques semaines, au cours de laquelle, borderline, elle se retrouva hospitalisée à Sainte-Anne.

Plus tard je rencontrai une autre fille répondant au doux prénom de Madeleine, riche en bagage symbolique et imaginaire, qui souffrait, comme moi, de troubles bipolaires et qui avait été, dans ce cadre, internée à Saint-Anne.

Enfin, mon "cousin juif" que j'ai mentionné à plusieurs reprises, âgé de soixante ans, était diagnostiqué bipolaire lui aussi alors que j'entamais la rédaction de ce texte, interné, encore une fois, à Sainte-Anne.

Si l'on ajoute que ma grand-mère a exercé presque tout au long de sa carrière de psychologue à Sainte-Anne, cela fait beaucoup de Sainte-Anne sur mon parcours.

Les Signes sont toujours têtus, ils ont pris Sainte-Anne, ils la déclinent. Anne la sainte est la mère de Marie. Marie, c'est le prénom que porte la femme qui m'a initié au Christ.

Puisque je parle d'hôpitaux et de psychiatrie, je voudrais mentionner une autre anecdote qui fait Signe, étrangère à Uberpop mais qui s'insère à cet endroit du récit.

Quelques temps avant d'être fauché par la maladie psychiatrique, j'avais été engagé par un musicien, saxophoniste, pour une prestation de 31 décembre. De tels emplois à l'occasion de nouvel an sont légion mais, étant à l'écart depuis toujours, je n'en ai fait que deux ou trois dans toute ma vie.

Celui-là avait la particularité de se dérouler dans un hôpital psychiatrique, en l'occurrence assez éloigné de Paris, dans une commune dont j'ai complètement oublié le nom.

C'était une sorte d'événement annonceur, sauf que, loin d'éprouver sur place la détresse qui m'attendait peu de temps plus tard dans un établissement de ce type, je me suis senti très à mon aise.

À telle enseigne que, parmi le public assez nombreux de pensionnaires, une bonne centaine, réunis dans une grande salle, une jeune fille tomba sous mon charme. Elle me fit passer un petit papier que j'ai malheureusement égaré, dans lequel elle louait, au stylo bille, ma voix envoûtante, car je chantais alors, et ma guitare magique. Le fait qu'elle fût hospitalisée pour des troubles psychiatriques ne diminua en rien mon plaisir de lui faire tant d'effet.

Entre une à deux semaine plus tard, je la reconnus avec certitude dans les rues de Paris, dans le 11^e arrondissement que je traversais pour rejoindre des copains musiciens, car j'en avais à cette époque, rassemblés dans une de ces jams qui

constellent la scène underground parisienne, dans de nombreux bars de la rue Oberkampf par exemple.

Elle était accompagnée d'un jeune homme, je ne voulus pas la déranger et passai mon chemin, ce que je regrette à présent.

Quelle était la probabilité de tomber sur elle peu après, à des dizaines de kilomètres si ce n'est cent, de l'endroit où je l'avais connue, dans un de ces HP qui deviendraient un élément premier de ma vie ?

Quelle était la probabilité d'être engagé à jouer dans une telle unité peu avant de m'adonner à ma propre maladie psychiatrique, alors que je n'ai jamais été engagé nulle part, retrouvant par la suite une pensionnaire par "hasard", tombé sous mon charme ?

L'improbabilité extrême est toute l'histoire de ma vie depuis que les Signes se sont enclenchés il y a une douzaine d'années.

Comme chauffeur uberpop, j'ai aussi rencontré le seul être humain, dans toute ma vie, pour qui le libre arbitre est la même chose que pour moi, une illusion pure. Il était aussi prosélyte que moi et non buvions chacun du petit lait des paroles de l'autre.

Un événement d'une grande rareté, moi qui suis habitué à prêcher dans le désert. Nous ne sommes malheureusement pas restés en contact.

Dans mon uberpop, j'ai aussi rencontré une journaliste. Je lui racontai les brimades dont nous faisons l'objet, nous Uberpop, de la part des taxis, violents et agressif, et les flics leurs complices.

Elle travaillait à la rédaction de "Nulle part ailleurs" sur Canal+. Elle parlait de proposer mon témoignage à ses collègues. J'étais aux anges, la gloire frappait enfin à ma porte.

Nous étions juste avant les vacances d'été, elle me recontacterait à la rentrée. À la rentrée, il y eut un clash extraordinaire, très médiatique et pour cause, une mutinerie contre Bolloré qui avait supprimé tout espoir pour moi de paraître sur son antenne.

Un rendez-vous manqué, j'en ai eu une autre, extraordinaire.

À bon porc

Vous souvenez-vous de la grippe porcine mexicaine ?

Elle se déclencha en mars 2009 et terrorisa la terre entière pendant deux mois, paralysant le Mexique.

Et bien, une semaine avant l'avènement de ce virus, je fus invité **pour la première fois de ma vie et la dernière**, à jouer à l'étranger, avec un groupe auquel j'appartenais alors. La destination prévue était... le Mexique !

À l'avant-veille du départ, l'info tombe dans les médias, le pays est en proie à un nouveau virus porcine très dangereux.

À la veille de notre départ, le voyage est purement et simplement annulé, tout comme le festival auquel nous étions censés nous joindre.

Non, je ne ferai pas de la musique mon métier, jamais, il fallait que Dieu, sa mécanique des choses implacables me le fasse savoir à chaque étape, ici de manière extrêmement impressionnante, spectaculaire.

L'océan s'ouvrait devant moi plutôt que me laisser naviguer sur ses flots.

Le porc est un animal qui habite mon imaginaire parce que je m'identifie volontiers à lui, qui, du reste, présente un ADN très proche du nôtre.

Comme toujours, le lien est paradoxal, je suis à la fois porc et son contraire, à la fois sale, ayant trempé mon sexe partout, à la fois propre, pratiquant l'examen de conscience le plus rigoureux.

A la fois proche de mes semblables, à la fois infiniment éloigné, à la fois animal noble et dégueulasse.

Car le cochon, traité noblement se comporte comme tel, très sensible et intelligent.

J'accuse

Le dernier film de Polanski fut un fort joli pourvoyeur de Signe.

D'abord, l'environnement est très propice. Le réalisateur a connu l'atroce assassinat de sa femme en début de carrière, avant de faire lui-même l'objet d'accusation de comportements fort indignes, ceci expliquant, c'est évident à mes yeux, cela.

C'est à dire que le traumatisme engendré par le drame initial l'a conduit à des transgressions inavouables.

Cela devrait être raisonnablement sa ligne de défense, mais il rejette presque tout en bloc.

Sa dernière accusatrice en date, à l'origine de nombreuses protestations pendant la carrière du film basé sur l'affaire Dreyfus, me semble très crédible, il la nie absolument.

L'année de ma naissance, 1977, est aussi celle du premier crime dont il est accusé.

Tout cela présente, mort, souffrance et sexe, un tableau idéal pour mon Signe.

Il s'exprime en trois temps.

D'abord, quelques heures après avoir visionné le film en famille, un excellent opus, j'apprends qu'un camarade musicien a joué dedans, une brève scène anecdotique où je n'ai pas eu le temps de le reconnaître.

Or ce n'est pas n'importe quel musicien de ma connaissance, c'est le seul dont je sache qu'il partage ma fibre libertine. Elle est tarie, en ce qui me concerne, à l'heure où j'écris ces lignes mais qu'importe, nous nous sommes trouvés ce point commun quelques années en arrière.

Ensuite, je lis dans la foulée une critique élogieuse du film qui mentionne, tout spécialement, cette scène furtive, illustrant le fait que "rien n'est gratuit, aucun détail" dans ce long métrage.

Rien n'est gratuit, en effet, dans le Roman de Dieu, j'en suis témoin.

Enfin, au lendemain de la séance à laquelle j'ai assisté en famille, un incendie se déclarait, dans la même commune frontalière de Paris où se trouve le cinéma que nous fréquentons, à Ivry-sur-Seine, faisant deux morts.

La boucle est bouclée.

L'anonyme

Le thème de l'anonymat joue un rôle important dans ma vie puisque je cherche par tous les moyens à m'en extraire.

Il est pourvoyeur d'un magnifique Signe tout récent.

Je l'ai indiqué plus haut, mon "cousin juif" est actuellement hospitalisé à Sainte-Anne pour son trouble bipolaire tout nouvellement diagnostiqué.

Alors qu'il a souhaité que personne, dans la famille, ne le sache, il est entré en contact avec moi depuis son unité fermée pour me demander d'aller le visiter, sachant qu'il pouvait me parler, à moi, tout spécialement, qui connais bien l'affaire. J'accepte naturellement sa requête.

Je me rends donc au fameux hôpital Sainte-Anne.

Je n'ai pas d'information sur l'unité précise où il est enfermé. Aussi je demande à l'accueil de me diriger. On m'envoie vers l'un des bâtiments de l'enceinte.

Là, je demande à voir X.

On me répond que X n'est pas hospitalisé à Sainte-Anne.

Pourtant, il l'est, son fils, mon autre "cousin juif", un très proche, me le confirme immédiatement au téléphone.

Je ne suis pas dans la bonne unité cependant, mon cousin m'indique le vrai bâtiment où se trouve son père.

Arrivé sur place, on me dit, une nouvelle fois, que X ne figure pas au registre et que par conséquent, il ne s'agit pas d'un de leurs patients.

Je commence à douter sérieusement de ma mission.

Puis, au bout de quelques minutes d'enquête, tout s'éclaire : X est enregistré sous le statut de... l'anonymat !

Je vais enfin pouvoir le voir.

Mais alors que j'attends l'ascenseur, dix secondes après avoir élucidé l'affaire, je regarde machinalement mon téléphone, comme c'est devenu (malheureusement) une forte habitude.

Dans l'application facebook, je tombe **directement, droit dessus**, sur un article du Huffingtonpost.fr intitulé "**L'anonymisation est illusoire**".

Il s'agit de l'histoire d'un berger malien assassiné par une de ces factions islamistes sanguinaires qui sévissent dans le désert.

En effet, la victime avait témoigné, une semaine auparavant, à la télévision, des brimades que son clan subissait de leur part.

L'article répondait à une polémique, il n'avait pas été flouté. Cela n'aurait rien changé selon le journaliste.

Or, chose extraordinaire, ce reportage très précis, je l'avais visionné ! Je m'en souviens très bien parce que j'ai pensé, alors, que cet homme signait son arrêt de mort.

Ce fut bien le cas, et ce fut un signe stupéfiant de plus à ma collection.

Au sujet de la mission militaire de la France dans la région, j'ai deux mots à dire. Il s'agit d'une activité de pompier pyromane.

En effet, si l'armée française est fort salutaire pour ces populations terrorisées et persécutées par les barbus, la politique économique d'austérité imposée à l'état malien que la France cautionne et abonde, est autant d'eau au moulin des terroristes.

C'est la fermeture et l'absence d'écoles, hôpitaux et autres services publics qui génère tant d'engagement dans ces factions, qui aide merveilleusement à leur recrutement.

Il faut se référer à l'analyse éclairée, sur le sujet, de Seidick Abba, journaliste, écrivain, éditorialiste.

Cette même austérité tue la Grèce et une bonne partie de l'Europe et du monde.

Quant à l'anonymat, il ne sert à rien donc, autant que j'en sorte alors !

Le fruit

Tout récemment, je faisais les courses comme plusieurs fois par semaine, c'est moi qui m'acquitte de cette tâche au sein du foyer. Je fréquente la grande surface, la seule de Paris intra-muros, qui est juste aux pieds de ma tour.

Arrivé à la balance self-service, où l'on pèse fruits et légumes, je me retrouve à côté d'une mère et sa petite fille, leur conversation m'interpelle. Elle lui explique comment procéder pour la pesée et l'étiquetage.

Elle a des tomates à peser.

- Les tomates, c'est dans les fruits ou légumes ?
- Les légumes !
- Bravo !

J'adore ce genre de paradoxe, je suis immédiatement happé par l'événement. Il y a plusieurs éléments en jeu.

D'abord, elle implique sa fille, ce que j'aurais aimé être capable de faire avec les miennes, qui jouent sur leurs écrans pendant que je fais les courses.

Mais si je m'étais occupé de la sienne, j'aurais pris soin de lui apprendre que la tomate, en réalité, est un fruit.

Sauf que la fillette avait raison dans la mesure où la tomate est rangée parmi les légumes sur l'écran de la balance.

Une fois les opérations de pesée terminées, je poursuis ma route dans les rayons pour achever de compléter ma liste.

Arrivé aux caisses automatiques, que j'utilise 1) parce que ça va beaucoup plus vite et que faire les courses est, en ce qui me concerne, un jeu consistant à foutre le camp d'ici dès que possible 2) parce que la disparition du "métier" de caissier caissière n'est rien d'autre que la disparition d'une aliénation, arrivé donc à la caisse, je suis synchro avec la mère et sa fille, à la caisse d'à côté.

Après le supermarché, j'ai, au programme, la pharmacie du centre commercial. Quelle n'est pas ma surprise de constater que le binôme est encore là, juste devant moi dans la queue !

Quelle ne fut pas mon extraordinaire surprise de constater que la boîte de médicament, une seule, que la mère est venue chercher est la même rigoureusement, l'unique, dont j'ai besoin également.

C'est un petit Signe, fort élégant tout de même, avec une particularité : je l'ai senti venir à des kilomètres.

Alliance avec le hasard

En préparation de cette nouvelle tentative de faire entendre mes thèses philo-scientifiques, je commande sur internet le livre de Prigogine "La Nouvelle Alliance" qu'il veut proposer avec la science, basée sur l'intégration du hasard en toute chose.

Ce livre, comme par hasard justement, se perd en chemin, le transporteur l'ayant égaré.

Or, c'est la deuxième fois consécutive qu'un transporteur égare le colis qui m'est destiné, deux transporteurs différents, les deux seules fois dans ma carrière entière de cyber consommateur, certes pas acharnée, mais tout de même régulière.

Or, la fois précédente, c'est un câble que j'avais commandé, spécifique, pour brancher ma guitare sur deux amplis simultanément, en vue d'une importante, à mes yeux, séance d'enregistrement.

Ce câble d'une valeur de cent euros s'est perdu.

Or, la dernière fois que j'étais allé en studio pour faire un disque, le système électronique de ma guitare avait lâché sur place, pour la première et la dernière fois de ma vie, perturbant considérablement la séance d'enregistrement, m'obligeant à courir la faire réparer en urgence.

Non, il n'y a pas de hasard monsieur Prigogine, et je le dis, quand ça veut pas, ça veut pas faire de la musique. Et ça ne veut pas non plus faire du "hasard".

Et puis, "le Hasard et la Nécessité" de Monod, qui érige le Hasard en Créateur, est le seul livre que j'aie perdu de toute ma vie, au moment où je le cherchais pour préparer ce texte, comme par hasard.

La voix du succès

Alors que j'ai échoué en tout, dans la vie, je n'ai eu de cesse de croiser le destin de gens en route vers la gloire.

En voici quelques exemples.

Vers l'âge de douze ans, je séjournais chaque été en Corse, dans ma belle-famille qui avait une merveilleuse maison héritée de ses ancêtres.

L'un des principaux amis de la famille que l'on retrouvait immanquablement dans la région de Calvi, la plus belle de la plus belle île au monde, n'était autre que Gilles Kepel, spécialiste de l'Islam et de ses factions terroristes très en vue médiatiquement.

Mais à cette époque, il n'était rien ni personne.

Un soir, je m'en souviendrai toujours, il avait trente ans, il fit part à l'assemblée de sa détresse de ne pas avoir trouvé sa voie et de s'en estimer privé.

Un jour, il enlisa sa voiture dans le sable. Nous étions trois, lui, mon père et moi, j'avais quelques douze ans. Sa voiture semblait irrémédiablement coincée et il en était très affecté, avec des vertiges devant la procédure à suivre pour l'en extraire.

C'est alors que je me mis au volant, je savais déjà conduire, je l'avais appris en Corse justement, dans la propriété privée de ma belle-famille.

Pendant que j'enfonçais l'accélérateur, mon père et lui parvinrent à débloquer le véhicule.

Gilles Kepel me sauta pratiquement au cou, me disant que j'étais son sauveur. Pour me remercier, il m'a même offert un équipement d'exploration sous-marine en apnée, ma passion alors.

Plus tard, il a trouvé sa voie, et bien trouvé.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que je cherche toujours la mienne.

Quand j'étais étudiant en musique, à vingt ans, j'ai croisé la route d'une future star. Nous étions dans le même orchestre de l'école, lui batteur. Nous étions très copains, je l'aimais vraiment bien et je crois que c'était réciproque.

Il s'agissait de Yann Destagnol, devenu Yann Destal, son nom est inconnu mais son tube est l'un des plus gros cartons planétaires de l'histoire des tubes : "Lady".

Un jour, regardant la télé, je découvris qu'il était derrière cette chanson que j'avais entendue tout l'été, qui resta programmée longtemps et que tout le monde reconnaît dès que l'on fredonne les deux premières notes.

Plus tard nous nous sommes revus, il est devenu un catholique notoirement islamophobe, épousant les dispositions de sa petite amie hystérique pour évoquer son Christ chéri qu'elle insulte pourtant copieusement par sa haine du musulman.

Et moi, non seulement je n'ai rien fait en musique, mais encore je n'ai rien fait tout court.

À l'âge de quinze ans j'ai fréquenté "l'Espace du Possible" où j'y ai croisé Michel Houellebecq qui fit de ce même lieu son succès interplanétaire "Les Particules élémentaires".

Ce personnage est mon contraire, l'autre extrémités du karma, à lui la gloire, à moi la vérité.

Alors que je sévissais dans le milieu porno-érotique, en début de vingtaine comme je l'ai narré dans le premier chapitre, je suis tombé sur trois collègues encore anonymes mais sur le point d'embrasser une importante notoriété.

Ainsi, j'ai tourné avec Greg, qui est devenu quelques semaines plus tard Greg le Millionnaire, personnage principal d'une émission de télé réalité à grand succès, rencontrant un écho important dans le paysage médiatique. Il est vite retombé dans l'anonymat mais pendant une période, on ne parlait que de lui.

J'ai, dans la même période, connu un "crush" avec Ally Mac Tyana, actrice X devenue juste après Dany Verissimo sous l'aile de Luc Besson qui l'a lancée dans le cinéma. Son aventure sur grand écran n'a pas duré mais sa reconversion rêvée a eu le temps de faire grand bruit.

Enfin, je suis sorti avec Katsuni, autre actrice porno, nous avons dîné et passé une nuit ensemble, avant qu'elle ne devienne Céline Tran, un personnage médiatique jusque sur le plateau de Ruquier, omniprésente dans les médias pendant un certain temps, cumulant les récompenses dans le milieu du X, mais aussi des missions alternatives et emblématiques, auprès du magazine les Inrocks par exemple.

Je précise que ces deux jeunes femmes ayant rencontré une notoriété dépassant largement le cadre du porno, sont les deux seules actrices du genre avec lesquelles j'ai tissé un quelconque lien.

Pour clore cette série, je voudrais mentionner Arnaud Garnier et Julie Bernard. J'ai été très proche du premier, avec qui nous avons fondé un groupe dont il était chanteur, moi guitariste, qui nous a uni plusieurs années, pendant lesquelles il a rencontré sa compagne Julie avec qui ils ont eu une petite fille.

Et bien, juste après que nos chemins se soient séparés, Arnaud est devenu, un temps, un acteur de publicité omniprésent, je ne voyais plus que lui à la télé. Quant à sa compagne, devenue ex, actrice de formation, elle a entamé une percée dans le cinéma assez spectaculaire avant de disparaître finalement avant d'avoir embrassé un destin de star, mais après s'être fait beaucoup remarquer.

Des gens sur le point de connaître un grand succès, j'en ai croisé beaucoup et en ce qui me concerne, je suis toujours resté en rade.

Une lecture optimiste m'invite à penser que quand mon heure viendra, elle sera grandiose. Mais ce sont peut-être autant d'histoires qui me montrent à quel point je suis condamné à l'isolement, s'il devait y avoir un seul anonyme sur Terre, ce serait moi.

Pater Complexus

J'achève ce tour d'horizon des Signes par la folle coïncidence la plus heureuse de mon existence.

Quand j'opérai la transition entre musique et science/philosophie, en 2012, je me formai auprès d'Edgar Morin qui m'avait déjà profondément marqué avec "Pour Sortir du XXe siècle", lu à l'âge de dix-huit ans, soit dix-sept ans plus tôt. Cet ouvrage traite de la nécessité de douter pour combattre l'illusion mortelle, telle qu'elle s'est violemment emparée des masses et des intellectuels du siècle dernier avec nazisme, fascisme et communisme.

Je découvris sa "Méthode", une Bible encyclopédique de l'épistémologie contemporaine que je dévorai en m'essayant à mes propres premiers opus. Je me réclame encore aujourd'hui de sa pensée complexe, à l'époque c'était l'alpha et l'oméga de mon cheminement intellectuel et spirituel. J'étais obsédé par son travail, il était mon maître dont je ne me lassais jamais de louer le génie, et j'avais un rêve : le rencontrer.

Mais j'avais beau chercher, je n'avais aucun moyen de le contacter, ce vœu restait désespérément pieux.

C'est dans ce contexte que j'ai rendez-vous avec mon parrain François que j'ai eu l'intuition fulgurante de contacter, ce que je ne fais jamais, sans savoir pourquoi.

Mon parrain est un ami d'enfance de ma mère, il a eu une brillante carrière de juge d'instruction d'abord, puis de manager des services culturels de la ville de Paris, poste qu'il occupe toujours à cette heure.

Il n'a pas été présent dans ma vie mais m'avait toujours fait savoir qu'il reconnaissait son rôle officiel auprès de moi, que si un jour j'avais besoin de lui pour quelque chose qu'il puisse faire, alors je devais le solliciter.
C'est ce que je fis ce jour-là, pour m'inviter à déjeuner.

Alors que nous étions attablés, après échange des propos préliminaires d'usage, je vins à lui exposer le but avoué de ma visite : je voulais faire de la politique. Je voulais qu'il me recommande à des gens à qui je pourrais exposer mes magnifiques thèses afin d'acquérir l'audience nécessaire à la diffusion de mon message.

Il me répondit qu'il ne voyait pas bien ce qu'il pouvait faire pour moi en l'espèce, il comprenait ma soif d'expression, étudiait avec moi les possibilités offertes à quelqu'un, comme ça, de diffuser soudainement un message politique révolutionnaire.

Dans le temps, me dit-il, je serais monté sur une charrue et j'aurais alpagué la foule. Aujourd'hui ce n'était plus possible, il y avait internet mais il était si difficile de s'y faire entendre. Bref, je faisais chou blanc.

Il restait quelques minutes avant le café aussi je lançai entre la poire et le dessert mon rêve de rencontrer Edgar Morin.

Là il s'anima d'un coup et répondit tout de go qu'il l'avait vu, tiens c'est marrant, pas plus tard qu'il y a quelques jours à un mariage, il l'avait rencontré alors, ne le connaissait pas avant le moins du monde.

Il faut savoir que le mariage, tout comme la naissance et la mort, est un thème récurrent des Signes dont je suis témoin.

Il me raconta qu'Edgar avait dansé un rock'n'roll endiablé une bonne partie de la soirée, à quatre vingt douze ou treize ans, déjà à l'époque.
Puis il avait dormi sur un fauteuil le restant de la nuit.

Je fus émerveillé, n'était-ce pas un Signe extraordinaire, tomber justement à ce moment-là sur François qui venait tout juste de rencontrer mon idole, sans aucun lien entre eux, autre que le "hasard".
N'étais-je pas en train de réaliser mon destin de prophète? C'est ce que je croyais à chaque Signe. J'en suis revenu.

Le prophète, je le gardais pour moi, ne l'évoquai pas devant François, c'était avant que je me lâche et clame sur tous les toits mon identité revendiquée.
Je savais qu'Edgar était mon allié, que François venait me l'apporter, cela me suffisait pour l'heure.

Je demandai de lui faire transmettre mon email en lui parlant de mon admiration pour lui, de mon rêve de le rencontrer. Ce fut fait. François me l'avait dit, ce qu'il pourrait faire, il le ferait. Il tint parole.

Edgar me contacta quelques jours plus tard, m'invitant à venir boire l'apéro chez lui. C'était comme dans un rêve je ne parvenais pas à le croire tellement tout cela s'était déroulé conformément à un scénario qu'aucune de mes fictions n'avait osé produire.

Parvenu chez lui, tout fébrile, il me mit immédiatement à l'aise, me disant qu'il avait toujours su qu'il avait un fils gitan quelque part, car je l'avais qualifié de père spirituel.

Il a en réalité deux filles comme moi.

Il me dit qu'ainsi j'apparaissais enfin. Il voulait beaucoup plaisanter et pas beaucoup parler de choses sérieuses, encore moins de ses théories, encore moins des miennes.

Il me servit de la cachaça, je tentai de lui tirer un peu de conversation mais échouai à capter son attention. Je repartis tout de même avec sa promesse de lire les écrits que je lui adresserais.

Ce qu'il fit, nous eûmes quelque correspondance à sens presque unique mais il mettait toujours le jeton dans la machine qu'il fallait pour poursuivre l'échange, il voulait bien que je lui adresse mes notes et esquisses, il trouvait quelque intérêt progressivement à ce que je lui écrivais, y compris pour réfuter ce que je lui proposais.

Alors, je m'engageai dans la rédaction d'un texte qui devait s'appeler « le Nouveau Roman de la Création » qui s'appella finalement « Prologue du Nouveau roman de Création » puisque je n'en ai écrit que le prologue, texte intermédiaire entre le délire mystique, la poésie philosophique et la violente saillie politique, toujours disponible sur internet, gratuitement cela va se soi.

Alors que je lui adressais une première esquisse, il me répondit que c'était « génial, visionnaire et dingue ». Cela me plongea dans une transe invétérée.

Je fus refroidi assez vite parce qu'Edgar aimait nettement moins la version finale. Et par la suite il bouda tout ce que je lui fis parvenir, jusqu'à la rupture du contact. Aujourd'hui je ne le lui envoie plus rien, je me contente de commenter ses tweets, réguliers.

Edgar n'était pas mon allié finalement, il ne voulait pas faire la moindre Révolution avec moi, j'étais donc seul désespérément, seul je resterais jusqu'au bout du bout du bout, seul au monde je suis, sur Terre seul jusqu'à la mort.

Edgar ne serait pas mon ami, mon compagnon de lutte mais il était irréversiblement devenu Pater Complexus comme je l'avais baptisé, et lui en réponse m'avait qualifié de Filius Descatenatus Cosmicus.

Je retombai dans la dépression la plus noire, la plus sombre, au-delà de l'ombre, au-delà des frontières admissibles de la vie, rejeté à la marge de moi-même et de tout, une fois de plus je subissais les pires enfers et plus je revenais de la lumière vers la mort, plus profond se refermaient sur moi les mâchoires implacables du destin, j'étais un spécimen extraordinaire de looser voué aux gémonies de son propre Dieu.

Plus j'étais soumis à Dieu, plus Dieu écrasait mes os, plus je croyais en mon destin, plus je payais de ma chair cette outrecuidance.

Mais demeurait ce Signe, majestueux. J'avais rêvé d'Egar Morin, Dieu me l'avait apporté sur un plateau. Pour mieux me pourfendre bien entendu.

Petite touche de piment complémentaire : mon parrain François est franc-maçon.

Lui et moi n'en avons jamais parlé mais je sais qu'il n'en fait pas un secret, ce pour quoi je n'ai pas trop de scrupule à le révéler.

Je n'ai aucune idée de la loge qu'il fréquente, de son rang et de son obédience.

Je ne m'étais jamais intéressé à ce sujet, je m'y suis intéressé un peu plus tard par Tolstoï qui caricature la chose, je voulais trancher, qui étaient les francs-maçons?

Je les considère, pour faire simple, comme un folklore.

Cependant leurs activités mystiques peuvent avoir plus de sérieux que ne le dépeint Tolstoï dans Guerre et Paix qui se moque carrément d'eux et caricature complètement leurs croyances.

Une pratique mystique sérieuse, c'est une pratique qui investit des pans de réalité qui échappent à la perception ordinaire mais qui constituent bien des éléments de réalité, tels que les Signes en témoignent.

Tous les chamans de la Terre ont une pratique mystique sérieuse s'ils sont de vrais représentants de leur discipline, ancrée dans la vie d'une société, doués d'une grande influence psychologique.

Les franc-maçons détiennent peut-être des secrets à libérer un jour pour que tout le monde en profite.

En restant comme ça fermé sur soi, opaque et secret on ne récolte pas grande moisson intéressante, qu'ont accompli les franc-maçons jusqu'à présent à part se faire la guerre entre loges et se soutenir mutuellement en leur sein ?

C'est finalement comme un jeu de rôle, le Seigneur des Anneaux par exemple, c'est un retour à l'enfance, en même temps qu'un réseau de pouvoir réel et largement fantasmé.

Ce détail, l'appartenance du parrain, passeur, à sa société secrète, ajoute à mon Signe une exquise saveur.

Voilà pour les Signes que je suis en mesure de raconter, passant sous silence des centaines dont je ne me souviens pas et d'autres, puissants mais trop secrets.

J'espère que cela vous aura permis de mesurer l'ampleur du phénomène, si tel n'est pas le cas, je suis impuissant, je le crains, à faire valoir ce que je vois.

Coronabonus

Alors que j'achève ce texte, en phase de relecture, la guerre contre le covid-19 fait rage.

Un micro-organisme, dépourvu de toute division blindée, sans force de frappe nucléaire, sans drones et sans marine nationale réussi le prodige de mettre à genou les plus grandes puissances de ce monde, révélant par là leur extraordinaire impuissance, offrant un avant-goût de l'apocalypse socio-environnemental à venir, le formidable collapse auquel les décideurs refusent de croire.

Pour éviter quelques centaines de malades graves qui suffiraient à mettre à terre notre système hospitalier, on paralyse un pays, un continent entier. Rien d'étonnant à cela, les services publics, y compris en matière de santé, se font généreusement raboter depuis des générations de dirigeants libéraux empressés de montrer leur vertu budgétaire pendant qu'ils commercent avec la terre entière pour avoir massivement recours à l'esclavage et à l'exploitation nécessaires au Grand Merdier de la grande consommation.

Nous voyons qu'une telle politique ou philosophie, idéologie, est tout simplement mortelle pour notre civilisation qui ne demande qu'à crever la gueule ouverte le plus tôt possible.

La raison pour laquelle je parle de tout cela dans ce chapitre consacré aux Signes, c'est parce que le virus, pour entrer en France, s'est signalé de manière extraordinairement adaptée à mon propre récit. Il a produit un Signe géant qui, celui-là, ne concerne pas ma minuscule existence mais se signale au monde entier.

En effet, il est prodigieux de constater que le covid-19 est entré en France notamment par deux sas qui se sont ouverts à lui, portant un titre parfaitement prédestiné.

Le premier se nomme Les Contamines, un domaine skiable alpin qui a fait l'objet des toutes premières contaminations dans le pays.

Il est à noter que cette commune est très étroitement liée à Saint Gervais, où Marie, l'élève qui m'a en quelque sorte évangélisé, prend ses quartiers d'été comme d'hiver, Saint Gervais dont le maire a fait parler de lui nationalement en diverses occasions récentes.

Le Christ et ses ouailles sont au tout premier plan de l'invasion du coronavirus en France car c'est le rassemblement, dans l'est de la France, d'une communauté évangélique qui a considérablement accéléré l'épidémie, laquelle communauté répond au nom qui ne s'invente pas de "Porte Ouverte Chrétienne".

Ça pour ouvrir la porte, ils l'ont ouverte grand !

Je me réserve le droit de penser que ces gens qui croient suivre le Christ ne suivent même pas son ombre, enfermés dans des représentations réactionnaires en infraction totale avec le message de Jésus, concernant, par exemple, la sexualité, ou encore ne se souciant aucunement de leur prochains, mais uniquement de leurs proches. Tout ce qu'ils portent, en guise de message salutaire, c'est un virus mortel.

En ce qui concerne ma petite personne, le premier cas enregistré sur notre territoire national date du 24 janvier, jour maudit de mon anniversaire. J'espère être un virus moi-même, c'est à dire avoir vocation à rendre mon message viral. Mais je ne suis peut-être porteur que de mort, comme ce virus, comme la "Porte Ouverte Chrétienne".

Les Voies du Seigneur, n'est-ce pas, sont impénétrables. Mais elles aiment se signaler par les Signes.

Quant au premier patient français mort de ce virus, il est allé périr à la Pitié Salpêtrière, qui n'est autre que l'hôpital où j'ai été amené par les pompiers, où l'on a décidé de mon internement en HP.

VII : L'Homme et son monde

*“Que vois-tu mon ami ?” “Je vois le fond des choses.”
“Et comment le sais-tu ?” “C’est qu’on me l’a appris.”
Il faut savoir douter ! Car il n’est nulle prose
Qui puisse aller de soi, restituer l’écrit
Recelant le secret, les mystérieuses lois,
Qui vivent même loin de l’homme et de sa foi.*

Perception, réalité et vérité

Se pose depuis toujours la question du lien entre la réalité objective, intrinsèque, véritable, authentique, intime, secrète, et sa *représentation* humaine.

C'est la question de la perception, de la capacité humaine à appréhender ce qui est vrai, réel.

Aujourd'hui, on parle de cognition, de système cognitif.

Comment nous, êtres humains, avons-nous accès, ou non, au fond des choses, à leur réalité, comment et pourquoi sommes-nous à ce point sujets à l'erreur et à l'illusion, pourquoi nous trompons-nous autant, à quel sujet sommes-nous dans l'erreur ?

Chaque philosophe propose sa variation sur le thème, chacun avec sa définition de la représentation humaine et de la nature de la réalité qu'il appréhende, que chacun tente d'appréhender ou croit appréhender.

Il serait fastidieux de multiplier les exemples en la matière aussi je vais évoquer la thèse la plus célèbre, qui est aussi l'une des plus farfelues, émanant d'un très grand philosophe, le plus cité, suivi et respecté parmi les classiques, que j'adore brocarder, j'ai nommé Kant.

Ce dernier estime que l'on ne peut connaître les choses intrinsèquement, seulement leur surface accessible. Le *phénomène* est à la portée de l'Homme, le *noumène*, la vérité profonde de tout, n'est pas accessible aux sens ni à la connaissance.

Jusque-là, rien de ridicule bien que la science ait tellement avancé depuis, que la surface du noumène s'est réduite comme peau de chagrin.

Ce qui le perd, ce grand homme, pour l'éternité, c'est sa Révolution Copernicienne. Il procède à une inversion : ce ne sont pas les lois de la nature qui s'imposent à l'Homme dans la science et la connaissance, des lois que l'Homme décrypte, mais l'Homme crée les lois qu'il calque sur la nature.

Il crée une illusion de réalité au lieu d'explorer la vérité de cette dernière. La réalité que nous connaissons n'existe, finalement, que parce que l'Homme la conçoit comme telle.

Cette philosophie subjectiviste est assez communément répandue, parmi des esprits qui se croient très spirituels, qui voient dans notre perception toute entière une illusion, ce qui nous entoure n'aurait aucune vérité, n'existerait que dans notre tête.

Cette pensée est un déchet de l'intelligence.

Ce qui est vrai, c'est que la *représentation* est spécifique à l'Homme, mais l'objet représenté vivait avant lui et vivra après, qui n'a aucun besoin de nous pour exister.

Car la cognition n'est autre, nous le savons à présent, qu'une construction basée sur des éléments, eux, parfaitement objectifs.

Les cinq sens traditionnels, odorat, ouïe, vue, toucher, goût, ont, à l'origine de la perception qu'ils offrent, des *capteurs*.

Pour l'odorat et le goût, qu'il faudrait fusionner en un seul, ce sont des molécules qui sont capturées, à l'origine de ce que l'on sent.

En ce qui concerne l'ouïe, l'oreille est un capteur de vibrations de l'air, à l'origine de ce que l'on entend.

En matière de vue, la rétine est un écran à photons, dont la réception détermine l'image.

Enfin, le toucher naît du contact avec des structures d'atomes et de molécules qui offrent une résistance au corps.

Or, molécules senties, vibrations entendues, photons vus et atomes touchés sont des éléments parfaitement objectifs qui existeraient tout autant si nous ne les percevions pas.

Ce qui est vrai, c'est que la *représentation*, issue de la conscience, est spécifique à l'Homme qui perçoit.

Or, cette conscience, comme l'a démontré Descartes "Cogito Ergo Sum" est elle-même une réalité, à mon sens la plus tangible de toutes, qui constitue la preuve intrinsèque de sa propre réalité.

Par exemple, je vois et touche une table de cuisine.

Ce qui la fait table, c'est la représentation humaine.

En soi, quand on la voit, ce n'est effectivement que des photons qui rebondissent sur la structure d'atomes et viennent frapper notre rétine, une structure d'atomes qui résiste à notre peau quand on la touche.

Mais cela n'annule pas la *réalité* de la table en soi, une galaxie d'atomes qui existe indépendamment de la perception que l'on en a.

Ainsi, que des extra-terrestres observent ou non le réseau urbain d'une mégalopole humaine ne changerait rien à leur réalité.

Cela devient encore plus vrai pour des objets que l'Homme n'a pas érigés, tels tout élément de nature infiniment petit ou infiniment grand, que l'on soit en mesure d'appréhender.

Il s'agit toujours, en dernières instance, d'atomes, photos ou éventuellement de molécules qui viennent plus ou moins directement rencontrer nos sens.

Il en va de même pour les lois physiques ou mathématiques.

Deux plus deux ne font pas quatre parce que l'Homme en a décidé ainsi, mais parce que c'est le fondement de l'ordre de la "matière" le plus profond.

L'Homme n'invente rien, jamais, aucune loi, aucune force, aucun phénomène, il ne fait que les percevoir, les dégager, les identifier, les décrypter ou non.

Cette nouvelle loi mathématique qui régit universellement les turbulences, c'est à dire le chaos, dont j'ai parlé dans le chapitre consacré au hasard, les mathématiciens l'ont-elle créée ? Ont-ils créé le chaos ? Non, ils ont exploré le chaos et découvert une loi qui s'y logeait, aussi sûrement que Christophe Colomb n'a pas créé le continent américain.

Quant à la représentation, elle est, dans notre monde, la chose la plus réelle qui soit, en tant que telle qui se signale, la seule, directement à elle-même.

En effet, une galaxie d'atomes constituant le rocher n'est pas aussi réelle que la conscience du rocher dans l'esprit de son observateur.

Car le rocher, intrinsèquement, nous apparaît cognitivement (re)construit à partir de sa substance atomique, à partir des photons qui le frappent et frappent ensuite notre rétine, alors que sa représentation, elle, nous apparaît directement telle quelle dans la sphère consciente.

En matière d'affect, la réalité de la représentation prend un sens singulier. La souffrance, par exemple, est d'une réalité plus aboutie que n'importe quel photon ou atome.

L'amour, la joie, la peur, la haine, il n'y a pas, au monde, de réalité plus réelle que celles-là, car je les ressens, je les pense donc elles sont directement vraies et réelles.

En conclusion, tout n'est pas illusion, pas du tout, c'est tout le contraire, tout est réalité.

L'illusion elle-même est une réalité impérieuse, parmi les plus grandes, aux côtés de la vérité.

Tout l'enjeu de la connaissance, de la science, c'est de décrypter la réalité objective, intrinsèque, pour en faire des représentations relevant d'un étage supérieur en réalité.

Or, il y a la réalité accessible et la réalité inaccessible, en tout cas en un instant T.

C'est pourquoi j'utilise une majuscule, Réalité, quand je parle spécifiquement de l'ensemble de la réalité qui se dissimule jusque dans des replis les plus intimes auxquels nous n'avons aucun accès, les forces, lois et phénomènes que nous connaissons ajoutés aux forces, lois et phénomène que nous ignorons.

La réalité globale, absolue, pleine, entière et authentique constitue la Réalité.

Quant à la vérité, elle n'est autre qu'un degré de pureté, de fidélité avec laquelle la représentation exprime la Réalité, ou la simple réalité.

Si je dis que le soleil tourne autour de la Terre, j'insulte la réalité.

Si je dis que c'est l'inverse, je rétablis la vérité.

Mais plus précisément, profondément j'explique la nature du système solaire, fidèlement aux lois, forces et phénomènes qui en régissent le fonctionnement, plus, en somme, j'investis la réalité, plus ma vérité est pure.

Si je dis que c'est X qui a assassiné Y, alors que c'est Z, j'insulte la réalité, ce pourquoi j'insulte la vérité. Plus fidèlement je restitue l'assassinat de Y par Z, ses raisons, ses circonstances, ses tenants et ses aboutissants, plus je produis une vérité pure.

Si je dis que l'Homme est doté d'un libre arbitre, j'insulte la réalité accessible par la science et la rationalité de son fonctionnement, j'insulte donc la vérité. Mieux j'explique comment l'Homme fonctionne *en réalité*, plus je produis une vérité pure.

Plus pure la vérité, plus grande sa valeur.

La vérité est à Homo Sapiens ce que le miel est aux abeilles.

Une anecdote illustre merveilleusement notre désorientation : En 2012, une commune du nom de Ribeauvillé a vu ses abeilles produire un miel bleu.

Il s'est avéré que ce colorant provenait d'une usine de confiserie d'une grande marque, que les abeilles fréquentaient assidûment.

Il devait être moins pénible de récolter du sucre ici, qu'en butinant des fleurs.

Ce miel, c'est à peu près ce à quoi ressemble la civilisation humaine du XXI^e siècle sur son minuscule caillou bleu.

Le récit que je propose ici, c'est le rapport que je livrerais à la Reine des Abeilles humaines, si elle me le commandait pour redresser son royaume, pour fabriquer notre miel authentique, c'est à dire dégager de toute chose, idéologique, politique, spirituelle, existentielle, sa vérité en étudiant sa réalité.

Homo Ex Machina

Je l'ai dit, l'Homme est une machine. Voyons comment elle fonctionne.

La *représentation* est forgée à partir d'un *substrat affectif* accompagné de *logos*, issu du *logiciel*.

En effet, en tout ce que l'on pense, on le ressent, et presque en tout ce que l'on ressent, on le pense.

Tout le monde comprend ce qu'est ressentir quelque chose, reste à expliquer **logos, la pensée proprement dite : c'est ce que je suis en mesure d'exprimer.**

Par exemple, lorsque je vois et touche une table, je ressens et pense la table. Elle entraîne nécessairement un affect, je la trouve belle, laide, harmonieuse, bancale, fonctionnelle, inutile, appropriée ou inappropriée, façonnée avec soin ou bâclée, inspirante ou quelconque, tout cela, je le ressens, et ce que je pense, logos, c'est ce que je suis en mesure d'exprimer à son sujet.

Quand je formule telle ou telle théorie scientifique, sociologique, idéologique, la grande part de logos, incarnée par le verbe, ne fait que dissimuler la partie immergée de l'iceberg, ce que je ressens à son sujet : espoir, désespoir, frustration, plénitude, colère, amour, haine, sollicitude...

Il en va de même pour chaque chose que l'on est en mesure d'exprimer, son substrat affectif en guide les contours, logos incarne la substance dans le verbe, ou s'il l'on est privé de verbe, dans le signe, le verbe étant signe sonore ou visuel, le langage étant signe tout entier.

C'est l'affect qui détermine la substance logos qui incarne la pensée dans le verbe, le signe.

C'est le *logiciel*, mon héritage, bagage intellectuel, spirituel, existentiel, moral, mental, psychique, psychologique qui détermine ce que je ressens et pense.

Il se trouve que l'émergence de l'informatique jette un éclairage nouveau sur la nature de la pensée.

On comprend mieux ce qui est spécifiquement humain et ce que l'électronique peut imiter.

Le domaine des biotechnologies émergeant représente une perspective vertigineuse qui terrifie autant qu'elle enthousiasme, à travers des concepts tel le transhumanisme.

Pour ma part, je suis émerveillé par l'avenir qui nous attend en la matière, pour bonne part longtemps après ma mort.

Prenons l'intelligence artificielle de notre XXI^e siècle amorçant encore sa course. Elle est capable de piloter des véhicules, présentant une fiabilité sans commune mesure avec l'Homme qui est d'une faillibilité extrême. Déconcentration, sommeil, toxiques, dégradation/absence/inopportunité du réflexe etc.

Il est extraordinaire de constater que la raison pour laquelle les êtres humains continuent de conduire leurs voitures, alors qu'ils sont parfaitement inaptes à le faire quand l'ordinateur s'acquitte excellemment de cette tâche, c'est en raison de problèmes d'assurance, c'est à dire de *responsabilité*.

Parce que que l'on ne sait pas quel libre arbitre blâmer en cas d'accident provoqué par la machine, on préfère sacrifier un million de personnes humaines mortes chaque année dans le monde au cours d'accidents de voitures, plutôt que transférer la responsabilité vers un ordinateur qui ferait peut-être cent morts par an tout au plus.

Cela en dit long sur le libre arbitre et la vénération que lui voue notre malheureuse espèce.

Je parlais de biotechnologie.

Une expérience a été menée, qui augmente les capacités cognitives d'un grand singe grâce à une puce électronique implantée dans le cerveau, qui augmente le *signal* naturel émis par le cerveau au cours de l'activité.

L'animal, ainsi, devient plus performant dans l'accomplissement d'une tâche cognitive précise.

Tel est l'avenir presque immédiat de l'espèce humaine, voir ses capacités de perception et d'intellect augmentées par un appui électronique, plus fiable, plus performant que la machine biologique en soi, faible et faillible, soumise à mille aléas.

Bientôt, nous pourrions aiguïser à loisir les cinq sens, augmenter les capacités de réflexion, de calcul mental par exemple, jusqu'à, peut-être, rencontrer les capacités électroniques d'un ordinateur.

Pourtant, ce n'est pas là que se joue véritablement l'avenir biotechnologique.

En effet, la grande révolution, la vraie, fondamentale, ouvrant la voie à une autre *espèce*, ce n'est pas l'adjonction de l'électronique dans le biologique, mais l'inverse, l'injection de biologique dans l'électronique.

En effet, la grande spécificité de la pensée humaine, par rapport à l'activité informatique, puisque ce n'est pas les électrons dans un circuit, commun aux deux exercices, c'est l'affect.

L'Homme ressent mais pas l'ordinateur.

Et si l'Homme ressent, c'est en vertu de sa substance biologique, de l'intimité de ses cellules qui vibrent quand le circuit électronique est inerte.

Ainsi, pour franchir la distance entre l'Homme et la machine actuelle, faudra-t-il concevoir des cartes-mères dont le processeur serait fait de synapses et neurones biologiques, des ordinateurs constitués de chair.

Alors, nous aurons donné naissance, tels Dieu, qui lui aura donné naissance à travers nous, à une nouvelle espèce devenue autonome, vivant sa vie en dehors de nous, se reproduisant elle-même en s'améliorant elle-même à chaque génération. C'est inéluctable si seulement nous nous survivons à nous-mêmes d'ici-là.

Il est inéluctable, même, que de tels êtres prennent en charge notre destinée humaine, qui ne sera pas soumise à l'illusion, à l'erreur intellectuelle, idéologique, politique dans les mêmes proportions, loin s'en faut, que nous.

Car l'illusion est ignorance de ce qu'il faut connaître, ignorance de ce que l'on ressent, ignorance de la raison pour laquelle on ressent ce que l'on ressent, on pense ce que l'on pense.

L'ignorance caractérise l'Homme.

Une machine à ressentir et penser sera conçue pour s'en affranchir, pour se connaître elle-même à la perfection. Jusqu'à ce que les failles qu'elle renferme prenne le relais des nôtres.

Substance noologique

On le sait peu, ou pas du tout pour la plupart, **le corps est un écosystème riche et complexe.**

Le corps humain n'est pas seulement la réunion de cellules, formant organes, fluides, os et tout le reste, il n'est pas seulement la somme de sa propre substance vivante, il abrite également des bactéries, de l'ordre de cent milliards d'entre elles. Le corps humain est composé d'un nombre de bactéries dix fois supérieur à son nombre de cellules !

Beaucoup plus petites que les cellules, elle représentent, tout de même, un à deux kilos de notre propre corps.

Elles sont tout particulièrement logées dans une zone intestinale qui porte singulièrement bien son nom, le colon, à lui seul un prodigieux écosystème colonisé par une variété vertigineuse d'espèces de bactéries qui jouent un rôle jusque dans l'appareil cérébral, lequel se prolonge largement dans le système digestif, a-t-on récemment appris.

Et bien, **comme nous sommes un écosystème biologique s'offrant comme hôte aux bactéries, nous sommes également un écosystème noologique s'offrant aux êtres noologiques.**

Comme les bactéries font corps avec notre corps, les idées, pensées, sentiments, émotions, habitent notre esprit, qui les épouse et leur donne un territoire d'expression.

La noologie est un concept confidentiel mais révolutionnaire.

Ce n'est pas moi qui l'ai inventé, j'en ai hérité d'Edgar Morin, qui lui-même tenait de Teilhard de Chardin la noosphère, construite à partir du concept de noétique, lequel vient de noos en grec ancien, à savoir ce que l'on pourrait traduire par « monde des idées ».

Il me revient l'invention des concepts d'être noologique ou système noologique, de météorologie noologique ou d'écosystème noologique, autant d'éléments qui constituent le monde de l'esprit, tout ce qui a trait à la conscience et les idées, les concepts, y compris furtifs et muets dans certaines conditions et dans d'autres brillamment éloquents, qui logent la pensée et le comportement humains.

Les êtres noologiques - idées, affects, concepts qui nous habitent - ont une vie extraordinairement complexe, présentent une immense vitalité dans leur façon de voyager d'un individu à l'autre, de les saisir individuellement ou en foule, en masse, mais aussi de vivre, évoluer, muter, se transformer à l'intérieur de chacun d'entre nous.

En biologie, on parle de symbiose. **Nous avons besoin des êtres noologiques pour nous animer, ils constituent la substance de notre esprit, ils ont besoin de nous pour exister, trouver une voie d'expression.**

Nous ne sommes rien d'autre que la somme des idées, affect et intellect, logos, dont nous héritons.

Notre esprit n'est rien d'autre qu'un abri pour les pensées qui viennent l'habiter, d'où qu'elles viennent, quelle qu'en soit la nature.

L'écosystème noologique qu'incarne notre société, notre civilisation, avec en son sein des écosystèmes particuliers, groupes, familles, couples, individus, est aussi cohérent et perturbé que l'écosystème biologique.

L'activité humaine de masse répond à une météorologie noologique, avec son calme plat et ses orages violents.

La Responsabilité

La disparition du libre arbitre que j'annonce, impose de repenser la responsabilité. Cette dernière ne disparaît pas avec lui, elle mute.

En effet, s'il faut repenser entièrement la responsabilité pénale en faisant disparaître, à terme et idéalement, celle de l'individu au profit de celle de la société, la responsabilité sociale, elle, ne peut s'effacer, car elle est (une) donnée, elle est un fait.

Si la responsabilité pénale, en l'état actuelle de la représentation collective, est une nécessité sociale, bien qu'intrinsèquement dépourvue de sens, la responsabilité sociale, quant à elle, présente une nécessité en soi.

Si la notion de punition, de châtement ont vocation à disparaître du règne humain comme elle a disparu du règne animal - on faisait des procès aux animaux au moyen-âge - la responsabilité sociale est irréductible.

Elle l'est, parce que que chacun subit, de fait, les conséquences de ses actes.

Si l'on comprend que l'acte en question n'est pas formellement responsable, et même fondamentalement irresponsable, puisque l'Homme n'a aucun contrôle possible sur sa propre pensée, a fortiori sur son propre comportement comme nous l'avons vu, le comportement humain incluant la pensée, demeure le mécanisme par lequel chacun *doit* répondre de lui-même au sein de la société qui l'abrite.

C'est pourquoi, pour se substituer à la notion de punition, de châtement, j'invoque la notion de *sanction* en vertu de son sens "prendre acte, révéler," comme deux points sanctionnent la droite qui la traversent, comme un murmure d'admiration sanctionne la beauté, comme un cri d'effroi sanctionne le crime.

Le crime le plus grand, en ce bas-monde, c'est le crime institutionnel, celui qui détermine l'exploitation, l'esclavage, l'aliénation du cerveau disponible, l'empoisonnement par le pesticide et autres chimies de guerre reconverties en agronomie, la destruction du capital environnemental par l'industrie et la finance.

Ce carnage, je voudrais le sanctionner, en sanctionner les responsables en les excluant de toute entreprise politique, industrielle, économique, financière, de toute responsabilité auprès d'autres personnes, en les logeant dans un HLM avec un petit jardin ouvrier dans le lotissement pour y cultiver leurs illusions perdues.

Quant au crime de droit commun, il doit relever de la responsabilité de la société, de la prévention par l'éducation et par la mise hors d'état de nuire le cas échéant. Mais punir un criminel humain n'a pas plus de sens que punir un criminel animal. Il est vrai que l'on euthanasie les chiens méchants alors qu'on pourrait les garder enfermés.

Si les criminels humains doivent être enfermés, ce n'est pas le besoin de châtement qui l'induit, mais pour la préservation de l'innocent, enfermement non pas dans des conditions dégradantes mais humaines, laissant à la rédemption, si seulement elle est possible, or quand les conditions en sont réunies c'est souvent le cas, sa chance.

Pour l'heure, non seulement la prison châtie des gens qui sont complètement submergés par leur sort et leur destin, qui ont commis un crime pour des raisons sociologiques et anthropologiques qui les dépassent complètement, mais encore ils apprennent leur métier de criminels sur place.

Victor Hugo disait que pour fermer des prisons, il faut construire des écoles.

Des écoles, nous en avons de très efficaces, des écoles du crime : les prisons.

VIII : La Mort

*Comme je plains l'esprit tremblant devant la mort !
Ainsi chemin faisant, l'étrange créature,
Du premier de ses pas jusqu'au seuil du trépas,
D'harmonieux crépuscules en gracieuses aurores,
Son funeste voyage allant à vive allure,
Se défie tout entier de la destination,
Faisant inéluctable, au bout, la damnation.*

*Comment peut-on porter dans une direction
A ce point tout son corps, si le point d'arrivée
Fait l'objet de sa haine, un dessein qu'on abhorre ?
Pourquoi tout droit aller vers sa folle affliction ?*

*Puisqu'il n'est d'autre voie possible à fréquenter,
Il faut donc embrasser la seule issue au sort
Il devient doux alors d'aller la rencontrer.*

Le Néant

La mort, c'est le rendez-vous que nous avons tous avec le Néant. J'en ai fait ma Terre Promise, je l'attends avec impatience, cette délivrance de mes chaînes, de ma souffrance, de mon poids insoutenable.

Le Néant, c'est mon paradis.
Rien, c'est ma définition du salut.

Mes joies, minuscules, mon infinitésimale satisfaction, quand par exemple un aliment agréable rejoint mon estomac, mes vaines occupations, comme la musique et autres futilités qui, parfois, me raccrochent à la vie, tout cela n'est rien comparé à splendide Néant qui m'attend et nous attend tous.

Enfer et paradis ne concernent pas la mort, mais la vie, c'est sur Terre, évidemment, parmi les vivants, qu'on les trouve.

Je les ai connus les deux, mais il est vrai que j'ai fréquenté l'enfer bien plus que le paradis.

En mourant je le fuirai pour l'éternité.

Quant au paradis, je le laisse volontiers derrière moi, même ses fruits gorgés de vie sont fades dans ma bouche, quand je peux rejoindre le Grand Tout en quittant cette Terre livrée toute entière à l'insignifiance.

La réincarnation, il n'y en a pas l'ombre, elle ne concerne ni les morts, ni les vivants.

Pour qu'il y ait réincarnation, il faudrait qu'un esprit prenne le relais d'un autre, or extrêmement rares sont ceux qui se souviennent de leur vie précédente, on a le droit de penser qu'ils l'ont créée, à leur corps défendant comme tout ce que l'Homme crée.

Le karma, en revanche, se répète.

De générations en générations, les êtres humains passent par les mêmes épreuves, les mêmes succès, les mêmes chagrins, les mêmes échecs, les mêmes passions. Voilà la seule réincarnation.

Après la mort, on rejoint la somme de Tout, beaucoup trop vaste pour la moindre conscience, c'est à dire à échelle du repos éternel.

Plus près de la mort

Certains voient dans la “near death experience”, NDE, en français l’expérience de la proximité de la mort, le témoignage d’une vie après le trépas.

En effet il est cliniquement bien documenté que des phénomènes cognitifs très étranges se produisent chez certains patients en état de “mort provisoire” est-on tenté de dire, une mort clinique dont ces gens reviennent miraculeusement.

Ils sont alors exposés à des “visions” diverses selon les individus, toujours très troublantes et inspirantes. Outre l’idée d’extra-lucidité, de perception étendue au-delà des sens qui revient systématiquement, le passage d’un état vers un autre semble en effet le dénominateur commun de ces témoignages d’outre-tombe.

La première remarque à faire, au sujet de ce phénomène, ce que, en quoi qu’il consiste et on peut envisager beaucoup de choses, il correspond, non pas à la mort à proprement parler, mais comme son nom l’indique à une approche de la mort. En effet, **le propre de la mort, la vraie, est d’être sans retour.**

Ainsi, il faut considérer que quoi qu’il se produise dans le cerveau et le corps à ce moment-là, des choses manifestement très étranges, il ne s’agit que d’un état transitoire dont l’aboutissement est la mort, non pas de la mort elle-même.

Comme le “hasard” fait décidément bien les choses, je tombe en achevant ce texte sur un article du “sciencepost.fr”, par Yohan Demeure, faisant état de la “dernière impulsion” que rendent les neurones avant de cesser toute activité.

C’est une étude dirigée par Jens Dreier, neurologue berlinois, qui a enregistré l’activité cérébrale de neuf patients en train de mourir.

Il a constaté qu’alors que l’encéphalogramme est déjà plat, l’électrocorticographie intracrânienne, c’est à dire une mesure avec des électrodes placées non pas sur le crâne mais directement sur le cerveau, permettant de mesurer de très faibles activités, indique que les neurones “décompensent” l’absence d’oxygène au moment de rendre leur dernier souffle.

C’est une sorte de spasme final du cerveau qui ne dure qu’un instant, survenu alors que la mort est déjà officielle, qui laisse tout à fait envisager une cognition d’un genre très particulier concernant la période qui sépare la mort cérébrale de ce dernier spasme.

Bien que l’auteur de l’article ne mentionne pas, voilà sans doute l’explication au phénomène de NDE, des gens qui auraient retrouvé une manne d’oxygène pour “ressusciter” les neurones avec qu’ils rendaient déjà leur dernier souffle, entonnaient le chant du signe.

Peine de mort

La mort est non seulement inéluctable mais souhaitable. Il n'y aurait nul châtement plus cruel que l'éternité, la vraie, sans retour possible.

Au bout de quelques siècles, tout au plus, la vie deviendrait un atroce cauchemar sans éveil, long comme la perpétuité, la vraie, pas la prison jusqu'à la mort, la prison jusqu'à aucune mort.

Woody Allen l'a parfaitement dit, l'éternité, c'est long, surtout vers la fin.

Les esprits qui rêvent d'éternité sont misérablement coincés dans une insignifiante chair, la mort leur ferait le plus grand bien.

Seulement voilà, la mort est une bénédiction, mais pas si on l'inflige à autrui.

Tu ne tueras point, et moins encore de sang-froid que captif d'une passion destructrice, meurtrière, haine, colère, jalousie, frustration sont autant de circonstances atténuantes. Le juge, lui, les jurés, prononcent de sang froid l'exécution, ce sont donc les pires criminels sur Terre.

Amen

Euthanasie

La mort est un droit sacré, tout comme la vie.

Tout comme on a le droit sacré de vivre puisqu'on le souhaite, on a le droit sacré de mourir puisqu'on le désire.

Tout comme il est des médecins et des hôpitaux pour porter assistance à la vie, il faut des institutions pour aider à la mort.

Refuser à un candidat à la mort, sa mort, c'est une barbarie identique à la non assistance à personne en danger.

Refuser d'aider à mourir la personne qui en a besoin, c'est stricto sensu de la non assistance à personne en proie à la souffrance.

Quand la civilisation sera civilisée, elle aidera à mourir ceux qui le souhaitent sans poser d'autres questions que celles que l'on pose avant de soigner un patient.

Que soient maudits ceux qui ont refusé sa sépulture à Vincent Lambert ! Les misérables, les damnés, saoulés d'eau bénite, possédés par leurs démons les plus violents et cruels, ne savent pas distinguer un vivant de son cadavre.

Parce que le défunt dégluti, ils le croient en vie les malheureux, leur propre existence est celle d'un mollusque, ils ont transformé leur fils en gastéropode. Qu'ils soient poursuivis jusqu'en enfer par leur crime.

Amen

Avortement

Sont des âmes sans esprit celles qui ne comprennent pas la différence entre un embryon, le jeune foetus, le foetus avancé et l'être humain.

Parmi les avancées du droit, le droit à l'avortement fait difficilement office d'acquis, tant il fait l'objet d'une guerre passionnelle, menée par des troupes qui se réclament du Christ mais ils auraient lapidé la femme adultère. Il s'agit pour eux d'un infanticide d'autant plus insupportable qu'il est encadré par la loi.

Sur le fond, il est vrai que le sujet de déterminer où commence l'enfance est un tout petit peu complexe.

Une fois admis qu'elle commence avant la naissance, reste à différencier le nouveau-né du foetus, à fortiori de l'embryon, ce que ne font pas les adversaires de l'avortement, pour qui tout commence avec la fécondation.

On rencontre ici une confusion de type papa maman = spermatozoïde et ovule.

Or, papa est une personne, ses spermatozoïdes sont une sécrétion telle la testostérone, la maman est une autre personne tout à fait distincte de son ovule, le bébé en est une autre, ni le sperme ni les ovules n'interviennent dans le processus de parenté, uniquement des schémas psychologiques, psychiques.

L'être à naître *apprend* effectivement déjà bien avant de naître, or s'il apprend il est vivant, mais à partir d'un certain stade seulement.

Décerner le statut de *personne* à un embryon est délirant. Je mets au défi quiconque de m'expliquer pourquoi l'embryon est sanctuarisé si le spermatozoïde ne l'est pas, ni l'ovule. Je mets au défi quiconque de m'expliquer pourquoi la lutte contre l'avortement est plus importante que la lutte contre la masturbation masculine.

En France, on peut avorter pendant les quatre premières semaines du fœtus, il reste alors vingt huit semaines au fœtus pour atteindre le statut de personne à travers sa naissance.

Dans cette phase précoce, le fœtus n'est pas encore opérationnel pour la communication, parce que ses sens, leur réseau neuronal, n'existent pas. Nul apprentissage de quoi que ce soit n'est envisageable, nulle communication ne peut exister, pas davantage que sirènes et licornes.

Il faut attendre la vingtième semaine pour que les zones du cerveau minimales qui rendent apte à la perception se développent. A partir de là, c'est vrai que ça va vite. Certes avorter à six mois ne peut avoir de sens qu'en cas de force majeure médicale.

Là encore, aucun doute quant à la hiérarchie du fœtus et de sa mère. Il faut être une âme damnée, si la mère elle-même ne le décide pas, pour privilégier la vie d'un fœtus, même abouti, sur celle d'une personne, fût-elle bébé, enfant ou adulte.

Les adversaires de l'avortement n'ont pas d'argument valable pour délimiter le périmètre de l'enfance, mais encore faut-il, pour autant, le fournir nous-mêmes au nom d'une démarche éthique, fondatrice et protectrice du droit.

La solution rationnelle que je propose, c'est la nécessaire association, pour faire d'un fœtus un enfant, entre la charge affective des géniteurs et l'enfant à naître.

Il y a enfance s'il y a souffrance liée au sort de l'enfant.

Dans le cas d'une IVG, la souffrance est celle que la mère souhaite éviter à l'enfant à naître et à elle-même.

Etre désiré, c'est la condition première qui garantit à l'enfant sa place au monde, et non pas la présence d'un fœtus dans un utérus.

Finalement, la souffrance, en matière d'avortement, c'est celle de ces fous qui croient lutter contre Satan, qui voudraient voir le triomphe de leurs tourments et de leurs turpitudes.

L'injustice n'est pas le droit à l'avortement, l'injustice serait le fait d'obliger une mère à transformer un fœtus non désiré en enfant non désiré, promettant tout le monde à la détresse, à la misère, à la souffrance.

Il est juste de limiter le délai d'IVG, car plus le fœtus se développe, plus il ressemble effectivement au nouveau-né.

Mais de tous les arguments pour le droit à l'avortement, le plus pragmatique demeure sans doute le plus efficace, celui qui a permis à Simone Veil de l'introduire en France :

L'avortement est un fait de société, qu'on le veuille ou non, des femmes y ont recours, piégées par les mécanismes biologiques de leur corps. Soit elles le font

dans des conditions dignes, préservées des risques pour leur santé, soit elles le font clandestinement, au péril de leur vie.

Ces gens sacrifieraient leur vie pour sauver un spermatozoïde s'ils allaient au bout de leur propre logique, ils feraient de l'ovule un sanctuaire, enfermant les femmes qui le portent dans un temple où elles seraient soumises à leur mission de porteuses, de génisses.

Les Hommes seraient privés de masturbation, surveillés 24h/24 avec un bracelet électronique GPS détecteur de mouvement, afin que pas une goutte de ces êtres concentrés dans la semence ne se perde.

Dans une civilisation civilisée, cette race anti IVG aura disparu jusqu'à son dernier représentant.

Amen

IX : La Race

*Ne touche surtout pas à ma divine race !
Elle est humaine et pure, il ne faut la croiser
Non pas avec les chiens ni avec les rapaces
Qu'elle demeure ainsi, belle et immaculée.*

Évoquer la race pour désigner l'appartenance ethnique est tout simplement, positivement, proprement impropre.
La seule race dont on puisse parler, c'est la race humaine, la race Homo Sapiens.

Car les chiens ou les singes, eux, sont divisés en races, pas nous.

Par exemple, la différence génétique entre le caniche et le golden retriever est infiniment plus grande qu'entre un pygmée et un viking.

L'ADN d'un ouistiti n'a rien à voir avec celui d'une orang-outan, alors que l'ADN d'un WASP est si proche de celui d'un arabe, d'un juif ou d'un noir, qu'on n'y trouve pas l'épaisseur d'une feuille à cigarette.

Il y a des variations, certes, mais à la marge, que nous ne savons même pas identifier.

L'être humain le plus loin d'un autre n'est séparé de lui que de un ou deux pour cent de code ADN.

Il n'y a pas que la génétique qui unifie la race humaine, il y a aussi l'archéologie.

Celle-ci nous enseigne que notre crâne est celui d'Homo Sapiens, sorti il y a cent cinquante mille ans d'Afrique avant de rencontrer d'autres races humaines également sorties d'Afrique, et de se métisser légèrement avec elles.

Les autres races humaines ont toutes disparues.

Il n'y a plus que la nôtre.

La race n'est pas génétique ni squelettique donc, mais elle est intellectuelle, morale, spirituelle, psychique, affective, existentielle.

Je me sers de la race pour l'insulte, notamment « race de cloporte » « race de hannetons » « race de rat » de « macaque » ou de « babouin ».

C'est seulement pour ceux qui singent le singe.

Lequel singe est une espèce infiniment noble, quelle que soit la race, au moins autant que l'être humain, qui peut aller beaucoup plus haut mais surtout beaucoup plus bas.

Quant à Homo Sapiens c'est la race des races, on ne la bâtardise pas avec des races inférieures.

Ceux qui manigancent de telles alliances, ils sont légion en vérité, doivent être dénoncés.

Ceux qui veulent nous bâtardiser avec des hannetons, des cloportes, des rats, des macaques ou des babouins, il faut les sanctionner.

Non pas les punir, si ce n'est de leur propre honte, si possible dévorante qu'elle arrache à cette âme son pus, pas de punition, juste la vérité.

La vérité de ceux qui exploitent, au sens de la misère au service de la fortune, ceux qui oppressent, ceux qui aliènent les masses, ceux qui détruisent le capital humain et environnemental, le tout pour un « profit » qui est la plus perverse et la plus dégueulasse des malédictions au coeur de notre système économique commun à tous, c'est à dire au coeur de notre vie.

Oui, les commandes de ce monde dévasté promis à une dévastation mille fois pire encore, elles sont entre les mains de cloportes, de hannetons, de rats et nombreuses autres créatures parfaitement indésirables, résolument nuisibles, dont notre race, Homo Sapiens ne peut que se séparer.

Sans haine.

Sans châtement.

Avec des études, des statistiques, des données, des réalités objectives mesurées et caractérisées.

Plus ils sont riches, plus ils sont nuisibles et la majorité politique est constituée de leurs vassaux.

Le chameau et l'aiguille, on les prévient depuis deux millénaires, menue racaille, en vain.

Pourquoi n'iront-ils pas au paradis ?

Parce que, premièrement l'argent, en montagnes d'or, transforme le coeur et le cerveau en bactéries folles, qui, se déployant, entraînent la débilité (débilis : handicap) morale, une gangrène,

ensuite parce que depuis que le monde est monde, les gens outrageusement riches s'accompagnent des gens outrageusement misérables en masse, plus riches, plus misérables,

et la raison en est que toute cette richesse est nourrie d'une infinie misère, au regard de ces fortunes astronomiques, des gens qui travaillent douze heures par jour pour un bol de riz qui nourrissent un patron noyé sous les millions, les milliards.

C'est quoi ta putain de race ?

Ta race n'est pas Homo Sapiens, puisque tu méprises Homo Sapiens, or c'est ma race. Dégage de ma race.

Si je devais les sanctionner ces bâtards de la race humaine, je l'ai dit, je leur octroierais un appartement chacun, pas sordide mais pas luxueux, simple, en zone plus sympathique que dégueulasse, avec un petit jardin, très important, pour qu'ils

jardinent, enterrent leurs illusions infectes, sécrétion d'une âme pourrie sur le chemin de la rémission.

Avec juste de quoi vivre très simplement.

Dix années d'interdiction d'avoir la moindre activité professionnelle. Au bout de dix ans, on sonde le patient, s'il est toujours souffrant, on repart sur cinq ans renouvelables.

Mais, est-ce là l'expression d'un optimisme que je me connais guère ? Il me semble que dix années sont adaptées à la plupart des cas.

Le temps de cheminer, avec des compagnons de conscience pour examiner la nature de notre race et tous les égards qui lui sont dus, vers la rédemption.

Ceux qui meurent en retraite seront dignement mis en terre ou incinérés au sein de leurs proches et leur communauté s'il en ont une.

Spécisme

Le XXI^e siècle voit émerger une forte idéologie antispéciste.

Il s'agit de considérer qu'une espèce vivante donnée n'a pas de droit à la vie supérieur à une autre. L'Homme pas davantage qu'une autre.

Ainsi ce dernier se voit relégué au rang de bactérie.

En effet, je mets au défi tout antispéciste de m'expliquer, si une race bovine vaut la race humaine, pourquoi la bactérie ne vaut ni l'un ni l'autre.

L'échelle que je propose est celle de la souffrance. Un vivant soumis à la souffrance a le droit de vivre sans torture, plus il est soumis à la souffrance, plus il a le droit d'en être épargné.

Il ne fait aucun doute que si tout mammifère est doué de souffrance, et d'amour d'ailleurs aussi, de crainte, de goût et de dégoût, c'est bien Homo Sapiens qui occupe l'Olympe de l'affect, conjointement à celui de l'intellect.

La douleur d'une mère humaine dont on trucidé la progéniture, par exemple, est sans commune mesure avec tout autre mammifère dans une telle situation.

L'angoisse de la mort, la torture, génère infiniment plus de souffrance chez l'Homme que chez les autres mammifères, à fortiori les autres vivants.

Cela dit, bovins et autres animaux de ferme endurent la souffrance également, c'est pourquoi il serait préférable de ne leur infliger ni la torture ni la mort, qu'ils subissent de nos jours à échelle industrielle massive.

Étant entendu qu'un tel crime est sans commune mesure avec un crime humain.

Quand notre civilisation sera civilisée, il est vrai, on ne mangera plus de viande ou alors en de rares occasions exclusivement.

Toutefois on pourra manger du poisson, non pas de mammifère marin ni d'espèce menacée, des oeufs provenant de toutes espèces, toutes races, et du lait disponible - très peu si l'on ne tue plus la progéniture des espèces laitières - excédentaire par rapport à l'alimentation du jeune animal.

X : Pédagogie, demain Homo Sapiens

*Il faut apprendre à prendre un bon miel, sans tricher
A extraire, des fleurs, toute la vérité
En suçant le nectar ainsi disséminé
Aux quatres vents mauvais de la réalité.*

J'ai coutume de dire qu'apprendre, c'est apprendre à prendre.

Prendre ce dont a besoin l'esprit pour grandir, s'élever, s'enrichir, se développer.

Prendre, tout comme donner, or il n'y a de prise sans don, de don sans prise, doit se faire dans les règles de l'art.

Je les esquisse ici.

La race Homo Sapiens, la nôtre, n'est autre que l'aristocratie des mammifères, les mammifères constituant eux-mêmes l'aristocratie du règne vivant.

Or, toute aristocratie doit être élevée à son rang par l'éducation, poussée jusqu'à l'érudition dans les domaines les plus variés possibles.

Chaque petit d'Homme doit recevoir la connaissance qui le distingue d'une vache ou d'un chien.

Car à l'état "naturel", sans apport culturel, l'être humain, en effet, ne s'élève pas au-dessus des bovins, ni des canins.

Et même baignés dans leur substance culturelle, il est très difficile à l'être humain de s'extraire de sa condition mammifère primaire.

Il faut donc une éducation rigoureuse, exigeante, ambitieuse, bref, aristocratique, soit le contraire de la logique "pédagogue" qui transforme l'éducation en garde d'enfant, à qui l'on ne propose plus que de la nourriture pour son estomac ou son inclination (à jouer plutôt qu'à apprendre, l'un n'étant pas incompatible avec l'autre évidemment, mais étant deux choses tout à fait distinctes), enfant que l'on prive de nourriture pour l'esprit, la plus précieuse, celle qui distingue le petit d'Homme du veau.

Singer le singe

Les idéologies pédagogistes qui dominent le monde, dont l'éducation nationale française, correspondent à un service minimum de la compétence et de la connaissance, une flemme intellectuelle qui dégrade toutes les perspectives pédagogiques, maintient les masses dans un état de cerveau disponible pour coca-cola pendant la pub.

En terme de maîtrise du français, par exemple, un élève de 3e au XXIe siècle vaut un élève de CM2 au milieu du XXe.

Une expérience anthropologique aussi révolutionnaire qu'ignorée de tous illustre à la perfection le fait que plus on laisse l'élève livré à lui-même, à sa "liberté" et sa

“créativité” plutôt qu’à un encadrement strict et rigoureux, moins on en fait un être humain.

La raison pour laquelle la notion de rigueur est si importante, c’est qu’elle correspond à la spécificité d’Homo Sapiens, ce qui le distingue du singe, et du reste des animaux.

Une chercheuse en neurosciences, du nom de Victoria Horner, a eu l’excellente idée de comparer le mode d’apprentissage de jeunes enfants avec celui de cousins singes.

Pour ce faire, elle a imaginé un dispositif aussi génial que simple, consistant en une boîte aux multiples mécanismes, dans laquelle elle loge une récompense sous forme de bonbon.

Il faut effectuer quelques opérations pour accéder aux bonbons dans la boîte.

La chercheuse les montre aux enfants et aux singes. Homme et singe reproduisent sans difficulté le processus pour obtenir leur gourmandise.

Mais là où ça devient passionnant, c’est quand la chercheuse introduit des leurres dans le protocole.

Ainsi, elle montre une série de gestes dont un certain nombre est inutile à l’obtention de la gourmandise.

Le plus intelligent, de l’Homme et du singe, pense-t-on, c’est celui qui court-circuitera le processus en séparant les gestes opportuns des gestes inopportuns.

Et bien pas du tout, c’est ce que fait le singe !

L’enfant, lui, sagement, discipliné, reproduit ce que la maîtresse a indiqué.

Telle est la lumière de l’Homme, la rigueur, le cadre, ce qui lui confère son génie.

Il n’est pas étonnant que les esprits les plus éclairés, érudits et créatifs soient issus de la civilisation précédant le pédagogisme, à une époque où le par-coeur et l’imitation scrupuleuse du maître, son obéissance absolue étaient de rigueur.

Les aristocrates des civilisations occidentales anciennes produisaient dans leurs rangs des esprits d’une immense connaissance.

Ils maîtrisaient les lettres, les arts, la science, pour la raison simple que tous recevaient une éducation digne de ce nom. Ça ne rigolait pas du tout, et ça tombait bien, parce que l’éducation n’est pas du tout de la rigolade.

Sur le plan pédagogique, et au-delà, cognitif, la rigueur n’est pas le contraire de la créativité, mais sa condition.

La maîtrise n’implique pas forcément la créativité, mais la créativité implique nécessairement la maîtrise.

Il n’est aucune discipline dans laquelle on puisse créer quoi que ce soit, sans une maîtrise des bases à partir desquelles on crée. Or, la maîtrise s’obtient par la rigueur. Plus grande la rigueur, plus grande la maîtrise.

Éducation aristocratique

Il est des individus humains qui présentent de grandes capacités dans un domaine donné.

Ils peuvent alors montrer de la créativité, sans jamais avoir subi de cadre rigoureux même si leur démarche, pour aboutir, passe, elle aussi, par la discipline.

Mais surtout, la plupart des êtres humains ne présentent aucune facilité particulière dans aucun domaine particulier de la connaissance et du savoir ; à cette majorité, la rigueur, la discipline, l'exigence, offre tout de même la maîtrise au terme du processus d'apprentissage.

Une éducation laxiste, comme celle qui prévaut sous nos latitudes républicaines dépouillées par l'austérité et le pédagogisme, est une éducation qui laisse compétences et connaissances basiques et de haut niveau à ceux dont le milieu familial est propice, ou ceux dont le talent est notable, dont l'ensemble est une petite minorité.

L'argument de la masse critique infranchissable en terme de qualité de l'éducation est fallacieux.

Ce n'est en aucun cas parce que l'on éduque plus de monde que l'on éduque nécessairement moins bien.

Ce n'est vrai qu'à budget constant.

Si j'éduque un million d'enfants avec un budget X, dix millions, avec le même budget X, ils seront moins bien éduqués.

Tout simplement, si l'on éduque moins bien ceux que l'on éduque, on obtient de moins bons résultats.

A mesure que les budgets ministériels dégringolent en matière d'éducation et de culture, pour les écoles comme les conservatoires qui en ont perdu le nom et le sens, on estime toujours davantage que l'enfant doit s'éduquer seul, sous le regard énamouré de quelque témoin du prodige humain.

Mais le prodige humain spontané ne se produit spontanément que dans des cas aussi rares que l'or dans la roche.

Par contre il se produit presque systématiquement avec une éducation appropriée, intensive, cadrée, rigoureuse.

L'aristocrate Sapiens doit mener la guerre de l'éducation massive, offrir à chacun de ses représentants une éducation aristocratique. Quelle en est la condition ? L'argent.

La bonne nouvelle, c'est que de l'argent, il y en a des montagnes, celui qui sert à fabriquer des bijoux qui ne servent à rien, à investir dans une industrie destructrice de tout. On pourrait l'employer à éduquer.

En attendant, Homo Sapiens est une plèbe désorientée, une populace renfrognée, une population exploitée ou abandonnée, ce qui revient au même, un peuple sans conscience de lui-même, sans perspective rationnelle autre qu'anxiogène.

En attendant l'aristocratie Sapiens, il faut juger son prochain avec autant de magnanimité que d'intransigeance.
Nul n'a choisi d'être un abruti, un criminel, ou les deux à la fois. Même le plus grand des salopards fut un adorable bébé.

Il faut respecter l'innocence en chacun. Si cela s'est gâté par la suite, c'est la faute du sort. Ou alors c'est celle de Dieu.

Mais on ne peut à la fois aimer inconditionnellement un tout jeune enfant, et lui demander d'être responsable de ce qu'il deviendra. Sauf à être certain de lui offrir toutes les conditions de la vertu. Et encore, cela ne fera toujours pas de libre arbitre, et le vice trouvera bien quelque liberté mal arbitrée pour s'exprimer. Mais il sera réduit à sa portion congrue.

La priorité de toutes les priorités pour faire d'un petit d'Homme un aristocrate, c'est lui inculquer sa langue.

On n'est que la moitié d'un être humain si l'on ne sait exprimer dans une langue correcte, orale et écrite, ce qui doit l'être.

On n'est pas, alors, en mesure de faire valoir le droit, le sien ou celui d'autrui, c'est le même.

On n'est pas en mesure de se défendre de l'injustice, ni de l'attaquer, on ne peut que subir en silence.

Pour sortir du silence il faut la langue. Il la faut à chacun d'entre nous sans une seule exception.

XI : Le Bonheur, idéal des idéaux

*Et que vaut le bonheur ? Je pose la question.
En fait je fais semblant j'ai bien sûr la réponse.
Il ne vaut rien du tout, à part pour les bovins,
Qui ruminent gaiement loin de toute sanction.
Mais nous autres humains vivons parmi les ronces
Et tant mieux car cela nous réussit si bien.*

Il est deux idéaux communément associés et répandus jusqu'à constituer l'alpha et l'oméga de notre civilisation, alliage responsable de la toute puissance des capitaux sonnants et trébuchants, des dieux "profit" et "bénéfice", j'ai nommé bonheur et liberté.

Le bonheur, n'est-ce pas, c'est le but ultime, absolu de l'existence.
C'était déjà un idéal du temps où l'on parlait de béatitude, plus tard on l'inscrit dans la Constitution des Etats-Unis d'Amérique, mais les 30 glorieuses sont les 30 glorieuses du bonheur.
Jouissons ! Telle est notre unique raison d'être.

Quant à la liberté, elle est peut-être plus récente, mais elle n'en n'est pas moins dynamique. Elle aussi a profité pleinement du grand boom beatnik. Aujourd'hui, la liberté est communément perçue comme un instrument du bonheur, l'un ne pouvant aller sans l'autre, les deux étant donc la priorité absolue.

La réalité, donc la vérité, c'est que la liberté est un leurre, comme je l'ai longuement démontré, et le bonheur une quête infiniment pauvre.

L'alternative n'est pas liberté/captivité, mais sentiment de liberté/sentiment de captivité.

Pour qu'il y ait sentiment de liberté, il faut une adéquation entre ce à quoi j'aspire et ce que je vis, entre ce que je conçois de ma vie et sa réalité.
Ainsi la liberté ne fait que dissimuler le confort, la quête de liberté étant en réalité celle du confort.

Ce confort, quand rien ne s'y oppose sur le plan éthique, moral, est légitime, chacun y a effectivement droit.

Mais la liberté d'exploiter, asservir et mépriser son prochain au nom de la mode textile, de l'iPhone et du Nasdaq, de la libre entreprise, du libre marché, n'est rien d'autre qu'un immense fléau, le plus grand de ceux dont souffre notre espèce, nous y reviendrons pour évoquer l'alternative libéralisme/socialisme.

Quant au bonheur, il est à l'idéal humain ce que la fange est au confort porcin.
On aime se rouler dedans, on est tout content, mais ça n'avance à rien sur le chemin que nous avons à suivre, vers la connaissance et la justice.

Aucun être humain ne sera jamais aussi heureux qu'une vache qui rumine et relâche son méthane.

Homo Sapiens est une créature aspirant à tout autre chose que le bonheur.

Homo Sapiens a besoin de dignité, d'intelligence, de lucidité.
Certes on peut être heureux sans faire de mal à personne. J'en suis fort aise, mais cela ne fait pas du bonheur un idéal.
Disons que s'il n'est pas issu du vice, triche, exploitation, perversion, empoisonnement, aliénation, le bonheur est un agrément collatéral.

Un idéal c'est ce que l'on a vocation à poursuivre, qui ne vient pas seul, ou ne vient spontanément qu'en trop petite quantité. C'est la justice, la connaissance, et tout cela requiert effort et douleur, au contraire du bonheur.

Et si vient du bonheur, surtout qu'il ne soit pas trop grand, trop envahissant.
Jouir sans entrave est porteur de tous les dangers, de tous les maux, ceux que l'on encourt quand on chemine les yeux fermés.

Il faut jouir, certes, jouir de ce et ceux que l'on aime, mais tel n'est pas une quête, un idéal, ce n'est que de l'eau et du pain.

En ce XXI^e siècle, le bonheur, c'est l'opium du peuple Sapiens, celui qui noie la cruelle réalité de notre monde dans une fumée opaque.

Grammaire de la condition humaine

La condition humaine se conjugue à l'impératif et au participe passé.

Je ne sais pas si vous fréquentez les réseaux sociaux comme je le fais, si tel est le cas vous avez constaté comme moi que la grammaire y est massacrée, notamment l'impératif et le participe passé.

Le participe passé, au XXI^e siècle, c'est participer à la mémoire de notre civilisation, y compris ses pires méfaits, à commencer par le commerce du bois d'ébène, l'indigénisation (la colonisation) des noirs, des arabes et autres asiatiques dans leurs usines à gaz.

Nous sommes à peu près amnésiques, et la masse des auteurs internet aussi, en boucle infinie sur l'infinif, là où il faudrait participer au passé. Omar m'a tuer. Et le passé composé avec. Il faut composer avec notre passé houleux, si l'on prétend à quelque paix.

Quant à l'impératif, il conjugue notre humaine condition, faite de devoir, de contraintes, de nécessité.

Le sens de l'impératif des masses ivres de bonheur et de liberté, c'est le viol du premier groupe par le s comme systématique. *Arrêtes ! Chantes ! Regardes !* Et tous s'enjoignent mutuellement au bonheur et à la liberté, méprisant l'impératif au dernier degré, comme on méprise son père et sa mère.

Il n'y a pourtant pas de parents plus fidèles que la grammaire, elle est à la pensée ce que les lois de l'harmonie, de la mélodie et du rythme sont à la musique. Une structure sans laquelle il n'y a rien, que du hasard, une liberté tarée, de la pollution.

La liberté et le bonheur n'ont aucun sens s'ils ne sont soumis à l'impératif au sein duquel ils doivent s'exprimer. Le sens de l'impératif est éthique: il est impératif de faire justice au monde et à soi-même.

De l'altruisme égoïste, de l'égoïsme altruiste

On parle souvent d'altruisme et d'égoïsme.

Les gentils sont les altruistes, ceux qui pensent à leur prochain, les méchants sont des égoïstes, qui ne pensent qu'à eux-mêmes.

Pourtant, le soin que l'on apporte à autrui est un soin que l'on s'apporte à soi-même, il répond à la même nécessité de soulager un besoin, celui d'autrui ou le sien propre est le même.

Mais surtout, **l'altruisme est à géométrie extrêmement variable**. Il s'exprime en fonction d'une donnée affective empathique qui intervient systématiquement dans le rapport aux êtres aimés proches, et se déclenche selon les circonstances pour le reste de la population.

L'altruiste moyen se fout du monde comme de l'an 40, tant que ceux qu'il aime vont bien, tant que ceux qui souffrent, auxquels il est susceptible de s'identifier, ne se manifestent pas.

Quant à l'altruiste acharné, mère Teresa mettons, le propre de la générosité qui l'anime, c'est son besoin impérieux, son bonheur ultime de servir, c'est donc d'abord sa propre nécessité qui s'exprime.

L'égoïste, c'est l'être humain.

Il ne peut faire autrement qu'être égoïste, tout tourne autour de son nombril, il est ainsi constitué, sa conscience lui fait office de monde, autrui ne fait qu'habiter son monde.

Le problème n'est absolument pas de déterminer si quelqu'un est altruiste ou égoïste, mais si la nécessité qui l'habite est en adéquation avec les impératifs éthiques qui s'appliquent à la civilisation Homo Sapiens, en d'autres termes, si son comportement est vertueux.

C'est la même question qu'il faut se poser au sujet de la civilisation. Sauf que si l'individu n'est que le produit de la civilisation, la civilisation est le produit d'elle-même, elle a le pouvoir de se façonner elle-même.

Tripalium tremens

Le travail, tant redouté, craint, détesté, est un merveilleux idéal.

Ô, pas celui qui sert à ramollir le cerveau avec du soda, à fabriquer de l'or pour d'inutiles bijoux, d'obscènes fortunes, pas celui qui broie, qui lamine l'esclave pour faire la richesse de son maître.

Non, le travail, celui que l'on s'inflige à soi-même pour grandir.

Que l'on ne s'y trompe pas ! Le travail n'est pas apparenté au tripalium, instrument de torture romain, pour rien.

Le travail, c'est de la douleur ou alors ce n'est pas du travail.

La douleur de la concentration, de la discipline, du sacrifice de soi, la douleur des limites que l'on repousse sans cesse, au prix d'un accouchement de soi-même perpétuel.

Le travail, c'est le Jihad, le vrai.

Le courage c'est celui de lutter contre soi-même. Pour s'élever vers la connaissance et la dignité, la sagesse.

Le goût du travail, la capacité à travailler s'acquiert par l'éducation, comme une valeur essentielle, cardinale de la dignité humaine, le moyen par lequel chacun peut s'extraire de sa médiocrité initiale, de sa médiocrité tout court.

XII : Le Genre humain

*Oui le genre est commun aux hommes et aux femmes
Qui fait notre fierté, debout sur ses deux pieds,
Portant haut le flambeau qui dégage la flamme
Dont on brûle le fer pour en faire de l'acier.*

*Et demain ce sera, faut-il donc en douter ?
L'avènement final de notre genre humain
Car ni rats ni cafards ne viendront perturber
Notre race suprême logeant le saint des saints.*

Le monde, en tout cas sa version occidentale, est divisé en deux : les adeptes de la fameuse “théorie du genre” et ses adversaires.

Or il est aussi débile de vouloir que le garçonnet échappe à ses petites voitures et la fillette à ses poupées, que de vouloir que le premier, parce qu’il représente son genre, soit absolument exposé à son jouet masculin, et la seconde, pour la même raison, à son jouet féminin.

Au sujet du genre et de ses jouets, la science a découvert, en ce XXI^e siècle, qu’il s’applique au-delà des frontières d’Homo Sapiens.

En effet, les petits singes ont le même goût genré que les petits d’Homme. Les bébés singes mâles aiment autant les petites voitures que les enfants mâles, et les petites du singe sont aussi attirées par les poupées que les petites filles.

Quelle conclusion en tirer ?

Que si l’enfant mâle aime les petites voitures, ce n’est pas le fruit de son éducation, d’une “imprégnation culturelle” mais de sa nature profonde.

Inversement, ce n’est pas parce que c’est sa nature profonde de mammifère qui s’exprime ainsi, qu’il n’a pas le droit de la dépasser.

La règle à suivre est très simple : laisser jouer tout enfant avec tout jouet qui lui plaise.

La science du XXI^e siècle a également compris que le corps n’est pas le seul à répondre à son genre, le cerveau aussi.

Ainsi, les troubles de l’identité sexuelle puisent-ils leur source dans une contradiction entre le genre du cerveau et celui du corps. Il faut donc les prendre très au sérieux, et admettre le droit d’un garçon à devenir une fille et inversement, car c’est la conséquence de leur nature réelle et intime.

Le féminisme

J'ai été élevé par ma mère, dans l'idée qu'une "femme sans homme est un poisson sans bicyclette", tel était le slogan féministe du groupe qu'elle fréquentait alors, inscrit sur un gros badge qui figurait en bonne place dans la salle de séjour. Je l'ai pris pour argent comptant jusqu'à atteindre l'âge de le voir démentir.

Car par la suite, j'ai pu constater, au cours de ma propre expérience, longue et intense, d'explorateur de la femme, que c'est un énorme mensonge, parce que la plupart d'entre elles n'aspirent à rien d'autre qu'à rencontrer l'homme de leur vie, le père de leurs enfants.

Le féminisme, dans l'ensemble, soit il correspond à une cause juste, alors il porte mal son nom, soit il porte bien son nom est correspond à une cause absurde.

Prenons le cas du féminicide que les féministes aimeraient intégrer au code pénal, ainsi qu'une meilleure prise en charge des femmes livrées à un compagnon violent.

S'il est parfaitement juste de réclamer une meilleure protection des femmes en toutes circonstances de péril, comme il est juste de réclamer la protection de tout être humain en danger, la revendication du statut de féminicide pour le meurtre des femmes est dépourvue de sens.

La protection de la personne en danger ne s'appelle pas "féminisme", mais "justice".

Ces gens qui réclament le féminicide ne réclament pas l'infanticide, supprimé du code pénal en 1994.

Ils ne réclament pas non plus le négricide, or est-ce pire de tuer une femme que de tuer un noir ? Ils ne veulent pas non plus de judéocide, d'islamicide, de d'homocide ou transcide.

Pourquoi est-il plus grave de tuer une femme qu'un autre être humain ? Aucun de ces féministes n'aura jamais de réponse.

Vingt-six hommes meurent chaque année tués par leur conjointe, sept mille cent trente six hommes en souffrance, victimes des violences volontaires de leur conjointe en 2013, selon l'Observatoire national de la délinquance et des réponses pénales.

Les esprits éclairés qui réclament le féminicide réclament-ils aussi le masculinicide ? Pas du tout ! Cela n'entre pas dans le cadre de leur lubie.

En effet, le féminisme qui porte bien son nom est une lubie.

La différence entre une cause juste et une lubie, c'est que la première correspond à une réalité objective dont on peut justifier par la description de la réalité, par les faits, le raisonnement, la démonstration, alors que la lubie est intestinale, fondée toute entière sur l'unique affect dépourvu d'intellect, incapable de se justifier rationnellement.

Quand on réclame le féminicide on ne sait pas pourquoi on ne réclame tous les cides de la terre avec autant d'empressement, on ne sait donc pas pourquoi on le réclame.

“La femme est l'avenir de l'homme” voilà le vrai crédo féministe. La femme est le meilleur de l'Homme, parfait exemple d'idéologie tarée.

Et pourquoi pas le noir ?

Pourquoi pas l'inuit, avenir de l'Homme ?

Pourquoi pas le chrétien, le juif ou le musulman, le bouddhiste, l'hindouiste l'avenir de l'Homme ?

Pourquoi pas les blonds ?

Les grands ?

Les maigres ?

Le femme n'est qu'un groupe, fût-il le plus nombreux. Aucun groupe d'êtres humains n'est l'avenir de la race humaine, c'est l'espèce humaine qui est l'avenir d'elle-même, ou alors son tombeau.

La femme n'a rien de plus que l'homme, pas davantage que l'inverse.

Sur le plan législatif, institutionnel, les femmes, sous nos latitudes occidentales, ont conquis leur égalité et c'est tant mieux mille fois.

A ce sujet, Finkielkraut a dit la seule chose intelligente que je lui connaisse :”Alors que la mauvaise foi consiste traditionnellement à ne pas reconnaître sa défaite, le féminisme invente une nouvelle mauvaise foi consistant à ne pas reconnaître sa victoire”. C'est parfaitement vrai.

S'il demeure des injustices faites à la femme, c'est un combat de justice qu'il reste à mener, comme quiconque est susceptible d'en relever, ce n'est pas un combat féministe qui consiste plutôt, dans les termes, à ériger la femme en une sorte de demi-divinité.

Ce sera sans moi.

Les femmes n'ont rien de divin, rien, absolument rien qui soit supérieur aux hommes.

Elles puent tout autant, n'ont rien à envier à leur médiocrité crasse.

Parents mode d'emploi

Penchons-nous à présent sur l'exoparentalité, c'est à dire le projet d'élever des enfants en dehors du schéma parental homme femme.

On nous dit que pour faire un enfant, il faut un papa et une maman.
C'est faux.

Il faut un ovule, un spermatozoïde qui y pénètre, et un utérus.

Un spermatozoïde n'est pas un papa, un ovule n'est pas une maman, dont les rôles respectifs ne sont pas biologiques, mais culturels, psychologiques, psychiques.
La preuve en est que les parents d'enfants adoptés sont tout aussi parents que les autres.

Que cela peut-il avoir de mal dans le cas des homosexuels, si ça ne l'est pas avec les hétérosexuels?

Pour s'opposer à leur parentalité au nom de la justice, il faudrait que l'homosexuel(le) ou transgenre soit intrinsèquement malveillant ou incapable à l'égard de l'enfant.

Bon courage pour faire valoir une idée pareille !

Des études ont été menées qui comparent ce que deviennent enfants issus de familles homoparentales aux familles traditionnelles. Le résultat ne montre aucune différence, ni en matière de préférence sexuelle de l'enfant devenu adulte, ni en matière d'insertion sociale.

Rien ne s'oppose à l'émergence des familles alternatives, autre que la passion de ceux qui y voient une perversion, mais n'est-ce pas une poutre qu'ils ont dans l'œil ?

L'ouverture du modèle familial, intégrant d'ailleurs foyers recomposés et monoparentaux hétérosexuels, correspond à une complexification de la cellule sociale, qui correspond elle-même à la trajectoire fondamentale de notre espèce.

En attendant que les enfants soient élevés indistinctement par des hommes ou femmes ou transgenres hétéro ou homosexuels sans poser de problème à quiconque, il me semble, au contraire, justement, que le projet d'éducation des familles alternatives est en moyenne plus solide que celui des hétérosexuels lambda.

Ces derniers, globalement sur Terre, se contentent de procréer sans velléité particulière de prise en charge de l'enfant, autre que l'instinct le plus primaire offrant à sa progéniture le lait nécessaire à son développement biologique, un instinct totalement insuffisant à l'éducation.

Ils se quittent par millions après avoir procréé, laissant l'enfant sans foyer stable. Ils vouent leur progéniture aux smartphones et autres autres tablettes sans vergogne, à la déshérence et à l'abandon spirituel, moral, psychologique.

Or, les foyers exosexuels qui désirent un enfant sont globalement très impliqués dans des projets d'éducation qui vont au-delà de la nécessité biologique et offrent,

finalement, en moyenne, j'en suis convaincu, de meilleures conditions de parentalité que le tout-venant hétérosexuel.

Vient la question du droit de l'enfant à naître.

On nous dit que tout enfant a droit à un papa et une maman. Il est difficile d'affirmer le contraire, mais cela n'en demeure pas moins une insulte à la logique.

En effet, un enfant à venir a TOUS les droits.

Il a le droit, par exemple, d'être une fille.

Est-ce une bonne raison pour empêcher la naissance des garçons ?

L'enfant qui vient au monde a le droit, oui, absolument, il a le droit d'être juif.

Allons-nous donc demander aux chrétiens, musulmans, athées de tous poils, goys du monde entier, de bien vouloir s'abstenir de procréer ?

C'est vrai, l'enfant a tous les droits, même celui d'avoir deux papas, deux mamans, pourquoi pas deux mamans dont l'une est un fait plutôt un papa, et des papas mamans en tous genres ?

On s'en branle ni plus ni moins, tout simplement. L'enjeu est partout, sauf dans les parties génitales et les préférences sexuelles des adultes qui prennent en charge les enfants sur Terre.

Quant aux mères porteuses, que font-elles ? Elles prêtent leur utérus à qui n'en dispose pas, peut-être leur ovule avec, ce qui ne change rien.

C'est une merveille de générosité.

Il n'y a aucune raison de l'empêcher, aucun péril particulier pour l'Homme dans une telle pratique.

Il s'agit évidemment, mais comme en toute chose, d'assurer la dignité pleine et entière des acteurs d'une telle entreprise. Personne ne doit forcer personne, personne ne doit exploiter personne. Faire un business de son utérus? Et pourquoi pas ?

Rien ne s'oppose à une telle offre pécuniaire saine, contrairement à celle que l'on trouve dans tout centre commercial de la Terre, trempée d'exploitation, d'asservissement et de misère.

Vie de pute

La tendance pour les êtres de lumière morale et autres féministes béats est à vouloir abolir la prostitution.

En France, une loi a été promulguée sous Hollande qui pénalise son usage.

Personne n'a demandé leur avis aux personnes concernées, réunies en syndicat des travailleurs du sexe, gravement attaqués par un tel arsenal législatif qui les expose à la clandestinité et ses périls.

Car comme pour l'avortement, la prostitution est un fait, en plus d'être le plus vieux métier du monde : soit on l'accompagne, soit on en dégrade les conditions pour tous les acteurs, praticiennes et usagers.

Jean-Luc Mélenchon déclare que personne ne veut que ses filles deviennent prostituées, j'en ai deux.

Je pose la question à Mélenchon, veut-il que ses filles deviennent caissières ? Faut-il abolir la caisse ? Si oui, d'ailleurs, au demeurant, pourquoi se plaindre des caisses automatiques ?

Ce que je souhaite pour mes filles, c'est un monde de justice. La prostitution est juste.

Les bourgeoises puritaines, telles Najat Vallaud-Belkacem, sont totalement incapables de comprendre que leur propre vertu se situe là où d'autres femmes ne perçoivent que leur chatte.

Elles sont incapables de comprendre que baiser contre du pognon est une perspective qui n'a absolument rien de dégradant pour un certain nombre de femmes dans une société donnée, femmes dont la dignité n'a absolument rien à leur envier, peut-être simplement la situent-elles en quelque partie de leur corps plus en hauteur.

Elles ne comprennent pas que, les abus terribles que les réseaux mafieux infligent aux filles qu'ils recrutent, et parfois séquestrent, sont le fruit d'une jungle qui pousse grâce à l'absence de cadre digne pour la prostitution.

Interdire la prostitution ou l'usage de la prostitution, c'est exactement du même niveau de débilite que la prohibition de l'alcool. Quand les féministes parlent d'abolitionnisme de la prostitution, rien de tel pour donner envie d'abolir le féminisme.

Une chose est certaine, sur le plan logique, dans une optique d'épistémologie éthique, rien ne permet de qualifier la prostitution de vice.

Puisque l'échange d'argent n'a rien d'un vice, puisque la relation sexuelle, non plus, alors l'échange d'argent associé à une relation sexuelle ne peut être davantage un vice que chacune de ces deux pratiques dissociées.

La prostitution n'a rien de condamnable, mais en revanche, elle est d'une grande vertu sociale, elle est œuvre de santé publique.

Elle est la mise en relation des hommes aux besoins sexuels insatisfaits, qui existent qu'on le veuille ou non, dont les conséquences ne peuvent qu'être néfastes pour tout le monde, avec des femmes sexuellement disponibles pour les accueillir.

Il faut un esprit pervers pour y voir le mal.

Que l'on donne la parole aux intéressées plutôt que se substituer à elles, elles dérangent tellement les belles âmes.

Que la bourgeoise puritaine qui remplit plus ou moins honteusement son devoir conjugal se taise et apprenne.

La place de la prostituée dans la société est tout aussi légitime et digne que celle de l'infirmière, la kinésithérapeute, la psychologue, tout l'enjeu est de la lui offrir.

Un jour, quand je faisais le taxi clandestin, j'ai engagé la conversation avec une prostituée qui avait sollicité mon véhicule, comme cela se produisait souvent. Elle me dit en substance que la vie de prostituée n'était pas facile. J'en convenais avec elle évidemment.

Pourquoi, lui demandai-je faussement naïvement, cette vie est-elle dure ? Parce que l'on se donne sans désir, me répondit-elle.

Je lui demandai alors si la vie de caissière serait meilleure. Elle eut à réfléchir quelques instants pour déclarer qu'une telle vie serait bien pire. Une tâche tout aussi désagréable pour un revenu très inférieur.

CQFD.

Laissez les putes exercer, qui sont nobles et belles, soulager la misère des mâles et aussi des femelles. Laissez leurs clients jouir d'elles, qui sont parfaitement innocents.

L'amour

L'amour n'a rien de plus noble que les autres sécrétions du corps et de l'esprit.

L'amour n'a rien de spécifiquement humain, tout mammifère et nombreuses autres créatures en font l'objet tout autant que nous.

L'amour n'est qu'une force, la plus grande, sans doute il est vrai, celle qui scelle toute chose.

L'amour est l'énergie par laquelle tout ce qui est, *est*.

Même un électron épouse son atome par amour, le proton son neutron.

Dans le règne humain, l'amour, tout comme la haine, la colère, la frustration, la souffrance, peut faire de grands dégâts.

En effet, **derrière chaque salopard il y a des êtres aimés et aimants qui l'encouragent dans sa saloperie.**

L'amour, par ailleurs, mène volontiers à la haine, la colère, la frustration et la souffrance, il suffit qu'il soit contrarié pour cela. Or l'amour se voit volontiers privé de son dessein.

L'amour, en vérité, est un objet d'asservissement. Il est rarement inconditionnel. Il est très souvent exigeant pour son objet qui doit se conformer à sa loi.

L'amour n'a rien de plus sacré que n'importe quel autre phénomène vivant, les esprits béats de l'amour, légion, transforment le coeur en une pompe à vide, dans le meilleur des cas, à merde dans le pire.

Sans cerveau, le système cardiovasculaire n'est qu'une machine folle, livrée à elle-même.

Le Christ

Il est fascinant de faire du message du Christ, qui n'a jamais évoqué un seul instant la sexualité à travers même les témoignages canoniques, sauf pour défendre la femme adultère, il est stupéfiant que l'on ait associé sa venue à une restriction drastique de la liberté sexuelle.

En effet, ce sont bien les chrétiens qui s'imposent à eux-mêmes les plus rigoureuses lois en la matière. Eux qui font de la fornication le plus grand péché.

Dans la pratique, il est beaucoup moins grave de tromper son conjoint, de faire l'amour avant le mariage chez les juifs par exemple, que chez les catholiques et autres obsédés par le figure du Christ.

Et puis les rabbins et les imams peuvent se marier, pas les prêtres ou prélats catholiques, pourquoi ?

Je n'en sais rien. Je sais que c'est une redoutable erreur, cela les conduit tout droit au péché comme nous le voyons à travers le scandale à répétitions de la pédophilie dans l'église.

Le Christ, à son retour, se fera fort d'expliquer à ces gens que baiser n'a rien de mal, baiser comme on veut, quand on veut tant que tout le monde est consentant et en âge de consentir.

La pédophilie

On aura remarqué mon goût de la transgression. Il va jusqu'à me faire défenseur des pédophiles, puisqu'il n'y en a aucun, alors ce sera moi.

Leur souffrance est celle d'un cauchemar sans éveil ni issue.

Alors que le commun des mortels ressent le désir, colonne vertébrale de son existence psycho-sociale, dans les circonstances voulues avec des conséquences agréables et affectivement valorisantes, le pédophile est assailli, obsédé, possédé par un désir criminel.

Etre pédophile, c'est respirer un air qui étouffe.

C'est avoir le coeur qui pompe dans le mauvais sens et délivre du mauvais sang.

Être pédophile, c'est avoir, en lieu et place, dans sa chair, d'une intimité complice, dont tout le reste du monde jouit, un monstre tueur d'innocence.

Le pédophile ne peut pas un instant prétendre au bonheur que tous, vous qui voudriez les pendre haut et court, revendiquez pour vous-mêmes comme le premier des droits.

Je ne cherche pas à faire pleurer dans les chaumières sur le sort du pédophile, je cherche à faire valoir la réalité de ce trouble, sa nature.

La moindre des choses serait de soigner, traiter, détecter, accompagner. Si les pédophiles passaient du statut de criminels à celui de patients, il n'y aurait plus que les psychopathes irrécupérables pour violer des enfants.

On préfère donner libre court à sa haine contre la pédophilie plutôt que la traiter donc la réduire. C'est le propre de la haine, elle doit conserver son objet.

En matière de justice on condamne les pédophiles comme des criminels classiques parce que l'on ne leur reconnaît pas d'altération de la conscience.

Pour que la maladie invalide la possibilité de jugement, il doit y avoir une complète hallucination, un épisode schizophrène, psychotique.

Si la justice était digne de son nom, en la matière, elle s'occuperait des contraintes qui pèsent sur la conscience, de la nature des charges qu'elle reçoit au moment du passage à l'acte.

Si quelqu'un me saisit la main, qui tient un marteau et frappe à mort une victime avec mon marteau et ma main, je ne serai pas coupable. Pourtant j'étais conscient de frapper la victime. Mais j'étais sous contrainte souveraine, les lois de la physique m'ont échappées.

La pulsion violente, à fortiori sexuelle, est de cet ordre.

La contrainte n'est pas physique, elle est psychique, cognitive mais elle n'en demeure pas moins puissante, raison pour laquelle s'opère le passage à l'acte malgré les barrières psychiques naturelles, malgré la crainte des conséquences.

Une justice digne de ce nom, à l'avenir, se posera de telles questions. Le plus tôt sera le mieux.

En matière de pédophilie il faut informer, débattre, combattre les idées reçues. Je le ferai même si je suis seul. Je fais toujours tout seul.

Il faut s'interroger, qu'est-ce que la pédophilie ?

C'est quand on est sujet à l'éveil du désir sexuel devant des stimuli parfaitement anormaux, puisque le langage du corps est en l'occurrence celui de la puérité. C'est précisément là où se trouve le dysfonctionnement, le danger et la nécessité pour la société d'intervenir, c'est le corps de l'enfant, dans son expression infantile, qui joue comme un déclencheur libidinal alors qu'il a vocation à invoquer la protection, la pudeur, la sanctuarisation.

Chez un sujet normal, ce sont les insignes adultes, le caractère mûr de la masculinité ou de la féminité qui déclenche, bien évidemment, le désir sexuel.

Pour déterminer si un homme est un pédophile ou un représentant normal de son espèce, il faut déterminer si les rapports qui lui sont reprochés ont impliqué un corps d'enfant ou un corps d'adulte et si entre les deux, où exactement.

C'est là tout l'enjeu moral, éthique, il n'y en a pas d'autre, je mets au défi tous les puritains, réactionnaires et autres fanatiques de produire le moindre raisonnement justifiant la coercition quand deux corps consentants à maturité sexuelle s'étreignent.

Quel est le critère permettant de séparer les hommes normaux des hommes pédophiles, si ce n'est celui-là, celui de la situation physique, biologique, physiologique?

On peut évoquer l'aspect psychologique, une gamine de treize quatorze ou quinze ans ne sait pas ce qu'elle fait. Qui sait ici bas ce qu'il fait ? Combien de femmes regrettent ce qu'elles ont fait de leur corps de femme ?

Tous autant que nous sommes nous cherchons et nous cheminons, en fonction de ce que nous sommes à l'instant où nous cherchons ou trouvons.

Si une fille, quel que soit son âge, d'une puberté achevée, décide de coucher avec un homme plus âgé, on ne trouvera que des cadavres pour en contester le droit, à l'un ou l'autre.

Ces morts-vivants qui donnent à la dignité un prix inversement proportionnel à ce qu'elle vaut.

Il font de la vie, la mort.

Ils fauchent aveuglément, punissent les innocents, vivent dans les enfers. La vie, c'est faire l'amour quand la Nature y conduit l'Homme. La mort, c'est empoisonner les pommes dont se nourrissent bergères et bergers.

Or l'adolescence, en matière de pédophilie, semble un concept fait pour les chiens. Il n'y a plus d'adolescence désormais. Elle est niée.

L'autre critère à examiner, c'est celui du préjudice, du tort infligé. Y-a-t-il eu une emprise quelconque? Est-ce bien délibéré de la part de la jeune fille, que d'aller avec ce pervers dégueulasse?

Dans bien des cas, les attouchements et autres contacts sexuels sans pénétration ne blessent pas l'enfant en soi. C'est la société qui éprouve le besoin hystérique de couper les couilles avant écartèlement de quiconque a touché un enfant, comme si le moindre contact avait valeur en cruauté d'un dépeçage à la fourchette.

La réalité de bien des atteintes sexuelles aux enfants, comme l'illustre ce très beau film, étonnement à succès "Polisse", c'est que le préjudice subi l'est d'abord par l'entourage, qui engendre une victimisation forcenée et inculque à l'enfant, de force, la nécessité de nourrir la haine et le dégoût, pour un geste, un acte qui aurait pris une nature peut-être anodine ou presque, s'il n'en avait jamais été question dans un contexte d'affliction paroxystique.

Cela dit, la pédophilie demeure évidemment un danger réel pour la société, dont la prolifération semble égale au calvaire qu'il engendre.

Plus la pédophilie est atroce, plus les pédophiles courent les rues. La raison en est que la pédophilie, maladie grave, n'est traitée par personne.

Non seulement aucun pédophile ne sera jamais soigné ni suivi parce qu'il déclare sa pédophilie mais encore, on va le condamner s'il consomme de l'image pédopornographique alors que c'est vraisemblablement la raison pour laquelle il ne s'attaque pas à un môme en chair et en os en ce moment même.

Personne ne souhaite considérer le calvaire d'un pédophile. Je n'hésite pas en ce qui me concerne à désigner ces gens, au sein de nos sociétés très suspicieuses et coercitives, comme les pires damnés de la Terre, qui subissent la damnation au moins autant qu'ils l'infligent, contrairement aux damnés du Merdier économique, industriel et financier qui ravagent notre espèce entière.

Je suis donc à leurs côtés, je le serai jusqu'à la mort, sous les crachats, enseveli de vomi, ce sera sur mon visage un embrun vivifiant, les insultes de douces louanges.

XIII : Socialisme et Libéralisme

*On parle politique à loisir en tout lieu
Mais sait-on seulement ce qu'il y a à dire ?
Ce chantier insensé sous de sinistres cieux,
Faisons-en table rase afin de repartir
Vers quelque lendemain aux contours vertueux.*

Ces deux mamelles de la politique antagonistes, adversaires, ennemies, structurent son architecture. Pour se situer sur l'échiquier il faut en passer par le traitement de ces problématiques, sociales, socialistes et libérales ou libéralistes.

Je n'en dirai ici que quelques mots.

Le libéralisme est plus difficile à définir que le socialisme parce que le premier a muté au cours de l'Histoire, pas le second.

En effet, le libéralisme de ses pères, issu des Lumières n'a rien à voir avec le libéralisme de Thatcher.

Alors que le socialisme demeure la même idée de partage des richesses depuis Marx.

Historiquement, le socialisme s'est avéré au moins aussi dangereux que le libéralisme, ce dernier, impérialiste, à l'origine de bien des guerres et des misères notamment dans les pays vassaux (dits du tiers-monde), le premier accompagné avec entêtement de totalitarisme et de violence.

Étant entendu que le socialisme s'est par ailleurs perverti en portant ce nom usurpé au sein de régimes libéraux comme Hollande en est une magnifique illustration.

Étant entendu que c'est une logique libérale, de vae victis, qui a mis Hitler au pouvoir en humiliant et jetant dans la misère les allemands, en finançant son régime.

En ce XXIe siècle, le libéralisme tend à incarner seul le vice.

Ce que nous enseigne notre siècle, c'est qu'avec lui, le libéralisme a atteint un paroxysme de violence, pendant que les régimes socialistes totalitaires disparaissent.

Au XXIe siècle il ne reste que la Corée du Nord. Bien que hyper dictatoriale, elle ne pratique visiblement pas le carnage de ses aînées soviétiques.

Quant à la Chine, par exemple, violente, elle est tout ce que vous voulez, mais plus socialiste le moins du monde. La Russie non plus.

En ce XXIe siècle, nous voyons que le libéralisme, qui s'accompagne du capital libre, comme il se doit dans les termes mêmes, est plus nuisible que Mao, Staline, Pol Pot réunis.

Je ne vois aucune raison structurelle pour laquelle le crime de masse serait nécessairement associé au socialisme, alors que nous voyons le carnage intrinsèquement libéral.

Il n'y a pas de lien idéologique dans la substance même, entre le socialisme et les régimes totalitaires qui l'ont accompagné, il n'y a aucune fatalité à cela.

Le libéralisme, lui, part d'un accomplissement, dans le contexte de sa genèse c'est un immense progrès, pour arriver à une catastrophe.

La catastrophe socialiste pourrait bien, au contraire, se muer en accomplissement.

On apprend du passé, mais le libéralisme tue le présent.

Il est purulent au dernier degré, ici et maintenant.

En ce siècle nous voyons qu'il n'a plus rien à voir avec le fait d'échapper à la fatalité de son hérédité, comme c'était le cas à son origine, une idéologie d'affranchissement.

Cela n'a plus rien à voir avec l'idée que chacun a sa chance, peut développer son talent, ses compétences et se voir récompensé pour cela, de quelque naissance que l'on fût, de quelque religion.

Le libéralisme de notre siècle est taré et fanatisé en ultra libéralisme, en néolibéralisme que j'aime appeler ultranéolibéralisme. La doctrine, idéalisée, est la suivante :

1) Pas d'impôts, pas de taxe, donc pas de service public. Les perdants, c'est à dire les usagers du service public, n'ont qu'à gagner. Ou alors, des impôts, mais seulement pour rembourser la sacro sainte Dette.

2) Pas d'entrave au Grand Merdier International que constitue l'économie mondiale.

3) Enrichir le riche jusqu'au vertige, jusqu'à la nausée et mépriser le pauvre au dernier degré, l'esclave à l'usine, dans les mines à l'autre bout de la chaîne, qui n'a pas su fournir du coca-cola aux cerveaux disponibles, qui est responsable avec son libre arbitre de sa misère.

Un jour, sur twitter où le libéralisme fait rage, un "interlocuteur" libéral m'a dit que l'esclavage n'existait pas, que c'était, en substance, une invention des gauchistes.

Je lui ai répondu que si c'était son gosse qui ramassait du cobalt à mains nues pour avoir le droit de recommencer le lendemain, sa soeur à l'usine douze heures par jour pour un bol de soupe, sa mère aux champs du petit matin au Grand Soir pour une poignée de riz, il chialerait à s'en couvrir de morve.

Il n'a plus rien ajouté.

Le libéralisme du XXIe siècle consiste à faire de l'essentiel des biens de consommation une insulte à l'éthique la plus élémentaire, au concept le plus primitif de répartition des richesses et de préservation des ressources, de l'écosystème.

Le bien de consommation type pollue abondamment à grands coups de carbone, empoisonne l'écosystème à grandes brassées de pesticides, emploie des légions de misérables pour faire la fortune d'une poignée de gagnants économiques.

Il laisse sur le bas-côté même les pauvres des pays riches. Les pays les plus vertueux économiquement, tels l'Allemagne ou la Grande Bretagne, renferment une pauvreté extraordinaire dans leurs flancs profonds.

Il faut du socialisme, à gauche toute, c'est la seule direction qui puisse adoucir le crash qui nous attend.

Plus nous serons résolument libéraux comme nous le sommes, à commercer avec la Chine, à ouvrir grand nos frontières à tous les virus économiques, plus violent sera le crash, l'explosion issue de la collision sociale et environnementale.

Ce sera le plus grand "struggle for life" de l'Histoire de l'humanité, dans les décennies à venir.

Ce qu'il faut assortir au socialisme, c'est les libertés publiques. A la seule condition que ces dernières soient garanties sous les meilleurs standards, la liberté d'opinion et de mouvement, le droit au blasphème quel qu'il soit, nous devons virer drastiquement, mettre un cap résolu sur le socialisme.

Aujourd'hui en France, en matière de libertés publiques, Macron mutilé ses opposants à coup de LBD, de politique répressive digne de Staline, déploie beaucoup d'énergie pour s'imposer aux réseaux sociaux, en dealant avec leurs propriétaires, avec des résultats de censure tangibles en matière de censure.

Qui est le danger pour la population ?

Quant au droit au blasphème revendiqué quand une jeune écervelée s'en prend à l'Islam, les grands médias sont totalement nassés par les ultranéolibéraux qui ne donnent droit de cité qu'à des éditocrates acquis à la cause du Grand Marché et de ses régimes, à de rares invités aux idées contraires dans le seul but de les laminer.

Qui est totalitaire ?

Il faut interdire, c'est du bon sens élémentaire, que quiconque s'enrichisse au-delà d'un certain ratio raisonnable avec le moins payé de ses employés, que des actionnaires bénéficient de valeur sonnante et trébuchante vertigineuse sans lever le cul de leurs canapés, investissant dans les pires saloperies tant qu'elles rapportent de l'argent.

Ce n'est pas le principe capitaliste en soi qui est mortifère, mais son usage libéral, débridé.

Car si les investissements étaient vertueux, l'économie le serait aussi.

Il est tant d'initiatives bénéfiques à la société qui peinent à exister, pourquoi investir dans du coca-cola pour cerveau disponible, dans les pesticides et les écrans tactiles aliénants au dernier degré fabriqués par des esclaves quand le tissu économique pourrait rendre justice à notre espèce ?

Il faut garantir à chaque être humain, ressortissant de son propre pays ou d'un autre, c'est le même être humain, une ressource suffisante pour vivre dignement, loin de la faim, de la honte, de la misère, de la détresse sociale.

Car il n'y a pas de cafards, pas de rats parmi Homo Sapiens à part bien sur monsieur Macron et ses semblables, Merkel, Trump ou Bolsonaro.

Chaque représentant de la race Homo Sapiens doit être traité comme tel. A-t-on déjà vu des aristocrates mendier ?

Qu'est-ce qu'il faut de plus qu'un représentant d'Homo Sapiens pour faire un aristocrate ?

Nous sommes la gloire des mammifères et nous propulsons les nôtres par milliards dans la misère, le désespoir social, la survie dans la souffrance.

Il faut garantir que, non seulement chaque acteur de la chaîne économique soit traité comme un aristocrate, mais encore que les non acteurs économiques fassent l'objet des mêmes égards que les autres, car il sont *aussi* de la race Sapiens, sacrée.

Il faut interdire le principe même d'économie au mépris de la vertu, de toutes les vertus.

Interdire que l'on puisse faire travailler des esclaves en Afrique ou en Asie, des gens qui sont officiellement dans la misère selon nos propres critères, que l'on puisse détruire le climat et l'environnement, que l'on puisse s'accaparer le cerveau disponible pour y déverser toute sa merde, compost d'un écosystème dont le lait est pus.

Les cadres de l'industrie numérique, applications et autres supports, tiennent leur progéniture à l'écart de leurs propres créations.

Les masses, elles, leur offrent leur cerveau disponible.

Jusqu'à quand ?

Il faut une économie locale. On peut importer certaines choses, le moins possible, exporter le moins possible aussi. Je ne crois pas que le terrible épisode de covid-19 démente cette nécessité.

Non, il ne faut pas avoir peur de manquer d'iphone en France car bientôt c'est ta mère qui sera assassinée par un autre fou qui essayait de survivre.

Des terminaux numériques, nous pouvons en faire de meilleurs, ils seront plus chers mais au juste prix. Ils seront plus rares, tant mieux. C'est un addict à son smartphone qui le dit, et pour cause. 90% du "service", du contenu ingurgité est dégueulasse, savamment aliénant, fabuleusement inutile.

Mais qu'importe, bientôt les gens feront n'importe quoi pour vivre.

Plus nous saurons faire en local, moins ce sera douloureux. Tic tac tic tac tic tac...

En attendant, les supermarchés sont des rayons à déchet, tous plus dégueulasses les uns que les autres, bourrés d'additifs, d'additifs et de plastique, des fruits et légumes sans terre, sans air et sans soleil mais gorgés de chimie toxique, qui nous parviennent en conteneurs, des pourritures qui ne servent à rien d'autre qu'à ramollir le cerveau et le corps au bénéfice exclusif du chiffre d'affaire, du poison échappant à toutes les lois les plus élémentaires de la vertu économique.

Les centres commerciaux ne sont que des repères mafieux, détenus par quelques familles qui mettent le monde en coupe réglée, tout comme nos grands médias.

Le trafic du marché numérique est aux mains d'un homme qui, tel Attila, détruit tout sur son passage. Bezos t'a baisé.

Les marchés sont de grandes places où l'on exécute l'espèce humaine et son environnement pour le "profit" des actionnaires.

Voilà le monde dans lequel on vit.

Que le Christ nous revienne et renverse les tables de ces marchands !

Quant à la loi que j'instaurerais si j'en avais le pouvoir, pour régir la richesse et la pauvreté, pour sortir les riches de leur statut d'assisté, les affranchir du luxe, c'est la suivante :

Si tu ne nettoies pas toi-même tes chiottes après ton passage, que ce soit, du reste, ta bonne qui s'en charge ou ta mère, ta soeur ou ta fille, tu n'es pas digne de diriger quoi que ce soit, tu n'as le droit que de te cacher derrière ton balai à merde.

La Dette est la plus grosse arnaque qu'ait produit le libéralisme. Ce n'est que le moyen extraordinaire de financer la richesse des riches en ponctionnant les pauvres.

En effet, les détenteurs de dette sont riches, c'est même la raison pour laquelle ils ont investi dans la dette, et ceux qui pâtissent des plans d'austérité servant à la "rembourser" sont les usagers des services publics, les plus pauvres qui en dépendent, et les revenus moyens qui travaillent dur pour s'offrir une vie décente.

La Dette, c'est la plus grosse saloperie de l'ultranéolibéralisme, avec ses serviteurs ultra cinglés et zélés comme Merkel, l'une des plus grosses pourritures que la Terre n'ait jamais portée, une femme qui a assassiné la moitié de l'Europe à elle toute seule, même le FMI avait un peu honte de ce qu'elle a fait aux grecs, et puis Trump et chez nous Macron, lequel rêve de faire de notre pays une start up nation économiquement vertueuse, socialement misérable comme l'Allemagne, qui crève

de sa pauvreté profonde, comme le Royaume Unis, comme toute l'Europe soit-disant compétitive et l'Europe des mauvais élèves, tous subissent la Dette et souffrent en silence.

Chez nous, en France, nous sommes moins silencieux depuis les gilets jaunes, mais la contestation part dans tous les sens et Jupiter a toute ses chances une seconde fois dans son duel programmé avec le Pen.

XIV : Conversation avec mes filles

*Elle voulait deux enfants et je n'en voulais pas
Mais elle a su trouver de puissants arguments
Et voilà que je suis devenu un papa.*

*A présent coule à flot dans leurs veines mon sang
Et j'ai appris l'amour, ce que c'est qu'être là
Pour un oiseau de jour au doux soleil levant.*

Léa, presque 13 ans, Luna, 10 ans et moi, 43 ans.

Moi :

- Est-ce qu'on peut discuter cinq minutes les filles ?

Léa :

- Ok

Luna :

- Oui de quoi, genre ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Moi :

- Non rien, c'est quoi pour vous Dieu ?

Luna :

- Pourquoi tu demandes ça ?

Moi :

- Ben parce que je suis curieux de savoir.

Luna :

- Vas-y commence Léa.

Léa :

- Heu... j'ai un avis sur Dieu et le diable...

Moi :

- Oui ? Vas-y je t'écoute.

Léa :

- Dieu c'est un peu le chef, lui il...

Moi :

- Ha bon c'est un homme Dieu ?

Léa :

- (rire) Non bien sûr, ce n'est ni un homme ni une femme. C'est très compliqué, c'est une force, pour moi, qui a créé le monde et qui nous contrôle, on est un peu comme ses marionnettes, par exemple là quand je parle je suis juste une marionnette.

Luna :

- (rire) Vous êtes pareils tous les deux !

Moi :

- Qui est-ce qui t'a appris ça ?

Luna :

- C'est papa ! (rire)

Léa :

- Non j'ai un avis différent, je crois un peu à la Bible, par exemple les anges c'est bien des créatures de Dieu, ses envoyés, ses enfants, ses créations. C'est eux les messagers.

Moi :

- D'accord, comme dans la Bible alors, effectivement.

Léa :

- Et ils ont un pouvoir sur nous. Le diable, moi je crois qu'il n'est pas méchant, il envoie les gens aux enfers mais c'est son boulot c'est tout, parce que le mal c'est un peu Dieu qui le décide. Les anges sont tombés sur Terre.

Luna :

- Oui on a compris que tu as regardé Lucifer (la série télé NDLR)

(rires)

Moi :

- Lucifer cela signifie "être de lumière" en latin.

Léa :

- Oui dans la série ils l'appellent "Morning star" et ils ne l'ont pas inventé.

Moi :

- Effectivement ça vient de la Bible, dans le livre d'Isaïe, l'étoile du matin. C'est l'ange le plus brillant, le plus lumineux des anges et il est déchu parce qu'il s'est pris pour Dieu. Depuis c'est une âme damnée.

Léa :

- Je pense que tout ce qu'il veut c'est se donner plus de boulot, il créé le mal pour pouvoir envoyer les gens en enfer, et il ne veut pas vraiment ressembler à Dieu il veut juste être une divinité.

Moi :

- D'accord.

Léa :

- Je crois avoir des pouvoirs magiques parce que quand j'ai mal, si je m'écorche la peau par exemple, et que personne ne l'a vu, j'arrive à me guérir toute seule.

Moi :

- Ha oui ça marche ?

Léa :

- Non en vrai ça ne marche pas. J'aimerais trop avoir des pouvoirs magiques, j'aimerais trop que ça existe mais malheureusement, enfin je crois pas trop que ce soit le cas.

Moi :

- D'accord. A toi Luna.

Luna :

- Alors...

Léa :

- Attends attends je ne veux pas paraître parano mais pourquoi maman elle veut pas faire le test ADN, je suis sûre qu'elle m'a adoptée !

(rires)

Moi :

- D'accord... Allez vas-y Luna !

Luna :

- Je suis un peu d'accord avec ce que vous racontez mais pas complètement. Je n'ai aucun avis de savoir si le diable existe ou pas. Dieu, je pense aussi un peu que c'est une force qui a créé le monde et qui a créé l'humanité mais ce n'est pas forcément lui qui met les maladies. Il a créé un monde et il le laisse faire.

Moi :

- Tu penses comme les juifs !

Luna :

- Ha bon ?

Moi :

- Oui, Dieu chez les juifs n'intervient que très rarement. Mais quand il intervient il ouvre l'Océan !

Luna :

- Je ne pense pas, comme toi, que Dieu dirige les esprits et tu n'as pas à me dire "il faut que tu penses ça !"

Moi :

- Mais non, bien sûr. Je me contente de dire ce que je pense.

Léa :

- Pourquoi tu fais pas des conférences ? Ca marche bien.

Moi :

- hum hum. Donc Luna, tu penses que Dieu est créateur mais pas régisseur.

Luna :

- C'est ça ! Je pense que Dieu est un peu partout, cette force est capable de tout voir.

Moi :

- Cela s'appelle l'Omniscience de Dieu.

Luna :

- Voilà c'est ça ! Je ne pense pas que Dieu ait des messagers, cela ne lui servirait à rien, mais je ne pense pas que Dieu contrôle les esprits, peut-être certains... Les anges... Je ne sais pas trop, je pense que c'est un peu comme la Bible, je suis juive musulmane et chrétienne c'est chelou. Si le diable existe il est devenu méchant comme ça, du jour au lendemain à mon avis.

Moi :

- Ha bon ! Et c'est quoi le hasard pour toi ?

Luna :

- Le hasard... C'est quelque chose qui ne s'explique pas. Par exemple le hasard de rencontrer quelqu'un alors que tu ne l'avais pas prévu, ça ne s'explique pas.

Moi :

- Le hasard c'est quand on n'a pas d'explication alors, c'est ça ?

Luna :

- Oui

Moi :

- C'est quoi le contraire du hasard pour toi ?

Luna :

- C'est ce qui s'explique ! Par exemple, si je rencontre quelqu'un que j'avais prévu de voir. Pas tout ce qui s'explique mais voilà...

Moi :

- Et toi Léa c'est quoi le hasard pour toi ?

Léa :

- Heu... Ben je pense un peu comme tonton Alain que ça n'existe pas vraiment étant donné que Dieu programme tout.

Moi :

- Pourquoi tonton Alain et pas moi ? Je pense comme lui qu'il n'y a pas de hasard, sauf que contrairement à lui, il y a certaines choses dont j'estime qu'on est en droit de les appeler hasard.

Léa :

- Le hasard c'est ce que les gens ne peuvent pas expliquer sur Dieu. Enfin il y a des choses que Dieu dit...

Moi :

- Donc tu pense qu'il y a des choses que Dieu dit et des choses que Dieu tait ?

Léa :

- Mon subconscient c'est Dieu qui me parle.

Moi :

- Ok. Quelque chose à ajouter ?

Luna :

- A toi papa !

Moi :

- Je crois à la Toute Puissance de Dieu qui fait Tout. Ha ! Tiens, la liberté, les filles, c'est quoi pour vous ?

Luna :

- Il y a plusieurs libertés, la liberté d'expression, la liberté "être libre", pour moi la liberté c'est une sorte de bénédiction un peu parce que quand tu te sens libre tu te sens mieux qu'enfermée. Par exemple quand tu es dans une secte et que tu réussis à en sortir, tu es content.

Moi :

- Et si tu te sens bien dans la secte ? C'est que tu es libre d'y être alors !

Luna :

- Non !

Léa :

- Moi je pense qu'il y a une partie de nous...

Luna :

- Je n'ai même pas pu finir...

Léa :

- Une partie de nous est libre mais il y a des fois Dieu nous laisse faire ce qu'on veut. Le père Noël, par contre, c'est Dieu qui programme dans nos têtes d'acheter des choses. Si seulement il pouvait programmer dans la tienne d'acheter un chien !

Moi :

- D'accord. (elle me réclame un chien tous les jours NDLR) Alors la liberté, Luna continue.

Luna :

- Je pense qu'effectivement on peut se sentir libre dans une secte, entouré de gens qui pensent pareil. Qui pensent que le gourou est bon. La liberté d'expression c'est pouvoir dire ce que l'on veut. Par exemple avec Hitler il n'y avait pas de liberté d'expression. Si on était contre lui on mourrait.

Moi :

- Et avec Macron, est-ce qu'il y a une liberté d'expression ?

Léa :

- Macron la seule liberté c'est de le tuer. Mais vu qu'on ne peut pas vraiment...

Moi :

- On n'est pas tellement libre de le tuer !

Léa :

- La liberté c'est quand il sera mort.

Moi :

- Il ne servirait vraiment à rien de le tuer.

Léa :

- Il savait pour le coronavirus !

Moi :

- Tu fais de la paranoïa là.

Léa :

- Le Dieu et le Diable se disputent pour le contrôler.

Moi :

- Hum...

Léa :

- Tu crois que les démons ça existe ?

Moi :

- Macron, c'en est un. Il séduit pour mieux damner. On peut être possédé par un démon.

Léa :

- Tu crois à l'exorcisme ?

Moi :

- Non je crois au jardinage. Il faut mettre Macron dans un petit jardin pour planter des choux, voilà l'exorcisme qu'il lui faut.

Fin de la retransmission.

Epilogue

*Nous voici parvenus au terme du voyage !
Nous avons parcouru tant de flancs de marée
Aux récifs creusés d'étranges paysages
Où paradent en dansant, bien des âmes saignées.
Et qu'en as-tu pensé étonnant voyageur ?
T'ai-je donc extirpé d'une lourde torpeur ?
Ou bien alors plutôt t'y ai-je propulsé.*

*Depuis le tremblement des abysses où je suis
Surgissent des murmures, silhouettes indolentes,
Mais aucune pensée que je puisse capter,
Seule l'ombre portée élancée qui me fuit,
Nue et à satiété de ma prose insolente.*

Oui je suis fou.
Comme les fous, j'ai des visions.
Comme les fous, j'ai des délires.
Comme les fous, je souffre.
Comme les fous je me crois extralucide, je me prends pour un génie.
Je crois être le seul à discerner le sens, la nature de notre réalité commune.

Mais peut-être que je raconte n'importe quoi de A à Z, du début à la fin.
À la fin des fins, je n'en sais rien.
Même quand on n'est pas fou, on ne peut savoir, au fond, si ce que l'on pense est vrai ou faux, une fois tous les comptes soldés.
Quand on est fou, encore moins.

Ce que je sais, c'est que personne ne m'a jamais pris en défaut dans ma déjà longue carrière prosélyte.
Jamais je n'ai été menacé dans une construction que j'avais érigée, promue, imposée, ni de près, ni de loin.
Je n'ai jamais trouvé de contradicteur à ma hauteur, capable de déceler la moindre faille dans ma proposition, de résister à l'acide de ma propre critique, de ma propre analyse.

Remettre en cause n'est rien, il faut traiter, dépasser, démontrer le caractère infondé de la critique dont on fait l'objet soi-même, en retour, comme critique de sa propre critique.
Si l'on ne répond pas à la réponse que l'on a suscitée en réponse à sa réponse, l'opération est nulle.

Il faut attaquer et défendre conjointement, sans laisser de chance, ni à l'attaque de l'adversaire, ni à sa défense.
A ce jeu-là, je n'ai jamais rencontré de rival, je n'ai connu que la domination de la tête et des épaules, tout fou que je suis.
J'espère en croiser un enfin un jour.
Oui je l'espère, car cela me rendra meilleur, plus fort, cela m'aidera à approcher la perfection du fond et de la forme idéologique que je vise obsessionnellement

C'est bien la polémique, la controverse, le débat, l'opposition, le combat que je viens chercher et que m'offrirait la notoriété tant convoitée.

Il ne sert à rien d'écrire un bouquin dans son coin si l'on ne peut pas, pire, si l'on ne veut pas le défendre pied à pied, bec et ongles, contre des attaques les plus nombreuses possibles.
Il n'est de vérité, au monde, qu'émergeant de la contradiction, loin du petit confort dont on se berce, isolé, pour faire son petit truc loin des méchants qui n'y comprennent rien.

Rédiger un traité, un manifeste, un essai, s'emparer de toute substance idéologique, si on n'a pas l'intention d'en répondre avant même d'imaginer convaincre qui que ce soit, ce n'est que dérouler un boulevard pour l'illusion, satisfaction de chair tendre, quand seul un pied calleux peut emprunter les chemins escarpés de la vérité.

Ainsi procèdent les "intellectuels", qui se gardent bien les uns des autres, sont tout contents de leur production hermétique au milieu extérieur menaçant. Voilà pourquoi nous vivons dans un monde aussi désorienté, privé de vérité.

Il nous faut une agora, elle n'existe nulle part, chaque média étant orienté, voir outrageusement incliné. Il me faut y pénétrer.

Je veux que l'on m'explique ce que je n'ai pas compris.

La liberté, je veux que l'on m'explique ce que c'est, en quoi ça consiste, le libre arbitre, de quoi est-il le nom ?

Et le hasard aussi, quel est le concept ? D'où sort-il, pourquoi, comment ?

J'attends que l'on m'explique que Dieu, tel que je l'avance, n'est pas Dieu. Il faudra m'expliquer, alors, ce que c'est. Et si ce n'est "rien", alors quelle est la différence entre "rien" et quelque chose ?

Que l'on m'explique la condition humaine à laquelle, dans ma folie, je ne comprends rien, en quoi je me trompe, ce qui est vrai au lieu de ma pensée fausse.

Je n'ai aucune autre ambition.

A l'instant où j'écris ces lignes, comme à chaque fois que j'écris quelque chose, j'y crois. Je crois que cela va changer la donne, que je serai enfin diffusé d'une manière ou une autre.

Et puis, systématiquement, rien n'est diffusé nulle part et je retourne à la dépression profonde, violente, qui me rend la mort obsédante et je finirai bien un jour par l'embrasser.

Là, peut-être que mes idées prendront du sens.

L'immense avantage de la mort, c'est qu'alors, idéologie connue ou inconnue, je n'en aurai plus rien à foutre.